

Sainte-Hélène

II

La mort de l'Empereur

DU MÊME AUTEUR

Chez A. Fayard et C^{ie}, éditeurs :

LE ROI PERDU.,
MARIE WALEWSKA.
BONAPARTE ET JOSÉPHINE.,
LE COUP D'ÉTAT DE BRUMAIRE.
LE LIT DU ROI.
GASPARD HAUSER.
COULEUR DE SANG.
NAPOLÉON III.
L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.
LE ROI DE ROME.,

Aux Éditions Flammarion :
(Collection « Hier et Aujourd'hui »)

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET SA COUR.
LA TRAHISON DE MARIE-LOUISE.,

En préparation :

LA VIE PRIVÉE DE NAPOLÉON.,
LE SECOND EMPIRE.,

1
A 92

" L'HISTOIRE "

OCTAVE AUBRY

NAPOLÉON ET SON TEMPS

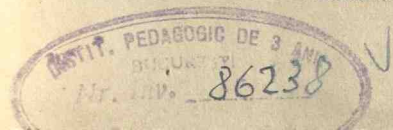
882
Sainte-Hélène

II

La mort de l'Empereur

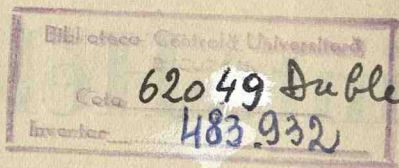


ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR



923.431
lei 3

*Il a été tiré de cet ouvrage :
dix exemplaires sur papier du Japon
numérotés de 1 à 10,
quatre-vingts exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 11 à 90,
cent vingt-cinq exemplaires sur papier
pur fil Lafuma
numérotés de 91 à 215,
mille exemplaires sur papier alfa
constituant l'édition originale.*



PC46/03

620.49-50

B.C.U. Bucuresti



C483932

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Copyright 1935,
by ERNEST FLAMMARION.

Sainte-Hélène

QUATRIÈME PARTIE

L'ENNUI

I

DES JOURS APRÈS DES JOURS...

Quelques efforts de conciliation qu'ait tentés le gouverneur, Napoléon n'a point cédé. Il ne reprend pas les courses à cheval qui rétabliraient sa santé. Les inquiétudes qu'elle donne, c'est son arme la plus puissante, dont tôt ou tard il attend la capitulation complète de Lowe et du ministère. Il ne veut pas s'en dessaisir en montrant qu'il va mieux. A peine s'il fait quelques tours dans les allées. Mais les soldats anglais, les jardiniers, l'officier d'ordonnance l'y observent. Il ne peut supporter cette surveillance. Partout des yeux dirigés vers lui. Il n'échange pas un salut avec un passant que Blakeney n'en prenne note pour son rapport quotidien. Il rentre chez lui. C'est encore là qu'il se trouve le moins prisonnier.

De même oblige-t-il maintenant ses officiers à rester écartés de la société de l'île. Longwood pourtant ne manque point de nouvelles. Les rapportent O'Meara, Balcombe, l'officier de garde, les domestiques qui vont aux provisions. Simples bavardages, médisances de petit pays, parfois sottises ou méchancetés où se reflète l'humeur locale et dont l'écho distrait Napoléon.

L'amiral Plampin a soulevé contre lui les colères puritaines. Court, trapu, sanguin, l'air d'un gros matelot costumé en officier, au départ de Portsmouth il a embarqué sur le *Conqueror* une fille de vingt ans avec laquelle il vit aux Briars et qu'il voudrait faire passer pour sa femme. Scandale inouï, d'autant que plusieurs marins de son état-major ont part aux bontés de la belle. Lady Lowe et ses amies, à qui l'amiral avait pensé la présenter, s'indignent. Le pasteur Boys, sectaire droit et farouche, dénonce en chaire, dans son église de Saint-Paul (1), l'impudent barbon qui donne un si fâcheux exemple à ses officiers. La verve évangélique aidant, il trace de Plampin un portrait si grotesque que le service s'achève dans un éclat de rire. Pendant quelques jours on ne parle plus à Sainte-Hélène que des amours de l'amiral. On prétend que sir Hudson Lowe va renvoyer la maîtresse au Cap par le premier bateau et qu'il demandera le rappel de Plampin. Il se garde d'en rien faire. Plampin, ainsi décrié, tenu à l'écart par les familles, n'en demeurera que mieux dans sa dépendance. Le gouverneur désormais a barre sur lui. S'il s'avisait de jouer les Malcolm, il le briserait aisément.

On se gêne si peu avec lui que lady Lowe, un soir, par fantaisie, avec la complicité de Reade et du commandant de la frégate *Eurydice*, ancrée en rade de Jamestown, fait simuler un combat naval. En pleine

(1) Cette église, située près de Plantation House, dans un joli paysage, est souvent appelée au temps de la captivité *Country Church*. C'est aujourd'hui la cathédrale. Un cimetière l'entoure, planté de beaux ifs. Cipriani y sera enterré.

nuit l'*Eurydice* s'embrase de feux de Bengale, d'autres bateaux lancent des fusées. Enfin quelques canons tirent à blanc (1). C'est assez pour réveiller l'île, faire prendre les armes à tous les postes, jeter les habitants aux fenêtres, enfin interrompre aux Briars les badinages de Plampin. Un parti d'aventuriers vient délivrer Bonaparte !... L'amiral dépêche à Jamestown son officier d'ordonnance, tandis que lui-même s'habille. Quand il arrivera en vue de la ville, lady Lowe et sa compagnie ont disparu, ravis d'avoir créé tant d'alarmes, et d'avoir joué si beau tour au galantin.

Si Lowe, en dépit de ses réelles qualités d'administrateur (2), se rend déplaisant à tout Sainte-Hélène, sa femme est la personne la plus populaire de l'île. Elle plaît à tous. « Une commère par excellence (3) », dit Stürmer, aimant beaucoup à recevoir et le faisant avec grâce, elle tient table ouverte à Plantation où elle accueille marins, officiers, fonctionnaires du Civil Service et tous les voyageurs de quelque renom. C'est le boute-en-train de la société insulaire, toujours prête à des parties de cheval, des excursions aux monts de Diane, à Sandy Bay, des pique-niques, des soirées, des bals. Ce qui ne l'empêche point d'être bonne mère, de s'occuper de ses grandes filles Charlotte et Suzanne, et des babies que lui a donnés son second époux.

Lowe lui a fait venir de Londres un phaéton attelé de quatre poneys noirs. Elle le conduit elle-même, en robes claires, la nuque caressée des plumes de ses grands

(1) Le 10 novembre 1818. (*Journal de Nicholls*; L. P., 20.120.)

(2) Lowe se créa de nombreuses difficultés avec le révérend Boys, avec Bingham, pourtant accommodant, avec la Compagnie des Indes, qu'il avait cependant à ménager. Il sera désapprouvé par ses directeurs en 1819 quand il suspendra le fermier Breame de son emploi pour irrégularité dans ses comptes. Une lettre très sévère lui sera même adressée de Londres le 2 mai 1821, signée de tous les membres du Conseil. (L. P., 20.137.)

(3) Stürmer à Metternich, 10 janvier 1817. Le commissaire d'Autriche est des rares qui n'aient pas cédé au charme de lady Lowe. L'affaire Welle avait créé entre Plantation et Rosemary Hall un irréparable malentendu.

chapeaux. Charlotte ou Suzie l'accompagnent. Des officiers à cheval ou des dames de Sainte-Hélène les suivent sur les routes pourprées de l'île. Elle joue à la souveraine, fait des entrées tumultueuses dans l'humble rue de Jamestown où, des vérandas, chacun s'ébahit à la voir descendre en tourbillon. Tout ce qui dépend du gouverneur dans l'île — et qui n'en dépend-il pas ? — est à ses pieds. L'Église même : le rogue Boys devant elle assouplit son échine. Et le révérend Vernon, si elle a la migraine, fait taire ses cloches.

Le marquis de Montchenu à la fin près d'elle a passé les bornes. Il lui avait adressé des billets trop vifs. Quelques jours plus tard, allant à Plantation, il trouve la porte close. Le fantoche ose alors se plaindre... au mari. Lowe excuse sa femme : quand le marquis est venu, elle donnait à sa fille une leçon de piano. Un autre se fût contenté. Point Montchenu qui, dans des lettres de six pages, discute et agite sa crête (1).

(1) Voici deux extraits *inédits* de cette correspondance singulière, retrouvée dans les papiers de Lowe au British Museum. D'abord la protestation de Montchenu (7 novembre 1817) : « Je ne pourrai jamais me persuader que huit ou dix minutes prises cinq ou six fois par an sur les leçons de Mlle Suzanne puissent faire périliter son éducation. » Il se lamente sur sa solitude. « Tout mon désir se borne à faire le plus souvent que je peux un whist après dîner pour passer deux ou trois heures, parce que je n'aime pas à m'occuper sérieusement en sortant de table. Ma seule prétention est de tuer le temps avant qu'il me tue. » (L. P., 20.203.)

Et maintenant la réponse de Lowe (non datée), dont on remarquera le français amusant dans sa gaucherie :

« Monsieur le Marquis. Je ne me suis jamais refusé à vos visites ; aussi l'argument quant à *moi* tombe de soi-même, ni dans une lettre vous ai-je donné motif à me dire que vous convenez avec moi que « tout le monde est maître chez lui », etc. J'ai dit : « Toute dame est maîtresse chez elle. » J'ai fait la distinction entre ma situation publique et la sienne. Une dame peut sans blesser personne (au moins chez nous) se refuser le matin. Il suffit généralement faire dire de n'être pas chez elle et on ne demande pas savoir au delà... Vous parlez d'une visite de huit ou dix minutes, mais lorsque lady Lowe reçoit, elle est trop polie pour quitter la personne avant qu'elle prenne son congé...

« Les deux premiers billets dont vous parlez n'ont fait aucune impression ; l'autre n'était pas dans le ton ni dans les expressions sui-

Sa déconvenue, confiée à tous les échos, enchante les Saint-Hélénais, devant qui il s'est vanté « d'avoir connu quatre mille dames anglaises, dont la plupart ont couronné ses vœux ». Il a été moins fortuné à Jamestown, où voulant embrasser sa logeuse, Mrs. Martin (1) qui a plus de cinquante ans, il s'est fait gifler. Quand O'Meara a raconté la scène à Longwood, l'Empereur a ri aux éclats.

Le comte Balmain a demandé, dit-on, en mariage, miss Brooke, fille du secrétaire du Conseil de la Compagnie des Indes et a été refusé. Mrs. Younghusband, la plus mauvaise langue de l'île, a été condamnée à une amende de 300 livres pour avoir diffamé Mrs. Nagle. M. de Montholon a baisé la main de la femme d'un marin qui, peu averti des usages, s'est formalisé. Un commandant de navire étranger à la Compagnie, pour être autorisé à faire aiguade à Sainte-Hélène, où il espère apercevoir Napoléon, a défoncé ses barils d'eau douce. Le gouverneur l'apprenant redouble de sévérité.

Dans ce moment une véritable disette éprouve l'île. Fermiers et marchands s'enrichissent, mais les officiers, les commissaires se lamentent (2). A Longwood font défaut parfois des choses nécessaires, comme le bois à brûler (3). Noverraz brise un vieux lit pour alimenter

vant nos usages... Cependant je n'ai jamais su que lady Lowe s'est refusée aux attentions du marquis de Montchenu ni manqué aux égards qui lui sont dus...

« Nous nous entendrons mieux après ces petites explications et la société n'y perdra pas... » (L. P., 20.120.)

(1) Il avait fini par quitter la pension Porteous et s'était logé avec Gors presque en face, chez la veuve Martin qui lui avait cédé trois chambres garnies.

(2) Montchenu, le 30 novembre, écrivait à Richelieu : « La disette est très grande. Le gouverneur lui-même a été quatorze jours sans un morceau de bœuf et dans les hôpitaux on fait le bouillon avec de la viande salée. Il y a deux mois qu'il n'y a plus une livre de beurre à acheter, à quelque prix que ce soit. Le mouton est si rare que nous le payons 3 shillings la livre. »

(3) Les quantités fournies étaient de 300 livres de bois et dix sacs de charbon par jour. A Plantation House, on ne consommait que cinq sacs de charbon. Mais les Français, transis par l'humidité, de-

le feu de l'Empereur, qui ne peut supporter l'odeur du charbon (1). Il y a pénurie de fruits. Il faut que Blakeney le signale à Gorrequer pour en obtenir en supplément (2). Tout cela est assez misérable et Lowe et les siens ont à cet égard manqué d'attention.



Isolés par la volonté de Napoléon aussi bien que par les difficultés venues du gouverneur, les compagnons de l'Empereur traînent leur vie.

Tels des animaux s'enrageant dans la cale où on les a parqués, les trois généraux et les deux femmes se blessent et se déchirent. Le visage tourné vers l'Europe où tout leur semble doux, aisé, aimable, ils envient Las Cases. Tous comptent les jours qui les séparent de celui où ils pourront quitter Napoléon (3).

Dira-t-on qu'ils ne comprennent pas la noblesse du rôle qu'ils pourraient tenir, au service de la plus grande

mandaient beaucoup plus de feux. Le bois était à la vérité rare dans l'île. (L. P., 20.119.)

(1) Napoléon avait saisi l'occasion pour faire pièce à Lowe (Gourgaud II, 299) : « L'Empereur a ordonné à Noverraz de casser publiquement son lit parce qu'on manquait de bois pour se chauffer. Cela fait beaucoup de bruit dans l'île, et la tyrannie du gouverneur est à l'agonie... »

(2) Le 23 janvier 1818, en pleine saison d'été, l'officier de surveillance écrivait à Gorrequer :

« Le Général Bonaparte ayant pris la fantaisie de manger plus de fruit que d'habitude, pensez-vous qu'une quantité supplémentaire pourrait être accordée durant cette saison, puisque celle qui existe n'est pas suffisante pour toute la famille ? » « La famille » désignait souvent dans les rapports anglais l'entourage de Napoléon. (L. P., 20.121, *inédit*.)

(3) Montholon dit à Gourgaud, le 19 septembre 1817, « qu'il n'est pas venu à Sainte-Hélène pour ce qu'on y fait. Il voudrait bien trouver une occasion de s'en aller, mais étant enfourné dans le parti de ceux qui, on ne sait pourquoi, crient « Vive l'Empereur ! », il faut attendre... Il aurait bien dû suivre les conseils du duc de Vence qui voulait l'empêcher de venir : « — Ah vous ne connaissez pas S. M. ! Vous vous repentirez bientôt de l'avoir suivie ; surtout ne vendez rien. S. M. ne donnera jamais un sou. » Sa femme est furieuse, tout à fait abattue et malade... » (Biblioth. Thiers. *Inédit*.)

infortune de l'histoire, s'ils avaient quelque hauteur dans l'esprit ? Sans doute, mais peut-on se résigner tous les jours, à toute heure, et pendant des années ? Qui savait combien durerait cet exil, auquel rien ne les préparait ? Ils n'avaient jamais été des héros, n'y prétendaient pas ; ils n'étaient que de pauvres gens qui, attendant un miracle libérateur, tremblaient à la pensée de vieillir sur ce rocher, loin de leurs familles, sans instruction pour leurs enfants, retranchés de la vie et de l'avenir.

Entre eux, ce n'est plus maintenant qu'à de bien rares heures que l'inimitié fait relâche. Ils s'épient, ils se toisent, ils ne parlent que pour plaindre leur sort et accuser le voisin (1). Colères, menaces à propos d'une attention de l'Empereur, au sujet des enfants, des domestiques, des toilettes. Les deux femmes ne se voient, hors de la présence de l'Empereur, que par forme. Elles se font des visites de politesse, dans ce désert ! M^{me} Bertrand raconte ainsi à Gourgaud que « la Montholon est venue chez elle. Comme elle faisait mine de partir au bout de cinq minutes, M^{me} Bertrand lui a dit :

— Ah ! c'est vrai, vous avez besoin de prétexte pour venir me voir !

Alors la Montholon qui n'était pas venue depuis quinze jours s'est rassise et est restée une heure (2). »

Telles sont leurs relations. Tous s'appellent « Monsieur, Madame ». On s'adresse à Bertrand en disant : « monsieur le grand-maréchal », et il exige que le service l'appelle « monseigneur ».

Les Montholon tirent tout à eux. Meubles, bijoux, argent comptant, pensions, ils canalisent à leur profit la générosité du maître. Les Bertrand s'en indignent (3).

(1) Cette animosité n'avait échappé ni aux Anglais ni aux commissaires : « Tous ces Français, écrivait Balmain dès le 8 septembre 1816, se haïssent cordialement. Chacun veut être le favori du maître et vise à la direction des grandes affaires de Longwood. »

(2) Le 26 avril 1817. *Inédit*.

(3) « M^{me} Bertrand m'a dit que S. M. allait en cachette chez les Montholon très souvent, qu'Elle leur donnait beaucoup d'argent, plus

M^{me} Bertrand accuse M^{me} de Montholon d'être une coquette fieffée. Elle prétend que Montholon est triste de voir sa femme négliger leurs enfants. Si Gourgaud pendant quelques jours paraît mieux avec les Montholon, elle lui reproche de courtiser « Albine ». Qu'il continue, et elle ne lui parlera plus (1) !

Napoléon a-t-il maintenant glissé à des relations intimes avec M^{me} de Montholon ? Ce n'est pas impossible. Ce n'est point non plus probable. Gourgaud voudrait le croire. Il hait d'un tel feu ces Montholon ! Que Napoléon au bain reçoive M^{me} de Montholon est en effet bizarre (2). Mais il agissait avec elle comme avec Montholon, Bertrand, Gourgaud, sans considération pour le sexe. Il lui disait, alors qu'elle commençait une nouvelle grossesse :

— Voulez-vous être comme M^{me} Tallien, toujours le ventre en pointe (3) ?

M^{me} de Montholon piquée ne répondait pas.

Quand l'enfant vient, cette petite Joséphine née le 26 janvier « avec une coiffe », signe d'un bonheur qui ne se confirmera pas (4), M^{me} Bertrand presse Gourgaud d'aller la voir :

— Elle ne ressemble, dit-elle, ni à Montholon ni à M^{me} de Montholon ; elle a le menton gros.

— Est-ce qu'elle ressemble à Sa Majesté ? demande Gourgaud.

M^{me} Bertrand se contente de répondre par une autre question :

de cinquante mille francs par an. » (Gourgaud, 21 janvier 1818. *Inédit.*)

(1) Gourgaud, 15 juin 1817. *Inédit.*

(2) Gourgaud, 5 novembre 1817. « M^{me} de Montholon va en grande toilette chez Sa Majesté qui est au bain. Montholon en sort. Je lui dis : « C'est bien, on vous chasse, quand madame entre. » Je reste sur la porte à causer une heure. Alors Sa Majesté demande Montholon. J'ai envie de lui dire : « Des chandelles ! » (*Inédit.*)

(3) Gourgaud, *inédit*, 15 octobre 1817. Si peu galant que se montrât souvent l'Empereur, ce n'est pas toutefois, semble-t-il, une boutade qu'il eût pu lancer s'il avait été l'amant de M^{me} de Montholon (et peut-être le père de l'enfant qu'elle portait).

(4) Elle mourut en 1819 à Bruxelles.

— Avez-vous vu comme Sa Majesté était troublée quand la Montholon était en travail (1) ?

En somme, ils flairent, cherchent, ne sont sûrs de rien.

En décembre 1817, Gourgaud note : « M^{me} Bertrand chez qui je vais, me demande si je crois que S. M. ait été bien avec M^{me} de Montholon. Elle me dit qu'elle croit bien qu'Esther... Comment fait S. M. ? Les nuits sont longues (2)... ».

Pour qui a visité Longwood, qui a vu à quelle cohabitation étroite étaient réduits les Français, pareille incertitude chez les deux ennemis de M^{me} de Montholon est éloquente. Les témoins français de la captivité, Las Cases, Marchand, Aly ne laissent rien soupçonner. Ni les Anglais : lady Malcolm, Mrs. Abell, Warden, Henry, Verling (3). Les papiers de Lowe, si abondants en on-dits, en racontars, sont muets. Parmi les commissaires, Balmain, pourtant désireux par des anecdotes d'amuser le Tzar, garde un complet silence. Stürmer, lui, le 31 mars 1818, écrira à Metternich :

« Il se livre (Napoléon) maintenant sans réserve au goût qu'il paraît avoir pris tout à coup pour M^{me} de Montholon et que Gourgaud avait pris à tâche de contrarier et de tourner en ridicule. Après avoir flatté quelque temps les caprices de l'ex-empereur en remplissant auprès de lui les nobles fonctions de pourvoyeuse, M^{me} de Montholon a su triompher de ses rivales et s'est élevée jusqu'au lit impérial. » Pourvoyeuse, on ne voit vraiment pas à quoi Stürmer peut faire allusion. Est-ce aux attentions que, d'après Gourgaud, M^{me} de Montholon montra pour miss Knipe (Rosebud), qui ressemblait un peu à M^{me} Walewska, et que l'Empereur reçut aimai-

(1) Gourgaud, *inédit*, 6 février 1818.

(2) 15 décembre 1819. *Inédit*.

(3) Le Dr Verling dit seulement que « M^{me} Bertrand lui a déclaré que la petite Napoléone pourrait bien être la fille de l'Empereur ». Nous avons vu que les faits s'y opposaient. Verling ajoute du reste que M^{me} Bertrand lui paraît « à moitié hystérique ». (*Journal*, 3 octobre 1818.)

blement à Longwood (1) ? S'agit-il d'Esther, maîtresse de Marchand, et qui en a eu un fils ? Les commérages d'office en attribuaient — de façon toute fantaisiste — la paternité à l'Empereur. Il semble que Stürmer ait tracé légèrement ces quelques phrases, que Montchenu copiera (2). Dans l'île étroite aux cent échos, où les moindres bavardages faisaient l'objet de copieux rapports à Plantation House, une intrigue quelconque de Napoléon ne pouvait rester secrète ; elle eût laissé des traces dans l'énorme amas de documents que nous a légué la Captivité (3).

(1) Le 7 janvier 1816 : « M^{me} de Montholon, qui croit que Bouton de Rose va devenir la maîtresse de S. M. la cajole beaucoup. » Mais miss Knipe ne revint à Longwood qu'une seule fois, le 21 juillet, toujours avec sa mère, et elle ne dit que quelques mots à l'Empereur, dans le jardin. Elle épousera en 1820 un sieur Hamilton et quittera l'île.

(2) Montchenu interrogea Gourgaud à la veille de son départ sur la vie intérieure de Longwood. A cette question :

— Comment M^{me} de Montholon est-elle parvenue à lui plaire ? Gourgaud répondit :

— Elle joue la femme savante, sait assez bien l'histoire de France, et ne cesse de répéter à l'Empereur que l'on devrait guillotiner tous les jours quatre-vingts Parisiens pour les punir de l'avoir trahi, que la France mérite d'être vingt fois plus malheureuse qu'elle ne l'est, etc... Il écoute tout cela avec plaisir. (*Montchenu à Richelieu*, 18 mars 1818.)

Si Gourgaud, plein de rancune contre Longwood, avait eu des informations plus lestes à répandre, il l'eût fait. Et si Montchenu avait eu vent de quelque gaillardise, il n'aurait pas manqué d'en régaler sa cour.

(3) Napoléon avait au contraire à Sainte-Hélène et notamment parmi les officiers du camp, bien placés pour savoir ce qui se passait à Longwood, si près d'eux, *une réputation établie de continence*.

Le médecin militaire Henry, du 66^e, qui demeura à Sainte-Hélène du 5 juillet 1817 jusqu'après la mort de Napoléon et assista à son autopsie, dans les notes qu'il envoya le 12 septembre 1823 à sir Hudson Lowe, à titre de témoignage dans le procès que l'ancien gouverneur intentait à O'Meara, écrivait, *in fine*, ces lignes significatives : « L'ensemble du système génital semblait montrer une cause physique pour l'absence de désir sexuel et la chasteté qui sont connues comme ayant caractérisé le défunt. » (*L. P.*, 20.214.)

En pareille matière il est délicat de nier ou d'affirmer. Notre opinion est que Napoléon n'eût en tout cas aucun rapport avec M^{me} de Montholon pendant les deux premières années de la Captivité. Que par la suite, il ait pris avec elle « une habitude », comme dit Fréd. Masson, reste, croyons-nous, très douteux.



Un immense, un subtil ennui noyait Longwood, depuis le coup de canon qui annonçait le soleil jusqu'à celui qui, dès sa chute, ramenait les sentinelles autour du jardin (1).

Ennui de l'uniformité des heures, de la petitesse du lieu, du borné des intérêts, du climat instable, du vent qui ne tombe pas, ennui des mêmes visages toujours aperçus, ennui d'être sans nouvelles ou de n'en recevoir que de tristes, ennui de tant d'objets qui manquent ou s'usent, ennui de vivre à l'étranger, en suspects, de ne se sentir même entre Français jamais sûr des autres, ennui des travaux imposés par l'Empereur, ennui des repas où l'on ne peut manger ni parler à sa guise, des éternelles parties d'échecs où il faut se laisser battre par Sa Majesté, si mauvais soit son jeu, ennui plus grand encore des soirées à quatre auxquelles presque toujours réduit l'absence des Bertrand... En vain, M^{me} de Montholon, pour égayer, va au piano. Napoléon bat machinalement les cartes. Il dit quelques mots à Montholon que Gourgaud, les yeux fixes, voudrait foudroyer.

— Votre petite, demande-t-il à la comtesse, crie-t-elle toujours ?

M^{me} de Montholon, pour répondre, minaude. « Elle parle de son enfant comme une bonne mère, alors qu'elle n'en soigne aucun *. »

(1) Le *Journal* de Gourgaud, admirable de vérité quotidienne, répète, presque à chaque page : « Ennui, tristesse, mauvaise humeur. S. M. est sombre. Grand ennui ; mélancolie... » Et voici une semaine, entre tant d'autres : « Mardi 25. ennui, ennui ! mercredi 26, *idem* ; jeudi 27, *idem*... » Cet ennui était d'ailleurs presque également ressenti par les commissaires étrangers, privés de toute occupation. Stürmer confiait naïvement à Lowe « Je voudrais bien que Buona-
parte mourût, ça ferait mon bonheur, car alors ma mission à Sainte-Hélène serait finie. » A quoi Lowe répondait « qu'il en serait bien fâché pour sa part, tant qu'il était ici ». (L. P., 20.143. *Inédit.*)

— Et vous, monsieur Gourgaud, êtes-vous allé à la promenade ?

— Non, sire.

— Pourquoi ?

— Parce que la route jusqu'à Alarm House m'ennuie, et qu'on est, sans cesse, observé par M. Harrison et trois sergents.

Napoléon soupire, prend le premier livre venu, un Molière, l'ouvre à l'*École des femmes*. Il relève certains mots osés, les trouve choquants.

Et Gourgaud de remarquer « qu'à mesure que les mœurs se corrompent, on devient plus difficile sur les mots ».

Trait aux Montholon. La comtesse, faisant la prude, « déclare que Molière est du plus mauvais ton ». Les yeux se ferment. La petite pendule sonne enfin. Il est dix heures. L'Empereur se lève :

— Allons nous coucher...

Encore une soirée passée. Encore une pauvre victoire sur le temps. A demain... Il n'est que dix heures !...



Pour ces quelques Français qui font sa dernière cour, qui décorent sa misère, Napoléon, est l'axe unique. Raison d'être à la fois et supplice. Son humeur est devenue plus instable. Il est vif, coléreux (1), et, par quinze années suprêmes, habitué à ne pas retenir ses mots. Il lance ainsi des boutades qui, à les prendre à la lettre, en feraient un monstre d'égoïsme et d'insensibilité.

Habitude d'état-major, nécessité du règne, mais qui

(1) Ces colères de Napoléon, exagérées par la médisance, lui valaient dans l'île un renom de despote. Balmain écrivait le 8 septembre 1816 : « Il lâche les gros mots sans interruption et traite les Français en esclaves. »

dans l'exil paraît abus, il réveille le valet de chambre, si la nuit il ne dort pas, et fait demander Montholon ou Gourgaud (1). A moitié endormi, dépeigné, vêtu à la hâte, le jeune homme accourt frissonnant. L'Empereur, couché, ou, s'il a revêtu sa robe de chambre, faisant aller et venir son ombre trapue à la lumière du flambeau couvert, dicte des notes qui serviront — ou ne serviront pas — pour une protestation nouvelle contre le ministère anglais ou contre Lowe, pour un pamphlet destiné à l'Europe, pour une dixième, mais non dernière rédaction de la bataille de Waterloo. Montholon, l'esprit perdu, mourant de sommeil, les doigts gourds, écrit sans comprendre, pendant des heures...

A la fin, Napoléon regarde le malheureux dont les yeux se ferment :

— C'est assez, Montholon, vous dormez debout. Qu'on m'appelle Gourgaud.

Certes il eût dû attendre le jour quand le jour est si long à tuer (2). Mais sa pensée veut être satisfaite et sans délai. Qu'une idée le traverse, il ne voit plus que la politique, sa renommée, l'avenir de sa dynastie.

Il paraît inhumain. Mais c'est qu'il n'est qu'un homme, hélas, ce grand homme, et variable entre tous, et le plus complexe, le plus instinctif, et par là le plus difficile à fixer. Dès sa jeunesse il avait le mépris des hommes. Les événements de 1814 et 1815 n'ont pu le faire changer d'opinion. Des mots cruels lui échappent : Montholon n'est qu'un « jean-foutre », Bertrand « une bête », un « lourdaud de Berrichon » (3).

Montholon s'esquive. Le grand-maréchal n'ose ré-

(1) « A quatre heures, l'Empereur me fait demander. Montholon est éreinté. Il me dicte sur la réponse à Bathurst, les restrictions, etc... Il me dicte et cause jusqu'à huit heures. » (Gourgaud, II, 133.)

(2) Toutefois Marchand assure que dès 1817, il dérangeait rarement la nuit les deux généraux. « Il leur disait parfois le matin : — J'ai beaucoup travaillé cette nuit ; et vous, qu'avez-vous fait, monsieur le paresseux ? » (*Inédit. Bibl. Thiers.*)

(3) Gourgaud, 24 novembre 1817 (*inédit.*).



pondre. Son défaut de caractère comme son respect l'ont réduit à n'être plus qu'une silhouette en uniforme usé, en hautes bottes dévernies, en grand chapeau dont pendent les plumes.

L'Empereur dira à M^{me} Bertrand :

— Vous êtes mal coiffée. C'est de la Chine, cette robe-là ? Elle n'est pas belle.

Un autre jour, « qu'en toilette, elle a l'air d'une paysanne endimanchée » *.

Aux deux femmes : qu'elles « ressemblent à des blanchisseuses ».

Il agissait de même aux Tuileries. Mais à Sainte-Hélène où les deux Françaises trouvent si peu de ressources pour rafraîchir leur garde-robe, ces brutalités sont pénibles. Découragées, souvent elles ne s'habillent plus **. A peine si de loin en loin M^{me} Bertrand voit encore l'Empereur (1).

Gourgaud partage sa disgrâce. Napoléon le tient de court pour l'argent, pour les sorties, lui inflige des pen-sums. En vérité, il le brime. Antipathie déclarée ? Point encore. Mais il pense que si cet être sensible et fantasque n'est pas solidement pris en main, il sortira du respect, bouleversera la maison, compromettra la politique que l'Empereur s'impose vis-à-vis des Anglais.

Sans égards pour les amours-propres, Napoléon se plaît du reste, on l'a pu remarquer, à opposer ses officiers les uns aux autres. Par système, semble-t-il, et comme il a fait au temps de sa puissance, croyant

(1) Napoléon disait à Gourgaud, à propos de Bertrand : « C'est sa femme qui est une mauvaise créole qui le tourmente. Est-ce que vous croyez que si elle n'avait pas été dans la misère, elle l'aurait épousé ? Elle est si sottre qu'elle ne vient pas me voir et pourtant je pourrais lui donner un médaillon de diamants. Ne lui dites pas cela. Au moins, qu'elle fasse ce qu'elle veut. » (Gourgaud, 11 juin 1817, inédit.)

M^{me} Bertrand était parfois des semaines sans rencontrer l'Empereur. Elle disait à Montchenu qui consignait ce propos dans sa dépêche du 8 janvier 1818 : « Je n'ai pour le voir que la cour à traverser, et je ne le vois jamais. Depuis trois mois, j'y ai dîné une seule fois ; depuis quelque temps il dine seul et ne veut voir personne. »

qu'ainsi il sera plus le maître, qu'il saura tout et qu'on ne pourra monter d'intrigues (1).

Et pourtant, à d'autres moments, Napoléon montre à ceux qui l'entourent des attentions, des délicatesses qui, venant d'un tel homme, tombé de ce faite et encore battu par l'orage, ont de quoi toucher. Il vante Bertrand, dit de lui, pour qu'on le lui répète : « C'est le meilleur ingénieur de l'Europe », loue son dévouement, sa loyauté. Il échange sa montre contre celle du grand-maréchal en lui disant : « Tenez, Bertrand, elle sonnait deux heures de la nuit à Rivoli lorsque j'ordonnai à Joubert d'attaquer *. » Il adresse des compliments inattendus à la comtesse (2). Il sourit à M^{me} de Montholon et s'applaudit du zèle de son mari. Ce Gourgaud si bousculé, il va le voir quand il est malade, il pense à le distraire. Qu'il se joue une pièce au théâtre d'amateurs de Jamestown, il l'y envoie :

— Allez-y, il faut vous amuser. Vous êtes triste comme un bonnet de nuit. Cette tragédie que l'on donne aujourd'hui est superbe... Cela me fait de la peine de vous voir triste *.

Gourgaud s'inquiétant de sa mère, laissée presque sans ressources, l'Empereur lui fait écrire au prince Eugène de servir à M^{me} Gourgaud une rente de 12.000 francs (3). Il le flatte, l'appelle « Gorgo, Gorgotto, mon fils ». Il le morigène :

(1) Ainsi (exemple entre cent) dit-il à Bertrand que Gourgaud le tient pour incapable de faire une redoute, et d'avoir lancé le pont de Vienne (7 novembre 1817. *Inédit*). Indiscret et médisant, il affirme à Gourgaud qu'à en croire la chronique de Longwood, le petit Arthur serait du capitaine Hamilton. « S. M. m'a dit que je devrais faire cocu Bertrand. » (11 octobre 1817. *Inédit*.)

(2) « L'Empereur embrasse M^{me} Bertrand qui est bien mise, lui fait maintes caresses et veut à toute force la faire jouer aux échecs, quoiqu'elle ignore le jeu. La Montholon meurt de jalousie. Nous passons dîner. S. M. n'a d'yeux que pour M^{me} Bertrand et dit : « A la bonne heure, voilà un buste de dîner, de salon. » La Montholon est toute rouge. » (Gourgaud, II, 388, *en partie inédit*.)

(3) A partir du 1^{er} janvier 1817. Environ 120.000 francs d'aujourd'hui. Gourgaud ne sera pas reconnaissant à l'Empereur de cette

— Avec un excellent cœur, des moyens, des talents, vous aimez trop la discussion. Vous cherchez toujours à me contredire. Quand j'avance quelque chose, vite vous employez votre logique — et certes vous en avez — et votre adresse à envisager la question d'un point de vue opposé. Vous m'avez causé bien du chagrin du temps de Las Cases... Vous êtes jaloux de tout... Croyez-vous que je fasse cas de la noblesse ? Vous vous trompez. Je ne suis pas plus noble que vous. Bertrand non plus. Montholon a oublié sa noblesse, sa femme est la fille d'un financier... Je ne vous ai jamais prié de vous en aller, mais si vous ne vous habituez pas à Sainte-Hélène, il vaudrait mieux vous en aller... D'ailleurs je ne veux pas me fâcher. C'est en ami que je vous parle ; si vous ne calmez pas votre imagination vous deviendrez fou.

Gourgaud ne deviendra pas fou, mais les nerfs trop battus par ces traitements contrastés, sa nostalgie va s'accroître. Bientôt il n'y tiendra plus...

Ils ne sont pas heureux, ces quelques Français emprisonnés à Longwood, et Napoléon le sait bien. Mais ils ne pensent pas assez que le plus malheureux de tous, c'est Napoléon. Celui qui de ses mains a pétri un univers, maintenant enfermé dans une cabane, en butte aux tracasseries des Anglais, aux disputes de ses compagnons, est assailli, blessé presque à toute heure.

— Croyez-vous, dit-il à Gourgaud qui se plaint, que lorsque je m'éveille la nuit, je n'ai pas de mauvais moments, quand je me rappelle ce que j'étais et où je suis à présent (1) ?

libéralité, parce que derrière le billet prescrivait à Eugène de verser cette pension, il lui fit écrire quelques lignes lui demandant d'ouvrir un crédit de 500 livres sterling par mois chez Andrews, Street and Parker, à Londres, sur qui Bertrand pourrait tirer régulièrement de Sainte-Hélène afin de faire face aux dépenses supplémentaires (gages, écurie, toilette, etc...). Gourgaud craignait que sa mère ne fût compromise si le billet était intercepté.

(1) Gourgaud, I, 430. Il lui dit encore, le 2 octobre 1817 : « Vous avez du chagrin, vous ! Et moi, que de chagrins j'ai eus ! Que de

Prenant l'*Almanach impérial* pour vérifier un chiffre, il s'oublie à le feuilleter. La France, étendue du Tibre à l'Elbe, cent trente départements, Paris et Rome pour capitales... Une marée d'images monte à sa tête :

— C'était un bel empire, dit-il, la voix assourdie. J'avais quatre-vingt-trois millions d'êtres humains à gouverner, plus que la moitié de la population de l'Europe entière...

Un jour, il monte chez Marchand. C'est là, dans une garde-robe d'acajou, que son valet de chambre conserve ses habits, son linge. Il veut les voir, fait tout sortir et déplier. Quoi, tant de choses encore, l'habit de Premier Consul, le manteau bleu de Marengo, une redingote grise, une verte, des écharpes, des dentelles * ! Sa main les touche. Pensif, sans mot dire, il s'en va...

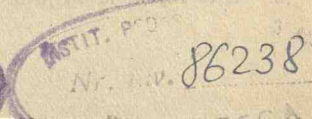
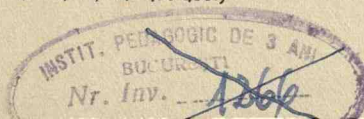
Tombé parmi des nains, le géant essaie par moments de se baisser à leur taille. Il y parvient. On le voit redemander d'un plat, surveiller la route où chevauchent les commissaires, écouter les racontars de l'office, plaisanter avec O'Meara, dire à Montholon :

— Après tout, nous ne sommes pas si mal que ça !

Et puis tout à coup un mot, une idée font revenir la grandeur. Et tous, avec un peu de froid aux membres, dans ce gros homme jauni, à madras ou chapeau de planteur, voient reparaître Napoléon.

Plus que jamais, il vit dans ses petites chambres. Là du moins il peut déposer son faix. Il a le silence, il est seul. Fils d'une île, jeté sur un continent pour le conquérir, son destin l'avait marqué sans doute pour demeurer à part et au-dessus des hommes. Seul, il l'était resté parmi ses ministres, ses courtisans, ses femmes. Aujourd'hui sa solitude est plus parfaite encore. L'exil

choses j'ai à me reprocher ! Vous n'avez rien à vous reprocher... » Il lui échappe parfois un profond soupir : — Comme le temps est long ! — Quelle croix ! — Il faut un fameux courage pour vivre ici ! (Gourgaud, II, 340-410-450.)



en a fait un abîme où il peut s'enfoncer sans trouver rive ni paroi. Cependant, son malheur, s'il en sent le poids, il est trop imaginatif pour n'en pas deviner le profit pour sa figure historique, pour les principes qu'il représente :

— Les malheurs, répète-t-il, ont aussi leur héroïsme et leur gloire. L'adversité manquait à ma carrière. Que je fusse mort sur le trône dans les nuages de ma toute-puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens. Aujourd'hui on pourra me juger à nu.

Au reste, après ces deux années de détention, et bien qu'il se laisse aller parfois à la vague noire, il demeure persuadé qu'un proche avenir adoucira son sort.

— A la mort de Louis XVIII, il pourra y avoir de grands événements. Si lord Holland entrerait au ministère, peut-être me rappellerait-on en Angleterre, mais sur quoi il faut le plus espérer, c'est sur la mort du Prince-régent, qui mettra sur le trône la petite princesse Charlotte. Elle me rappellera *.

Seulement, au début de février 1818, arrive la nouvelle de la mort de Charlotte. Napoléon en est très frappé :

— Eh bien, dit-il à Gourgaud, voilà encore un coup imprévu ; c'est ainsi que la fortune déjoue nos projets !

Craignant qu'ils ne le quittent tous si son exil se prolonge, il ne voit pas de moyen plus sûr que l'intérêt pour retenir ses compagnons. A tous, il fait des promesses, soit qu'il revoie l'Europe, soit que ses jours finissent à Sainte-Hélène. « S. M., écrit Gourgaud, assure que si Elle mourait, elle partagerait ce qu'elle a entre nous cinq, les deux Montholon, les deux Bertrand et moi (1). »

Causant avec Gourgaud :

— Que feriez-vous en France ? lui dit-il. En restant ici vous vous illustrez. Et puis je ne vivrai pas long-

(1) Gourgaud, 20 mars 1817 (*inédit*). Il l'a dit déjà le 20 janvier, il le répète le 19 juin.

temps et alors je puis vous faire une fortune... Je vous laisserai quatre ou cinq cent mille francs. Avec cela partout vous serez parfaitement accueilli.

Promesses aussi au grand-maréchal, pour lui-même, pour ses enfants, promesses aux Montholon et pour ceux-ci, à diverses reprises, dons substantiels (1).

Tel un vieil oncle qui fait miroiter son testament, l'Empereur doit assurer leur destinée à tous. Quel est l'événement le plus probable ? Avec sang-froid, entre eux ses familiers en parlent souvent et n'en peuvent décider. Napoléon leur répète qu'il n'a plus qu'un an à vivre...

Ils se regardent. Nul ne le croit, ni lui-même. C'est bon à dire aux Anglais !

— Votre Majesté nous enterrera tous ! réplique le grand-maréchal.

Resté seul avec Gourgaud, Napoléon soupire :

— Qui sait ? Nous vivrons encore quinze ou vingt ans peut-être...

Gourgaud, qui lui en veut ce soir-là, laisse ces tristes mots heurter les murs et ne répond pas *.



Si l'on peut reprocher à Napoléon de la dureté, voire du calcul vis-à-vis de ses compagnons, du moins montre-t-il une grande bonhomie, une vraie gentillesse avec les petits, les enfants et les domestiques, sans doute parce qu'avec eux il n'a pas besoin de rappeler son rang, d'écarter la familiarité, de calculer attitudes et paroles en vue de l'avenir.

Les enfants, il les a toujours aimés. Avant même d'avoir un fils, il caressait ses neveux, les taquinait, s'amusait de leurs colères et de leurs rires. Depuis la

(1) Ainsi, le 28 juillet 1818, Napoléon leur donnera 3.000 livres sterling.

naissance du roi de Rome, cet instinct a poussé chez lui de fortes racines. Sans doute ne voit-il plus deux yeux innocents, une petite face ronde, ne sent-il plus s'appuyer contre ses genoux un corps impatient et léger sans que monte en lui un tendre souvenir... A Longwood les enfants grandissent élevés par les domestiques, dans l'insouciance et le désordre. M^{me} Bertrand gâte les siens à l'excès. Son mari leur donne quelques leçons (1). Le plus souvent ils échappent, vivent au dehors. Le petit Tristan de Montholon vagabonde avec eux. Ces quatre enfants (Napoléone Montholon et Arthur Bertrand demeurent aux bras de leurs nurses) sont le seul éclat, la seule gaité de Longwood.

L'Empereur fait confectionner pour eux par Pierron des gâteaux et des sucreries. Il invite en voiture Hortense et Tristan, les promène au galop dans le parc, tandis que le jeune Napoléon caracole à la portière. Quand Hortense à son tour voudra monter, il lui fera tailler une amazone par la femme de Noverraz (2). Il explique le *Loup et l'Agneau* à Tristan qui s'embrouille en lui récitant la fable. Il l'exhorte à l'application, si l'enfant lui avoue qu'il travaille le moins qu'il peut.

— Ne manges-tu pas tous les jours ? lui demande l'Empereur.

— Oui, sire.

— Eh bien tu dois travailler tous les jours, car on ne doit pas manger si l'on ne travaille pas.

— Oh bien ! en ce cas, je travaillerai tous les jours.

— Voilà bien l'influence du petit ventre, dit Napoléon « en tapant sur celui de Tristan ». C'est la faim,

(1) Gourgaud, voyant M^{me} Bertrand triste du défaut d'instruction de ses enfants, lui avait offert de « faire la classe » aux plus grands. « Je donnerais bien une heure ou deux aux enfants », note-t-il le 10 novembre 1817 (*inédit*). On ne sait pourquoi cette proposition n'eut pas de suite.

(2) Le 17 août 1818, l'Empereur donne à Hortense un collier de perles fausses et deux robes achetées à Jamestown. (*Journal de Verling.*)

c'est le petit ventre qui fait mouvoir le monde. Allons, si tu es sage, nous te ferons page de Louis XVIII !...

— Mais je ne veux pas ! s'écrie Tristan pour qui Louis XVIII est un monstre fabuleux et méchant *.



Avec ses serviteurs Napoléon est la bonté même. Il les gourmande, les secoue, mais s'intéresse à eux, à leurs besoins, à leur famille, ferme les yeux sur leur gaspillage ou leurs fredaines. « Sa mauvaise humeur n'était jamais de longue durée, écrit Aly ; si le tort était de son côté, il ne tardait pas à venir tirer l'oreille ou à donner une claque à celui sur qui elle était tombée. Après avoir dit quelques mots relatifs à la fâcherie, il lui prodiguait les paroles si agréables de « mon fils, mon garçon, mon enfant ».

L'Empereur vit beaucoup avec ses domestiques, bien plus en somme qu'avec ses officiers. A tous moments Marchand et Aly vont et viennent près de lui ; ils l'habillent, lui servent ses repas, rangent ses papiers, ses livres, écrivent sous sa dictée, lui lisent les journaux. Ils ne sont pas seulement valets de chambre, mais secrétaires et confidents. Du reste, infiniment dévoués. Marchand surtout voue à l'Empereur une vénération touchante. Il l'entoure de soins, souriant, soumis, discret, jamais las ni rebuté.

Presque aussi souvent Napoléon voit Cipriani, cause avec lui en dialecte. Allant chaque jour à la ville pour les achats, il apprend tout et sans farder rapporte tout à l'Empereur. Mais il espionne aussi les Français...

La lourde maisonnée, mollement contrôlée par Montholon, allait cahin-caha. Entre les domestiques, mêmes rivalités, mêmes jalousies qu'entre les maîtres : on se détestait à l'office comme au salon. Archambault ne se trouvait pas assez payé. Il se repentait de n'avoir pas

suivi son frère (1). Le cuisinier Lepage et sa femme, Jeannette (2), se lamentaient et demandaient leur remplacement. Ils furent chassés par Napoléon le 28 mai 1818. L'Empereur venait d'apprendre que, la veille, ils s'étaient rendus tous deux à Plantation House pour solliciter leur renvoi en Europe, et qu'ils avaient complaisamment répondu à un interrogatoire de Lowe sur son état de santé (3).

(1) Gourgaud. II, 42-99. Archambault, qui buvait, se rendit à plusieurs reprises coupable de graves écarts. Ainsi, aux courses de septembre 1818, on le verra, revêtu de sa livrée et monté sur un des chevaux de l'Empereur, se faufiler parmi les officiers anglais pour prendre part aux courses. Il fut hué, puis chassé à coups de fouet de l'enceinte. Napoléon mit Archambault aux arrêts pour un mois.

(2) Jeannette était belge et s'appelait Catherine Sablon. Dès qu'elle arriva, le 13 juin 1816, pour seconder Lepage, qui s'était blessé au pouce, celui-ci déclara son intention de l'épouser.

« Cipriani, à qui il s'adressait, lui fit d'abord observer qu'il serait nécessaire de s'informer si elle n'avait pas déjà un mari, ou peut-être, à défaut d'un mari, un amant. « Oh, pour ce dernier, cela ne ferait rien, dit Lepage, peu m'importe qu'elle en ait plusieurs. » Puis, courant à elle avec son bras en écharpe, il lui dit : « Madame, êtes-vous mariée ? — Non, monsieur. — Alors, si cela vous convient, je vous épouserai immédiatement. » Elle lui répondit cependant qu'elle ne pouvait penser à cela si vite. « Au moins, dit-elle, attendons deux ou trois jours. » Il y consentit, non sans un visible déplaisir. » (*O'Meara à Gorrequer*, 14 juin 1816. L. P., 20.115.)

(3) L'interrogatoire eut lieu devant Gorrequer qui, comme d'habitude, en rédigea aussitôt le procès-verbal. (*Minute Gorrequer* du 27 mai 1818. L. P., 20.122.) Après son congédiement, Lepage qui semble avoir eu des rapports trop aisés avec Plantation, fut de nouveau questionné par le gouverneur. Sa déposition est intéressante : « Marchand qui vint me voir me demanda ce que j'avais été faire à Plantation House et si on m'avait demandé des nouvelles de Longwood ; je lui répondis que le major Gorrequer m'avait demandé comment se portait l'Empereur et que je lui avais répondu qu'il se portait bien. A quoi Marchand se mit à rire et me dit : « Il ne fallait pas dire ça, l'Empereur est tout enragé envers vous. » Le général Montholon, qui me demanda la même question et à qui je fis la même réponse, me répondit : « Vous avez eu tort, il fallait dire qu'il ne se portait pas bien du tout, pas si bien qu'à l'ordinaire. L'Empereur, ajouta-t-il, est bien en colère que vous ayez été à Plantation. »

Lowe insista : Lepage croyait-il que Napoléon était réellement malade ? — « Je ne pourrais pas dire cela positivement, répondit le cuisinier, comme je ne le vois que rarement ; mais Marchand, le chef d'office (Pierron) et les autres domestiques qui sont autour



L'activité de Napoléon, si longtemps prodigieuse, s'est engourdie. Les séances de travail s'espacent. Peu à peu l'irrégularité glisse dans sa vie géométrique. L'air est trop déprimant, l'entour trop monotone. L'immuable vue du Flagstaff, du profil humain du Barn, du camp de Deadwood et de la mer, très haut sur l'horizon et qu'on ne distingue presque pas du ciel... Le chant du coq le matin, la nuit le bruit de castagnettes des grenouilles ou le piétinement des rats, voilà les sons qui touchent l'oreille d'un homme habitué au fracas du canon, aux musiques de l'armée. Il fait effort pour sortir de cette langueur. Mais quels efforts qui ne soient vains ? Changer les heures de ses repas, reprendre ses cartes, ses livres, regarder une fois de plus ses tabatières, ses médailles de France, ses portraits, parcourir à nouveau les gazettes dont les plus fraîches ont deux mois (1)...

de l'Empereur (Aly et Noverraz) m'ont dit qu'il se plaint beaucoup de son côté et que le docteur pensait qu'il avait mal au foie. » (*Minute Gorrequer*, 6 juin 1818. *L. P.*, 20.122.)

(1) Napoléon recevait plus de journaux que ne l'ont dit Las Cases, Montholon et O'Meara. Celui-ci par exemple affirme (II, 430) « qu'à l'exception de quelques numéros dépareillés du *Times*, du *Courier*, de l'*Observer* et de quelques vieux journaux français, aucune feuille ne parvint à Longwood, durant son séjour, sauf une fois où on lui prêta pour plusieurs semaines le *Morning Chronicle*, faveur qui ne se renouvela point ».

La vérité n'est pas là. Elle est, pour cette période, dans la lettre qu'O'Meara lui-même écrivait à Lowe, le 20 juin 1817 : « En réponse à votre demande d'information sur les journaux que le général Buonaparte peut avoir reçus, j'ai l'honneur de vous faire connaître que les suivants sont les seuls qui, à ma connaissance, lui soient jamais parvenus : Journaux de Londres : *Courier*, *Times*, *Star*, *Observer*, *Weekly Messenger*, *St James Chronicle*. Journaux de province : *Hampshire Courier*, *Macclesfield Journal*. Ceux dont il a reçu le plus grand nombre sont : *Times*, *Courier*, *Star*, *St James Chronicle* et *Weekly Messenger*, huit ou neuf *Hampshire Courier*. Dans une série du *Courier* donnée par sir Th. Reade, je me rappelle qu'il y avait un numéro du *Globe* et un ou deux du *Traveller*. Ces journaux, avec les séries ordinaires envoyées par vous-même, quelques journaux français et le *Morning Chronicle* d'octobre, novembre et dé-

C'est la lecture encore qui le solacie le mieux. Quand des livres, des périodiques lui arrivent d'Angleterre, il ne s'habille pas, ne s'occupe qu'à les feuilleter, à les parcourir, les rejetant pour les reprendre. Son esprit y trouve un regain de vigueur. « Dans ces moments ce n'était plus le même homme, dit Aly ; son port, sa voix, son geste, tout annonçait que le feu circulait dans ses veines ; il semblait encore commander à l'Europe. Cet état durait quelques jours ; après quoi l'Empereur reprenait son allure habituelle. »



S'il ne travaille plus guère, Napoléon continue de parler beaucoup. Les conversations de ces premières années, recueillies surtout par Las Cases et Gourgaud, le font apparaître dans un relief, une vérité, une lumière qu'aucun personnage historique n'atteindra jamais. Il se raconte inlassablement. Il ne pense tout à fait, dirait-on, que s'il pense tout haut. Et s'il rêve souvent, toujours il dit ses rêves.

Nulle part ailleurs il ne s'est révélé ainsi à nu. Le pouvait-il quand, accablé d'affaires, de soins, d'inquiétudes, ayant partout à contenir des rancunes ou des ambitions, il courait d'Iéna à Vienne et de Madrid à Moscou ? Ici, déchargé de tout, il se penche sur les rouages de son mécanisme intérieur. Il se tâte, il s'interroge, il cherche lui-même (avec bonne foi presque toujours) les raisons de ses gestes passés. Il se plaît à rappeler la Révolution, à proclamer qu'il en est issu. A traits saisissants, avec des

cembre, envoyés également par vous, forment la totalité des feuilles qu'il a reçues. »

D'après Balmain, Longwood manqua surtout de journaux français et de feuilles de l'opposition anglaise. (*Balmain à Nesselrode*, 15 janvier 1818.)

Dans les dernières années de la Captivité, Lowe adressa à Longwood, de façon régulière, beaucoup plus de journaux, tant anglais que français.

trouvailles de mots, il la ressuscite. Le 10 août, la mort du Roi, le siège de Toulon, Vendémiaire... Le siècle agonise dans l'odeur du sang et de la poudre, le feu des incendies. Les Français en guenilles courent à l'assaut des trônes et les jettent bas en riant, dans un tumulte où passent des éclats de *Marseillaise*... Puis la première expédition d'Italie et sa montée vers les astres. Il retrace ses batailles en relevant à l'occasion ses erreurs de stratégie. Il avoue ses fautes politiques sans chercher à les excuser. N'est-il pas supérieur à l'excuse ? Si l'Histoire doit condamner tel ou tel de ses actes, il lui fait face, crânement.

Dans ce baraquement où son pas dandiné résonne, il remâche sans se lasser tout ce qu'il eut d'élan, de volonté, de génie. Oh, comme il veut s'expliquer ! Comme il pense à l'avenir ! Il se campe tel qu'il se voit lui-même, être de chair, âme sillonnée et mobile, dans ses caprices, ses écarts, ses petitesesses, ses préjugés, son âcre relent jacobin, avec aussi son coup d'œil de prince, son sens de l'ordre, sa merveilleuse ardeur au travail, son énergie et cette certitude superbe qu'il n'est pour griser les Français de plus beau vin que la gloire.

Plein d'artifice et cependant agité d'instincts élémentaires, il abonde en saillies tranchantes, mais il a ses moments d'abandon, de candeur. Il se contredit à tout moment. Il exalte la guerre (1), puis la condamne. Il vitupère le peuple, puis en fait l'éloge. Il se déclare contre le suicide, puis l'admet. Il dit s'être passé d'amis, et peu après il parle de Duroc, de Bessières avec des mots à tirer des larmes.

Au reste, quand il rappelle ses campagnes et fait

(1) Il vantait souvent César et Alexandre. Mais au-dessus d'eux il plaçait Hannibal. Un jour, ayant demandé le 4^e volume de Rollin, il fit dans la marge, au crayon, le calcul des troupes dont avait disposé le Carthaginois. Comme il l'avait affirmé — l'instant d'avant à ses auditeurs incrédules — elles n'allaient pas à plus de 30.000 hommes. Ce volume de Rollin, donné jadis par Caroline Murat à Mosbourg, fait partie de la bibliothèque de M. Gabriel Hanotaux.

leur part à ses lieutenants, il distribue plus de blâmes que de louanges. Injuste pour Murat et pour Ney, il se montre sévère pour Carnot, Jourdan, Junot, Drouot, Moreau, Augereau, Bernardotte, Davoust. Mais il admire Hoche et Desaix, « les seuls qui pouvaient aller loin », il dit du bien de Kléber, de Lefebvre, de Rapp, de Lannes, de Cambronne.

Dans l'ensemble, estime-t-il, il a été mal entouré, mal compris. Qu'il s'est laissé duper ! Qu'il a été bête ! Pourquoi a-t-il gardé un Talleyrand, un Fouché, qu'il sentait traîtres ? Ah, par faiblesse d'homme, parce qu'il les avait connus naguère dans des positions si supérieures à la sienne, parce qu'ils lui imposaient par là et aussi parce qu'appréciant leur intelligence, leurs capacités, il ne pouvait se résigner à les laisser sans emploi quand son immense État avait tant besoin de cerveaux !

Encore, Talleyrand et Fouché (bien qu'il les dépiaute et déchire), peut-il admettre que des hommes de cette taille aient joué contre lui leur propre partie. Mais tant d'autres, si médiocres, l'ont trahi, parmi ses plus proches, et qui n'avaient de nom que par sa faveur !...

Il se repent d'avoir distribué des trônes à sa famille :

— On a souvent vanté la force de mon caractère ; je n'ai été qu'une poule mouillée, surtout pour les miens, et ils le savaient bien : la première bourrade passée, leur persévérance, leur obstination l'emportaient toujours et, de guerre lasse, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu *...

— Joseph ? Il n'est pas militaire et n'a pas de cœur... J'ai eu grand tort d'en faire un roi, surtout d'Espagne... A Madrid, il ne pensait qu'aux femmes. S'il va chez les insurgés d'Amérique, il n'est pas en état de s'y bien conduire *...

Lucien n'était qu'un ambitieux qui singeait le républicain. Il l'avait tourmenté pour épouser la reine d'Etrurie :

— Lucien, voyant que je ne voulais pas lui faire faire

ce mariage, me déclara qu'il allait épouser une p... Je ne le craignais en rien. Il a beaucoup volé dans son ministère et les républicains ne le considéraient pas. Et puis, quelle idée d'aller dédier un poème au Pape (1) ! Je me suis bien trompé en 1815, lorsque je crus qu'il pouvait m'être utile : il ne m'a rallié personne.

Louis ? Un niais. C'est pour lui peut-être qu'il a le plus fait...

— Pendant que j'étais officier d'artillerie en garnison à Auxonne, mon jeune frère Louis me fut envoyé par ma mère. Comme je n'avais que ma paie, c'était pour moi un grand surcroît de dépenses. Je voulais qu'il dînât avec moi à la table des officiers et pour cela j'étais obligé de me priver de déjeuner et de me contenter d'un petit pain et d'une tasse de café.

Il ajoute :

— Je tenais cela de Madame, elle nous avait élevés dans l'idée qu'il fallait savoir manger du pain noir au logis pour soutenir au dehors son rang et sa position. Ah, une mère, c'est toute l'éducation d'un homme ! Madame était au-dessus des révolutions *.

Chaque fois que la pensée de sa mère lui vient, il la salue d'un éloge : « C'est une Romaine, une femme antique. »

D'Hortense, presque rien. Il place assez bas Eugène, bon exécutant, mais « tête carrée ». Il tempête quand il apprend que si riche, il fait mettre en vente Malmaison **. Il est furieux aussi quand un journal du Cap annonce la nouvelle, d'ailleurs fausse, d'un remariage de Caroline avec le général Macdonald ***.

— Ce serait une bien grande infamie. Elle a trente-quatre ans, des enfants de seize ou dix-sept ans. Elle ne doit plus beaucoup se soucier de la *petite affaire* ! Et puis, pourquoi se marier ? J'espère que ce sera le gouverneur du Cap qui par méchanceté aura fait insérer

(1) Charlemagne (Gourgaud, II, 158. En partie inédit.)

cet article. Ma foi, si cette nouvelle est vraie, ce sera la chose qui m'aura le plus étonné dans ma vie !... Oh, l'espèce humaine est bien singulière !...

Le souvenir de Joséphine lui est demeuré doux :

— Elle était pleine de grâce, pour se mettre au lit, pour s'habiller. J'aurais voulu qu'un Albane la vît alors pour la dessiner... Je ne l'aurais jamais quittée si elle avait pu avoir un enfant, mais ma foi... Je puis dire que c'est la femme que j'ai la plus aimée... Elle était femme à m'accompagner à l'île d'Elbe (1)...

Par une pente naturelle, il passe à Marie-Louise et évoque leur courte vie d'époux avec amitié :

— Marie-Louise était l'innocence même... Elle m'aimait, voulait toujours être avec moi. Si elle avait été bien conseillée et n'avait pas eu près d'elle cette canaille de Montebello et ce Corvisart, qui, j'en conviens, était un misérable, elle serait venue avec moi, mais on lui a raconté que sa tante avait été guillotinée et les circonstances ont été trop fortes pour elle. Et puis son père a mis auprès d'elle ce polisson de Neipperg *.

Il scande souvent les mots, en remuant ses belles mains. Il en est un peu vain, les regarde. A ses côtés ses compagnons se taisent, songeurs.

« A deux mille lieues de la France, l'Empereur nous racontant sa vie, écrit M^{me} de Montholon **, il me venait à l'idée que nous étions peut-être dans l'autre monde et que j'entendais les *Dialogues des Morts*. » Les fenêtres étaient ouvertes ; l'air était chaud. Les moustiques bourdonnaient autour des bougies que les souffles d'air faisaient couler...

Qu'il surprenne sur les visages de l'incertitude, il s'agace, voulant être cru. A d'autres fois, il rit, disant :

— Ah, monsieur le grand-maréchal ne me croit pas !
ou :

(1) Gourgaud, II, 277-330. C'est M^{me} Bertrand qui à l'île d'Elbe avait appris la mort de Joséphine à Napoléon. Il s'écria : « Ah, elle est bien heureuse maintenant ! » (Gourgaud, II, 385.)

— Milady Montholon ne croit pas cela, je suis donc un menteur ?

★★

De son fils, dans ces années, il parle fort peu, retenu par une sorte de pudeur. Il sait qu'il ne sera pas même prince de Parme *, qu'on l'élève en archiduc, qu'on lui a imposé le nom de duc de Reichstadt. Son éducation l'inquiète :

— De quels principes nourrira-t-on son enfance ? murmure-t-il. Et s'il allait avoir la tête faible ! S'il allait tenir des légitimes ! Si on allait lui inspirer l'horreur de son père ?

Il semble profondément affecté.

— Mais parlons plutôt d'autre chose, dit-il avec force...

Et il ne parle plus de rien **...

★★

Les derniers événements sont ceux qui l'occupent avec le plus d'insistance. Ainsi du retour de l'île d'Elbe ***. Il a reparu six mois trop tôt. Mais tout l'y poussait. Il n'avait plus de quoi nourrir ses soldats. Sa vie même était menacée. Pourtant mieux eût valu attendre la dissolution du Congrès de Vienne. Metternich et Talleyrand eussent moins aisément jeté l'Europe sur lui... Il avoue son incertitude en débarquant au golfe Juan :

— Un maire, voyant la faiblesse de mes moyens, me dit : « Nous commençons à devenir heureux et tranquilles, vous allez tout troubler. » Je ne saurais exprimer combien ce propos me remua, ni le mal qu'il me fit...

Si les Montholon prétendent qu'un retour en France serait encore mieux accueilli à présent qu'en 1815, avec bon sens, Napoléon rejette la flatterie :

— Non, non, outre la volonté des puissances étrangères, l'armée n'est plus la même. Il faudrait pour revenir que j'eusse avec moi vingt-cinq à trente mille

hommes rien que pour commencer et donner aux mécontents le temps de me rejoindre et de nourrir la guerre *.

Sans cesse, il revient sur la bataille de Waterloo. Comment a-t-il pu la perdre ? Il semble qu'il ne l'ait jamais compris. Il en reprend les données, fait la part de la brume, de la pluie, de la fatigue, petite près de la part immense du hasard, et chaque fois aboutit à des conclusions qui, loin de l'apaiser, le blessent au profond de l'esprit.

★
★★

A Sainte-Hélène, dit-il, ce n'est pas de la médiocrité matérielle qu'il souffre :

— La vie que je mène ici, si je n'étais pas esclave et que ce fût en Europe, me conviendrait très bien. J'aimerais vivre à la campagne. C'est la plus belle existence. Un mouton malade fournit un sujet de conversation **.

Pourtant, ce qu'il préférerait, c'est « vivre à Paris avec douze francs par jour, dîner à trente sols, courir les cabinets littéraires, les bibliothèques, aller au parterre au spectacle. Un louis par mois paierait sa chambre. » Il s'interrompt :

— Mais il me faudrait un domestique, j'en ai trop l'habitude, je ne sais pas m'habiller moi-même. Je m'amuserais beaucoup, en fréquentant tout au plus des personnes de ma fortune. Eh, mon Dieu, tous les hommes ont le même don de bonheur ! Certes je n'étais pas né pour devenir ce que je suis. Eh bien, j'aurais été aussi heureux M. Bonaparte que l'empereur Napoléon...

— Si je pouvais me déguiser bien incognito, dit-il encore, je voyagerais en France avec trois voitures attelées chacune de six chevaux... J'irais ainsi à petites journées avec trois ou quatre amis et trois ou quatre femmes, m'arrêtant partout où je voudrais, visitant tout, causant avec les fermiers, les laboureurs. Si je

vais jamais en Angleterre, je la parcourrai comme cela ; seulement il faudra nous résoudre à admettre un Anglais dans notre compagnie. Cette manière de voyager est digne. Il serait drôle d'arriver ainsi à Parme et de surprendre l'Impératrice à la messe...

Il n'est point avare. Ou plutôt, si parfois il lésine, il reste le plus souvent généreux. Mais son sens de l'ordre l'oblige à cerner, à classer toutes choses. Il en prend des traits parcimonieux. La question des dépenses domestiques l'occupe beaucoup. Lui-même revoit le livre de comptes de Cipriani et refait ses additions. Il s'amuse souvent à poser ce problème à ses auditeurs :

— Comment, avec tant de rentes, vivrait-on ?

Il passe ainsi d'un budget de 12.000 francs à un état de 500.000. Par goût du détail pratique, il aime priser les objets, les meubles. Attendant Montholon dans son salon, il inventorie le mobilier et l'estime dans l'ensemble « trente napoléons, au plus ».



Un soir il demande à la ronde à quelle époque on croit qu'il a été le plus heureux.

— A la naissance du roi de Rome, répond Bertrand.

— Au mariage de Votre Majesté, dit Gourgaud.

— Premier Consul, dit M^{me} de Montholon.

— Oui, dit-il lentement, comme s'il soulevait peu à peu les plis de sa mémoire, j'ai été heureux Premier Consul, au mariage, à la venue du roi de Rome, mais alors je n'étais pas assez d'aplomb. Peut-être est-ce à Tilsitt ; je venais d'éprouver des vicissitudes, des soucis, à Eylau entre autres, et je me trouvais victorieux, dictant des lois, ayant des empereurs et des rois pour me faire la cour... Peut-être ai-je réellement plus joui après mes victoires en Italie. Quel enthousiasme, que de cris de : « Vive le libérateur de l'Italie ! » A vingt-cinq ans ! Dès lors j'ai prévu ce que je pourrais devenir.

Je voyais déjà le monde fuir sous moi comme si j'étais emporté dans les airs...

Il ne s'attriste pas, car presque aussitôt, il chantonne. Il se promène de long en large pendant quelques moments, puis parle des femmes qu'il a eues, lectrices, actrices, M^{lle} Guillebeau, M^{lle} George, M^{me} Gazzani (1). Il confie ses galanteries sans fard, sans tact, en soldat...

Cet homme, qu'on croit un bloc d'orgueil, montre des veines de modestie :

— J'ai trouvé tous les éléments de l'Empire, on était las du désordre, on voulait en finir. Je ne serais pas venu qu'un autre aurait fait de même. La France aurait fini par conquérir le monde ! Je le répète, un homme n'est qu'un homme. Ses moyens ne sont rien si les circonstances, l'opinion ne le favorisent *.

Cependant, ayant lu les diatribes de Goldsmith et ramassant d'un coup d'œil sa vie, il se rend témoignage :

— On aura beau retrancher, supprimer, mutiler, il sera difficile de me faire disparaître tout à fait. Un historien français sera obligé d'aborder l'Empire, et s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part, et sa tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil...

« J'ai refermé le gouffre de l'anarchie et débrouillé le chaos... J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire... Sur quoi pourrait-on m'attaquer, qu'un historien ne puisse me défendre?... Mon despotisme ? Mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre ? Il montrera que j'ai toujours été attaqué. D'avoir voulu la monarchie universelle ? Il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circons-

(1) Gourgaud, II, 56. Napoléon s'était fort égayé à la lecture d'un pamphlet, les *Amours secrètes de Buonaparte*, emprunté par O'Meara à Lowe. Citant cet absurde ouvrage, il assura qu'il ne connaissait presque aucune des femmes dont on lui attribuait la conquête. « Ils font de moi un Hercule », disait-il en riant. (Gourgaud, I, 432.)

tances, que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas...

Devant ces hommes dont il sait que presque tous ont ouvert registre de ses paroles (1), il brasse la théorie de son règne, réunit ses actes, ses idées dans un corps de doctrine, arbitraire à la vérité, mais qui a le mérite de l'harmonie, de la simplicité, de la grandeur... Il sème autour de lui les éléments de son histoire, telle qu'il entend qu'on l'écrive, telle qu'elle puisse servir de tremplin à son fils. Confiant dans le rayonnement de l'imagination, il établit les traits principaux de sa légende, mille fois plus belle, plus sonore, plus agissante que n'avait pu être sa vie. De ses rêves, de ses regrets, il fait un grand message et l'adresse à l'univers sans distinguer entre ses amis d'autrefois et ses ennemis d'aujourd'hui.

L'Europe avait pu le vaincre par la force, il préparait sa revanche par l'esprit. Il livrait là sa suprême bataille. La haine des rois, la peur des nations tomberaient devant l'écho prolongé de sa voix. Il s'érigerait en apôtre d'une politique de réconciliation et d'affranchissement qui renouvellerait un jour l'Europe retombée sous le joug de ses oligarques. Il succomberait peut-être sur son rocher, mais par ses derniers souffles, il aurait animé cette argile défaite et, tout renié qu'il fût des hommes, donné le bonheur, la paix, l'amour à l'humanité.



La religion, l'existence de Dieu, sont de ses sujets favoris. Les questions de foi l'ont toujours préoccupé. Il se prétend « du système de Spinoza » *. Cependant,

(1) Après Las Cases, après Gourgau, il y avait Montholon qui tenait un agenda, sa femme, Marchand, Aly qui prenaient des notes en vue de futurs *Souvenirs*. Et à n'en pas douter, les Anglais admis à Longwood, depuis O'Meara jusqu'à la petite Betzy. Napoléon était parfois agacé de se savoir tant d'annalistes : « On ne peut plus parler, dit-il le 12 mars 1817, parce qu'on tient des journaux de tout ! » (Gourgau. *Inédit*.)

peut-être par opposition aux idées de Gourgaud, pour le scandaliser, il fait parfois profession de matérialisme :

— Ce qui me fait croire qu'il n'y a pas un Dieu vengeur, c'est de voir que les honnêtes gens sont toujours malheureux et les coquins heureux. Vous verrez qu'un Talleyrand mourra dans son lit... Tout n'est que matière. D'ailleurs si j'avais cru à un Dieu rémunérateur, j'aurais été peureux à la guerre... Je sais bien que la mort est la fin de tout *. L'âme d'un enfant, où est-elle ? Je ne me souviens pas de ce que j'étais avant de naître. C'est donc comme si mon âme n'existait pas. Quelle punition peut-on m'infliger après ma mort ? Mon corps devient navet, carotte...

Gourgaud proteste :

— Dieu nous donne la conscience et le remords.

— Moi, je ne crains pas le remords... Et puis, à l'armée, j'ai vu périr tout d'un coup des gens à qui je parlais. Bah, leur âme meurt avec eux (1) !

Il convient pourtant qu'à défaut de religion, la morale est nécessaire. Et comme Gourgaud déclare que sans religion, la morale n'a point de base, Napoléon en appelle au gendarme :

— Bah, les lois, voilà ce qui fait les gens honnêtes. De la morale pour les classes élevées, des potences, des potences pour la canaille ** !...

Il ne croit pas, dit-il, à Jésus, mais voit dans le christianisme une construction humaine, qu'il admire. Toutefois son goût le porterait plutôt vers le mahométisme. Il a gardé de son séjour en Égypte, où il conversait avec les imans, un attrait vers la religion du Prophète. Il raille Gourgaud, prévoit qu'il finira à la Trappe.

— Il ne faut jurer de rien, sire !

M^{me} de Montholon dit à l'Empereur que lui-même peut-être deviendra dévot.

Il répond :

(1) Gourgaud, II, 16 avril 1817. *Inédit.*

— Quand le corps est affaibli, on n'a plus sa tête, on ne devient pas dévot sans cela *.

Pourtant il est sympathique au catholicisme qu'il déclare supérieur à la religion anglicane. Il estime les « bons » prêtres :

— L'évêque de Nantes m'accordait tout ce que je pensais sur les biens du clergé, mais il croyait en Jésus et parlait toujours comme un vrai fidèle (1). C'était un saint homme. De semblables prêtres sont bien utiles dans un pays, dans une famille...

Puis, tout d'un coup, vagues de fond, des poussées intérieures forcent ses lèvres :

— C'est une bien belle idée que celle de la rémission des péchés, voilà pourquoi la religion est belle et ne périra pas. Personne ne peut dire qu'il n'y croit pas, n'y croira pas un jour **... Seul un fou peut dire qu'il mourra sans confession. Il y a tant de choses qu'on ne sait pas, qu'on ne saurait exprimer *** !...



Jour après jour, la vie coule, marquée de minces incidents qui semblent d'abord la suspendre, comme ces levées qui, dans le lit des fleuves, divisent, arrêtent un instant les eaux. Elles tournoient indécises, puis reprennent leur cours, un peu plus lentes, comme à regret, et s'en vont de nouveau, lisses et calmes.

Tristan de Montholon est malade de la dysenterie. Puis c'est (pour la deuxième fois) Gourgaud. Puis le jeune Arthur. Bertrand attrape une entorse. Le 15 Août 1817, fête de l'Empereur, est maussade. Tous s'attendent à des cadeaux. Il donne seulement à chaque enfant un double napoléon d'Italie ****. Le grand-maréchal espère que le prochain 15 Août ne trouvera plus les Français à Longwood. L'Empereur soupire :

(1) Gourgaud, I, 441. Il ajoute avec naïveté : « Le cardinal Consalvi et le Pape croyaient aussi en Jésus ! »

— Ah ! nous avons bien besoin d'un peu de bonheur !

Il a fait retourner son vieil habit de chasse, qu'il endosse presque constamment (1). Il ne porte plus sa cocarde tricolore, la réservant pour « les grandes circonstances ».

Quelques réceptions. Mais à présent l'Empereur y répugne (2). Ces étrangers l'irritent qui, à l'escale, demandent à le voir. N'est-il plus qu'une bête curieuse ? Le désir qu'il a gardé longtemps d'éveiller chez ceux qui abordent à Sainte-Hélène un sentiment d'admiration fait place à la pensée qu'il était plus habile peut-être de s'entourer d'un nuage et, par l'invisibilité, le silence, de menacer les vainqueurs...

Une de ses dernières visiteuses fut cette Mary Robinson qu'il avait appelée la Nymphé, que Piontkowski et Gourgaud avaient en vain courtisée, qu'il avait vue quatre ou cinq fois aux premiers temps, alors qu'il se promenait encore dans la vallée du Pêcheur, et qui lui avait offert de petits bouquets.

Le jour était soleilleux (3), le vent s'était tu. Napoléon avait parcouru le parc avec Bertrand et Gourgaud, quand, retournant vers la maison, il vit Mary Robinson et un jeune homme habillé en marin qui le saluaient. La Nymphé venait d'épouser le capitaine marchand Edwards ; elle allait quitter l'île et se présentait pour dire adieu à l'Empereur.

Il les fit entrer au salon, but à leur santé et à leur pre-

(1) Gourgaud, II, 256, 21 août 1817. « L'Empereur qui depuis la fête du 15 portait son frac marron, arbore aujourd'hui son habit vert retourné, d'après mes avis. Il me demande comment je le trouve. Il préfère ce vêtement à un qu'on aurait fait de drap anglais. « Au moins, celui-ci est-il de drap français. »

(2) Après le 11 octobre 1817, il ne recevra plus que les Balcombe (à leur départ, en mars 1818) et, le 2 avril 1819, M. Ricketts, cousin de lord Liverpool. Sa porte dès lors ne s'ouvrira plus pour aucun Anglais.

(3) C'était le 26 juillet. Gourgaud, II, 229. *Rapport de Robinson à Lowe*, même date, L. P., 20.143. (Car le père adressa aussitôt un rapport au gouverneur sur cette entrevue, ce qui montre dans quel réseau étaient pris tous les gestes de Napoléon.)

mier enfant. Il demanda au marié s'il savait que sa femme avait eu pour galant un officier du 53^e (1). Le pauvre diable rougit sans répondre. Napoléon lui adressa quelques questions sur son métier. Il offrit des bonbons à la Nymphe. « Il semblait fâché de la voir partir. Quand ils s'en allèrent, il resta pensif un moment, puis, courant à eux, il embrassa Edwards en disant qu'il ne pouvait s'en empêcher, tant il lui rappelait son frère Joseph (2). »

Il reçut encore (3) le capitaine Basil Hall qui avait suivi en Chine la mission de lord Amherst et, s'en étant séparé à Manille, revenait sur son brick *Lyra*. Après avoir attendu tout un après-midi chez M^{me} Bertrand l'audience de l'Empereur, Hall fut refusé et s'en allait déconfit, quand il eut l'idée de dire à O'Meara qu'il était le fils du savant écossais sir James Hall, qui avait résidé à Brienne du temps que Napoléon y étudiait. Le lendemain, un signal adressé par Blakeney à Plantation fit savoir que « le général Bonaparte recevrait le capitaine Hall à deux heures ». Aussitôt celui-ci galopa vers Longwood.

Il trouva dans le salon l'Empereur accoudé à la cheminée, où brûlait un feu. Napoléon le regarda, fit deux pas vers lui et répondit à son salut par une brève inclination.

Tout de suite il parla à Hall de son père.

— Je l'ai connu quand j'étais au collège militaire. Je me le rappelle parfaitement. Il aimait les mathématiques. Il ne se mêlait guère aux jeunes élèves, mais plutôt aux prêtres et aux professeurs.

Comme Hall témoignait sa surprise d'une telle mémoire :

— Bah, dit Napoléon, votre père est le premier An-

(1) Le lieutenant Impett. Napoléon avait dit à Robinson qu'il donnerait 500 livres à sa fille si elle épousait cet officier.

(2) *Rapport Robinson. (Inédit.)*

(3) Le 13 août 1817. Basil Hall : *Voyage to the Eastern Seas*, 318.

glais que j'aie vu. C'est pourquoi je me le suis rappelé toute ma vie.

Avec une sorte de gaîté dans la voix, il demanda :

— Votre père parle-t-il de moi ?

Hall répondit qu'il l'avait souvent entendu louer les encouragements qu'il avait donnés aux sciences durant son règne.

Napoléon sourit. Ce sourire illumina son visage. Hall n'avait vu encore en lui qu'un homme lourd, pâle comme le marbre, sans une ride. Il vit la statue s'animer : les yeux brillèrent d'un jeune regard, le front rayonna.

Parlant à Hall de son voyage, il lui demanda des détails sur le séjour qu'il avait fait dans l'île de Lou Tchou. Ses questions précises découlaient l'une de l'autre avec une rigueur que le capitaine admira.

Il montra de l'étonnement quand il apprit que les indigènes de Lou Tchou n'avaient point d'armes.

— Point d'armes — c'est-à-dire point de canons — mais ils ont des fusils ?

— Pas même des mousquets...

— Eh bien donc, des lances, ou du moins des arcs et des flèches ?

— Aucune arme, sire.

— Mais, cria l'Empereur en fermant le poing, mais sans armes, comment se bat-on ?

Basil Hall assura qu'aussi loin que remonte leur mémoire, ces gens de Lou Tchou n'avaient pas connu de guerres.

— Pas de guerres ! fit Napoléon.

Le marin raconta qu'ils n'avaient pas de monnaie et ne prêtaient aucune valeur à nos pièces d'or et d'argent.

— Comment donc avez-vous pu leur payer les bœufs et les autres vivres qu'ils vous envoyèrent en abondance à bord ?

Hall répondit qu'ils n'avaient jamais voulu accepter aucune sorte de paiement. Il montra à l'Empereur des

dessins, paysages et costumes de Lou Tchou et de la Corée. Napoléon s'y intéressa et l'interrogea sur le climat, les productions, les usages de ces contrées. Sa familiarité, sa bonne humeur faisaient oublier les rangs. A plusieurs reprises Hall s'en souvint et parut confus. Mais l'Empereur l'engagea à poursuivre sur le même ton de liberté.

— Que connaissent des autres pays vos amis de Lou Tchou ?

— Seulement la Chine et le Japon.

— Oui, oui, mais de l'Europe ? Que savent-ils de nous ?

— Ils ne savent rien de l'Europe, ils ne connaissent ni la France, ni l'Angleterre ; ils n'ont jamais entendu parler de Votre Majesté.

Napoléon se mit à rire. Après s'être fait présenter deux compagnons de Hall, il congédia le capitaine de la façon la plus gracieuse (1).

A la demande de Bingham, il consentit à donner audience aux officiers du 66^e venus de Madras pour relever le 53^e (2).

Passant devant le demi-cercle des uniformes rouges, il parla au colonel Nicol de l'Inde, des cipayes, et il plaisanta l'habitude des officiers anglais de demeurer longtemps à boire après le dîner.

(1) B. Hall, 329. « Sa santé et son moral paraissaient excellents, quoique à ce moment on crût en Angleterre qu'il succombait au chagrin et à la maladie. Il parlait assez lentement, d'une manière très distincte, attendant avec patience les réponses à ses questions... On ne saurait imaginer combien ses traits exprimaient de douceur, je pourrais dire de bonté. S'il était réellement malade ou triste, il fallait qu'il eût sur soi un extraordinaire empire pour si peu le montrer. »

(2) Le 1^{er} septembre 1817. L'aide chirurgien Walter Henry (1791-1860) qui a laissé dans ses *Events of a military life*, le récit de cette réception, est fort hostile aux Français et à Napoléon. « Il avait plutôt l'apparence d'un moine obèse espagnol ou portugais, écrit-il, que du héros des temps modernes. » Au cours de l'audience, par mégarde, sir George Bingham qui fit les présentations l'appela « Sire ». Lowe qui l'apprit, s'en montra fort mécontent.

— *Drunk, drunk*, eh ? fit-il en clignant de l'œil.

Il regarda les décorations qui couvraient la poitrine du major Dodgin, beau soldat qui s'était distingué dans la guerre d'Espagne. Ayant pris dans sa main la médaille commémorative de la bataille de Vittoria (1), dès qu'il la reconnut, il la laissa retomber.

Les officiers parurent satisfaits (2). Le soir, au mess, ils ne parlèrent que de Napoléon. Ils cherchaient à se rappeler toutes ses paroles. Ils riaient de l'idée que l'Empereur se faisait de leur goût pour la bouteille « *Drunk, drunk*, eh ? » passa en proverbe au camp de Deadwood.



Septembre ramena les courses de chevaux. L'Empereur les suivit à la lunette, d'une fenêtre de Bertrand. Puis il revint s'asseoir sur la dernière marche du perron de la véranda. Les courses finissant, il vit les trois commissaires approcher de l'enceinte de Longwood. Il dit à Montholon et Gourgaud d'aller à leur rencontre ; Bertrand et sa femme y furent aussi, et tous les enfants. Stürmer et Balmain les accueillirent froidement d'abord, puis la conversation s'engagea et tous partirent en descendant sur la route jusqu'à Hutt's Gate. Stürmer donnait le bras à M^{me} Bertrand, Gourgaud à M^{me} Stürmer, Balmain et Bertrand étaient derrière avec Gors. M^{me} de Montholon, puis Montchenu les rejoignirent. Lowe, son état-major, la colonie, ne les quittaient pas des yeux. Le gouverneur était furieux. Par la ferme, il vint même, « comme un fou », pour savoir si les étrangers étaient ou non entrés dans le parc *.

Il peut s'inquiéter à bon droit ; les Français de nou-

(1) Défaite infligée par Wellington à Jourdan le 21 juin 1813. Elle obligea les Français à évacuer l'Espagne.

(2) Napoléon le dit à Gourgaud (II, 285). Toutefois Henry assure que le sentiment général était une espèce de désappointement : « L'entrevue avait dissipé une gloire. Le grand Napoléon n'était plus pour nous qu'un individu gras et assez laid... » (II, 23.)

veau sont en campagne pour attirer les commissaires. Montholon trotte presque chaque jour par tous chemins dans l'espoir d'une rencontre. Il attrape enfin Balmain et Stürmer et plusieurs fois, longuement, cause avec eux, surtout avec le Russe qu'il sent plus libre et plus amical.

Y a-t-il invitation, promesse ? En tout cas, un dimanche, le 28 septembre, Balmain et les Stürmer viennent jusqu'à la porte intérieure de Longwood et trouvent les Bertrand et Montholon. Napoléon de loin trouve M^{me} Stürmer jolie, d'un beau teint ; il lui fait envoyer des fleurs. Mais déjà les étrangers sont partis. L'Empereur dit le soir, que lorsqu'ils reviendront, il leur fera servir une collation. On les attend le dimanche d'après. Montholon croit qu'ils l'ont promis. Aussi les deux femmes font-elles grande toilette. On pare les enfants. L'Empereur fait préparer une corbeille de sucreries. Gourgaud prétend que les commissaires ne viendront point. Bertrand, « qui fait l'important », affirme qu'ils viendront.

Le temps passe. Personne sur la route, que quelques indigènes. Napoléon lorgne en vain, s'impatiente. Un moment il prend Archambault pour un des commissaires... Mais non, il est près de cinq heures. Gourgaud avait raison, ils ne viendront pas. L'Empereur distribue les bonbons aux enfants, puis rentre chez lui, fatigué, dit-il.

Lowe convoque les trois commissaires à une conférence à laquelle assiste Plampin. Il s'élève contre ces rencontres « qui influent sur l'esprit de ses prisonniers, si bien qu'il s'aperçoit toujours le lendemain, à leur langage, que quelqu'un les a vus la veille ».

Les commissaires lui répètent ce que Balmain a déjà dit : « Que Longwood est la seule promenade agréable de l'île, qu'on y rencontre beaucoup d'officiers anglais, et qu'ils ne voient pas dans leurs causeries avec les Français rien qui puisse mettre leur surveillance en péril ».

Hudson Lowe rompt l'entretien, n'ayant rien gagné. Les promenades continuent et les rencontres. Montholon entreprend d'abord Stürmer. L'Empereur, lui dit-il, ne va pas bien. Il voudrait voir en particulier le commissaire d'Autriche.

— S'il était en danger de mourir et qu'il vous fit appeler, viendriez-vous (1) ?

Stürmer se tait. Montholon n'insiste pas : l'Autrichien n'est qu'un « pataud ». Il se tourne du côté du Russe. Le 2 novembre, il lui dit ouvertement :

— L'Empereur a fort loué votre conduite la première année ; elle était prudente. Ne connaissant ni le terrain ni les individus, vous ne pouviez mieux faire que de temporiser ; mais après toutes les avances qu'il vous a faites, c'est pousser la réserve trop loin. Vous a-t-on dit de l'éviter, de le fuir, ou bien dépendez-vous entièrement des caprices, de la folie du gouverneur ?

Dans son rapport à sa cour, Balmain assure qu'il « n'a pas répondu un mot ». Cela n'empêche point Montholon de poursuivre :

— Longwood se plaint de votre indifférence, mais ne vous en veut pas. On vous y recevra toujours à bras ouverts ainsi que M., M^{me} de Stürmer et le capitaine de Gors. Quant au marquis de Montchenu, on l'en exclut. Sa conduite est indigne. Il fait de nous des contes ridicules et en emplit les journaux *...

La tentative échoue encore. Lowe, qui à ce moment se trouve en conflit violent avec Longwood, pèse de façon si forte sur Balmain et Stürmer qu'ils cèdent une fois de plus. Pendant quelques mois ils éviteront les Français.

Un tremblement de terre se produit dans la nuit du 21 septembre. Vers dix heures, trois fortes secousses ébranlent toute l'île, sans grands dégâts. Un bruit sourd, semblable à celui d'un lointain tonnerre les accompagne. Napoléon est couché ; il croit d'abord — il le dit à

(1) Balmain à Nesselrode, 14 oct. 1817. Stürmer n'en souffle mot.

O'Meara le lendemain — que le *Conqueror* ancré dans la baie avait sauté. Peu après, parlant de l'incident à ses compagnons :

— Je pense comme Gourgaud, dit-il. Nous aurions dû enfoncer avec l'île. C'est un plaisir que de mourir de compagnie...

Le plaisir ne tente pas M^{me} de Montholon. Elle soutient que l'Empereur n'est pas sincère et qu'il ne donnerait pas sa part de ce qui peut encore lui survenir d'heureux*.



A se renfermer dans Longwood, Napoléon n'a fait qu'aviver la curiosité des habitants qui, la plupart, *in petto* désapprouvent Lowe (1). Ils interrogent les domestiques, les soldats. La santé du « général » surtout préoccupe. Est-il si souffrant que le prétendent ses familiers et O'Meara ? Nul en somme n'en sait rien.

Un jour, une chambrière de lady Lowe, miss Vincent, jeune, jolie, qui parle assez bien le français et s'est liée avec Aly, se risque jusqu'à Longwood et obtient de voir l'Empereur par le trou d'une serrure. Napoléon quand il le sait — par Cipriani — s'en montre mécontent (2).

De nouveau on reparle de bâtir une maison pour remplacer Longwood. Lowe a reçu de Bathurst carte blanche (3), et cette fois il est résolu à aboutir.

(1) « La conduite de sir Hudson Lowe envers ses prisonniers est un peu folle, les Anglais même y trouvent à redire et la voix publique est contre lui. » (*Balmain à Nesselrode*, 1^{er} oct. 1819.)

(2) Aly, 153. Miss Vincent quitta peu après Sainte-Hélène. On fit courir le bruit en Europe qu'elle était grosse des œuvres de Napoléon.

(3) *Bathurst à Lowe*, 17 septembre 1817. Cette lettre finissait ainsi : « En bâtissant une maison nouvelle, ou en réparant ou agrandissant l'ancienne, vous aurez d'abord égard à la sûreté du général, en second lieu à son confort et à ses aises, en dernier lieu à la dépense... Comme de grands retards et inconvénients sont venus du refus du général de donner aucune réponse explicite aux demandes qui lui ont été soumises au sujet de sa maison, vous lui ferez comprendre que vos instructions pour bâtir sont péremptoires... » (*L. P.*, 20.121.)

Il envoie Wynyard à Bertrand pour s'accorder sur le choix d'un emplacement. Le grand-maréchal décline les propositions, du reste accommodantes (1). Après plusieurs mois d'attente, Lowe pour en finir décidera de construire à Longwood même, à deux cents pas des vieux bâtiments, tout près de la maison de Bertrand. Le plateau sera profondément entaillé pour placer l'habitation à l'abri du vent. Le 2 octobre 1818, les fondations seront terminées. En novembre, le pavillon de gauche arrivera à la hauteur du toit. Napoléon vit les travaux avec indifférence : cette maison, il semblait sûr de ne l'habiter jamais.

(1) Un mémorandum de Lowe, présenté par Wynyard à Bertrand énumère les lieux où l'on pourrait construire, avec les raisons favorables ou défavorables. Les mots : *objection locale*, qui reviennent souvent, signifient défaut de sécurité, difficulté de surveillance.

« *Wm. Doveton.* — Très resserré. Humide. Objections locales.

Briars — Trop chaud. Objections locales.

Miss Mason. — Pas d'objections locales.

Leech. — Pas d'objections locales. Bonne situation, des arbres, mais la famille voudra-t-elle le céder ?

Rosemary. — Arbres. Bonne situation.

Smith. — id.

(L.P., 20.143, inédit.)

II

GOURGAUD S'EN VA

Réfugié dans son galetas, Gourgaud s'enivrait de tristesse. Fait pour travailler ou se battre, ne pouvant se rompre à une vie si détendue, il était tombé dans la pire neurasthénie. Furieux de la faveur des Montholon, ayant sondé chez les Bertrand un tuf de solide indifférence, il ne trouvait plus aucun appui dans l'Empereur. « Je ne vois Sa Majesté, écrivait-il, qu'un quart d'heure par jour, et encore pour voir jouer aux échecs, les relever ou moucher les chandelles (1). »

Napoléon, malgré ses bourrades, Gourgaud lui demeure toujours attaché. Mais il crève de haine contre les acolytes, cette femme — maîtresse ou non — qui cajole l'Empereur afin d'en tirer pied ou aile, ce mari peut-être complaisant, à coup sûr hypocrite, qui s'impatronise à Longwood.

Coup sur coup des scènes éclatent. Certains jours, oubliant tout, ce qu'il est, à qui il parle, où ils sont, Gourgaud reproche à l'Empereur, sur un ton inouï, ses longs services, ses blessures, sa jeunesse inutile, sa vie gâchée.

(1) Gourgaud. 19 janvier 1818, *inédit*.

Napoléon ne se rend pas compte du dénuement moral de son aide de camp. Il a assez de sa souffrance à lui, de ses chagrins. Gourgaud l'ennuie (1). Et Sainte-Hélène n'est pas un pays où supporter longtemps les gens ennuyeux. Sachant que Gourgaud lui a voué un sombre, exigeant, mais sincère amour (2), il devrait lui montrer plus d'indulgence. Mais lui aussi s'exaspère, et sa rage éclate en terribles mots (3).

Entre le maître et le serviteur, trop aigris, tout s'interprète à faux, tout devient prétexte à violences. L'Empereur ayant dit :

— Je mourrai d'ici un an et vous vous en irez tous.

Gourgaud croit entendre « vous en rirez ». Il s'enflamme aussitôt :

— Quoique Votre Majesté me traite bien durement

(1) Gourgaud taquine Napoléon en portant d'ordinaire de grands pantalons rouges que l'Empereur déteste. Et quand Napoléon veut en savoir la raison : « C'est que les autres sont usés », répond-il. Ce qui n'est pas vrai. Pour l'argent, il n'est jamais satisfait. Il en demande à Bertrand. Marchand lui en apporte. Il se trouve humilié. Il voudrait recevoir le même traitement que Montholon qui a une famille. (*Journal*, II, 67.) Non du reste par avidité, mais pour le principe, parce qu'il ne veut en rien céder à Montholon.

(2) Napoléon lui disait : « Vous êtes jeune et vous vous attachez trop. Il faut rire, être honnête et aimable, mais ne pas s'aimer avec des gens comme d'une maîtresse ! » (*Gourgaud*, II, 145.)

(3) Exemple entre cent, le 29 juillet 1817 : « Vous ne savez que m'insulter ! Vous ne m'êtes pas attaché. Au moins, si vous ne voulez pas me servir, ne me desservez pas ! » Le 18 décembre : « Vous dites du mal de ceux qui me sont attachés, s'écrie Napoléon, vous êtes un mauvais homme, vous avez un caractère comme celui de M. Lowe ! » Gourgaud se met à pleurer. L'Empereur déteste les larmes. « Bertrand, reprend-il, dit ne pouvoir vivre avec vous ! Si vous vous ennuyez, que n'allez-vous à la chasse avec Archambault et Noverraz ? Que ne vous liez-vous avec Marchand, avec Cipriani ? Mais vous détestez ceux qui m'aiment ! »

— Sire, je n'ai jamais été fier, mais je ne ferai pas ma société des valets ! » (*Gourgaud*, II, 410.) Napoléon dans cette scène dit une phrase si brutale qu'elle ne peut être rapportée (18 décembre 1817).

La disgrâce de Gourgaud était avérée de toute l'île. Balmain, renseigné par O'Meara et Mme Bertrand, écrivait le 27 février 1818 à sa cour : « Bonaparte voit Gourgaud depuis longtemps d'un mauvais œil. L'humeur inquiète, chagrine, de cet officier l'en a dégoûté. Il l'a même en aversion et prend plaisir à le vexer, à le bien mortifier et à le pousser à bout. »

d'habitude, ce qu'Elle nous dit là aujourd'hui est par trop fort. J'espère qu'Elle n'en pense pas un mot !

L'Empereur explique sa phrase. On voit son haussement d'épaules excédé *...

Depuis des mois, Gourgaud voulait quitter Sainte-Hélène (1). Sa décision maintenant est prise, il partira. Bertrand parlemente, espérant adoucir la mauvaise tête. Au contraire Gourgaud s'enfièvre. Les Montholon sont cause de sa disgrâce près de l'Empereur : il appellera Montholon en duel (2). Il faut qu'un des deux dispa-

(1) Il y avait très longtemps, de son propre aveu, qu'il voulait partir. Le 26 mai 1817 il écrivait : « A la première porte qui se présentera, je compte m'en aller. » (II, 92.) Le 15, le 30 juillet, le 1^{er} août, il le répète. Une crise éclate entre le 1^{er} et le 5 septembre. Gourgaud, blessé de l'attitude de l'Empereur à son égard (il ne s'agit pas ici des Montholon), veut aller chez le gouverneur pour lui demander de quitter l'île. Bertrand le dissuade avec peine. Toutefois il écrit à sa mère qu'il désire rentrer en Europe. Cette lettre lue par Lowe et par Bathurst, fut de la part de ce dernier l'objet d'une instruction spéciale au gouverneur, datée du 13 décembre 1817. Bathurst écrivait à Lowe de faciliter le dessein de Gourgaud. Lui-même avait informé M^{me} Gourgaud que si son fils n'était pas autorisé à rentrer en France, le gouvernement britannique ne verrait pas d'objection à ce qu'il se fixât en Angleterre. Bien disposé en faveur de Gourgaud qui s'était, disait-il, « conduit avec une convenance constante », Bathurst ne l'exemptait pas pourtant, s'il revenait en Europe, de la quarantaine au Cap. (*L. P.*, 20.121.)

On nous excusera de multiplier les notes sur ce qu'on a appelé *le cas Gourgaud*. Elles nous ont paru indispensables à la compréhension de la conduite du jeune général.

(2) Déjà peu après l'« enlèvement » de Las Cases, le 19 décembre 1816, il avait provoqué Montholon. L'Empereur avait tancé Gourgaud qui renonça à son cartel. (*Journal*, I, 331.) Le 18 novembre 1817, l'aide de camp avertit Bertrand qu'il ne peut plus endurer la situation qui lui est faite. « Bertrand me répète que je n'ai qu'à plaire, que cela dépend de moi. » Gourgaud lâche une grossièreté, puis dit : « C'est comme si vous me disiez de faire de l'or ! Plaire, plaire, mais que faut-il pour cela, monsieur le maréchal ? »

A la fin, Bertrand perd patience. « Il me dit, écrit Gourgaud, qu'il dira à S. M. que je veux m'en aller... » (*Inédit. Bibl. Thiers.*)

Le 21 : Bertrand vient chez Gourgaud. « Je lui demande s'il y a du neuf. Il me répond qu'il n'a rien dit à S. M. qui était très triste hier. Je lui dis qu'il faut cependant se décider, que certes je ne puis souffrir ce dédain insultant que S. M. me témoigne. J'ai plus perdu que S. M. et ce n'était pas pour moi... Il a des millions et moi je n'ai rien, j'ai tout perdu, et c'est pour lui. Je suis né dans l'aisance et suis dans la misère. Bertrand me dit seulement qu'il

raisse. En attendant il demande son congé à l'Empereur (1).

Napoléon avait été averti par Bertrand. Il cherchait à éviter un éclat. Pareille désunion serait vue avec tant de joie par ses ennemis ! Quoique mécontent, il fait bon visage à Gourgaud quand, ce soir de février (2), jouant aux échecs avec Bertrand, il lui demande « s'il mord à Jomini ». Gourgaud reste muet.

— Pourquoi êtes-vous si triste ? De la gaîté ! dit l'Empereur.

— Votre Majesté sait que je n'en puis avoir.

— Et pourquoi ?

— Je suis trop maltraité...

La face de Napoléon devient sombre. Il renvoie Montholon « sous le prétexte d'aller voir combien il y a de sentinelles » autour de la maison, puis se levant, il va vers Gourgaud :

— Que voulez-vous donc ?

— Je prie Votre Majesté de me permettre de me retirer, je ne puis supporter l'humiliation où Elle veut me tenir. J'ai toujours fait mon devoir, je déplaïs à Votre Majesté, je ne veux être à charge à personne ; que l'Empereur me permette de m'en aller...

Il en est venu là, ce Gourgaud qui sur le *Bellérophon* avait tant insisté pour que l'Empereur substituât son nom à celui de Planat dans la liste des proscrits ! Napoléon par quelques mots d'amitié le retiendrait encore,

ne dira pas cela à S. M. Je lui dis « Monsieur le Maréchal, la patience m'échappera, je souffleterai Montholon. » (Gourgaud, 21 novembre 1817. *Inédit* jusqu'à « Monsieur le Maréchal ».)

(1) Il l'annonce à tout venant, même à Balmain, rencontré le 30 janvier 1818. « Par deux fois, il assure que la nouvelle de la ville est mon départ pour l'Europe. Ennuyé, je lui réponds que c'est vrai, que je suis au désespoir de m'éloigner de Sa Majesté, que j'y suis forcé par les mauvais traitements qu'Elle me fait essuyer par un polisson, mais que je m'en prendrai à ce polisson. » (Gourgaud, II, 459. La phrase qui suit : Sa Majesté » est *inédite*.)

(2) Le 2 février 1819. Cette scène se trouve dans le *Journal* de Gourgaud, sauf ce qui a trait à Mme de Montholon. (*Inédit*. Bibl. Thiers.)

car le jeune homme tremble d'émotion devant lui. Mais il ne les dit pas. Sans doute en a-t-il assez. Il est le maître, déclare-t-il, de traiter M. et M^{me} de Montholon comme il lui plaît, et il ajoute que Gourgaud suppose à tort qu'il a fait à celle-ci un enfant :

— Et quand je coucherais avec elle, quel mal y a-t-il ?

— Aucun, sire, mais je n'ai jamais rien dit à Votre Majesté de cela. Je ne suppose pas que Votre Majesté ait un goût aussi dépravé.

Réplique qui passe les bornes... Napoléon, « très en colère », dit à Gourgaud « qu'il devrait être bien avec Montholon, aller chez lui.

— Sire, ils m'ont fait trop de mal, mais j'ai tort d'en parler à Votre Majesté, c'est avec M. de Montholon que je dois causer...

— Si vous menacez Montholon, s'écrie l'Empereur, vous êtes un brigand, un assassin !

— Voilà mes cheveux que depuis plusieurs mois je n'ai pas coupés, je ne les couperai qu'après m'être vengé du polisson qui me réduit au désespoir ! Votre Majesté m'appelle brigand ! Elle abuse du respect que je lui porte. Assassin ! Je ne crois pas qu'on puisse me le dire, je n'ai tué personne, c'est moi qu'on veut assassiner ! On veut me faire mourir de soucis !

— Je vous défends de menacer Montholon, je me battrai pour lui, si vous même... Je vous donnerai ma malédiction !

— Sire, je ne puis me laisser maltraiter sans m'en prendre à l'auteur..., c'est le droit naturel... je suis plus malheureux que les esclaves, il y a des lois pour eux, et pour moi il n'y a que celles du caprice. Je n'ai jamais fait de bassesse et n'en ferai jamais !

L'Empereur s'apaise :

— Voyons, si vous vous battez, il vous tuera !

— Sire, j'ai toujours eu pour principe qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec honte.

De nouveau Napoléon s'emporte. Dans le salon mal

éclairé, il va et vient, gesticulant, jetant des paroles confuses. Le grand-maréchal appuyé au mur ne dit mot, consterné. Gourgaud en uniforme, chapeau sous le bras, se tient droit comme un pieu. Il interpelle Bertrand, le conjure de témoigner qu'il y a longtemps qu'il le supplie de parler à l'Empereur. Le grand-maréchal ne répond pas. Napoléon — petitesse soudaine — dit alors que Gourgaud a mal parlé de Bertrand et de sa femme. Puis, comme si une lassitude l'envahissait, la voix changée, il demande à Gourgaud ce qu'il veut. Passer avant Montholon ? Le voir lui, Napoléon, plus souvent, qu'il dîne avec eux tous les jours ?...

Têtu, Gourgaud répond qu'un assassin, un brigand ne doit rien demander. Alors, c'est l'Empereur qui cède. Il cède par raison, par chagrin, peut-être par un reste d'amitié :

— Je vous prie d'oublier ces expressions...

Gourgaud faiblit... Il s'engage à ne pas provoquer Montholon si l'Empereur lui en donne l'ordre par écrit. Napoléon le promet. Il essaie de faire revenir Gourgaud sur son projet de départ. On le retiendra au Cap, on le mettra peut-être en prison...

— Perdu pour perdu, j'aime mieux mourir en faisant mon devoir.

Napoléon hausse les épaules :

— Ah, je suis certain que vous serez bien reçu ! Lord Bathurst vous aime...

— Comment cela ?

— Oui, vous lui avez plu par votre correspondance.

— J'ai toujours dit que je me portais bien pour ne pas effrayer ma mère (1). Je ne tiens pas à la vie. Je n'ai rien à me reprocher.

L'Empereur se résigne. Qu'il « arrange tout » avec le

(1) Gourgaud, pour la rassurer, lui écrivait de la façon la plus optimiste. Voici plusieurs fragments *inédits* de ses lettres ; le premier, communiqué par l'obligeance de MM. Maggs Brs., est daté du 12 janvier 1816.

grand-maréchal. Au moins doit-on sauver la face devant le monde.

— Il faut déclarer que vous êtes malade ; je vous ferai donner des certificats par O'Meara. Mais écoutez mon conseil, il ne faut vous plaindre à personne, ne pas parler de moi, et une fois en France, vous verrez l'échiquier sur lequel vous devez jouer.

Comme le lendemain Gourgaud n'a pas reçu la lettre lui défendant de se battre, l'entêté envoie son cartel à Montholon.

Celui-ci le repousse sur l'ordre de Napoléon : « Tout duel entre nous serait un grand scandale et un surcroît d'affliction à ajouter à la position de l'Empereur (1). »

« Je jouis toujours de la meilleure santé possible... Le climat ici est très tempéré, l'air y est très sain, on est dans un printemps perpétuel... » Il annonçait son retour dans un an, « car je ne pourrais rester plus de temps sans être avec vous. Nous sommes maintenant bien établis dans une jolie maison de campagne. La lecture, les promenades à pied et à cheval, la chasse et la rédaction de mémoires intéressants, et l'espoir de me retrouver au milieu de vous me font passer le temps aussi agréables (*sic*) qu'on peut le passer à deux mille lieues de ses plus chères affections... ».

Les deux autres ont été retrouvés dans les papiers de Lowe qui en avait pris copie, comme il faisait de tout.

Celui-ci est du début de 1817. « Le fait est que je me porte à merveille, que je suis parfaitement acclimaté et que je n'ai nulle envie de servir de nouveau de prétexte à des discussions sur la dysenterie. »

Le dernier est daté du 25 janvier 1818 : « J'ai à présent un joli logement ; quant à la table, un plus difficile que moi s'en contenterait ; en un mot, si j'ai à me plaindre, c'est de Longwood, mais non de Sainte-Hélène. » On conçoit que Lowe ait été enchanté de voir partir pour l'Europe pareils témoignages d'un des compagnons de l'Empereur. Ils pouvaient servir de contrepoids aux protestations de Napoléon. (*L. P.*, 20.141.)

(1) Dans les *Récits de la Captivité*, Montholon ne souffle mot de cette querelle. Il se contente d'écrire : « 13 février : Gourgaud nous a quittés aujourd'hui. »

Le cartel de Gourgaud, daté du 4 février 1818, figure aux Archives des Affaires étrangères (1804, f° 295) où il avait été envoyé en copie par Montchenu. « Vous êtes la cause de tous mes malheurs, écrivait Gourgaud... vous avez cru triompher en me réduisant à cette dure extrémité de partir... Je ne partirai qu'après m'être vengé du succès de vos intrigues. Quel que soit mon sort, j'emporterai l'estime de tous les honnêtes gens, etc... » On trouve également la lettre de

Gourgaud menaça (1), n'obtint rien. Sans écouter les Bertrand, il précipita son départ (2). Il fut à Plantation, vit Lowe et devant Gorrequer lui annonça sa résolution :

— Je vous prie, lui dit-il, de me mettre à High Knoll, ou tout autre endroit que vous voudrez, pourvu que je sois éloigné aussitôt que possible de Longwood. Je ne pourrais plus y vivre sans me déshonorer. J'ai été traité en chien... Je préférerais mourir en prison en France que de vivre ici en faisant le métier de chambellan avec la perte totale de mon indépendance... Il a voulu que je fasse des choses contraires à mon honneur ou me forcer par de mauvais traitements à le quitter... J'ai dit au maréchal : « Je ne dirai rien contre l'Empereur, parce que cela me ferait tort à moi-même, mais qu'on ne m'attaque pas (3) ! »

Lowe agit avec bienveillance à l'égard de l'exalté. Il lui représenta « qu'on le regarderait en Europe comme chargé d'une mission secrète de Napoléon ou qu'on lui reprocherait de l'avoir abandonné (4). » Gour-

Gourgaud, la réponse de Montholon et la réplique de Gourgaud dans les papiers de Lowe, à qui Gourgaud les communiqua. (L. P., 20.141.)

(1) Il aurait notamment menacé Montholon de le cravacher. « Il est fou, aurait dit Napoléon, il faut le faire arrêter. » (Stürmer à Metternich, 23 février 1818.)

(2) O'Meara, dans sa *Voix de Sainte-Hélène*, ne parle pas du départ de Gourgaud. Mais il informa le 6 février Lowe que le général allait lui demander l'autorisation de quitter Sainte-Hélène. Interrogé par le gouverneur sur les motifs de Gourgaud, le médecin dit qu'outre sa mésintelligence avec Montholon, le jeune homme était souvent malade, qu'il ne mangeait guère et maigrissait. « Il vivait misérablement, dit O'Meara, il était presque toujours isolé ; il voyait rarement Napoléon et dinait seulement avec lui de temps en temps le dimanche, quand on l'invitait, mais non pas, à beaucoup près, aussi souvent que les Montholon ou les Bertrand. » (Minute Gorrequer, L. P., 20.145.)

(3) Minute Gorrequer, L. P., 20.143. Le début est inédit.

(4) Dans son *Journal* (II, 469) Gourgaud écrit : « Je vais chez Hudson Lowe qui me reçoit bien, me conseille de patienter, de parler, car je suis entre deux écueils, les uns diront ennui, les autres mission : je le prie de me traiter avec la dernière rigueur. » La citation est intéressante, en ce qu'elle montre par le rappro-

gaud répondit que pour éviter les soupçons il demandait d'être traité avec rigueur ; qu'au reste il était indifférent aux critiques (1).

Puisque Gourgaud a pris son parti, Lowe n'insiste plus. Préoccupé avant tout de mettre Napoléon hors d'état d'agir, le gouverneur ne peut que se féliciter de voir s'éloigner celui de ses compagnons qu'il tient pour le plus dévoué, le plus capable d'une entreprise hardie. D'autre part, il ne serait pas l'officier de renseignements, pour ne pas dire le policier que montre sa carrière, s'il ne pensait qu'en traitant bien Gourgaud, impressionnable et sujet aux influences, en l'excitant, il obtiendra de lui des informations précieuses sur l'existence de Napoléon à Longwood, ses intentions, ses projets.

Il comble donc Gourgaud de bons offices. Il fait préparer pour le recevoir une petite maison, en attendant son départ, qu'il va faciliter. Gourgaud retourne à Longwood et, sans voir personne que les Bertrand, « fait ses malles ». A la prière instante du grand-maréchal, il adresse à Lowe une lettre officielle fondant sa résolution sur des raisons de santé (2). Ainsi, pensent Napoléon et Bertrand, le départ de Gourgaud, au lieu de nuire, servira la cause des prisonniers. Il montrera que des Européens ne peuvent vivre longtemps dans ce climat.

chement de deux sources absolument étrangères l'une à l'autre, *l'extrême véridicité* du témoignage de Gourgaud.

(1) Dans la lettre à Bathurst, du 13 février 1818, Lowe note qu'en parlant ainsi, Gourgaud « pleurait ».

(2) Il n'en fit pas toutefois le seul motif de sa requête :

« Depuis la maladie grave que j'ai essuyée il y a deux ans, ma santé a toujours été plus ou moins chancelante. Très souvent, j'ai été tourmenté par de nouvelles attaques de dysenterie et de mal au foie. A ces peines physiques, se sont jointes des *peines morales*. J'ai éprouvé de grands chagrins ; leur influence m'a été fatale. Elle a détruit le peu de santé qui me restait, au point que je suis forcé de vous prier de vouloir bien faciliter mon retour en Europe où l'air de ma patrie et les soins de ma famille soulageront tous mes maux... » (8 février 1818).



La veille de son départ, Napoléon fait appeler Gourgaud :

— Eh bien ! vous allez partir...

— Demain, sire.

— Vous faites bien ; allez d'abord au Cap, ensuite en Angleterre. En France on crée une armée nationale, je vous vois incessamment commander l'artillerie contre les Anglais. Dites bien en France que je déteste tous ces coquins, ces scélérats...

A ce moment sans doute regrette-t-il le départ du jeune homme. Il l'a bien servi, lui dit-il, il est un bon officier. Avec lui il pouvait parler de sciences, de ses campagnes... Mais comment revenir en arrière ? Les choses sont allées trop loin. Il donne à Gourgaud un petit soufflet, comme au bon temps.

— Nous nous reverrons dans un autre monde. Allons, adieu..., embrassez-moi, voyez le grand-maréchal pour la lettre *.

Gourgaud, défaillant, embrasse son maître. Il va chez Bertrand écrire sa lettre d'adieu (1) ; le grand-maréchal lui apportera le lendemain la réponse de l'Empereur, courte et froide (2). Gourgaud, de nouveau contracté,

(1) Cette lettre, touchante, peint Gourgaud : « Longwood, 11 février. Sire. Au moment de m'éloigner de ce séjour, j'éprouve un sentiment bien douloureux. J'oublie tout ; je ne suis occupé que de la pensée que je vais me séparer pour jamais de celui à qui j'avais consacré toute mon existence. Cette idée m'accable ; je ne puis trouver de consolation que dans la persuasion où je suis que j'ai toujours fait mon devoir. Je cède à la fatalité ! Dans mon malheur, j'ose espérer, sire, que vous conserverez quelque souvenir de mes services et de mon attachement, que même vous rendrez justice à mes sentiments et aux motifs de mon départ et qu'enfin, si j'ai perdu votre bienveillance je n'ai pas perdu votre estime.

« Daignez, sire, recevoir mes adieux et agréer les vœux que je fais pour votre bonheur. Plaignez mon sort et qu'en pensant quelquefois à moi, Votre Majesté dise : « Celui-là, au moins, avait un bon cœur. (Gourgaud, II, 529. L. P., 20.121.)

(2) « Monsieur le général baron Gourgaud,

« Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez dans

refuse d'accepter les 500 livres sterling que Bertrand veut lui compter de la part de Napoléon pour ses frais de route. S'il le faut, il préfère, dit-il, donner des leçons de mathématiques *.

Logé tout près du gouverneur qui lui assure vivre, service et couvert, sous la surveillance respectueuse du lieutenant Jackson, il est aussitôt entouré, caressé, non seulement par Lowe, mais par les trois commissaires. Presque chaque jour, il déjeune ou dîne à Plantation, chez les Stürmer, chez Balmain, chez Montchenu, chez l'amiral, chez les officiers anglais. Lady Lowe et la baronne Stürmer lui envoient des friandises, des livres, des fleurs. C'est à peine si l'on visite ses papiers. Il dissimule aisément son *Journal*. Lowe l'autorise à conserver le brouillon du récit de la bataille de Waterloo et de nombreuses notes prises sous la dictée de Napoléon. Sans nouvelles de Longwood que celles que de temps à autre lui apporte O'Meara, abandonné des siens comme une bête galeuse, pendant tout un mois Gourgaud reste livré à l'influence de ce petit monde inquisiteur. Sans assez réfléchir, il répond aux questions qu'on lui pose (1). Il

votre lettre d'hier. Je regrette que le mal du foie, qui est si funeste dans ce climat ait nécessité votre départ. Vous êtes jeune, vous avez du talent, vous devez parcourir une longue carrière ; je désire qu'elle soit heureuse. Ne doutez jamais de l'intérêt que je vous porte.

« NAPOLÉON. »

A la demande de Gourgaud, Bertrand essaya d'obtenir une lettre « meilleure ». Il n'y réussit pas. A ce désappointement s'ajouta la rancœur provoquée par une maladresse d'Aly. Napoléon lui avait commandé de porter au général « pour le distraire pendant le voyage », les doubles de sa bibliothèque. Aly se trompa et donna, outre des volumes ordinaires, des livres reliés aux armes de l'Empereur. Celui-ci les fit réclamer à Gourgaud qui, blessé, les renvoya tous. (Gourgaud, II, 471. Aly, 154. Balmain à Nesselrode, 16 mars 1818.)

(1) Il faut lire dans le *Journal* de Gourgaud les dix dernières pages consacrées au mois qu'il passa hors de Longwood avant de s'embarquer. Chaque jour l'un ou l'autre l'interroge. Ce sont d'interminables conversations. Lowe, Reade, Gorrequer, les commissaires, Wynyard, le révérend Vernon, Emmett, Baxter viennent le voir et passent avec lui des heures, l'entretenant des sujets les plus divers, sans compter Jackson qui ne le quitte pas.

parle avec rancune, avec colère, sans songer que tout ce qu'il dit, couché sur feuilles, partira pour l'Europe en même temps que lui. Peut-être même est-ce à dessein qu'il pousse au noir ses injures et qu'il outre son ressentiment (1). C'est le moyen, croit-il, d'éviter la quarantaine au Cap, de partir droit pour l'Angleterre et d'y être admis à se séjourner. Les « indiscretions » enregistrées par Lowe et par les commissaires ont du reste moins d'importance qu'on ne l'a prétendu. On y trouve des men songes qui ne peuvent avoir d'autre but que d'égarer. Lorsque Gourgaud assure que le livre de Warden a été écrit sous la direction de l'Empereur, quand il raconte à Stürmer et à Montchenu que Napoléon et Bertrand pour terminer ses ennuis lui ont conseillé le suicide *, qu'on a reçu à Longwood une forte somme d'or au moment du bris de l'argenterie **, l'imposture est évidente. On y trouve des imprudences, qui vont à l'encontre de la politique suivie par Napoléon pour obtenir un changement d'exil : il avoue que la santé de l'Empereur n'est pas mauvaise ***, qu'il pourrait s'évader s'il le désirait et gagner l'Amérique, mais qu'il ne le veut pas, préférant être prisonnier à Sainte-Hélène que libre aux États-Unis (2), que Longwood ne manque pas de moyens pour correspondre secrètement avec l'Europe.

(1) Il semble ainsi qu'il ait volontairement exagéré quand, expliquant à Balmain les raisons de son refus des 500 livres offertes par Napoléon, il disait : — C'est trop pour mes besoins et pas assez pour mon honneur. L'Empereur en a donné autant à son piqueur et à des valets qui retournaient chez eux, et Las Cases en a obtenu 200.000 francs. Je vendrai ma montre, mais je ne ferai pas de bassesse. Pour le comte Bertrand, priez-le de me rendre 20 livres qu'il me doit. Je ne lui en demande pas davantage et rappelez-lui surtout que je suis dans une position à jouer l'Empereur par-dessous jambe, que je puis révéler ses secrets, que mon *Journal* de Longwood vaut à Londres 15.000 livres et qu'il est important de ne pas me pousser à bout. » (*Rapport Balmain*, 16 mars 1818.)

On remarquera l'allusion à son *Journal*. C'est la seule qu'il ait faite. Balmain, discret, n'en dut rien dire au gouverneur.

(2) Stürmer à Metternich, 14 mars 1818. Ce rapport est un véritable résumé des conversations de Gourgaud. Montchenu l'a copié et l'a adressé, comme de son cru, à Paris.

Enfin s'y rencontrent nombre d'indications sur l'état d'esprit, les occupations, la façon de vivre de l'Empereur, qui ne méritent aucune critique et sont du domaine de la conversation courante : Que Napoléon pense-t-il des Bourbons, que dit-il de Marie-Louise, de son fils, écrit-il ses mémoires, qui est l'auteur de la fameuse *Remontrance* signée de Montholon, comment est-il dans son intérieur ? etc. Gourgaud, bavard décidé, longtemps privé d'auditoire, répond d'abondance aux curieux.

Il déclare à Lowe, ce qui serait de nature, chez un autre homme, à l'adoucir, que l'hostilité que lui a témoignée Napoléon, que ses invectives « doivent être attribuées à un motif politique et non personnel ». Napoléon veut quitter Sainte-Hélène, et pour atteindre ce but il doit se plaindre toujours et de tout. Il explique aussi son silence obstiné à propos de la nouvelle maison. « Tant qu'il restait dans sa demeure actuelle, il se flattait de l'idée que son exil serait seulement temporaire, tandis que la construction d'un autre bâtiment indiquerait une résidence définitive (1) ».

A Sainte-Hélène, le bruit s'est répandu que la dispute avec Montholon n'est qu'un prétexte pour permettre à Gourgaud de passer en Europe, chargé des intérêts de l'Empereur (2). Gourgaud s'en défend à plusieurs reprises et de la façon la plus vive près de

(1) *Minute Gorrequer*, février 1818. (L. P., 20.121.)

(2) Balmain écrivait à Nesselrode le 14 mars 1818 :

« On croit à Sainte-Hélène qu'il a une mission secrète de Bonaparte, que sa brouillerie à Longwood n'est qu'une pure comédie, un moyen adroit de tromper les Anglais et qu'on devrait s'en méfier davantage. Je ne suis point de cet avis-là. Gourgaud est imprudent (deux mots rayés), il connaît peu les hommes, encore moins les affaires. On ne peut, sans risquer infiniment, le charger d'un rôle difficile. Il se trahirait lui-même à chaque instant. »

Lowe avait demandé à Stürmer : « Croyez-vous que Gourgaud soit de bonne foi et que sa brouille avec Napoléon soit réelle ? » Stürmer répondit « que le général gardait trop peu de mesures pour le supposer chargé d'une mission secrète. » (Stürmer à Metternich, 23 février 1818.)

Lowe. Il lui engage sa parole (1). Le gouverneur le croit.

Eut-il raison de le croire et Gourgaud, comme on l'a prétendu, comme Montholon l'a affirmé, partait-il avec une *mission* de Napoléon ? Des espérances auraient été données par Balmain d' « une hospitalité royale en Russie * ». Gourgaud, arrivé en Europe, devait s'adresser directement à la générosité du Tzar. Montholon lui aurait de Longwood envoyé une lettre l'invitant à « ne pas trop charger son rôle » (2). Il lui aurait fait égale-

(1) Conversations du 10 et du 11 mars 1818. « Je vous donne ma parole d'honneur, dit Gourgaud à Lowe, que je n'ai jamais eu aucun dessein politique, que je n'ai voulu entrer dans aucune affaire... Je ne suis chargé d'aucune commission quelconque. » (L. P., 20.121 et 20.143.)

(2) « L'Empereur trouve, mon cher Gourgaud, que vous chargez trop votre rôle. Il craint que sir Hudson Lowe n'ouvre les yeux : vous savez combien il a d'astuce. Soyez donc constamment sur vos gardes et hâtez votre départ sans cependant paraître le désirer. Votre position est très difficile. N'oubliez pas que Stürmer est tout dévoué à Metternich ; évitez de parler du roi de Rome, mais mettez en toute occasion la conversation sur la tendresse de l'Empereur pour l'Impératrice. Méfiez-vous d'O'Meara. Sa Majesté a lieu de craindre qu'il n'ait conservé quelque rapport avec sir H. Lowe. Tâchez de savoir si Cipriani n'est pas double. Sondez Mme Stürmer, puisque vous croyez être en mesure. Quant à Balmain, il est à nous autant qu'il le faut. Plaiguez-vous hautement de l'affaire des 500 livres sterling et écrivez dans ce sens à Bertrand. Ne craignez rien de ce côté-là. Il ne se doute pas de votre mission. Votre rapport d'hier m'est bien parvenu. Il a fort intéressé Sa Majesté. Montchenu est un vieil émigré homme d'honneur, qu'il faut faire bavarder, mais voilà tout. Toutes les fois que vous allez en ville, remettez un rapport à 53. C'est au définitif la voie la plus sûre. 15. 16. 18. Montholon. Longwood, 19 février 1818. » (*Journal* de Gourgaud. Introduction, I, 15.)

Ce document, qui a fait couler tant d'encre irritée, n'a jamais, que nous sachions, été produit en *original*. Pour une raison inconnue (le jugeait-il trop grossier ?), Gourgaud ne s'en est pas servi. Il eut raison. Le faux est trop évident. Montholon n'a pu l'écrire à Sainte-Hélène. Une présomption nouvelle de supercherie semble encore ressortir de la production (vente dirigée par M. J. Arnna, le 27 avril 1934) de trois pages et demie in 8°, avec ratures, d'un texte écrit sur papier français, filigrané « Johannot », (alors qu'il n'y avait à Longwood que du papier de fabrique anglaise) et qui paraît bien le *premier état*, le *brouillon* de cette lettre fameuse : « Surtout ne sortez pas, à quelque prix que ce soit, y est-il dit, du rôle que S. M. vous a imposé et qui semble le seul masque impénétrable pour

ment remettre des instructions (1). Il n'y faut voir qu'une invention romanesque, née beaucoup plus tard de la féconde imagination de Montholon pour abriter Gourgaud, avec qui il s'était réconcilié, contre des reproches gênants. Balmain, loin de faire aucune communication, avait même feint de ne pas comprendre Bertrand, qui lui proposait une lettre pour Alexandre *.

La querelle avec Montholon ne fut pas inventée, le *Journal* de Gourgaud, celui de Marchand, les papiers de sir Hudson Lowe en font foi (2). Gourgaud ne partit pas en ambassadeur, mais en mécontent (3). Il n'était

voiler votre mission aux yeux les plus exercés de l'inférieure politique du cabinet de Saint-James. » Au reste, tout ce que Montholon mandait dans sa lettre à Gourgaud au risque de le perdre, de perdre O'Meara, Cipriani, Balmain et lui-même, n'offrait aucune utilité. Gourgaud, toujours en compagnie de Jackson, ne pouvait envoyer de rapports à Longwood. Les Français n'avaient pas d'agents parmi les Anglais de l'île. Enfin on ne voit pas, si Montholon usait d'un code, comment il pouvait laisser en clair les parties essentielles de sa lettre et chiffrer la dernière ligne (15-16-18) qui a tout l'air d'une salutation. On trouve rarement si audacieuse, mais en même temps si maladroite forgerie. S'il y avait eu rôle et mission, Bertrand en eût été informé. Il n'y avait aucun motif pour qu'il fût tenu à l'écart.

(1) Les instructions, que ce soient celles que Montholon prétend lui avoir été dictées par l'Empereur dans la nuit du 10 au 11 février 1818 (II, 251) ou celles dont un fragment insignifiant figure dans le *Journal* de Gourgaud (Annexe 22) sont, elles aussi, d'une rédaction invraisemblable. Pour ne prendre que les premières, jamais Balmain ne fit poser de questions à Napoléon par ordre de son maître. Jamais Napoléon ne put penser à se disculper point par point, de façon humble, des fautes que lui aurait reprochées Alexandre. Tout d'ailleurs est ici du style fade et doucereux de Montholon. Napoléon écrivait d'une autre encre ou dictait d'une autre voix.

(2) Le conflit, ancien et aigu avec Montholon, était patent. Le 7 février 1818, Gorrequer écrivait à Blakeney pour lui recommander de s'opposer à toute scène violente entre les deux Français, au besoin en faisant appel à la force : « Si vous observez une querelle ou rencontre personnelle, conduisant à un acte de violence d'un côté ou de l'autre, vous interviendrez aussitôt en séparant les adversaires et en appelant à votre aide, s'il était nécessaire, l'officier de garde. » (L P., 20.121, inédit.)

(3) Le début de la lettre qu'il adressera le 25 octobre 1818 à l'empereur d'Autriche est à cet égard convaincant :

« ... Bien que le délabrement de ma santé me fit envisager une mort prompte en y prolongeant mon séjour, cette raison n'eut

pas homme à jouer double jeu même vis-à-vis d'ennemis. Il n'aurait pas couvert un mensonge de sa foi de soldat. Si par la suite nous le voyons travailler en Europe pour la cause de son maître, il agira — et c'est un mérite, — de son propre mouvement (1).

Il quitta l'île le 14 mars, n'ayant (hormis O'Meara) revu personne de Longwood. Dans les derniers jours il vint jusqu'au corps de garde et envoya Jackson chercher le grand-maréchal pour lui dire adieu. Celui-ci refusa, sous prétexte « qu'il ne voulait pas le voir en présence d'un officier anglais ». C'est ainsi pourtant qu'il avait vu Las Cases. Gourgaud, laissé sans un sol vaillant, lui ayant demandé quelque argent, il déclara que, par respect pour l'Empereur, il ne pouvait lui en prêter tant qu'il n'aurait pas accepté les 500 livres sterling qui lui avaient été offertes (2). Gourgaud dut à la fin emprunter

jamais eu assez de force pour me déterminer à partir, si par suite de manœuvres et d'intrigues on n'était parvenu à indisposer l'Empereur contre moi... J'eus l'extrême douleur de penser que celui à qui j'avais consacré toute mon existence... ne voyait peut-être en moi qu'un homme que le mécontentement a aigri ou que la constance dans ses malheurs a lassé. »

(1) Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion détaillée du « cas Gourgaud ». M. Fr. Masson, dans *Autour de Sainte-Hélène* (1^{re} série), tout en réfutant de façon péremptoire la thèse de la « mission », s'est montré trop dur vis-à-vis de Gourgaud. Il en a fait le bouc émissaire de la Captivité. Les torts du jeune général ne sont pas niables. Mais il eut d'évidentes excuses. Pour cet homme droit, naïf, chagrin, qui voyait trop clair et chez qui le sang parlait trop fort, la vie dans cet étroit Longwood, empoisonné par les propos des deux femmes, l'hypocrisie de Monthon et l'hostilité basse des domestiques, était devenue un enfer.

Bien qu'il ait quitté Longwood dans des sentiments d'inimitié certains, en Europe il saura se ressaisir et, à la veille du Congrès d'Aix-la-Chapelle, il élèvera une voix éloquente en faveur de Napoléon.

(2) Gourgaud, II, 482. *Stürmer à Metternich*, 31 mars 1818. Gourgaud finit par céder et accepter les 500 livres de l'Empereur. Mais Balcombe — qui n'avait pas reçu d'ordres — ne put on ne voulut payer. (Balmain, *Rapport* du 16 mars 1818.) Dès le lendemain de son départ, ces fonds seront envoyés à Londres à Gourgaud par l'intermédiaire de Lowe. Gourgaud s'acquitta de sa dette à l'égard du gouverneur et lui adressa, le 20 juin 1818, cette lettre (*inédite*) qui fait bien voir dans quels sentiments il était parti :

« J'ai appris que depuis que j'ai quitté Sainte-Hélène, on y disait

100 livres au gouverneur. Il s'embarqua sur le *Camden* en compagnie de M. William Doveton, le vieux colon de Mount Pleasant, qu'il avait rencontré souvent quand il chevauchait dans le cirque grandiose et lunaire de Sandy-Bay (1). Il fit voile directement pour Plymouth. Lowe l'avait dispensé de passer par le Cap...



Bien plus que du départ de Gourgaud (2), Napoléon fut affecté par la mort de son maître d'hôtel, informateur et confident, Cipriani. Peu aimé à Longwood où

que ma mère recevait une pension de l'Empereur Napoléon. La situation malheureuse où je me trouve ainsi que ma famille répondrait assez victorieusement à ces mensonges, mais je puis vous assurer en outre que ce que je présumais avec raison lors de mon départ s'est entièrement vérifié. La lettre à ce sujet n'a pas encore été remise à son adresse et ma pauvre mère n'a jamais eu connaissance de cette soi-disant pension et n'en a jamais rien touché... (La pension ne fut en effet payée qu'au milieu de l'année suivante par le prince Eugène.)

« Je ne puis encore rentrer avec tranquillité dans ma patrie, je ne sais même quand je le pourrai, mais quelque affreuse que soit ma situation, je ne chercherai jamais d'en sortir aux dépens de mon honneur. Mes ennemis ont cru que j'allais faire des libelles, etc., ils se sont encore trompés. C'est d'une plus noble vengeance que mon cœur a besoin...

« Recevez, M. le Général, mes nouveaux remerciements pour tous les honnêtes procédés que vous avez bien voulu avoir pour moi depuis mon départ de Longwood jusqu'à mon embarquement. (L. P., 20.141 et 20.204.)

(1) William Doveton (1753-1843) était membre du Conseil de Sainte-Hélène. Bien accueilli à Londres, il sera fait *knight* par le roi et retournera « sir William » dans son île. C'était un homme simple. Ayant rencontré une dame dans une rue encombrée de Londres, il lui proposa de remettre leur conversation au moment où la procession aurait passé. Les natifs de Sainte-Hélène, appelés *Yamstocks* par les Anglais (ou mangeurs de Yams (ignames) avaient une réputation de naïveté. Une dame de l'île demanda un jour si Londres ne devenait pas bien triste après que la flotte de Chine était partie...

(2) Il en parla les jours suivants sans bienveillance.

« Je crois en vérité que cet homme était amoureux de moi ; cela commençait à me fatiguer, je ne pouvais pas coucher avec lui. Sa tête se déränge ; il se fera pendre ou fusiller en France, c'est le sort qui l'attend. » (*Stürmer à Metternich*, 31 mars 1818.) Note presque identique chez Balmain et Montchenu.

son espionnage répandait du malaise, il avait été d'abord suspect aux Anglais, puis, par quel moyen ? avait su s'en faire bien voir. Sa fin fut subite. Servant le dîner, le 23 février, une douleur atroce lui perça les entrailles. Il roula sur le parquet en poussant des cris.

O'Meara le soigna : saignées, bains, révulsifs... Y perdant son peu de latin, il fit appel à Baxter, et au jeune Henry (1), sans succès. Le 27, Cipriani était mort.

Pendant les trois jours de sa maladie, Napoléon envoyait à tout moment prendre de ses nouvelles. Le 25, à minuit, il fit chercher O'Meara. Cipriani était tombé dans une sorte de stupeur.

— Je pense, dit l'Empereur, que si j'allais voir mon pauvre Cipriani, ma présence pourrait agir comme un stimulant et lui donnerait des forces pour lutter contre le mal et peut-être le surmonter*.

O'Meara répondit que « Cipriani avait encore sa connaissance et que l'attachement, le respect qu'il portait à son maître étaient tels qu'en le voyant, il ferait un effort pour se lever ». La secousse serait assez forte pour qu'il passât.

Napoléon, à regret, se rendit à son avis. Quand l'état de Cipriani fut désespéré, il se montra très triste (2). Il aurait voulu qu'on lui creusât une fosse à Longwood même, à l'intérieur du domaine. Il eût pu ainsi assister à ses obsèques. Cette légère faveur, on ne sait pourquoi, ne fut pas accordée. Cipriani fut enterré dans le petit cimetière de Saint-Paul, tout près de Plantation House. A défaut de prêtre catholique, le révérend Boys récita

(1) Henry, dans ses *Events of a military life* (II, 36 et s.) donne beaucoup de détails sur la maladie de Cipriani qui semble avoir été un cas aigu d'appendicite.

(2) Le docteur Baxter, dans son rapport du 27 à Lowe, en témoigne. « Il est très abattu et paraît indisposé aujourd'hui, à cause sans doute de la fin prochaine de son fidèle serviteur Cipriani. » *L. P.*, 20.121.) Montchenu écrivit à Richelieu : « Il faut espérer que la mort ne s'arrêtera pas en si beau chemin. » (18 mars 1818).

les prières protestantes sur le cercueil de ce franc mécréant (1). Bertrand et Montholon suivirent le convoi, accompagnés de sir Thomas Reade, d'officiers et d'habitants.

Napoléon passa toute cette journée chez Bertrand ; il semblait ne pouvoir demeurer en place et sans relâche allait d'une chambre à l'autre *.

L'Empereur chargea O'Meara de faire accepter à l'aide-chirurgien Henry, en reconnaissance des soins qu'il avait apportés à Cipriani, un service à thé en argent. Rigoriste, Henry déclara qu'il lui fallait solliciter l'autorisation du gouverneur. Napoléon préféra dès lors renoncer à son projet (2).

Il avait été agréablement surpris de voir le révérend Boys, connu pour son fanatisme, rendre de bonne grâce les devoirs religieux à son serviteur **. Il lui fit porter par O'Meara, avec 25 livres pour les pauvres, une tabatière d'argent. Le ministre Vernon, peut-être jaloux, rappela à son confrère qu'il était défendu de recevoir un don des Français. Boys renvoya la tabatière à O'Meara.

Sans cesse les entours de Napoléon allaient se resserrant. Balcombe depuis longtemps était mal vu de Lowe, qui le soupçonnait de se prêter à la transmission clandestine de correspondances de Longwood avec l'Eu-

(1) « Voltaire, dit Henry, était son oracle, mais il ne partageait pas sa tolérance et déclarait une guerre au couteau à tous les prêtres, à tous les rois (excepté son maître). » O'Meara donne une indication analogue (II, 423.) Lowe écrivait à Bathurst, le 3 novembre 1816 : « Cipriani est sorti un jour de la chambre de Bonaparte, pour dire à O'Meara, d'un air très surpris : « Mon maître commence à perdre la tête. On dirait qu'il commence à croire en Dieu. Il a dit au valet qui fermait les fenêtres : « Pourquoi nous ôtes-tu le jour que Dieu a fait ? » Oh, certainement, il perd la tête. Il avait commencé à Waterloo. » Et Cipriani aurait ajouté : « Je ne crois pas en Dieu, car s'il existait, il n'aurait pas laissé vivre un homme qui a fait tuer tant de millions d'êtres. » (*Inédit, L. P.*, 20.117.)

(2) Henry devait lui en garder rancune : « On avait tenté de me corrompre, écrit-il, et d'enrôler mon humble personne au service de Napoléon. » (*Events*, II, 39.)

rope (1). Le jovial pourvoyeur sentait s'appesantir sur lui une hostilité qui pourrait le mener loin. Il trouva prudent de gagner du champ et demanda un congé de six mois pour se rendre en Angleterre (2). Le gouverneur et le Conseil le lui accordèrent. Il vint avec ses deux filles, le 16 mars, prendre congé de l'Empereur. Il avait grassement vécu aux dépens de Longwood, sans pourtant rien perdre des bonnes grâces de Napoléon. Il eut avec lui un entretien secret qui le fit plus riche d'un bon de 3.000 livres sterling sur Laffitte (3), récompense des services rendus, acompte pour les services futurs. Il était chargé de voir en Europe les membres de la famille Bonaparte, de leur apprendre dans le détail comment l'Empereur était traité, enfin, semble-t-il bien, d'agir à Londres pour obtenir le remplacement du gouverneur (4).

(1) *Lowe à Bathurst*, 24 février 1818. *L. P.*, 20.121. Les rapports amicaux que Napoléon entretenait avec les Balcombe lui étaient insupportables. C'est ainsi que l'Empereur au 1^{er} janvier 1818 ayant fait porter à Betzy et Jane deux assiettes de son service des Quartiers Généraux, emplies de bonbons, Lowe donna ordre de les renvoyer à Longwood. (*Gourgaud*, II, 455.)

(2) Demande du 3 mars 1818. Il invoquait la santé médiocre de sa femme. *Archives de Jamestown*, 1818. Le 5 mars, Balcombe proposa pour le remplacer comme pourvoyeur de Longwood son associé Joseph Cole. S'en défiant, Lowe nomma à cet emploi le commissaire Denzil Ibbetson, sorte d'officier d'administration qui était venu à Sainte-Hélène avec les troupes de garde à bord du *Northumberland*.

(3) *L. P.*, 20.133.

(4) Il devait également faire parvenir à Longwood des livres, brochures et journaux qui manquaient à l'Empereur. Balcombe, peu scrupuleux, se contenta d'envoyer quelques volumes. Il ne se rendit pas sur le continent, chargea son compère Holmes de toucher les 75.000 francs chez Laffitte et négligea d'entrer en rapports avec Madame Mère et Eugène. Chercha-t-il vraiment à revenir à Sainte-Hélène ? Ce n'est point sûr. En tout cas, dès septembre 1818, comme on le verra, Lowe était édifié sur sa collusion avec Longwood et il ne pouvait être question de son retour. Balcombe demeura à Londres sans emploi. Plus tard, en 1823, ses patrons, notamment sir Thomas Tyrwitt, lui firent donner un poste avantageux : trésorier-payeur des New South Wales, en Australie. Il y partit avec toute sa famille, pour y mourir en 1829, âgé seulement de 47 ans. Sa fille Betzy se maria en 1832 avec un Mr. Abell de qui elle eut une fille. Revenue à Londres, elle y reçut la visite du roi Joseph et du prince Louis-

Napoléon vit avec mélancolie s'éloigner ses petites amies des *Briars*, surtout Betzy qui avait égayé les premières semaines de son exil. Elle pleurait. L'Empereur lui essuya les yeux avec son mouchoir et lui dit de le garder en souvenir. Il lui donna aussi de ses cheveux (1).

On a voulu chercher dans l'amitié qu'il témoignait à cette fille étourdie et désinvolte la trace d'un sentiment plus tendre (2). Napoléon certes ne pensa jamais à Betzy que comme à une enfant. Il s'intéressait à elle, s'amusait

Napoléon. Après le Retour des Cendres, en 1843, elle publia ses *Recollections* dans le *New Century Magazine*. Son récit eut du succès. On en connaît trois éditions. Fort dépourvue, Mrs. Abell sollicita Napoléon III, qui la secourut et lui donna une vaste concession de terres en Algérie. Elle mourut en 1871.

Dans une conversation du 17 juin 1820, Lowe ayant eu connaissance de la lettre de change de 3.000 livres emportée par Balcombe, demanda des explications à Monholon. Celui-ci répondit que le pourvoyeur pour l'obtenir avait beaucoup insisté près de l'Empereur. « Il est venu dans le billard, lui demandant en grâce de lui avancer cette somme, qu'il en avait un besoin urgent, qu'il était presque ruiné, qu'enfin ce serait le sauver, qu'il laissait les *Briars* et ses propriétés dans l'île en garantie de la somme. Betzy vint ensuite supplier Napoléon. O'Meara et Bertrand même insistèrent dans ce sens. Napoléon se laissa gagner et dit à Bertrand de « faire ce qu'il voudrait. » (*Inédit. L. P.*, 20.144.) Balcombe avait abusé de la générosité de l'Empereur.

(1) *Balmain à Nesselrode*, 27 mars 1818. Bien des années plus tard, Mrs. Abell enjoliva ce grand souvenir, et prétendit que Napoléon, se promenant avec elle et sa sœur dans le jardin, leur avait montré l'océan qui fermait l'horizon dans l'intervalle des collines, disant :

— Vous allez faire voile vers l'Angleterre, me laissant mourir sur ce misérable rocher. Voyez ces montagnes, ce sont les murs de ma prison. Vous apprendrez bientôt la mort de l'empereur Napoléon.

Rien de moins vraisemblable. Dans ce moment même, l'Empereur se portait assez bien. Il ne pouvait adresser un adieu définitif aux Balcombe, qui allaient, croyait-il, revenir dans six mois.

(2) Frémeaux : *Une petite amie de Napoléon*. M. Frémeaux, dont les ouvrages sur Sainte-Hélène ne sont pas sans mérite, mais contiennent maintes inexactitudes, a soutenu cette assertion qui ne repose que sur une calomnie de Montchenu. Dans plusieurs de ses lettres, il avait interprété malignement les rapports de Napoléon et de Betzy. Plusieurs journaux d'Europe lui firent écho. Quand ils arrivèrent à Sainte-Hélène, ils mécontentèrent fort la famille Balcombe. Betzy pour se venger voulait poursuivre le marquis dans Jamestown et jeter de la chaux vive sur sa perruque. Napoléon lui avait promis, assure-t-elle, un éventail si elle exécutait ce projet. Par malheur, Mrs. Balcombe s'y opposa. (Mrs. Abell, 105.)

de ses flirts successifs ou simultanés, la recevait avec plaisir (1). Mais s'il regretta de voir disparaître avec elle un des rares éléments de gaieté de son voisinage, il semble l'avoir oubliée vite, et presque jamais n'en reparla (2).

(1) Quand il était occupé ou souffrant, il lui fermait sa porte. Ainsi le 23 décembre 1816. le 18 octobre 1817.

(2) Les Bingham ne venaient plus à Longwood parce que le général avait été trois fois refusé. Napoléon étant indisposé ou de mauvaise humeur (*Moniteur* à *Richelieu*, 8 janvier 1818). Ils quittèrent l'île le 30 mai 1819, sur le *Regent*. Sir G. Bingham avait demandé son rappel parce que la Compagnie des Indes ne l'avait pas confirmé dans son poste de membre du Conseil de Sainte-Hélène. Il ne fit pas de visite d'adieu à l'Empereur.

III

LOWE ET O'MEARA

Dans ses dépêches à Bathurst, Hudson Lowe ne cessait de se plaindre d'O'Meara, en révolte contre ses ordres, et qui, refusant de le renseigner désormais sur l'intérieur de Longwood, semblait s'être mis au service de Napoléon (1). Pour obtenir enfin son rappel, la tabatière remise par O'Meara au révérend Boys lui servit de prétexte. Sir Thomas Reade écrivit au médecin « qu'à moins d'un cas extraordinaire, dont il devrait aussitôt avertir le gouverneur, il ne devait plus quitter Longwood (2) ». Il le mettait ainsi aux arrêts, sans donner de motif.

O'Meara est peu disposé à se laisser faire ; il se croit soutenu par l'Amirauté (3). Enfreignant ses arrêts, il

(1) Lowe à Bathurst, 18 décembre 1818, 20 et 25 janvier 1818. *L. P.*, 20.120-20.121. « Toutes restrictions relatives aux communications ou aux correspondances avec Napoléon Buonaparte, écrivait Lowe, sont vaines tant qu'une personne du tour d'esprit et des dispositions de M. O'Meara est autorisée à demeurer près de lui. »

(2) Reade à O'Meara, 10 avril 1818. *L. P.*, 20.122. O'Meara, II, 432.

(3) A bon droit. Le 24 janvier 1818, Finlaison lui avait écrit : « Mon cher O'Meara. Vos dernières lettres jusqu'au 14 novembre sont toutes bien arrivées, et lord Melville m'a donné ordre de vous exprimer son approbation pour votre correspondance, en particulier pour la minutieuse attention que vous donnez aux détails ; il désire que vous continuiez à être dans l'avenir aussi complet, sincère et explicite. Sir Pulteney Malcolm, qui est près de moi en ce moment, me demande de vous prier, dans toute discussion ou rapport ultérieur, d'éviter autant que possible de prononcer son nom,

descend aux *Briars* « pour soumettre l'affaire » à l'amiral Plampin, son supérieur hiérarchique. Plampin ne le reçoit pas. O'Meara adresse alors sa démission de médecin de Longwood (1). Le grand-maréchal proteste aussitôt. « L'Empereur, écrit-il à Lowe, est malade depuis sept mois d'une maladie chronique du foie, mortelle dans ce pays, et qui est occasionnée par le défaut d'exercice, qu'il n'a pu prendre depuis deux ans par l'abus que vous faites de vos pouvoirs. »

Le gouverneur accepte la démission d'O'Meara, et l'informe qu'il peut rester à Longwood jusqu'à ce qu'il ait reçu des instructions du ministère pour son remplacement. Mais Napoléon déclare que son médecin n'ayant plus l'indépendance nécessaire, il refusera désormais ses soins (2).

Comment Lowe va-t-il se tirer de ce mauvais pas ?

Naïvement il insiste pour que Napoléon consente enfin à recevoir le docteur Baxter. Il serait ainsi fixé sur l'état véritable du prisonnier. Quelle idée se fait-il donc de son adversaire ? La réponse est une nouvelle *apostille* finissant par cette phrase hautaine : « Qu'on fasse connaître au Prince-régent la conduite de mon assassin afin qu'il le punisse publiquement. S'il ne le fait, je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre (3). » A ce moment en effet, l'Empereur éprou-

car il n'en peut résulter aucun bien. Il vous envoie ses compliments et espère que vous vous acquittez sans trop de peine d'un difficile emploi que personne, pense-t-il, ne pourrait remplir aussi bien que vous. Croyez-moi, etc... John Finlaison. » (L. P., 20.231. *Inédit.*)

(1) *Bertrand* à Lowe, 13 avril 1818. L. P., 20.122. De plus *Bertrand* fit chercher *Gorrequer* à qui il se plaignit avec violence. Il déclara « que le fait d'éloigner O'Meara de l'Empereur prouvait le dessein qu'on avait formé depuis longtemps de l'assassiner ». (*Minute Gorrequer*. L. P., 20.122.)

(2) L'Empereur remit à ce moment à O'Meara, qu'il s'attendait à voir quitter Longwood, un bon de 100.000 francs, payable par le roi Joseph ou le prince Eugène.

(3) 27 avril 1818. *Stürmer* à *Metternich*, 3 mai 1818. L'*apostille*, dictée par Napoléon et mise en marge d'une lettre de *Reade* à *Bertrand*, du 25 avril 1818, résumait les griefs de l'Empereur. A propos d'O'Meara, il déclarait : « 8° Après avoir attenté à mon médecin,

vait une indiscutable crise hépatique. Il eut deux mauvaises journées, les 18 et 24 avril. O'Meara lui donna des *blue pills* à base de mercure, médication alors usitée. Mais en cachette, car apparemment le docteur avait cessé son service.

On était anxieux à Plantation House. On le fut plus encore quand, le 5 mai, arriva une lettre du rusé médecin qui, par seule humanité, proposait au gouverneur de revenir à l'ancien état en attendant une décision de Londres. « La situation actuelle est affreuse, et elle produira sans doute un très pénible effet en Angleterre et en Europe. Son Excellence peut réfléchir à la responsabilité qui pèse sur Elle, si (comme il est possible et même très probable) Napoléon Bonaparte, privé de secours, vient à mourir avant l'expiration des cinq ou six mois nécessaires pour obtenir une réponse d'Angleterre. »

Chantage admirable ; sur l'esprit crispé de Lowe, il obtient un succès immédiat. Que Napoléon, gravement atteint, puisse agoniser sans secours, cette idée l'épouvante. Il n'y tient pas ; revenant sur sa décision du 10 avril, il lève les arrêts d'O'Meara qui pourra reprendre son service comme auparavant.

Il le reprend et aussitôt adresse à Plantation un rapport déclarant que « la maladie de Napoléon Bonaparte est évidemment une hépatite, de forme chronique et insidieuse (1) ». Malgré ses préventions, Lowe y ajoute foi. Le 11 juillet, il écrira à Bathurst : « La maladie de Napoléon semble avoir pris un tour sérieux et son médecin est fort inquiet (2).

l'avoir forcé à donner sa démission, on le tient cependant en arrestation à Longwood, voulant faire accroire que je m'en sers, sachant bien que je ne peux pas le voir, que je ne l'ai pas vu depuis quinze jours et que je ne le verrai jamais tant qu'on ne l'aura pas mis en liberté, fait sortir de l'oppression où il se trouve et rendu à son indépendance morale en ce qui concerne l'exercice de ses fonctions. »
Inédit. (Bibl. Thiers, Carton 19.)

(1) 10 mai 1818.

(2) Lowe à Bathurst. *L. P.*, 20.123. Peu après cependant il se ressaisira, regrettant d'avoir cédé. Les rapports de Blakeney, les

Cependant comme il est du caractère du gouverneur de harceler les gens et de compliquer les choses, il demande au colonel Lascelles, commandant le 66^e, d'interdire à O'Meara l'accès du mess de Deadwood qui, dans cette solitude, était l'unique distraction du docteur. Celui-ci se défendit, protesta, dut à la fin s'incliner. Les officiers qui avaient paru le soutenir, comme Lascelles et le lieutenant Reardon, furent peu après renvoyés en Angleterre (1).



Hudson Lowe continuait de recevoir des rapports d'agents britanniques ou étrangers annonçant que ses partisans ne renonçaient pas à délivrer Napoléon. Hyde de Neuville, ministre de France à Washington, haïssait l'Empereur tombé comme il avait haï le Premier Consul. Il guettait les allées et venues des bonapartistes réfugiés aux États-Unis et transmettait à son collègue anglais Bagot qui, sans vérifier, les envoyait à Londres, de fantaisistes informations sur une soi-disant conspiration organisée pour proclamer Joseph Bonaparte souverain du Mexique (2).

Au vrai, il s'agissait d'une escroquerie montée par quelques miséreux pour soutirer 4.000 livres sterling à Joseph qui d'ailleurs ne se laissa pas faire. Cela suffisait

commérages d'office, le prompt rétablissement de Napoléon comme le refus formel du concours d'un autre médecin lui firent penser qu'il avait été joué et que l'on avait dressé en épouvantail une simple indisposition de son captif. Dès lors il ne voudra plus croire à une maladie sérieuse de Napoléon.

(1) En octobre 1818. Reardon avait commis l'imprudence, au cours d'une rencontre avec les Bertrand, de blâmer la conduite du gouverneur vis-à-vis d'O'Meara.

(2) Niais ou perfide, il ajoutait : « J'ai de fortes raisons de croire que ce plan se lie à d'autres entreprises non moins coupables et principalement au projet relatif à Sainte-Hélène... Je reste persuadé que « la confédération napoléonienne des États-Unis » n'est qu'un des anneaux de la chaîne révolutionnaire organisée dans les deux hémisphères pour y exciter de nouveaux troubles par l'anarchie et l'usurpation ». (22 sept. 1817.) (L. P., 20.119. Inédit.)

cependant pour que Hyde de Neuville écrivît à Richelieu que « tout était à craindre si Sainte-Hélène n'était pas surveillée avec une sévérité encore inconnue », et pour qu'il allât jeter l'alarme chez le président Madison qui l'éconduisit (1).

Autre complot, plus terrifiant encore. Un certain colonel Latapie, réfugié à Pernambouc, sur la côte du Brésil la plus proche de Sainte-Hélène (bien qu'encore à 1.800 milles marins !) aurait établi d'accord avec le général Brayer, l'un des chefs de l'armée de l'Indépendance, alors à Buenos-Ayres (2), un plan très simple, qui si l'on n'y prenait garde, aurait grandes chances de réussir. Tout d'abord les conjurés doivent fomenter une révolution à Pernambouc, y organiser un gouvernement, puis équiper dans ce port des vaisseaux rapides et bien armés, porteurs de bateaux à vapeur qui, s'approchant la nuit de Sainte-Hélène, essaieront d'enlever l'Empereur (3). On n'oubliait qu'une chose, assez importante,

(1) Au début de 1817, les gazettes reçues à Sainte-Hélène avaient déjà faussement annoncé « que le roi Joseph avait accueilli une députation d'insurgés espagnols lui demandant de se mettre à leur tête ».

— Cette nouvelle, dit Napoléon, ne me fait pas plaisir. Joseph a de l'esprit, mais il n'aime pas le travail, il ne connaît rien au métier militaire. Il a bien tort de se mêler à une révolution. (Gourgaud, I, 443.)

(2) Le général Brayer, pair de France pendant les Cent Jours, avait été des premiers à se rallier à Napoléon en mars 1815. Proscrit au retour de Louis XVIII, il échappa et se réfugia à Buenos-Ayres où il prit du service contre l'Espagne. Il avait en 1800, pendant la campagne du Rhin, séduit une jeune Bavaroise, Philippine de Freyberg, qu'il dut épouser. C'était une femme haute en couleur, de propos rudes et salés. Elle était fanatique de Napoléon. Leur fille Mathilde épousera Marchand en 1823.

(3) L. P., 20.200-20.201. Une lettre du comte Molé au duc de Richelieu, en date du 22 septembre 1817, discutait la valeur d'un autre projet américain : « Deux goélettes de 300 tonneaux ayant des bouches à feu, et un vaisseau de 74, armé par lord Cochrane, composeraient cette expédition, qui porterait environ 80 officiers français et 700 hommes recrutés aux Etats-Unis. L'île Fernando de Noronha (côte du Brésil) serait le rendez-vous des trois bâtiments qui participeraient de ce point pour l'île de Sainte-Hélène. » (*Arch. Aff. étr.*, 1804.) Bien entendu tel projet n'exista jamais. Voit-on même un lord libéral engagé, pour secourir Napoléon, dans une affaire de haute trahison ?

il n'y avait point encore de bateaux à vapeur capables d'affronter la mer.

L'amiral Plampin envoyait gravement à Londres la lettre d'un capitaine Sharpe, commandant l'*Hyacinthe*, révélant « qu'un jeune homme arrivé depuis peu à La Plata avait apporté les dessins d'un bateau capable d'être mû à la rame sous l'eau. Ce bateau, pouvant contenir six hommes, naviguerait au choix en surface ou sous l'eau pendant plusieurs heures... Le bateau est en fer et peut être transporté à bord d'un vaisseau de 150 tonnes * ». Après l'attaque à découvert, le coup de main nocturne, voilà l'évasion par sous-marin. La gamme est complète.

Sur l'esprit poreux de Lowe bouillonnent ces corrosives fumées. Balmain note, railleur : « Les menées des bonapartistes à Pernambouc donnent de vives alarmes à sir Hudson Lowe. Il travaille sans relâche aux fortifications de Sainte-Hélène, place de nouveaux télégraphes et batteries en différents endroits et a doublé les postes à Longwood. Je le vois toujours à cheval, entouré d'ingénieurs et courant à bride abattue de tous côtés (1). » Il découvre partout danger, intrigues, communication, connivence (2). Soldats, marins, habitants, tous lui sont suspects. Tout l'effraie : les pensées, les hasards, les ombres. Que Napoléon n'ait pas été vu depuis deux

C'était peu connaître les sentiments des Anglais les plus hostiles au cabinet tory. Tous étaient strictement loyalistes.

(1) *Rapport à Nesselrode*, 18 février 1818. C'est Balmain qui avait informé Longwood. Napoléon s'était montré sceptique : « Lorsqu'on raconta à Bonaparte l'affaire du colonel Latapie, il n'en voulut rien croire et dit : « C'est un fait qu'on a controuvé pour autoriser les vexations de sir H. Lowe. » (*Rapport Balmain*, 15 janvier 1818.)

(2) Bathurst de son côté l'invitait à une surveillance de plus en plus stricte. Une lettre du 23 avril 1818, arrivée en juillet à Sainte-Hélène, lui annonçait qu'une correspondance clandestine était établie entre Longwood et Bahia (Brésil) par le Cap. « Il y a seulement quelques jours, un paquet de lettres de Longwood a été remis à une personne de Londres par quelqu'un arrivant du Brésil. » Il est certain que les Français, à plusieurs reprises, utilisèrent les bons offices de capitaines marchands

jours, et il galope à Longwood, assassine Blakeney de reproches. Qui sait si le prisonnier est encore sous ces pauvres ardoises, s'il ne se cache pas dans la campagne, à l'abri d'une roche, en attendant le canot qui viendra l'emporter ?...



Craintes d'évasion, conflit avec O'Meara avaient fait perdre à Lowe le peu qu'il gardait d'équilibre. A la même époque, il se brouillait avec les commissaires étrangers.

Après plusieurs mois d'abstention, Balmain par désœuvrement a recommencé de se promener à cheval à Longwood avec Gors (1). De nouveau le commissaire russe y a entraîné son collègue d'Autriche. Dans les derniers jours de mars ils rencontreront les Montholon et les Bertrand. Une conversation insignifiante s'ensuit. Le lendemain Stürmer va pour affaires à Plantation. Lowe le regarde sans lui adresser un mot. Stürmer s'en va ; le gouverneur le rappelle :

— Vous avez été hier à Longwood ? lui dit-il d'un ton cassant, j'en suis informé.

— Cela ne m'étonne pas, répond l'Autrichien qui tâche de garder son calme. Notre entrevue a eu lieu sur le grand chemin ; tout le monde a pu nous voir *...

Lowe n'ose montrer tant de roideur avec Balmain. Mais quels reproches ne lui adresserait-il pas s'il savait que sa courtoisie, son amabilité encouragent Longwood au point qu'au début d'avril, Bertrand, le trouvant seul, lui a dit :

— L'Empereur, accablé d'ennuis, traité inhumainement sur ce rocher, abandonné de l'univers entier, veut

(1) Gors, peu après son arrivée à Sainte-Hélène, était allé au Cap afin d'acheter des chevaux pour Montchenu et pour lui. Quand il revint, il tomba de sa selle si malheureusement qu'il se brisa la cuisse. Il fut de longs mois alité et resta boiteux. Cet accident ne contribua pas peu à l'aigrir contre Montchenu qui s'était parfaitement désintéressé de son sort. Au début de 1818 seulement, Gors put reprendre l'exercice du cheval.

écrire à l'empereur Alexandre, son seul appui. Chargez-vous de sa lettre, je vous en conjure.

Il a fait un mouvement pour la tirer de sa poche.

— Non, a répondu Balmain, cela m'est impossible. Ce serait manquer à mon devoir.

— Nullement, car l'empereur Napoléon fait à l'empereur Alexandre des révélations importantes. Il ne s'agit pas uniquement de protéger un grand homme opprimé, mais de servir la Russie. On y lira cet écrit avec plaisir, empressement. On en sera ravi. Ne pas l'envoyer à votre cour est négliger, perdre de vue ses intérêts ou plutôt les sacrifier aux Anglais. Je vous observe en outre qu'on y fait de vous un portrait qui va pousser votre fortune.

— Je vous promets de rapporter fidèlement à ma cour ce que vous me dites de vive voix. Mais je ne puis me charger d'aucune lettre. Je n'en ai pas le droit. Et si je le faisais, on me désavouerait.

— Bah ! s'écria Bertrand, on vous désavouera à Sainte-Hélène pour la forme ; et en Russie on vous récompensera ! J'en suis sûr. Enfin pensez-y mûrement (1).

Le dimanche 3 mai, Balmain ayant convié, sans doute à dessein, Montchenu et Gors à descendre à Mulberry Gut, au-dessous de Longwood, Napoléon qui les observe, risque une avance décisive. Il envoie aux commissaires, à qui se sont joints les Bertrand et les Montholon, petits et grands, une collation, avec champagne et café servi en vermeil par Pierron et ses gens. Le repas est joyeux et les convives ne se séparent pas, à la nuit, que Balmain et même Montchenu n'aient reçu une invitation formelle à se présenter à Longwood *.

Les commissaires, en revenant vers Huti's Gate, rient à la pensée de la colère que cet incident va provoquer

(1) *Rapport Balmain*, 10 avril 1818. Cette tentative n'aurait pas eu de raison d'être si, assuré de la complaisance de Balmain, Napoléon avait renvoyé Gourgaud en Europe pour plaider sa cause près du Tzar. C'était la seconde fois que Bertrand offrait à Balmain une lettre de Napoléon. (*Rapport* du 15 janvier 1818.)

chez Lowe. Mais puisque le gouverneur, chassé par Napoléon et brouillé avec O'Meara, ne sait plus rien de Longwood, il leur appartient de s'informer par eux-mêmes et par les moyens qu'ils jugent les meilleurs.

Balmain surtout prend plaisir à contrecarrer Lowe qui vient de lui jouer un tour insupportable. Un brick de guerre russe, le *Rürick*, est arrivé en vue de l'île. Son commandant demande par signaux à voir Balmain. Reade dit au commissaire russe qu'il va arranger l'affaire et court avec Plampin à Jamestown. Ils montent sur le *Conqueror* stationné dans la baie et se dirigent vers le *Rürick*. Sans doute lui donnent-ils l'ordre de s'éloigner car le brick, après avoir salué la terre d'un coup de canon, disparaît.

L'injure est sérieuse ; Balmain la ressent vivement. Lowe a agi par impulsion ; il a voulu empêcher un contact de Balmain avec ses compatriotes. Craint-il qu'il ne s'abouche avec eux pour faire évader Napoléon ? Quand l'Empereur apprend cette aventure, il en est enchanté.

— Ah, ah, s'écrie-t-il, je ne suis donc pas le seul qui essuie des affronts ! En voilà un sanglant et public que Lowe fait à la Russie, à un souverain formidable * !

Plampin a beau s'excuser, Balmain ne pardonnera ni à lui, ni à Lowe, de longtemps.

Entre les commissaires et le gouverneur commence donc une guerre encore revêtue de certaines formes. Les relations de société ont cessé ; plus d'invitations à Plantation House, plus de promenades avec lady Lowe et ses filles. Lowe bientôt perd toute mesure : c'est une visite emportée à Balmain pour savoir s'il a reçu Bertrand à déjeuner ; c'est une longue diatribe assénée à Montchenu.

— On écrit, on m'accuse, s'écrie le marquis, mais j'écirai aussi et mon gouvernement me croira !

A Stürmer, venu lui demander comme à l'ordinaire des éléments d'information pour son rapport à Vienne,

Lowe fait, après une scène de mutisme, une scène de violence. L'Autriche parlait de la santé de Napoléon :

— Lorsque vous m'avez dit que Bonaparte avait une obstruction au foie...

Le gouverneur bondit. Stürmer va-t-il épouser la thèse des Français qui veut que le climat soit mortel ?

— Moi, je vous ai dit qu'il a une obstruction au foie ? Non, monsieur le baron, je ne vous ai jamais dit cela ! Je vous ai parlé d'*incipiens hepatitis*.

— *Incipiens hepatitis* signifie un commencement d'inflammation du foie.

Pesant ses mots, Lowe réplique :

— Je vous ai parlé d'un commencement d'obstruction, mais pas d'une obstruction. Cette différence est très importante... On vous aura dit cela à Longwood. Je vois clairement qu'on sert d'instrument à Napoléon Bonaparte...

Le commissaire de Sa Majesté Apostolique se redresse :

— Vous vous trompez, monsieur le gouverneur, nous ne servons point d'instrument à Napoléon Bonaparte. Nous avons chacun assez de discernement pour démêler la vérité de ce que l'on peut avoir intérêt à nous faire accroire.

— Vous feriez mieux de ne pas aller à Longwood *.

Gorrequer, qui tient la plume, suspend son sourire. Lowe et Stürmer s'attaquent à découvert :

— Vous êtes toujours en colère, dit l'Autrichien, et c'est à ces emportements que vous devez vous en prendre si on évite les explications avec vous. Personne ne veut s'exposer à s'entendre dire des sottises.

— Comment des sottises ! Je fais des sottises ! Gorrequer, entendez-vous ? Je fais des sottises !...

Stürmer le quitte en évitant à grand'peine une rupture déclarée (1).

(1) Après avoir rapporté cette scène à Metternich, Stürmer ajoutait : « Nous ne parviendrons jamais à rendre nos rapports avec le

Au sortir de ces algarades, pour se plaindre et demander appui, les commissaires écrivent à leurs cours et Lowe à Bathurst. Le premier qui reçoit une réponse est Stürmer, et c'est bien plus qu'un blâme, c'est un rappel. Metternich, indisposé par l'affaire Welle, et qui ne veut pas de difficultés avec l'Angleterre, trouve plus simple de désavouer son agent et de l'envoyer — disgrâce manifeste — consul général aux États-Unis. Montchenu joindra à son titre de commissaire de France celui de commissaire d'Autriche. Stürmer atterré réclame, mais fait ses paquets. Lowe a peine à cacher sa joie. Avant de partir, le commissaire autrichien lui adresse une demande assez naturelle. Tant qu'il était en fonctions, le gouverneur n'a pas permis qu'il vît Napoléon à titre particulier. A présent qu'il a transmis ses pouvoirs à Montchenu et qu'il va s'embarquer sur le *Northumberland*, il voudrait approcher une fois le prisonnier de l'Europe. Lowe se hérisse. Napoléon ne saisira-t-il pas cette occasion de charger d'un message le représentant de son beau-père ? Mais comment refuser ? Il agit d'abord avec une maladresse étudiée en envoyant Gorrequer négocier l'entrevue avec Montholon, alors qu'il sait fort bien que c'est froisser Napoléon et que Stürmer lui-même doit se présenter à Bertrand. Puis l'Empereur ayant été saisi de nouveaux malaises, il en prend texte

gouverneur satisfaisants. Pour lui complaire, il faudrait ne penser, ne voir et n'agir que dans son sens et selon ses fantaisies, approuver toutes ses extravagances, ne pas prendre connaissance de ce qui se fait ici, se borner à mander que Bonaparte est en vie, ne jamais mettre le pied à Longwood, être à couteau tiré avec tous ceux qui se brouillent avec lui et dont le nombre augmente tous les jours, se faire son espion et lui rapporter fidèlement tout ce qui se dit, enfin se tenir sur la sellette chaque fois qu'il le juge à propos et subir les interrogatoires les plus humiliants...

« Je doute que sir Hudson Lowe se soutienne longtemps dans un poste si fort au-dessus de ses forces. L'opinion publique est contre lui... La droiture de ses intentions justifie, selon lui, toutes ses actions. D'après ce principe, il ne ménage personne et se rend odieux. Les Anglais le craignent et le fuient, les Français s'en moquent, les commissaires s'en plaignent, et tout le monde s'accorde à dire qu'il a l'esprit frappé. » (*Rapport Stürmer*, 1^{er} juin 1818.)

pour écrire à Stürmer que toute visite semble impossible. Stürmer insiste ; au besoin il retarderait son départ de quelques jours *. Le gouverneur lui répond alors, de façon catégorique, qu'il ne peut autoriser l'entretien (1). Stürmer quitta l'île sans récriminer. Entièrement démuné d'argent, il lui avait fallu recourir à Lowe pour un prêt de 300 livres.

Longwood vit avec peine le départ de Stürmer. « Napoléon est indigné que l'Autriche ait rappelé son commissaire, écrivait Balmain *. Il m'a fait dire par Montholon qu'il se réjouissait de me conserver près de lui, que j'exerçais sur ce rocher un contrôle indirect et tout essentiel à sa sûreté, qu'il espérait de la magnanimité de notre auguste maître que jamais il n'abandonnerait un prince malheureux, qu'il le conjurait, par le souvenir d'une ancienne amitié, de l'arracher à cet affreux exil, de lui en désigner un autre moins insalubre, qu'étant l'arbitre de l'Europe, il le peut aisément... ».

Encore que Montholon ait dû broder, l'appel au tzar Alexandre est pathétique. Celui-là même qui à Erfurt a saisi la main de Napoléon quand Talma prononçait le vers d'*Œdipe* :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux !

restera-t-il sourd à sa plainte ? Balmain ne peut que la transmettre. Sans doute ne demanderait-il pas mieux que son maître fit un geste propitiatoire. Mais il n'y compte guère. Alexandre, en pleine réaction politique et religieuse, est aujourd'hui le souverain d'Europe — il en donnera la preuve avant peu — le moins capable

(1) Lowe à Stürmer, 10 juillet : « Comme il n'a pas voulu vous recevoir soit comme commissaire, soit comme particulier sur ma présentation, ni comme particulier sur la présentation du général sir G. Bingham, je ne puis pas tant favoriser les prétentions du comte Bertrand ou du comte Montholon que de consentir à votre présentation par aucun de ces messieurs. » (L. P., 20 123. Inédit.)

de secourir Napoléon. En terminant sa dépêche, Balmain demande à sa cour de le rappeler. L'exemple de Stürmer l'a fait réfléchir. Tirailé par les Français, dénoncé par le gouverneur, il craint de compromettre sa carrière. Une nouvelle démarche à Longwood va l'affermir dans ce sentiment.

— Le baron de Stürmer, lui dit un jour Montholon, s'est mal conduit à Longwood. Étant commissaire de famille, il pouvait y jouer un beau rôle. On ne lui demandait que des nouvelles de Marie-Louise et il a refusé d'en donner. Il est parti sans argent. L'Empereur désirait lui prêter cent mille francs ou lui remettre des mémoires historiques qu'il eût vendus 6 ou 7.000 livres. Mais il nous témoignait peu de confiance et s'est fait grand tort à lui-même.

Balmain comprend l'invite : s'il veut servir de truchement entre le Tzar et Napoléon, il n'a qu'à dire son prix. Il ne s'indigne pas, mais sourit. Montholon, persuadé qu'il mord à l'hameçon, s'épanche avec plus d'imprudence :

— C'est en abandonnant le profit de nos rédactions à des voyageurs, à des officiers, à des marchands, à des capitaines de store-ships, que tout passe et s'imprime en Europe. Les *Observations sur le discours de lord Bathurst* y sont arrivées de cette manière et nous avons maintenant un manuscrit précieux qu'on veut mettre au jour. Le voulez-vous ? On vous l'offre de bon cœur...

Balmain répond en plaisantant que « s'il était en possession des écrits de Napoléon, il les enverrait aussitôt à l'empereur Alexandre * ».

Là-dessus il coupe court et tourne les talons. Avec soin il informe son ministre, et puisque l'air autour de lui devient si trouble, il songe à en changer. Une occasion se présente pour lui d'un voyage à Rio de Janeiro (1).

(1) L'amiral Plampin lui offrait de s'embarquer sur un brick qui, partant pour le Brésil à la fin d'avril, devait regagner Sainte-Hélène en octobre.

Il s'embarque le 22 avril, enchanté d'échapper pour cinq mois à cette vie de défiance, de querelles, de constant souci, que le conflit entre Plantation et Longwood ménage aux commissaires européens.



Un incident, dû à la discourtoisie de Lowe, venait de tendre encore plus ses rapports avec les Français (1).

L'officier d'ordonnance Blakeney, dégoûté « de remplir, comme disait O'Meara, des devoirs dégradants pour un Anglais », avait demandé sa relève. Plusieurs capitaines du 66^e furent pressentis. Tous refusèrent. De guerre lasse, Lowe s'adressa au lieutenant-colonel Lyster, ancien camarade de régiment qu'il avait emmené à Sainte-Hélène pour lui donner la sinécure d'inspecteur des côtes et de la milice. Choix mauvais : Lyster était trop la créature et l'intime de Lowe. Le gouverneur lui adjoignit le lieutenant Jackson qui avait servi de gardien à Gourgaud.

Lyster en arrivant à Longwood commença par se montrer impertinent vis-à-vis de M^{me} de Montholon. Puis il refusa de prendre ses repas avec O'Meara, comme le faisait Blakeney. L'offense était délibérée *.

(1) Déjà des difficultés de comptes s'étaient élevées entre Gorrequer et Bertrand, à la suite du remplacement de Balcombe par Ibbetson. Lowe, voulant présenter pour tout des pièces comptables, exigeait désormais que chaque dépense fût couverte par un bon tiré sur Ibbetson.

— Bientôt, dit Napoléon, je ne pourrai faire laver ma chemise sans un bon. (*L. P.*, 20.153. *Inédit.*)

Dans une de ces discussions avec Gorrequer, Bertrand commit une imprudence, analogue à celles qu'on a tant reprochées à Gourgaud, et qu'on peut aussi bien relever chez Montholon. Constatant que Lowe cherchait à éviter par le moyen des bons, que de fortes sommes ne fussent mises entre les mains des Français, il s'écria :

— L'Empereur n'a qu'à parler pour avoir des millions ! il n'a qu'à donner un bout de papier comme ceci, qui vaudrait un million ! (*L. P.*, 20.122.)

De tels propos bouleversaient Lowe et l'engageaient à redoubler de précautions.

Napoléon la ressentit et, sachant que Lyster avait servi en Corse, fit par Bertrand cingler Lowe d'une lettre très dure (1). Le gouverneur répondit qu'il ne remplacerait pas le colonel, déjà entré en fonctions. Et par une sottise vraiment superflue, ou par un de ces sursauts atrabilaires qui lui ôtaient toute raison, il montra la lettre à Lyster. Celui-ci, furieux, envoya à Bertrand un cartel où il osait l'appeler « un vil et infâme sycophante de l'illustre Corse ». Le grand-maréchal dédaigna de répondre. Lyster lui écrivit alors que s'il ne lui donnait pas satisfaction, il recevrait des *coups de fouet*. Bertrand envoya la provocation à Lowe, aux ordres duquel il déclarait se tenir, Lyster n'étant, disait-il, que son mandataire. S'il avait eu la moindre noblesse d'esprit, le gouverneur devait punir ce subalterne assez lâche pour s'adresser ainsi à un général et à un prisonnier. Par amitié pour Lyster, il étouffa l'affaire, se contenta de le retirer de Longwood et d'y rétablir Blakeney.

Hudson Lowe eut un autre tort, plus grave. Il donna à entendre aux officiers de la garnison qu'ils devaient se tenir pour solidaires de Lyster. Dès lors le comte et M^{me} Bertrand furent mis en quarantaine (2). Le gou-

(1) Lowe à Bathurst, 27 juillet 1818. (L. P., 20.123.) La lettre de Bertrand, en partie inédite, était ainsi rédigée : « Nous avons reconnu avec surprise que le lieutenant-colonel Lyster est le même qui a commandé à Ajaccio, ville où est située la maison paternelle de l'Empereur. Il a des raisons pour le considérer comme un ennemi personnel. M. Lyster n'appartient pas à l'armée anglaise. Il dira tout ce qu'il vous plaira, n'ayant d'autre volonté, d'autre conscience que les vôtres, c'est-à-dire celles d'un ennemi déclaré. Cet homme vous convient mieux sans nul doute qu'un capitaine qui a une réputation et une conscience à lui. » (22 juillet 1818.)

M^{me} Bertrand garda une longue rancune à Napoléon d'avoir fait écrire pareille lettre au grand-maréchal. Verling, le 9 septembre 1819, note « qu'elle n'était pas près de pardonner à l'Empereur pour avoir compromis son mari en lui dictant sa lettre à Lyster. » (Inédit.)

(2) « Depuis que le comte Bertrand a refusé de se battre en duel avec le lieutenant-colonel Lyster, il est tombé dans une telle abjection que personne ne le voit, ne lui parle, ne le salue. Etant Russe, je n'ai pas cru devoir partager l'esprit de corps des Anglais et je continue à lui faire des politesses. » (Balmain à Nesselrode, 20 dé-

verneur y voyait un double avantage : restreindre encore les communications de Longwood et rendre la place intenable pour Bertrand, sa bête noire, qui serait ainsi forcé d'abandonner Napoléon.

Dans le même temps O'Meara quittait Sainte-Hélène. Lord Bathurst, avisé par le sous-secrétaire d'État Goulburn (qui, dès l'arrivée de Gourgaud à Londres, avait eu avec lui plusieurs entretiens) que la santé de Napoléon était meilleure que ne le déclarait O'Meara (1), n'hésita plus à faire droit aux plaintes répétées de Lowe et à lui permettre de renvoyer le docteur. Napoléon serait désormais soigné par Baxter ou par tout autre médecin de l'île qu'il pourrait préférer (2).

Lowe frappa aussitôt l'Irlandais, qu'il méprisait et craignait à la fois. Il donna ordre à Wynyard de l'aviser qu'il devait quitter son emploi *immédiatement*, sans aucune communication avec personne de Longwood.

O'Meara se rendit près de Napoléon. Le coup était rude pour l'Empereur, homme d'habitudes et qui répugna toujours aux changements de visages. Il goûtait la compagnie obséquieuse et bavarde du docteur. Depuis la mort de Cipriani, il était son seul agent extérieur, son lien avec l'île et les habitants. D'ailleurs l'affront n'était pas mince qui lui ôtait son chirurgien sans même le consulter (3). Enfin il voyait par là que son état de santé pèserait désormais pour peu dans les décisions de Lowe. Il accueillit toutefois la nouvelle avec fermeté :

— Le crime se consommera plus vite, dit-il, j'ai vécu trop longtemps pour eux. Votre ministère est bien hardi ; quand le pape était en France, je me serais

cembre 1818.) Quand le nouvel officier de surveillance, le capitaine Nicholls remplacera Blakeney, Bertrand lui fera une visite de courtoisie. Nicholls, par ordre, ne la rendra pas. (*Journal de Nicholls L. P.*, 20.120.)

(1) Goulburn à Bathurst, 10 mai 1818. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre suivant.

(2) Bathurst à Lowe, 16 et 18 mai 1818. L'Amirauté n'avait pu sauver O'Meara

(3) Hudson Lowe envoya à Bertrand une simple notification.

plutôt coupé le bras que de lui enlever son médecin *.

O'Meara lui donna des conseils sur le régime qu'il aurait à suivre en son absence et les remèdes à employer au cas d'une crise nouvelle, qu'on devait prévoir.

— Quand vous arriverez en Europe, reprit l'Empereur, vous irez trouver mon frère Joseph ou vous lui enverrez quelqu'un. Vous lui ferez savoir que je désire qu'il vous remette les lettres confidentielles que les empereurs Alexandre et François, le roi de Prusse et les autres souverains de l'Europe m'ont adressées et que je lui ai remises à Rochefort. Vous les publierez pour couvrir de honte ces souverains et faire voir au monde l'hommage que ces vassaux me rendaient, lorsqu'ils me demandaient des faveurs ou qu'ils me suppliaient de leur laisser leurs trônes. Quand j'avais la force et le pouvoir, ils briguèrent ma protection et l'honneur de mon alliance, ils léchèrent la poussière de mes pas. A présent ils m'oppriment dans ma vieillesse, ils m'enlèvent ma femme et mon enfant (1) !

Il s'arrêta, peut-être saisi par de trop chères images, puis ajouta :

— Si vous apprenez quelques calomnies publiées contre moi pendant le temps que vous avez été près de ma personne et que vous puissiez dire : « J'ai vu de mes propres yeux que cela n'est pas vrai », contre-disez-les.

Ensuite il dicta à Bertrand une lettre accréditant O'Meara près de sa famille et de ses amis. Derrière il écrivit de sa main :

(1) Les lettres des souverains à Napoléon ne se retrouvèrent bien longtemps, ni en originaux ni en copies. Joseph protestait n'avoir rien reçu. Maret déclarait n'avoir rien gardé. A la fin de 1820 toutefois, l'empereur Alexandre fut averti par Jomini qu'un nommé Monnier, qui n'était sans doute qu'un intermédiaire, offrait les lettres écrites par le Tzar pour une somme de 10.000 livres. On marchanda et Alexandre entra en possession de ses autographes, soit trente-deux lettres, plus deux lettres de l'Empereur Paul, pour 175.000 francs. Les lettres des autres souverains furent récupérées par Napoléon III, après des négociations encore mal connues.

« *S'il voit ma bonne Louise, je la prie de permettre qu'il lui baise la main. Napoléon. Ce 25 juillet 1818 (1).* »

Il lui donna enfin, à titre de souvenirs personnels, une tabatière et une statuette en bronze. Il lui confia aussi pour les éditer en Europe plusieurs manuscrits (2). Il répéta qu'il ne voulait pas qu'aucun de ses parents vînt à Sainte-Hélène « pour assister aux humiliations qu'il supportait ».

— Vous assurerez de mon affection ma bonne Louise, mon excellente mère et Pauline. Si vous voyez mon fils, embrassez-le pour moi : qu'il n'oublie jamais qu'il est né Français. Témoignez à lady Holland mon estime et ma gratitude pour sa bonté.

Puis, geste rare chez lui, il serra la main du docteur en murmurant :

— Adieu, O'Meara, nous ne nous reverrons plus, soyez heureux *.

Quand le médecin sortit de la chambre de l'Empereur, Wynyard lui reprocha d'avoir violé sa consigne. O'Meara répliqua qu'il ne reconnaissait plus l'autorité du gouverneur. Wynyard l'emmena alors à Jamestown où on le fit monter tout de suite à bord du *Griffon*, qui devait mettre à la voile la semaine d'après (3).

Malgré ce départ précipité, O'Meara put abriter ses papiers les plus importants. Tandis qu'il était chez l'Empereur, Montholon, à sa demande, courut dans la pharmacie prendre son *Journal* qu'il y avait caché à tout événement (4).

(1) O'Meara, II, 445. O'Meara l'apporta en Europe, cachée dans la semelle de son soulier. (Collection de Mme Robert Aumont.)

(2) Notamment, pour répondre aux allégations qui lui étaient prêtées par le *Manuscrit de Sainte-Hélène*, un écrit intitulé : *Raisons dictées en réponse à cette question : « La publication intitulée le Manuscrit de Sainte-Hélène, imprimée à Londres en 1817, est-elle l'œuvre de Napoléon ou non ? »*. O'Meara emporta aussi une copie de la *Campagne de 1815*.

(3) Le *Griffon* quitta Sainte-Hélène le 2 août 1818.

(4) Ce journal, écrit en italien, Montholon le fit, dit-il, passer en Angleterre et O'Meara s'en servit, avec le secours de ses volumineuses

Ses bagages ne le suivirent sur le bateau qu'avec une lenteur suspecte (1). O'Meara prétendit qu'on lui avait volé des effets, des bijoux, croché son pupitre à écrire. Sir G. Bingham ouvrit une enquête qui n'aboutit pas.

O'Meara envoya à Bertrand dès le lendemain un rapport détaillé sur la maladie de Napoléon. Il refusa d'en laisser prendre connaissance au docteur Verling (2) que Lowe avait nommé pour le remplacer à Longwood.

Verling, aide-chirurgien d'artillerie, était connu de Napoléon avec qui il avait fait le voyage sur le *North-umberland*. C'était encore un Irlandais, tout jeune, de visage et d'abord agréables (3). Mais Napoléon ne pouvait admettre qu'on lui imposât, dans sa maison même, n'importe quel officier de santé. Sur son ordre, Montholon écrivit au gouverneur « qu'au rôle de la mort », il ne recevrait d'autre médecin qu'O'Meara ou celui qui lui serait envoyé d'Europe, comme il l'avait déjà demandé (4).

La confiance, l'amitié de l'Empereur emportées par O'Meara, il n'en était guère digne, on le sait. Jusqu'au moment que Napoléon l'avait acheté, il avait épié et desservi les Français. Les insultes du gouverneur au moins autant que l'argent avaient fait revirer cette nature

lettres à Finlaison, pour rédiger sa *Voix de Sainte-Hélène* (1822) dont on verra le retentissement.

(1) Lowe les fit visiter, mais n'osa aller plus loin : « Je ne crois pas, avait écrit Bathurst (18 mai 1818) que vous soyez autorisé à saisir ses papiers. »

(2) Il offrit cependant de communiquer des bulletins de santé, et un résumé de son traitement. (*L. P.*, 20.113.)

(3) Il était docteur en médecine, ce que n'était pas, semble-t-il, O'Meara. Il résidera à Longwood, employé par les Bertrand, les Montholon et les serviteurs, jusqu'au 20 septembre 1819, où le remplacera Antommarchi. Il quitta Sainte-Hélène le 25 avril 1820, avec l'estime générale. Il devint inspecteur général de santé de l'armée. Son journal, intéressant pour de nombreux détails, se trouve aux Archives nationales (A. B., XIX, 92, entrée n° 34). Il a été publié à tirage très limité dans le *Carnet de la Sabretache*, comme celui de Nicholls, d'une façon d'ailleurs souvent tronquée et malhabile.

(4) Par une lettre de Bertrand à Fesch (13 avril 1818). *Montholon à Lowe*, 26 juillet 1818. (*L. P.*, 20.123.)

lasse, aussi vaniteuse qu'avidé, mais qui aimait la lutte et y portait une curieuse chaleur. Frappé par Hudson Lowe, il allait s'attacher à lui avec une haine aiguë, le couvrir de vérités, de calomnies, d'outrages, se faire ainsi le plus remuant avocat de Napoléon durant les dernières années de l'exil et, dès la sépulture, le retentissant défenseur du héros. Mais qu'on ne s'y trompe pas, par intérêt, pour son profit propre et sa vengeance, non par générosité, seul mérite qui aux yeux d'honnêtes gens, Anglais ou non, pourrait racheter cet aventurier.



L'Empereur puisqu'il ne voulait recevoir Verling ni Baxter, demeurait sans médecin. L'inquiétude de Lowe redoubla. Non qu'il crût maintenant que la santé de son prisonnier dût donner des alarmes. Il pensait qu'O'Meara parti, la maladie, toute de commande, disparaîtrait. Mais aussi n'avait-il plus de garant de sa présence. Car si faux que fût O'Meara, il ne se fût pas prêté à une évasion. Le capitaine Nicholls, du 66^e, remplaçant de Blakeney (1), avait reçu du gouverneur l'ordre de s'assurer deux fois par jour que Napoléon se trouvait bien à Longwood. Le malheureux n'y parvenait pas. L'Empereur s'ingéniait à le décevoir. Souvent deux jours passaient sans que Nicholls l'eût aperçu. Ce jeu de cache-cache exaspérait Lowe qui à tout moment accourait de Plantation pour tancer l'officier. A la fin, il vint voir Montholon (2) et lui posa un ultimatum. « Bonaparte, oui ou non, persistait-il à refuser de voir l'officier d'ordonnance et le docteur ? »

(1) Il fut nommé officier d'ordonnance à Longwood le 5 septembre 1818. Il devait demeurer dans cet emploi jusqu'au 9 février 1820. Son *Journal* (L. P., 20.120) montre la patience, les ruses de Nicholls pour s'assurer de la présence de l'Empereur, il y réussit 286 fois sur les 421 jours où Napoléon, pour rendre inopérants les ordres de Lowe, s'enfermait chez lui. Il semble que le gouverneur eût pu se contenter de ces résultats.

(2) Le 3 octobre 1818.

Montholon, à l'opposé de Bertrand, tenait pour la conciliation et voulait à tout hasard se ménager la bienveillance de Lowe. Il dit que l'Empereur ne consentirait jamais « à se montrer comme un prisonnier ». Mais il niait qu'il se dérobat à la vue de Nicholls. La retraite de Napoléon était due vraiment à sa mauvaise santé (1). Le gouverneur ayant parlé d'O'Meara et dit que deux lettres, plus que suspectes, étaient parvenues pour lui à Sainte-Hélène depuis son départ (2), Montholon s'éleva contre toute idée d'une intrigue ourdie par les Français. L'Empereur n'avait jamais songé à s'enfuir. La conversation continuant, Lowe se plaignit de l'état d'esprit de Napoléon vis-à-vis des Anglais. Montholon en imputa la faute à Las Cases « qui avait travesti beaucoup de faits et noirci maints incidents ».

Le gouverneur revint souvent à Longwood durant le mois d'octobre (3). On s'expliqua sur tous les points en litige. Montholon réclamait contre l'arbitraire et l'inu-

(1) « J'essaie, disait Montholon à Lowe, de lui faire voir les choses sous un meilleur jour. Mais il s'emporte, me dit des choses très désagréables... Je suis loin d'approuver moi-même la vie qu'il mène, son refus de prendre de l'exercice, de se promener à cheval, de voir personne, même le docteur. Que diable! ne pas appeler un médecin quand on est malade, c'est se punir soi-même, c'est ridicule. Ce sont des niaiseries, de pures folies! Il est rarement levé plus de deux ou trois heures par jour. Il s'est tellement habitué à cela que c'est maintenant devenu une nécessité pour lui de rester longtemps au lit. Il affaiblit son corps, son sang s'épaissit, il décline journellement, son humeur devient sombre, son caractère s'aigrit. Mais que le beau temps revienne et je ne dis pas qu'il ne sortira pas dans le jardin comme par le passé. Voulez-vous qu'il sorte par la pluie pour se montrer! » (L. P., 20.124.)

(2) La *Lusitania* avait apporté le 19 septembre, sous plusieurs enveloppes adressées à des noms différents, dont celui du médecin Stokoë, deux lettres destinées à O'Meara. L'une était de Wm. Holmes, son correspondant de Londres, sans grand intérêt, l'autre de Balcombe qui annonçait que l'on pouvait s'attendre à un changement de ministère et qu'O'Meara serait soutenu... « Toutes les pierres seront retournées pour servir nos amis dans l'île. » Cette dernière lettre, bien malencontreuse, paraissait démontrer ce que Lowe avait toujours craint, à savoir que Balcombe, agent empressé de Longwood, était allé en Angleterre pour obtenir sa révocation.

(3) Neuf fois, du 5 au 24 octobre 1818. (L. P., 20.210.)

tilité des règlements. Lowe s'excusait sur les ordres de Londres, demandait qu'on considérât Nicholls comme un compagnon, plutôt qu'un gardien, protestait de son bon vouloir, insistait sur les promenades que Napoléon pouvait faire dans les endroits les plus riants de l'île, en prévenant une heure et demie à l'avance Nicholls et sans être accompagné. Montholon rapportait les paroles de son maître :

— Je sortirai, je monterai à cheval volontiers, j'en ai besoin, et je recommencerai la manière de vivre que j'ai suivie pendant les neuf premiers mois, mais avant tout il faut qu'on me rende confiance, que je voie un système arrêté, non sujet à des caprices, que je puisse dire : « Je ferai demain ce que j'ai fait aujourd'hui », que je puisse régler mes occupations et que la règle ne change pas d'un jour à l'autre, en un mot que l'ordre établi soit pour toujours fixé.

Lowe tenait bon. On lui reprocherait l'indulgence aussi bien que la rigueur. Il ne changerait donc rien à ses règlements. Ils étaient « sa base et sa loi. »

Tant de mots n'aboutirent à aucun accord. Ils ne le pouvaient, puisque de part et d'autre aucune satisfaction essentielle n'était offerte. Napoléon s'obstinait à écarter les médecins proposés par Lowe. Il refusait de se laisser voir par les officiers anglais. Le gouverneur de son côté maintenait ses exigences. La lutte engagée depuis plus de deux ans, avec pour enjeux la liberté, la santé de l'Empereur contre la vanité de Bathurst et la peur de Lowe (1), continuerait...

(1) Bathurst, le 28 septembre, avait insisté *formellement* sur la nécessité pour l'officier d'ordonnance de s'assurer deux fois par jour de la présence de Napoléon à Longwood. Il reprochait à Lowe d'avoir reculé devant l'exécution de cette mesure. Il déclarait par contre que si Napoléon acquiesçait à cet arrangement (il le connaissait bien peu !), Lowe pourrait admettre qu'il se promênât à pied, à cheval ou en voiture dans presque toute l'île sans être accompagné. (L. P., 20.124.)

IV

L'EUROPE ET NAPOLÉON

Napoléon par-dessus tout voulait éviter que l'Europe, occupée à se reconstruire, ne l'oubliât. Il fallait, pensait-il, que même à deux mille lieues d'elle, il lui restât présent par le souvenir, par les idées qu'il incarnait et qui de plus en plus, grâce à la réaction entreprise par la Sainte-Alliance, allaient se confondre avec les principes de liberté et de droit national issus de la Révolution. Douloureuses, ces trois années n'avaient pas du moins trahi cette attente. Même tombé, l'aigle laissait sur l'Europe une ombre. Il avait volé trop haut, trop loin : sa trace dans le ciel ne se refermait pas.

Captif au sud de l'Atlantique, il n'est plus rien qu'un homme gras et jaune, souffrant d'incommodités qui s'aggravent faute de soins, ou parce que les soins sont mauvais. Il voit autour de lui les dévouements qui se fatiguent, les fidélités qui se lézardent, et que seules les promesses d'argent recrépissent. En butte à de mesquins outrages, il vit solitaire et sans voix.

Et cependant un prestige sans exemple le hausse sur son gibet. De là, sa silhouette domine un monde qui croyait l'enterrer vivant. Elle obsède, par delà le filet des méridiens et des tropiques, les rois d'Europe, leurs ministres et ces nuées de scribes d'État qui grattent les traités pour en effacer son nom. Un éternuement de

Longwood fait pâlir Louis XVIII dans son fauteuil de podagre ; Bathurst se lève en sursaut la nuit, rêvant que le Convict s'est évadé, et Metternich, sous ses cheveux poudrés, se ride en songeant que de la mer pourrait de nouveau surgir celui qu'il a vendu et bafoué.

L'erreur capitale de l'Europe apparaît, d'avoir pour assurer son repos interné Napoléon, au mépris de ces lois non écrites qui obligent envers les vaincus. Elle n'a fait ainsi que servir sa gloire. Le prisonnier de Longwood occupe bien autrement les esprits que ne l'eût fait le gentleman-farmer de la campagne anglaise ou le planteur du Nouveau Monde. L'isolement où il a choisi de vivre est du reste à l'origine de beaucoup de faux bruits qui parcourent l'Europe et dont l'écho, revenant frapper les falaises de Sainte-Hélène, y soulève de longs étonnements. Stürmer pouvait écrire à sa cour : « On a débité en France et en Angleterre que M. de Montholon avait été pendu à bord d'un vaisseau anglais, le jour même où M^{me} de Sémonville, sa mère, avait donné un bal à Paris ; que M^{me} Bertrand était en prison à Londres, pour avoir cherché, à l'aide de l'argent que Bonaparte avait mis à sa disposition, à fomenter des troubles, à tramer des conspirations, et pour avoir même pris part en secret aux mouvements séditieux contre le gouvernement ; qu'il y avait eu à Longwood un incendie qui avait réduit en cendres tous les papiers de Bonaparte, et qui avait causé le plus grand désordre ; qu'un bâtiment américain avait été surpris avec une mauvaise intention sur l'île ; que le commissaire d'une grande puissance avait donné les mains à un projet d'enlèvement pour faciliter par son entremise des communications écrites et de clandestines correspondances ; que Sainte-Hélène à cette occasion avait été mise à feu et à sang (1)...

(1) Stürmer à Metternich, 4 juillet 1817. Le commissaire d'Autriche ajoutait : « Voici, mon prince, l'exacte vérité : M. de Montholon n'a pas encore recueilli le fruit de ses travaux, et M^{me} de Sémonville peut

Plus que partout ailleurs, c'est en Angleterre qu'on songe à Napoléon. Cette minorité de whigs, qui représentaient la vraie tradition britannique, celle du *fair play*, et qui, dès Plymouth, avaient condamné le cabinet Liverpool, n'avaient pas désarmé malgré l'échec de lord Holland. La question du traitement imposé à Napoléon était encore souvent discutée, avec vigueur, dans les revues, les journaux. Le *Morning Chronicle* avait pris ouvertement son parti contre Bathurst. Ce qu'on réclame, ce n'est pas tant la libération du prisonnier que le remplacement de Lowe et l'adoucissement des formes de la captivité. Certains pourtant demandent le rappel de Napoléon en Europe, dans un climat moins humide, dont sa santé ne pourrait souffrir.

Les politiques de l'opposition n'étaient pas seuls à s'intéresser à Napoléon. Il y avait aussi des poètes. Sur-tout l'un d'eux, le plus grand de ce temps, le plus ardent, le plus sonore : Byron. Il jetait d'admirables cris qu'ignora sans doute, sur son îlot noir, le prisonnier des Rois :

« Napoléon, conquérant et captif de la terre, tu la fais trembler encore ! Quand toute l'armée de la haine t'observe pour railler tes terreurs, tu souris, le front calme et résigné * . »

encore se donner le plaisir de faire danser chez elle. — M^{me} Bertrand continue à partager la prison de son maître, et ne s'y occupe qu'à élever ses enfants et à en augmenter le nombre. — Le feu a pris effectivement à Longwood, dans la cheminée du salon de l'ex-empereur ; mais on en a été quitte pour quelques moments de frayeur et une glace cassée. Il n'y a eu de désordre que dans la tête de Hudson Lowe, à qui elle faillit tourner lorsqu'on lui en porta la première nouvelle. L'apparition du bâtiment américain n'est qu'un conte dénué même de toute vraisemblance. Pour oser se présenter avec de mauvaises intentions sur l'île, il faudrait y arriver au moins avec cinq ou six vaisseaux de ligne. Pour ce qui regarde le commissaire d'une grande puissance, et les machinations secrètes et peu honorables qu'on lui attribue, on ne peut y voir que le résultat des conjectures que l'on a tirées de plusieurs événements, vrais ou supposés, arrivés en même temps. Une parfaite tranquillité a régné à Sainte-Hélène depuis que nous y sommes, et le bouleversement qu'on prétend avoir eu lieu n'est qu'une fiction. »

Il encensait le vaincu : « Les rois un jour rendront hommage à son nom, les chants des poètes, les leçons des sages le proclameront la merveille de l'univers. Tous les dieux s'abaisseront devant lui * . »

Témoignage d'une âme haute, capable, malgré les conseils de son sang, d'honorer, quel qu'il soit, un héros.

En France cependant, comme en Allemagne, comme en Autriche, la censure veille à ce qu'aucun journal n'imprime le nom du ci-devant Empereur. Silence absolu sur lui, sur Sainte-Hélène. En revanche, les pamphlets favorisés par la police foisonnent, représentant Napoléon en posture grotesque. Il robinsonne dans son île avec des négresses, tyrannise ses derniers compagnons, se fait mettre à la raison par les Anglais que dégoûtent ses propos vulgaires. Des caricatures très nombreuses l'insultent basement : « Napoléon se rend et ne meurt pas. » — « L'étouffoir impérial. » — « Tenez-le bien ! » — « Le diable l'emporte ! » — « Souhait de la France. » — etc. Toute la vilénie humaine... Il faut dire que dans cet acharnement, libellistes et dessinateurs français montrèrent le plus d'impudeur.

Alors que s'écrasaient sur le sol les dernières de ses espérances, lui parvint aux premiers jours de 1819, comme le salut suprême du plus grand de ses opposants, un article du *Conservateur* où Chateaubriand avait écrit :

« Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continents ; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne peut se remuer sur son rocher que nous n'en soyons avertis par une secousse ; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde ; sa seule présence sur le rivage américain de

l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé (1). »

Dignes de lui, ces mots de l'écrivain qui l'avait détesté d'accaparer le siècle, mais qui l'admirait au fond de ses os et que lui-même avait estimé, le touchèrent. Il dit à Montholon :

— Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré, ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie (2)...

Le vieux René devait payer ces éloges dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* par les pages consacrées à la mort de Napoléon, les plus nobles que sur elle on écrira jamais.



Les publications relatives à la captivité de l'Empereur se succédaient à courts intervalles, cheminant par tout le continent, sous le pourchas des policiers. D'abord une traduction française des *Lettres* de Warden (3) avait paru à Bruxelles (4). Les avaient suivis le *Manuscrit de Sainte-Hélène*, l'*Appel* de Santini, la *Remontrance* de Montholon, les *Observations sur le discours de lord Bathurst*. L'impression produite était forte. Napoléon

(1) 17 novembre 1818. *Le Conservateur*, I, 333.

(2) Auparavant, Napoléon avait parlé de Chateaubriand en termes durs (*O'Meara*, 30 avril 1817-28 janvier 1818 ; *Mémorial*, 1^{er} juin 1816 ; *Neuvième Lettre du Cap*.)

(3) A la demande de Bathurst, Warden avait été rayé de la liste des chirurgiens de la marine britannique « pour avoir osé défendre Buonaparte ». Réintégré par la suite, il devint chirurgien des arsenaux de Sheerness et de Chatham. Il était des familiers de Holland House. Il mourut en 1849, âgé de 72 ans.

(4) En 1817, chez T. Parkin, « éditeur du *Philantropiste* ». Quelques mois après la publication belge, l'imprimeur Gide fils en éditait à Paris une contrefaçon.

s'en trouve encouragé. Par O'Meara, par Balcombe, par d'autres voies encore, il envoie à Londres factums, notes, explications qui, adressés surtout à l'éditeur Ridgway, portent son apologie devant le public, le font juge du procès que du sommet de son récif il intente à ses vainqueurs. Ce sont les *Lettres du Cap* (1), réplique à l'ouvrage de Warden, c'est le *Manuscrit de l'île d'Elbe* *, ce sont les *Lettres de Sainte-Hélène* **, enfin ce sera l'opuscule intitulé : *Le Manuscrit de Sainte-Hélène est-il de Napoléon* *** ? Discussion logique, récit varié, anecdotes vivantes, style clair et entraînant, avec de ci de là les déclamations goûtées par ce temps, mais aussi des pages d'une mâle éloquence, tous ces libelles qu'emporte vers l'Europe le souffle de l'alizé gardent la marque du maître, la griffe du lion.

Il proteste, il menace, il argumente. Son instinct de publiciste-né l'engage en des controverses sans fin. Bertrand, comme naguère Gourgaud, les blâme. Comment le grand Empereur peut-il se colérer contre un Lowe, rédiger des factums, chicaner sur des égards, des aliments, sur un peu plus d'espace autour de ses murs ? Ah, c'est que Napoléon espère encore, et qu'il souffre, et qu'il garde dans ses quarante-neuf ans trop de vigueur pour s'abandonner sans un long et dernier combat !

Pour auxiliaires, il a, dans l'automne de cette année 1818, les trois hommes si différents d'esprit et de visées, mais qui ayant tous trois vécu dans son intimité à Sainte-Hélène, peuvent maintenant devant l'Europe lui prêter témoignage : Las Cases, Gourgaud, O'Meara.

Las Cases, après l'odyssée qui l'a ballotté de Sainte-Hélène au Cap, du Cap à Londres, de Londres à Francfort, la France lui demeurant interdite, s'est institué le

(1) *Lettres du Cap de Bonne-Espérance*, « en réponse à M. Warden avec des extraits du grand ouvrage en préparation sous la direction de Napoléon » ; Ridgway 1817. Elles firent beaucoup de bruit dans la presse — le *Times* à lui seul leur consacra quatre articles — mais n'eurent aucun succès de vente. Aussi ne seront-elles traduites en français que deux ans plus tard.

représentant occulte de Napoléon. Son intérêt y est engagé, son honneur et un dévouement dont même son départ de Longwood ne peut faire douter. Il porte dans ce nouveau rôle ardeur et maladresse. Qu'il assassine Liverpool, Bathurst de ses interminables lettres, le Parlement anglais d'un plaidoyer de dix-sept pages, n'importe. Mais il s'adresse à Metternich avec trop de confiance et, ce qui est grave, au tzar Alexandre avec trop de familiarité. Par son torrentiel verbiage, il risque de l'indisposer et l'indispose en effet.

Son activité est presque aussi dangereuse quand elle vise la famille de l'Empereur. Il écrit à Marie-Louise et lui envoie des cheveux de Napoléon, sans recevoir bien entendu de réponse. Il écrit à M^{me} Mère pour lui donner des nouvelles de son fils, l'entretenir de sa santé, de ses besoins. Il écrit à Lucien, à Joseph, à Pauline, à Louise, à Jérôme, à Élisabeth, à Caroline, à Hortense, pour exciter leur pitié, ranimer leur affection qu'endort la distance, que détournent leurs soucis personnels (1).

Ses lettres aux Bonaparte, lues par toutes les polices d'Europe, faisaient état d'espérances qui devaient irriter les souverains (2). Avec les plus loyales intentions il indiquait qu'il avait des nouvelles de Sainte-Hélène par des voies cachées. Il assurait que l'Empereur avait de l'argent et que sa santé s'améliorait. « Le mal de foie avait diminué et il avait repris beaucoup de forces (3). »

(1) De même enverra-t-il à Bertrand, par l'entremise obligée de Goulburn les premières informations détaillées que Longwood ait reçues sur les proches de Napoléon. Ses lettres ne parvinrent pas toutes à Sainte-Hélène. Mais par celles que le cabinet anglais laissa passer, Napoléon sut l'essentiel de ce qui concernait sa famille. jusqu'au 19 mai 1818. date à laquelle Las Cases écrivit à Longwood pour la dernière fois. Les yeux malades, accablé de maux de tête, il renonça dès lors à tout travail suivi. La famille Bonaparte, à qui ses excès de zèle avaient déplu, le consultera pourtant encore quelquefois.

(2) Emporté par son emphase, il écrivait : « L'Empereur est bien mal sur son terrible rocher. Il y est assailli de la haine de ses ennemis, mais au milieu de leurs efforts, il s'y montre encore et y demeure leur maître. » *A Élisabeth*, 18 mars 1818.

(3) *Au Dr Cailliot*, 15 octobre 1818.

Aveu peu fait pour obtenir le rappel de Napoléon en Europe, et qui sur les mesures des Alliés ne devait pas avoir moins de conséquences que les bavardages de Gourgaud.

Celui-ci était parti pour l'Angleterre nanti d'une lettre de Montchenu pour le marquis d'Osmond, ambassadeur de France à Londres. Arrivé le 8 mai, il vit Goulburn, puis Osmond et l'ambassadeur russe Lieven (1). Comme il l'avait fait à Sainte-Hélène, il parla trop. Encore plein de rancœur contre Longwood, excité par des interlocuteurs si intéressés à ce que Napoléon fût bien portant et que la rigueur de sa surveillance se justifiât, il se laissa aller à des confidences regrettables (2). Il espérait alors inspirer assez de confiance au gouvernement français pour être réintégré dans les rangs de l'armée. Il est bientôt détrompé. A ce moment, il rencontre quelques officiers bonapartistes réfugiés à Londres. Avec eux il oublie ses griefs, se retrempe dans son culte pour l'Empereur. Il met au net le manuscrit qu'il a emporté sur la *Campagne de 1815* (3) et le publie sous son nom, dont on saura bien qu'il en voile un plus grand. Il envoie à Marie-Louise une lettre la suppliant d'intercéder près des souverains alliés qui vont se réunir à Aix-la-Chapelle, pour obtenir qu'ils abrègent le supplice de Napoléon (4). Il s'adresse enfin au Tzar et l'empereur d'Autriche. Ser-

(1) Goulburn à Bathurst, 10 mai 1818. L. P., 20.123. Osmond à Richelieu, 12 mai. Lieven à Capodistria, 13 mai, à Balmain, 21 mai. Ces deux dernières lettres, comme celles d'ailleurs que Gourgaud va adresser aux empereurs de Russie et d'Autriche, détruisent entièrement la théorie de la « mission ».

(2) Pas plus d'ailleurs que Las Cases ne l'a déjà fait et sur les mêmes points : santé, communications occultes, argent. La lettre d'Osmond en donne le ton général.

(3) Publié presque en même temps à Paris, chez Mongie et à Londres, chez Ridgway. Les éditions s'en multiplièrent.

(4) 25 août 1818. La lettre fut reproduite par de nombreux journaux anglais. Gourgaud l'envoya à Marie-Louise, reliée dans un exemplaire de la *Campagne de 1815*, afin de la dérober à la surveillance de Neipperg. Marie-Louise ouvrit-elle le volume et lut-elle la lettre ? On ne sait. Cette pièce émouvante fut vendue après sa mort. M. Robert Chantemesse la possède aujourd'hui.

vant dès lors résolument la politique de Longwood, il mande au premier que la « santé de Napoléon s'épuise et se consume... On l'accable de rigueurs inutiles à la sûreté de sa détention... On l'a placé sous la garde d'un homme qui le fait mourir à coups d'épingles (1). » Au second il déclare : « Il succombera bientôt, cela est sûr. Lui-même le désire, il voit avec joie les symptômes de dépérissement devenir de jour en jour plus nombreux : il ne dort plus. » Et il invoque l'intervention de François au Congrès (2).

Aussitôt le cabinet britannique, lui appliquant l'*Alien Bill*, fait expulser Gourgaud, qui gagne Hambourg et entre en rapports avec le prince Eugène. Désormais sa conduite ne mérite que des éloges. Il est de nouveau tout à Napoléon (3).

Dernier « missionnaire de Sainte-Hélène », O'Meara, arrivé en Angleterre, avait adressé aux lords de l'Amirauté, ses chefs, un long acte d'accusation contre Lowe. Allant trop loin dans sa haine, il ne craignait pas d'y répéter ce qu'il avait déjà dit à son escale à l'Ascension (4), que le gouverneur, à plusieurs reprises depuis mai 1816, lui avait avec intention parlé du « grand bienfait que serait pour l'Europe la mort de Napoléon Bonaparte (5). » A bon droit les lords navals trouvèrent l'imputation scandaleuse ; ils révoquèrent O'Meara (6).

(1) 2 octobre 1818.

(2) 25 octobre 1818. Les deux lettres se trouvaient en minute dans les papiers de Gourgaud. M. Fréd. Masson n'y a voulu voir que des projets. Nous avons, au contraire, toutes raisons de penser qu'elles ont été expédiées à leurs destinataires.

(3) Gourgaud rentra en France en mars 1821, quelques semaines avant la mort de l'Empereur.

(4) Aux officiers et médecins de marine Blackwood Hall, Malcolm et Cuppage. Il leur déclara que Lowe avait essayé de l'engager à « le défaire » de Napoléon. (*L. P.*, 20.125.) L'imposture d'O'Meara n'est pas douteuse. Jamais Lowe n'eut telle pensée. Il avait lui-même le plus grand intérêt à la survie de son prisonnier. Et il était parfaitement incapable d'un crime, même d'État.

(5) 28 octobre 1818.

(6) Le 2 novembre 1818.

L'Irlandais n'était pas homme à se résigner. Il protesta dans le *Morning Chronicle*, puis l'année suivante dans un volume où s'engageant à fond contre Lowe, et faisant de cet agité, de cet anxieux, un tortionnaire et un criminel, il commencera de le déshonorer aux yeux mêmes de sa nation (1).



Dans l'esprit de Napoléon, les revenants de Sainte-Hélène, pour obtenir son internement à Malte ou en Angleterre, ou tout au moins le changement de gouverneur, devaient conjuguer leurs efforts avec ceux de la famille Bonaparte. Il la savait appauvrie, dispersée, épiée par les souverains, mais il savait aussi que plusieurs de ses membres disposaient encore de larges ressources ; oubliant combien certains s'étaient déjà montrés à son égard indifférents ou ingrats, il comptait que son « clan » s'unirait pour éveiller en sa faveur la pitié des peuples et peser sur la volonté des Rois.

En 1818, à trois ans du désastre, dans quelle situation exacte, quels sentiments, sont les proches de Napoléon ?

Madame Mère, depuis qu'elle a trouvé refuge à Rome, sous la protection généreuse de Pie VII, a repris son rôle ancien de chef de la famille. Installée au sombre palais Falconieri (2), cette femme de petit savoir, mais

(1) *Relation des événements arrivés à Sainte-Hélène depuis la nomination de sir Hudson Lowe comme gouverneur.* Londres. Ridgway, 1819. Paris. Chaumerot, juillet 1819. Lowe demanda des poursuites à Bathurst qui lui conseilla de patienter.

Soucieux de ses intérêts autant que de sa haine, O'Meara entreprit la même année un voyage de « recouvrements ». Le prince Eugène acquitta le bon de cent mille francs que lui avait donné Napoléon. Madame Mère lui accorda une pension annuelle de 8.000 francs. Le médecin essaya en vain d'atteindre Marie-Louise à Parme.

(2) Elle le quitta en mars 1818 pour habiter place de Venise le palais Rinuccini. Ame admirable, Pie VII témoigna à Madame Mère une estime et une sympathie constantes. Assez souvent, se promenant dans la campagne romaine, son carrosse rencontrait la voiture à livrée verte de la mère de Napoléon. Car si elle avait pris le deuil pour ne plus le quitter, elle avait gardé l'ancienne livrée impériale.

d'un cœur à porter les extrêmes de la fortune, guide, soutient, morigène ses enfants. Riche, elle les secourt, non sans se faire un peu tirer l'oreille. En quoi elle a raison, car des gaspilleurs comme Lucien, Jérôme et Caroline auraient tôt fait de la ruiner. Or elle entend garder le gros de son bien pour Napoléon, s'il en a besoin.

— Tout, répète-t-elle, appartient à l'Empereur, de qui je tiens tout.

D'instinct, toujours elle a préféré celui de ses enfants qu'elle sait le moins heureux. Longtemps ç'a été Lucien. A présent c'est Napoléon. Elle serait à Sainte-Hélène si Napoléon l'avait permis. Fesch, son demi-frère, qu'elle aime trop, mène ses affaires. Archevêque, cardinal par la grâce de son neveu, il ne lui porte qu'une tiède amitié. Il n'eût pas demandé mieux que de se rallier aux Bourbons si Louis XVIII lui eût laissé son diocèse (1). Obligé de vivre à Rome, et tombé dans une dévotion mystique, le cardinal n'en amasse pas moins argent et tableaux. Son ascendant sur sa sœur, sur ses neveux, ne lui sert qu'à les détacher de Napoléon. Peut-être en est-il encore jaloux, peut-être aussi n'est-il qu'un sot, mais à coup sûr ce mulot de Corse et de Suisse n'est fidèle qu'aux pouvoirs heureux.

L'ancien roi d'Espagne Joseph, passé aux États-Unis avec ses archives, ses pierreries et ses millions, vit de

Pie VII, avec simplicité, descendait, allait à la portière, saluait Madame Letizia et, faisant avec elle quelques pas sur la route, lui demandait

— A-t-on reçu des nouvelles de notre bon Empereur ?

(1) *Fesch à Louis XVIII*, 10 juillet 1815. « Votre Majesté ne craindra pas, je l'espère, que des affections personnelles puissent m'empêcher jamais de remplir les devoirs d'un évêque et me faire manquer aux engagements que j'aurais contractés. »

Le Roi, par Fouché, lui fit envoyer ses passeports pour Rome. Ce qui n'empêcha point Fesch d'adresser à Louis XVIII, aux grandes fêtes, des félicitations d'une platitude singulière. Il s'était entêté, malgré les efforts du gouvernement royal et de Consalvi, à ne point se démettre de l'archevêché de Lyon. C'est en 1823 seulement qu'on y put nommer un administrateur apostolique.

façon magnifique à Philadelphie l'hiver, à Point-Breeze l'été, entouré d'une petite cour (1). Il a reçu des nouvelles de son frère par Archambault et Rousseau, qui, après leur renvoi de Sainte-Hélène, se sont rendus près de lui, par sa femme Julie qui a vu Las Cases, par Las Cases lui-même, par Bertrand qui a accredité près de lui Balcombe pour l'acheminement d'une correspondance régulière (2) ; enfin par O'Meara qui lui a transmis un petit billet de l'Empereur (3).

Napoléon connaissait Joseph ; il ne lui demandait pas de grands efforts, seulement la publication des lettres des souverains. Joseph ne les retrouve point et ne s'en soucie guère. Il accueille avec bienveillance les deux serviteurs de Longwood, leur donne cinq années d'avance de leur pension ; il envoie mille livres sterling à Las Cases, autant à O'Meara, autant à Stokoë, qu'il attachera à sa maison pour un temps, après 1821. Là se borneront ses soins. Certes il plaint l'Empereur, mais il est trop occupé de son bien-être pour s'associer même de loin au malheur d'un frère qu'en somme, après des bienfaits inouïs et regrettables, il n'a ni compris ni vraiment aimé.

Lucien, désigné par les Cent Jours à la défiance des Alliés, a su rentrer dans la faveur du Pape. Et par elle dans sa position de prince romain à la fois opulent et endetté, rimant de mauvais poèmes, fouillant ses domaines pour en tirer des antiques, recevant beaucoup

(1) Regnault de Saint-Jean d'Angély, Arnault, Grouchy, Réal, Lakanal étaient ses principaux familiers.

(2) 15 mars 1818. Balcombe était désigné sous le pseudonyme de « M. Bale ».

(3) Ce billet est daté du 26 juillet 1818. On ne s'explique pas qu'O'Meara ne l'ait envoyé à Joseph qu'un an après (31 juillet 1819). Joseph avait fait passer à Sainte-Hélène un certain nombre de lettres ; nous ne connaissons l'existence de plusieurs que par le *Journal de Gourgaud*. Une première, écrite en juillet 1816, arriva le 11 mars 1817. Une autre en mai de la même année. Une lettre de février 1818 parvint à Longwood par l'intermédiaire d'un Américain nommé Feldman. La dernière semble avoir été celle du 9 mai 1820, qui avait trait surtout aux lettres des souverains. Elle ne parvint à Longwood qu'après la mort de l'Empereur.

et faisant presque chaque année des enfants à sa femme dont il reste entêté. Au printemps de 1817, il a voulu rejoindre Joseph en Amérique, mais l'Europe s'y est opposée et Lucien s'est terré à Canino, occupé de travaux champêtres. Quand il reçoit les lettres de Las Cases, il se déclare prêt à partir pour Sainte-Hélène, avec ou sans sa famille. Est-il sincère ? Peut-être. D'imagination fougueuse, goûtant fort la publicité, ce beau geste le tente. Las Cases en son nom demande au ministère anglais l'autorisation d'entreprendre le voyage. Bathurst se refuse. C'est, déclare-t-il, à la Sainte-Alliance d'en décider. Il sait bien que la Sainte-Alliance n'y consentira pas.

Jérôme presque en même temps fait une démarche analogue. Il s'adresse directement au Prince-régent, se soumettant d'avance, comme l'avait fait Lucien, « aux mesures de surveillance et de sûreté jugées nécessaires par le gouvernement britannique ». Sa femme, la bonne Catherine, écrit aussi. Ils n'obtiennent qu'une sèche fin de non-recevoir.

Pauline s'est séparée de Borghèse par un arbitrage avantageux. Dans la charmante villa Paolina, perdue parmi les fleurs, elle vit abritée et galante, recevant beaucoup d'Anglais par politique, car elle entend ménager chez l'ennemi même des alliés à Napoléon. Son sigisbée en titre est le marquis de Douglas, fils du duc d'Hamilton, fervent napoléonien, qui a visité l'Empereur à l'île d'Elbe. Avec lui ou avec lord Kensington, elle va aux eaux de Lucques, aux bains de Livourne. Le plaisir ni la maladie, car trop de désordres ont ruiné sa santé, ne l'empêchent de penser à son frère, d'espérer son retour et d'être prête à lui tout sacrifier.

Louis, valétudinaire aigri, en guerre contre sa famille, n'a pour Napoléon que de la haine. Élisabeth pense à sa fortune (1), à ses enfants. Elle vit à Trieste en grand

(1) Elle laissera à sa mort quatre cent mille livres de rente (4 millions d'aujourd'hui), sans compter les objets d'art et les bijoux.

luxe, sans oublier pourtant de pleurer misère. Caroline mène en Autriche une existence difficile, Hortense réfugiée en Suisse, à Arenenberg, se débat contre son mari. Toutes deux restent dévouées à l'Empereur, mais pour lui ne peuvent guère. Eugène pourrait beaucoup. N'est-il pas gendre du roi de Bavière, ami du Tzar ? Mais il s'est mué en prince allemand. Duc de Leuchtenberg, Altesse Royale, il jouit d'une fortune qui passe deux millions de revenus. Il paiera sur les fonds qu'il a de l'Empereur les sommes qu'on lui demande, mais ne donnera rien de plus. Bien décidé à ne pas se compromettre, à ménager l'avenir des siens, à défendre ses écus, ce brave sous-ordre, qui n'a brillé jamais que par l'obéissance, réussit à oublier qu'il est le fils adoptif de Napoléon. Empressements vis-à-vis du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, humilité près du Tzar, courbettes répétées vers les Bourbons, rien ne lui coûte. De tous les proches de l'Empereur, avec le moins d'excuses, il est le plus ingrat.

S'ils ne peuvent par la présence alléger l'exil du proscrit, du moins ses parents peuvent-ils par leurs envois adoucir sa position matérielle. Madame Mère à elle seule aurait les moyens d'y subvenir. Mais elle entend que toute la famille participe. Politique et économie mêlées. Las Cases, devenu trésorier en même temps que secrétaire d'État des Bonaparte, réunit leurs cotisations (1). Les fonds recueillis couvriront les traites tirées par Bertrand, à raison de 12 ou 15.000 francs par mois.

Mais Eugène reçoit alors de Longwood des instructions précises de l'Empereur (2) pour l'emploi de son dépôt. D'abord Eugène remboursera les 100.000 francs prêtés par Las Cases, puis il mettra à la disposition de

(1) 65.000 francs de Madame Mère ; 25.000 de Joseph ; 21.000 d'Eugène ; 15.000 de Jérôme. Les autres se firent prier et finalement ne donnèrent rien.

(2) Bertrand au prince Eugène, 15 mars 1818.

Napoléon les 12.000 francs par mois nécessaires à ses besoins personnels. Las Cases n'a plus qu'à renvoyer aux Bonaparte leurs contributions, ce qu'il fait (1). Désormais Madame Mère se contentera d'expédier directement à Sainte-Hélène des caisses de livres, de vêtements, de vins, de café.

Les Bonaparte vont-ils s'en tenir à ces faibles dons, à ces vellétés de départ ? Non pas. Catherine, femme de Jérôme, et Hortense ont eu l'idée d'une requête collective aux souverains. Las Cases, par crainte de voir diminuer son rôle, la déconseille. Il endoctrine Madame Mère qui, à l'écart de ses enfants, copie une supplique qu'il lui a fait tenir et dont le tour pompeux ne saurait toucher (2).

Louis écrit de son côté (on se demande en quels termes). Les autres — et Catherine s'en plaignit à sa belle-mère avec force — attendant de signer la même pétition, restèrent muets. Mais Las Cases ne perdit pas l'occasion d'un bruit personnel et lui-même annonça aux souverains et à lord Liverpool que la santé de l'Empereur s'aggravait et qu'il était sans médecin (3).

De son côté, Eugène avait adressé au Tzar une lettre molle où il appelait son intérêt sur « le sort de celui qui avait été l'époux de sa mère, son guide dans la carrière des armes et de l'administration » ; puis il se posta sur son passage à Morgentheim, comme il revenait du Congrès, et lui parla un peu de Napoléon, davantage de soi-

(1) Il gardera cependant les 65.000 francs de Madame Mère, sur lesquels il avait déjà payé 55.000 francs de traites tirées par le grand-maréchal. Fesch, au lendemain de la mort de Napoléon, lui réclamera durement le reliquat.

(2) « Sires. Une mère affligée au-dessus de toute expression a espéré, depuis longtemps, que la réunion de Vos Majestés lui rendrait le bonheur. Il n'est pas possible que la captivité prolongée de l'empereur Napoléon ne prête pas l'occasion de vous en entretenir et que votre grandeur d'âme, votre puissance, les souvenirs des événements passés ne portent Vos Majestés à vous intéresser à la délivrance d'un prince qui a eu tant de part à leur intérêt et même à leur amitié... etc. (29 août 1818).

(3) 10 et 13 novembre 1818.

même. Ayant agi plus par respect humain que par conviction, il était résigné d'avance à n'obtenir rien.

Les souverains, en arrivant à Aix-la-Chapelle, étaient décidés à maintenir la détention de Napoléon. Un an plus tôt n'avaient-ils pas déjà fait au Pape, implorant leur pitié, l'affront de le laisser sans réponse (1) ? La guerre de libelles que de sa geôle mène inlassablement Napoléon les inquiète, les blesse, réveille leurs colères. Moins que jamais ils veulent rapprocher de l'Europe cet incorrigible amasseur d'orages. Et plus que tous ses confrères à couronne, le tzar Alexandre est disposé à la rigueur. Indifférent aux souffrances de son ancien allié pour qui il n'avait éprouvé jadis qu'une sympathie d'intérêt, il tient à présent à n'être plus soupçonné de faiblesse vis-à-vis de Napoléon. Ce sont ses envoyés qui déposeront sur le bureau du Congrès un projet de résolution (2) tendant, non pas comme on l'a répété par système, à rendre plus dure sa captivité, mais à en confirmer le principe et à encourager l'Angleterre et ses agents à mener bonne garde. Napoléon, qui représente « le pouvoir de la Révolution concentrée dans

(1) Le 6 octobre 1817, Pie VII avait prié son secrétaire d'État, le cardinal Consalvi, très hostile aux Bonaparte, d'intercéder près du Prince-régent en faveur de Napoléon. Sa lettre, fort belle, vaut d'être citée presque entière. C'est le cœur du pontife qui parle. Nous sommes loin ici de la phraséologie d'un Las Cases.

« Nous devons nous souvenir tous les deux, écrivait le pape à son ministre, qu'après Dieu, c'est à lui principalement qu'est dû le rétablissement de la Religion dans le grand royaume de France. La pieuse et courageuse initiative de 1801 nous a fait oublier et pardonner les torts subséquents. Savone et Fontainebleau ne sont que des erreurs de l'esprit ou des égarements de l'ambition humaine : le Concordat fut un acte chrétiennement et héroïquement sauveur.

« Ce serait pour notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut être un danger pour quelqu'un ; nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne. »

Consalvi, bon gré mal gré, écrivit au Régent d'Angleterre qui n'accusa pas même réception.

(2) Probablement rédigée par l'ennemi de Napoléon, Pozzo di Borgo, cette pièce capitale, datée du 13 novembre 1818, figure au tome 1804 des Archives des Affaires étrangères. Il a été publié pour la première fois par Hanns Schlitter, *Kaiser Franz und die Napoleoniden* (1898).

un individu », est le « prisonnier de l'Europe ». L'Angleterre l'a traité avec douceur et libéralité. Sa captivité serait moins pénible encore « s'il n'exigeait pas d'être considéré comme un souverain. Il rejette les facilités qui lui sont offertes pour se distraire... Il se dit malade et il refuse la visite d'aucun autre médecin que celui qui était devenu son complice, et qui même n'a jamais pu certifier que le général Buonaparte fût travaillé d'aucune indisposition sérieuse ou apparente dont quelques jours d'exercice ne le délivreraient complètement. » Les autres plaintes de Napoléon touchant sa résidence, son train de vie, sont « aussi fausses que puériles. Elles ne sont présentées à la curiosité et à la malignité que comme un moyen de plus pour réveiller l'intérêt de ses partisans ». La note vise ensuite les publications dues aux émissaires de Napoléon. Les membres de la famille Bonaparte « fournissent l'argent et maintiennent par des correspondances cette sourde activité qui travaille encore les esprits... » Prenant prétexte des « révélations » de Gourgaud, le mémoire déclare que « Napoléon n'excite envers le gouverneur de Sainte-Hélène toutes les tracasseries dont il le fatigue que pour mieux cacher ses véritables desseins... Le projet d'évasion a été agité par les gens attachés à sa suite et il aurait été exécutable si leur chef n'avait mieux aimé le différer ».

Aussi la Russie demande-t-elle que Napoléon « qui s'est mis hors la loi des nations » y demeure, que les précautions prises par l'Angleterre soient approuvées, que tous les Bonaparte soient astreints aux résidences qui leur ont été assignées, qu'enfin « les correspondances et envois d'argent entre l'Europe et le prisonnier de Sainte-Hélène qui ne seraient pas soumis à l'inspection des autorités anglaises soient regardés comme attentatoires à la sûreté publique ».

Une semaine plus tard, le 21 novembre, le Congrès adopte sans discussion et à l'unanimité les propositions russes. Les souverains affirment leur volonté commune

de faire tomber les illusions nées des débats anglais, des publications de presse, des démarches de la famille et des amis du vaincu. Carte blanche est donnée à l'Angleterre et à sir Hudson Lowe. *Napoléon ne sera pas traité avec plus de rigueur*, mais il restera à Sainte-Hélène, sans espoir désormais de voir lever son écrou ou transférer sa prison. Tous ses efforts depuis trois ans ont ainsi été vains. La chaîne qu'il a essayé de rompre est reforgée. La pierre de sa tombe n'était que posée, on la scelle. La Sainte-Alliance ne croit pas à sa maladie. Elle ne croit pas à sa détresse matérielle et morale. Elle ne veut croire qu'à son indomptable esprit de revanche. Napoléon représente à ses yeux la Révolution, la liberté, le droit populaire, tout ce qu'elle redoute et déteste. Comment avait-on pu espérer que, l'ayant en ses mains, elle le délivrerait ?

CINQUIÈME PARTIE

NAPOLÉON VAINCU

I

LE DÉPART DE M^{me} DE MONTHOLON

Allant vers Sainte-Hélène, les nouvelles du Congrès voguaient encore aux parages du Sénégal quand, pour la première fois, la santé de Napoléon parut gravement atteinte.

Depuis le mois d'octobre, sa mine était mauvaise. Nicholls, à plusieurs reprises, l'a noté dans son *Journal* (1). Mais l'Empereur ne se plaignait pas et montrait même de la bonne humeur.

Le 1^{er} janvier 1819 il demeura dans sa chambre, sans s'habiller. Ses jambes étaient plus enflées que d'ordinaire. Le 6, tandis qu'il dictait à Montholon, il s'évanouit. Le 16 il fut mal de nouveau (2). Depuis plu-

(1) 10 octobre 1818 : Nicholls vit Napoléon « à la fenêtre de sa chambre, un mouchoir autour de sa tête, en robe de chambre... Il causa longuement avec M^{me} de Montholon et les enfants. Son visage était cadavérique... » (L. P., 20.120.)

(2) Au dire de M^{me} de Montholon. Toutefois Nicholls écrivait le 16 dans son *Journal* : « Levé de bonne heure, Napoléon est descendu dans son jardin et s'est promené, regardant les quelques moutons

sieurs jours Bertrand et Montholon le pressaient de faire appel à Stokoë, chirurgien du *Conqueror*. Napoléon le connaissait : O'Meara, dont il était l'ami, le lui avait présenté (1) et le médecin ne lui déplaisait pas. Il avait même consenti à ce qu'il fût appelé en consultation par O'Meara, le 10 juillet. Stokoë, par crainte d'attirer sur soi la rancune du gouverneur, avait alors décliné l'invitation (2).

Dans la nuit du 17 janvier, entre minuit et une heure, Napoléon fut frappé d'une sorte de coup de sang et perdit connaissance. Bertrand, ne pouvant recourir à Verling, puisque l'Empereur l'avait défendu, demanda d'urgence Stokoë par l'intermédiaire de Nicholls (3). Le chirurgien arriva à sept heures du matin. Après s'être mis au bain, l'Empereur dormait. Stokoë attendit son réveil.

Comme il causait avec Montholon, celui-ci lui proposa de devenir médecin en titre de l'Empereur, à des conditions qu'il avait fixées sur une note, en tout semblables à celles qu'avait jadis acceptées O'Meara (4). Stokoë réfléchit, voulut se récuser, puis sur les instances de Bertrand et de Montholon céda, à la condition qu'il obtiendrait l'autorisation de l'amiral.

A onze heures il fut introduit. L'Empereur avait la face rougie et se plaignait de sa vieille douleur au côté droit. Stokoë l'ausculta et sans hésiter diagnostiqua

qui sont devant la maison sur la pelouse. Il est allé jusqu'à la porte et avec un télescope a regardé les nouveaux bâtiments. Saint-Denis (Aly) était près de lui. »

(1) Le 10 octobre 1817, dans le jardin de Longwood. La conversation eut lieu, comme presque toujours, en italien. On disait que Stokoë devait épouser Jane Balcombe. Napoléon en parla à Balcombe qui démentit. Stokoë avait été blâmé par l'amiral Plampin « d'avoir parlé au général Buonaparte sans permission préalable. »

(2) O'Meara à Gorrequer, 10 juillet 1818. L. P., 20.123.

(3) Bertrand à Stokoë, L. P., 20.125. La lettre portée à Lowe, puis à Plampin par un dragon, atteignit Stokoë peu après cinq heures. Il fit aussitôt diligence. Tout ce que dit à ce sujet Montholon (II, 321) est d'une volontaire fausseté.

(4) L. P., 20.125. Ce document fut soumis aussitôt par Stokoë à Plampin et par Bertrand à Lowe. Son libellé n'avait donc rien de clandestin.

l'hépatite. Il l'indiqua formellement dans un bulletin qu'il remit à Bertrand (1), et fut rendre compte à Plampin avant de regagner son bord.

Le soir, l'Empereur éprouvant de nouveaux malaises, Bertrand appela Stokoë (2). Sous des torrents de pluie, à la lueur d'une lanterne, le médecin gravit les lacets qui menaient à Longwood. Il arriva à 5 heures et demie du matin et demeura près de Napoléon toute la journée (3). Presque aussitôt Gorrequer avisait Nicholls que l'amiral ne pouvait se passer des services de Stokoë sur le *Conqueror*. Le gouverneur permettait toutefois que Napoléon eut recours à ses soins, mais avec l'assistance de son confrère Verling. Napoléon n'acceptant pas Verling, c'était lui refuser Stokoë.

Lowe ne voulait pas que l'ami d'O'Meara devînt médecin ordinaire de Longwood. Il ne croyait pas que la maladie de Napoléon fût dangereuse. Surtout il n'admettait pas que cette maladie fût une hépatite (4). Il était

(1) « Appelé à visiter Napoléon, je l'ai trouvé dans un état de grande faiblesse, se plaignant d'une forte douleur du côté droit, dans la région du foie, et d'élançements dans l'épaule droite... En raison de la tendance du sang à affluer vers la tête, il sera indispensable qu'un médecin demeure près de lui, afin de lui porter secours au cas d'un retour des symptômes alarmants, et aussi pour traiter de façon journalière l'hépatite chronique indiquée par les dits symptômes. (L. P., 20.125. Traduit sur l'original.)

(2) Bertrand à Stokoë. 17 janvier, 9 heures du soir. Ce soir-là Montholon vint à Plantation avec Nicholls demander à Lowe sa réponse sur l'établissement à demeure de Stokoë à Longwood. Le gouverneur, défiant, réserva sa décision. (Minute Gorrequer, 17 janvier. L. P., 20.125.)

(3) Il partit à 4 heures 30, laissant le bulletin suivant : « Le malade a passé une nuit agitée, mais sans symptômes alarmants. A 3 heures après-midi, je l'ai trouvé plus débilité qu'hier et lui ai ordonné un régime plus nutritif. Il semble bien que l'actuel dérangement de sa santé provienne d'une hépatite chronique dont les premiers signes auraient apparu il y a seize mois... Je ne crois pas à un danger immédiat, quoiqu'on puisse penser que dans un climat où cette affection est si commune, elle ait des chances d'abrégér sa vie. » Longwood, 18 janvier 1819. (L. P., 20.125.)

(4) Lowe était entretenu dans cette conviction par son ami le docteur Baxter, qui écrivait le 16 janvier à Verling : « Je n'ai pas une idée sérieuse de sa maladie. » (L. P., 20.125.)

persuadé que les Français avaient gagné Stokoë à leur cause et que le docteur, comme naguère O'Meara, entraînait dans une intrigue destinée à obtenir le changement d'exil de Napoléon. La place de Lowe, une fois de plus, était en jeu...

Le 19 janvier, Stokoë revint à Longwood (1). Bertrand n'osant appeler Verling, il donna seul des soins à l'Empereur qui avait la fièvre. Après avoir longtemps résisté, Napoléon se laissa saigner et purger. Un nouvel examen confirma Stokoë dans sa conviction. Le foie lui parut durci. Comme O'Meara, il ordonna des pilules mercurielles, de la racine de Colombo, de l'extrait de cantharides.

Il fit correctement son rapport à l'amiral qui, d'accord avec Lowe, amassait des motifs pour le perdre. Stokoë le comprit. Aussi refusa-t-il de monter une quatrième fois à Longwood (2). Plampin lui commanda d'y aller. Le lendemain il lui reprocha d'y être resté trop long-

(1) Appelé par Bertrand, il alla demander l'autorisation aux *Briars* à Plampin qui le soumit à un interrogatoire serré. Un procès-verbal en fut rédigé par Elliott, secrétaire de l'amiral.

Plampin reprocha à Stokoë d'avoir appelé Napoléon « le malade » (*the patient*) et non « le Général Bonaparte ». (*Minute Elliott*, 19 janvier 1818. *L. P.*, 20.125.)

Retardé par l'interrogatoire, Stokoë n'arriva à Longwood qu'à 6 heures du soir

(2) Le 20 janvier. Stokoë, la veille, avait laissé à Bertrand une note dont voici les passages essentiels : « J'ai toutes raisons de penser que mes soins vont cesser, soit que mes supérieurs me l'interdisent formellement, soit que la situation me soit rendue si désagréable que je doive moi-même les interrompre... Dans ces deux cas, je vous demande d'engager l'illustre malade à suivre le traitement que j'ai prescrit. L'hépatite est toujours dangereuse à Sainte-Hélène... L'inertie du foie, l'état habituel de constipation et le dérangement des fonctions digestives peuvent déterminer des afflux de sang au cerveau, plus violents encore que celui de samedi... » (*L. P.*, 20.125.)

Avant de partir, Stokoë, en récompense de ces soins, avait reçu de l'Empereur ce bon autographe, adressé à Joseph :

« Je vous prie de faire solder au docteur Stokoë mille livres sterling que je lui dois. En vous envoyant ce billet, il vous donnera tous les détails que vous pouvez désirer sur moi. Napoléon. »

En recevant ces honoraires, Stokoë commettait une grave incorrection. Heureusement pour lui elle resta ignorée près d'un siècle. M. Fr. Masson l'a révélée en 1912.

temps. Se sentant de plus en plus menacé, Stokoë déclara qu'il ne retournerait plus à Longwood. Averti par le commandant du *Conqueror* que l'amiral voulait le faire passer en conseil de guerre, il demanda un congé et s'embarqua pour l'Angleterre le 30 janvier.

Le même navire emportait contre lui un réquisitoire de Plampin. Aussi, dès son arrivée à Londres, le malheureux docteur recevait-il l'ordre de retourner à Sainte-Hélène (1). Revenu à bord du *Conqueror*, il fut mis aux arrêts, en prévention de cour martiale. L'acte d'accusation lui reprochait de « s'être entretenu avec le général Bonaparte et sa suite de sujets étrangers à la médecine », d'avoir rédigé « des bulletins alarmants de santé », d'avoir colporté des calomnies d'O'Meara contre le gouverneur, d'avoir désigné le général Bonaparte par ce mot, le « patient », enfin, « de s'être montré, dans l'ensemble de sa conduite, disposé à contrevenir aux intentions et au règlement de l'amiral et à favoriser les vues des prisonniers français en leur fournissant de faux ou spécieux prétextes de plaintes. »

Le procès commença le 30 août. Stokoë avait laissé ses papiers les plus importants en Angleterre. Il ne trouva pas de défenseur. « Personne, écrivait Balmain *, malgré ses vives instances, n'a voulu être son avocat. Il s'est défendu lui-même et avec assez d'adresse et de présence d'esprit ; il a avoué des fautes d'insubordination et a fait entrevoir qu'il avait peut-être été la dupe, mais non le complice des ennemis de Plantation House ; il a ému de compassion ses juges, l'auditoire, et n'est aujourd'hui qu'un homme faible, imprudent et malheureux. Ainsi la montagne a accouché d'une souris ». Stokoë n'en fut pas moins, le 2 septembre,

(1) Il y arriva le 21 août 1819. Il avait dans ses deux voyages fait 188 jours de mer. Stokoë était reparti pour Sainte-Hélène persuadé que sa conduite était approuvée. A Longwood on avait appris qu'il allait revenir et Bertrand, assez imprudemment, avait même demandé, le 19 août, qu'il fût autorisé à donner de nouveau ses soins à Napoléon, qui avait eu, disait-il, une syncope dans la nuit.

après quatre jours de débats, mis en retrait d'emploi. Renvoyé en Angleterre il y recevra une misérable pension civile (1) et essaiera vainement de faire reviser son procès.

Il avait été sévèrement traité. D'autant qu'on ignorait qu'il avait reçu de l'argent de Napoléon. Mais Lowe, mais Plampin et derrière eux l'Amirauté et le ministère voulaient, après le scandale soulevé par O'Meara, faire un exemple qui décourageât tous ceux qui pourraient être tentés de devenir les complices des Français. C'était en même temps interdire pour l'avenir à tout médecin consultant d'exprimer une libre opinion. Car s'il voulait déclarer Napoléon malade du foie, il devrait se souvenir de la catastrophe de Stokoë.

Comment, se demandait-on dans l'île, avait-on pu faire passer ce dernier en cour martiale alors qu'O'Meara, « un grand coupable » au dire de Lowe, avait échappé à tout procès ? C'est qu'O'Meara savait trop de choses ; Lowe, redoutant son esprit combatif, n'avait pas osé le pousser à bout. Les temps d'ailleurs avaient changé. Maintenant qu'il se sentait fortifié par l'approbation de l'Europe, il frappait plus rudement.

On ne connut avec détail à Sainte-Hélène les résultats du Congrès d'Aix qu'au début de mars 1819. Mais dès janvier les journaux arrivés de Londres faisaient prévoir ses décisions. L'Empereur fut d'autant plus démonté qu'il avait reçu une lettre de Las Cases donnant des espérances et qu'il avait lu dans les gazettes la lettre de Gourgaud à Marie-Louise (2). Sa désillusion, quand il

(1) De 100 livres. Il avait vingt-cinq ans de services. Il reçut de Madame Mère, de Fesch, de Louis, des remerciements et des dons assez importants. En 1821 il accompagna la jeune Charlotte qui allait en Amérique voir son père, le roi Joseph. Il resta près de lui deux ans, puis revint en Europe où il se maria. Il tenta de nouveau, à plusieurs reprises, mais sans succès, de rentrer dans la marine. Il mourut en 1852, âgé de 77 ans.

(2) *Rapport Balmain*, 1^{er} mars 1819 : « Napoléon étant persuadé que les souverains alliés, surtout l'empereur d'Autriche, prendraient sa défense contre le gouverneur de Saint-Hélène, les attendait

lut la proposition russe et le protocole final du Congrès fut complète, brutale, terrible. L'Europe avait prononcé. Après trois ans du plus dur exil, elle confirmait sa vengeance. Contre cet arrêt, point d'appel. Plus d'espoir de jamais quitter Sainte-Hélène : il y traînerait ses dernières années (1).

Son abattement dans les jours qui suivirent fut extrême. Il s'enferma chez lui ; seul Marchand le voyait et il ne lui parlait qu'à peine. Étendu sur son vieux sofa, il feuilletait vaguement quelques papiers, envahi par un dégoût immense. Que faire maintenant ? Continuer sa lutte écrite contre l'Angleterre, agiter l'opinion du monde, à quoi bon ? Reprendre ses Mémoires ? il n'en avait plus le courage. Il en venait à douter de tout, de la France, de sa famille, de sa gloire. Vingt ans vertigineux aboutissaient à ce néant. Il n'avait plus, comme les vaincus antiques, qu'à rabattre le pan de son manteau sur sa tête et à mourir.

Mourir ? La mort n'est pas aux ordres des hommes. Elle viendra, mais en attendant il faut vivre. Napoléon vivait. Ses nuits surtout étaient terribles. Les yeux ouverts, dans sa chambre où bougeait la lueur de la veilleuse, il songeait, ressassant sa vie. Il se levait, allait poser son front chaud à la vitre et regardait sous la lune bouger à gauche du Flagstaff la peau resplendissante de la mer. Marchand effrayé entraînait, venait à son maître, offrait une tisane. Napoléon le regardait

avec une vive impatience et se fit traduire mot à mot les articles sur le congrès d'Aix-la-Chapelle. Il y trouva bien des mécomptes, car le *Morning Chronicle*, son plus zélé défenseur, n'en parlait presque pas. Le *Courier* l'accable de reproches et d'injures, et l'*Observer* du 12 octobre annonce positivement que notre auguste maître le livre à sa destinée. Tout cela lui donne de l'humeur, de la mélancolie. Il s'est enfermé de nouveau dans son cabinet et ne voit personne, de sorte qu'on ignore ce qu'il fait, s'il est bien ou mal ; on n'en a aucune nouvelle. »

(1) Le protocole du congrès d'Aix lui fut officiellement communiqué le 26 mai 1819 : Nicholls le remit à Montholon. (*Lowe à Bathurst*, 28 mai. *L. P.*, 20.126.)

avec douceur et le renvoyait à son lit. Puis il se recouchait, tombait dans un sommeil lourd. Le matin souvent il disait : « J'ai rêvé de Paris ». Il ne s'expliquait pas là-dessus. D'étranges visions devaient le visiter, nées d'un passé échappé de ses formes et qui s'alliait peut-être aux prémonitions de l'avenir. Il s'éveillait trempé de sueur. Il s'éveillait pour un jour nouveau pareil à celui d'hier, à celui de demain, jour venteux, moite, sans surprise, qui lui montrerait le même paysage, la même prison, les mêmes serviteurs dont il savait, sous le respect des attitudes, qu'ils avaient hâte d'abréger leur dévouement.

Maîtres et valets, tous voulaient partir. Pierron, Aly étaient allés à Plantation demander à quitter Longwood à la première occasion (1). M^{me} Bertrand suppliait son mari de rentrer en Europe au moins pour une année, afin de régler l'éducation de ses enfants. Le grand-maréchal résistait encore, mais il était sur ses fins. Les Montholon, eux, étaient décidés. Ils ne l'avouaient pas encore à l'Empereur. Mais dès le 7 janvier, la comtesse s'était fait donner par les docteurs Livingstone et Verling une consultation attestant que « le mauvais état de son foie et de son estomac réclamait un traitement thermal (2) ». La maladie de Napoléon, une semaine plus tard, obligea d'attendre. Mais à Plantation, comme à Longwood, on ne doutait pas que ce certificat ne servît bientôt.

La seule solution serait la mort rapide de l'Empereur. Mais ceux qui l'entourent ne pensent pas qu'elle soit proche, quoiqu'il paraisse si jaune, qu'il perde ses cheveux, qu'il marche de façon plus pesante. Ils se disent avec effroi qu'il peut durer encore longtemps. Lui les devine. Comme ses ennemis, comme cette Europe impla-

(1) Le 27 décembre 1818. *Journal* de Nicholls. L. P., 20.210.

(2) L. P., 20.126. *Journal* de Verling. Montholon devait l'accompagner. Aux courses d'avril 1819, Gorrequer lui demanda si la comtesse pensait toujours à partir. « — Oh, mon Dieu, oui, bien certainement. — Et vous, monsieur le comte, vous restez ? — Non, je pense partir aussi. Je ne veux pas me séparer de ma femme. » (*Minute Gorrequer*, 28 avril 1819. L. P., 20.126.)

cable qui tend le cou vers Sainte-Hélène et soupire d'espoir aux cahots de sa santé, ses amis comptent les jours et regardent l'usure de son visage. Dans l'immense univers, cette faible tache qu'est Napoléon suspend l'avenir. Mais patience, comme il dit : « Le temps viendra où ennemis et amis, tous seront satisfaits ; les premiers n'auront plus rien à redouter d'un pouvoir qui les opprima et les seconds se trouveront dégagés de tout obstacle à leurs projets. La redingote grise ne les épouvantera plus et ils marcheront en avant sans regarder derrière eux (1). »



Le 2 avril 1819, Napoléon reçut son dernier visiteur, Ricketts, cousin de lord Liverpool et membre du Conseil de Calcutta, qui revenait des Indes. L'Empereur ayant appris qu'il faisait une escale de quelques jours, dit à Bertrand de l'inviter à monter à Longwood. A cet Anglais qui touche de si près au chef du cabinet (2), il va pour la première fois, montrer sa misère. Puisque l'Europe l'accable, c'est à l'Angleterre seule qu'il va faire appel. C'est aux sentiments d'humanité de lord Liverpool qu'il s'adressera pour obtenir son transfert dans un autre lieu. Plus de colère, plus de récriminations. Une plainte digne, triste, que peut-être entendra enfin cette nation, pour lui si dure, mais en qui pourtant il place un suprême espoir.

(1) Aly, 183.

(2) On croyait à Longwood que Ricketts était le frère de lord Liverpool. La lettre que lui adressa Bertrand le fait voir :

« Longwood, 31 mars 1819.

« Monsieur. L'Empereur Napoléon ayant appris que le frère de lord Liverpool était dans cette île, quoiqu'il soit malade et au lit, désire cependant le voir. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien passer chez moi après-demain vendredi, entre trois et six heures de l'après-midi pour que je puisse vous y introduire. — Le COMTE BERTRAND. »

Ricketts répondit le 1^{er} avril :

« Je me rendrai avec beaucoup de plaisir à l'invitation dont on a daigné m'honorer. » (L. P., 20.225, pièces inédites.)

Lowe n'élève point d'objection. Il n'exige point de présenter Ricketts. Sans doute tient-il à éviter tout incident avec le parent du Premier.

Napoléon souffrant, ou voulant le paraître, était dans sa chambre quand Ricketts entra, introduit par Bertrand. Il était couché dans son lit de camp avec seulement sa chemise et un mouchoir de couleur autour de la tête. Il avait les joues et le menton bleus d'une barbe de trois ou quatre jours. La pièce était obscure et Ricketts ne distingua que peu à peu ses traits, à la lueur des bougies. Napoléon, adossé à son oreiller, avait passé le bras droit autour du cadre de fer de son lit. En remuant, deux ou trois fois, il sembla éprouver une douleur. Le visiteur lui trouva une mine normale, ne fut frappé que de son embonpoint (1). L'Empereur le fit asseoir et lui parla d'une façon que l'autre, d'ailleurs prévenu par le gouverneur, jugea abrupte. Cependant ses phrases étaient rapides, bien frappées. Il s'anima à certains moments et même plaisanta. Ricketts n'eut guère à répondre. De temps à autre, l'Empereur lui disait : « Comprenez-vous ? »

Avec confiance, en détail (2), il exposa ses demandes : — Dites à lord Liverpool que je désire quitter cette île qui est néfaste aux personnes atteintes de mon mal. Je souffre depuis longtemps. Sainte-Hélène est malsaine ; les troupes de la garnison éprouvent une forte mortalité. Qu'on me place quelque part, en Europe, que vos ministres m'assignent une résidence dans n'importe quel comté ; ils ne s'en repentiront pas. Je suis un soldat, je tiendrai ma parole. Votre gouvernement a dépensé déjà pour me garder un million de livres et ce n'est pas pour

(1) « Il ressemblait, écrit Ricketts, au tableau qui le représente penché sur le cabestan du *Northumberland* et à un portrait français où un laurier couronne son front. Son teint ne me parut pas plus blême que d'ordinaire, pas de cernure particulière aux yeux, aucune marque indiquant qu'il souffrit d'une maladie de foie ou d'une autre grave affection. » (*Record office, C. O., 247.25.*)

(2) L'entrevue dura quatre heures.

cesser. C'est folie de gaspiller tant d'argent. Me laisser vivre à l'aise en Europe serait d'une meilleure politique que de me tenir confiné entre ces murs sous les tropiques. Sans doute lord Liverpool n'a-t-il pas la moindre idée de la façon dont Hudson Lowe me persécute. Ce gouverneur a institué une police qui rappelle la Sicile. Il m'a enlevé mon médecin O'Meara, qui n'entrait pas dans ses vues, et il m'empêche d'avoir un autre médecin, quoiqu'il me sache au lit.

« Il a fait porter au comte Bertrand une lettre où il déclare que si je ne me montre pas à l'officier d'ordonnance, on pénétrera de force dans mon appartement. Dites qu'à raison de cette mesure, je vis dans ces misérables pièces enfermés au verrou. On n'entrera ici qu'en passant sur mon cadavre. On ne meurt qu'une fois ; d'un coup de baïonnette ou autrement, qu'importe ? Si l'on veut m'assassiner, qu'on ne tarde pas.

« Je ne prendrai pas l'exercice indispensable à ma santé tant que sir Hudson Lowe demeurera ici, car je ne veux ni être exposé à des affronts, ni faire expulser de l'île des personnes à qui j'aurais pu dire par hasard quelques paroles.

« Les mesures prises contre mon évasion sont inutiles et odieuses. Pour comble de folie, on me bâtit maintenant une maison qui coûtera des sommes immenses et que je n'occuperai jamais. J'en déteste l'emplacement qui est sans arbres et fait face au camp. Je n'y pourrais mettre le nez à la fenêtre sans voir des habits rouges. J'y aurais les oreilles battues de tous les roulements des tambours, j'y entendrais jusqu'au qui-vive des sentinelles. Y a-t-il rien de plus injurieux pour un soldat prisonnier ?

« Que lord Liverpool traite directement avec moi. Si Pitt vivait, il me traiterait autrement. Votre nation est généreuse, elle finira par s'indigner... (1) »

(1) *Record office C. O.*, 247.25 (traduit sur l'original.)

Cri navrant chez un tel homme, qui, dans un réduit, par delà tant de mers, adjure son vainqueur...

Un aide-mémoire fut confié à Ricketts par Bertrand pour être remis au premier ministre (1). Le visiteur parut touché ; il promit d'intervenir près de son cousin. Mais dès qu'il fut à Plantation, Lowe l'entreprit et lui affirma que la maladie de Napoléon était diplomatique. Revenu à Londres, Ricketts parlera à Liverpool de façon à accroître encore sa défiance. Tout ce que les Français avaient mis d'espoir dans cette visite aboutira à une lettre ironique de Bathurst : « Rien ne pouvait être plus heureux que la visite de M. Ricketts à Sainte-Hélène. Il a rendu le compte le plus favorable de l'état réel des affaires et percé toutes les manœuvres par lesquelles on avait voulu lui en imposer * . »



Dès lors Napoléon se rendit à peu près invisible aux Anglais. Le malheureux Nicholls n'arrivait, par des stratagèmes burlesques, qu'à distinguer sa silhouette, une ombre coiffée du chapeau à trois cornes, un bruit recon-

(1) On y trouve la parole même, presque le son de voix de Napoléon :

« 1^o Sortir de l'île, parce que j'ai une hépatite chronique.

« 2^o Qu'en quelque position où je sois, la raison politique est de mettre près de moi un homme d'honneur qui ait des formes.

« 3^o Me renvoyer mon médecin O'Meara, m'en donner un français ou m'en envoyer un anglais civil qui n'ait aucun lien militaire et bien formé.

« 4^o Ne pas me contraindre à habiter la nouvelle maison, parce qu'il n'y a pas d'arbres, parce qu'elle est trop près du camp et qu'elle est dans la partie de l'île où il n'y a pas d'arbres, que c'est un chène que je désire.

« 5^o Que lord Liverpool envoie l'ordre qu'on ne viole pas mon intérieur, qu'on ne m'en menace point.

« 6^o Qu'il autorise ma correspondance directe avec lui, cachetée, et qui ne passe pas par lord Bathurst, ou avec un pair du royaume qui soit notre avocat près du ministère tel que lord Holland, étant le moyen que le public ne s'occupe plus de cela. — 2 avril 1819. » (L. P., 20.204.)

naissable de voix. Lowe, sevré de nouvelles de Longwood, tempêtait contre l'officier. Celui-ci avait beau soudoyer les jardiniers, interroger les domestiques, assiéger Montholon, souvent il ne lui était plus possible de répondre de la présence de Napoléon. Ce métier de geôlier le harassait. Il écrivait le 15 à Gorrequer : « Pour exécuter mes ordres, j'ai été hier sur pied plus de dix heures, m'efforçant d'apercevoir Napoléon Bonaparte, soit dans son petit jardin, soit à l'une de ses fenêtres, mais je n'y ai pas réussi. Durant tout ce temps, j'ai été exposé aux observations et remarques, non seulement des serviteurs français, mais aussi des jardiniers et autres employés à Longwood House. J'ai *très souvent* eu des journées semblables depuis que je suis chargé de ces fonctions (1). »

Montholon se moquait de lui. Il lui affirmait que l'Empereur était au lit. Peu après Nicholls le voyait dans le jardin entièrement habillé, se promenant avec les Bertrand *. Il lui conseillait de regarder par le trou de la serrure du parloir **. L'officier s'en allait, indigné. « Le temps à présent est si affreux, notait-il le 21 juillet, que je crains beaucoup pour ma santé si je dois continuer ce système de marcher tout autour de Longwood House et du jardin pendant des heures, sous la pluie, pour exécuter mes ordres ***. »

La maisonnée entière, depuis l'Empereur derrière ses persiennes jusqu'au dernier des boys chinois, se divertissait des tourments de Nicholls. Il jouait d'ailleurs de malechance. Si Napoléon sortait, le hasard voulait qu'il le manquât. Il se croyait persécuté, et l'était un peu en effet (2). Il voulut démissionner (3). Enfin, le 11 septembre, il pousse un cri de triomphe : « Je *crois* que j'ai vu le général Bonaparte aujourd'hui un peu avant

(1) Nicholls à Gorrequer, 15 mai 1819. (L. P., 20.126. *Inédit.*)

(2) « Je suis persuadé qu'il fait surveiller mes mouvements par plusieurs de ses domestiques, si bien qu'il m'est presque impossible de l'apercevoir. » (Nicholls à Reade, L. P., 20.125.)

(3) Nicholls à Gorrequer, 29 juin. (L. P., 20.126.)

deux heures. La personne que j'ai prise pour lui se tenait à l'une des fenêtres de la chambre du général et était en robe de chambre blanche, mais aussitôt que j'ai paru devant la fenêtre, elle fit tomber les stores, de sorte que je n'ai pas vu son visage. »

Le prenant en pitié, parfois Bertrand lui faisait dire que Napoléon était au bain et qu'il pourrait regarder par la fenêtre ouverte. Nicholls l'aperçut ainsi un jour dans l'eau jusqu'au cou. Il lui trouva « une figure de spectre ». Marchand était près de lui.

L'obstination de l'Empereur à éviter l'approche de l'officier de surveillance enrageait Lowe (1). Napoléon, pensait-il, n'agirait pas autrement s'il voulait préparer sa fuite. Les moindres mouvements des Français excitaient ses soupçons.

Il se sent à présent de taille à brider les commissaires. Balmain d'ailleurs depuis son retour du Brésil s'est rapproché de lui (2). Il revient sur l'opinion qu'il s'était formée d'O'Meara et semble ne plus croire à la maladie de Napoléon...

Lorsqu'il connaît le résultat du Congrès d'Aix et que sa cour même a proposé le maintien des conditions de la captivité, bien sûr désormais que le Tzar se désintéresse du sort de Napoléon, il complète sa volte-face. Dorénavant point d'hôte plus fêté à Plantation. N'ayant

(1) Lui-même, depuis leur dramatique entretien d'août 1816, n'avait pu apercevoir Napoléon qu'une seule fois, le 4 août 1819. Il en rendit ainsi compte à Bathurst : « J'étais allé à Longwood pour donner des ordres sur quelques changements qu'il désirait dans son jardin, lorsque je me trouvais soudain tout près de lui. Il me tournait le dos et il avait une longue baguette à la main : il portait son uniforme habituel, paraissait aussi robuste que jamais, mais marchait d'un pas qui avait quelque apparence d'infirmité. Les enfants du comte Bertrand étaient avec lui. » Napoléon s'éloigna lentement dès qu'il aperçut le gouverneur. (L. P., 20.127.)

(2) Reade écrivait à Lowe « que, maintenant qu'il était revenu de Rio, il avait changé tout à fait d'opinion à propos des gens de Longwood. Il pensait maintenant que c'était une curieuse réunion ; que le comte Montholon surtout avait un caractère d'intrigant fieffé... » (L. P., 20.125. *Inédit.*)

rien d'autre à faire, Balmain y sera fort assidu et bientôt les beaux yeux de Charlotte Johnson, fille aînée de lady Lowe, fixeront un cœur sans emploi. Les rapports de Balmain en prendront un ton différent (1). Il ne pestera plus contre l'arbitraire, la tyrannie du gouverneur. La souplesse russe aidant, il s'appliquera à vivre dans les termes les meilleurs avec Lowe (2) qui, du moment qu'on apaise sa défiance, se rend serviable et qui se montrera pour Balmain un beau-père facile et généreux.



Avec Montchenu au contraire, Lowe éprouve un désappointement. Ce n'était point la faute du vieux courtisan. Le duc de Richelieu lui avait envoyé des instructions nouvelles (3) qui l'invitaient à se rapprocher de Longwood : « J'approuve beaucoup que vous cherchiez à multiplier les rapports avec les personnes qui entourent Bonaparte. Ne pouvant le voir lui-même, c'est le seul moyen de savoir quelque chose de son existence et de ses dispositions physiques et morales. Il nous importe tellement de les connaître, il est si évident que la grande dépense occasionnée par votre séjour à Sainte-Hélène ne peut avoir d'autre but, que je ne puis croire à une

(1) Ce changement fut aidé par une mercuriale du comte Lieven, ambassadeur russe à Londres, qui désapprouvait l'attitude prise par Balmain vis-à-vis de Lowe (notamment à propos de l'affaire O'Meara). Balmain devait plus tard, par égard pour son beau-père, adoucir par des corrections le texte même de ses anciens rapports. (Ce sont ces rapports *atténués* auxquels nous nous référons. La première rédaction était encore plus hostile à Lowe

(2) *Rapport Balmain*, 28 juin 1819 : « J'éprouve une véritable satisfaction à pouvoir annoncer à V. M. que mes relations personnelles avec les autorités anglaises sont paisibles, amicales, que je vais à Plantation House continuellement, qu'on m'y reçoit à bras ouverts, que les dîners, bals et soirées s'y multiplient depuis l'arrivée des dernières nouvelles de l'Europe, et que tout cela charme les ennuis de mon exil, mais il me peine de devoir Lui déclarer en même temps que, ne voyant plus ni Bertrand, ni Montholon, j'ignore entièrement ce qui se fait à Longwood. »

(3) Datées du 27 août 1818, elles n'arrivèrent à Sainte-Hélène qu'à la fin de l'année.

sérieuse opposition de la part de sir H. Lowe (1). »

Le duc se trompait. Lowe vit avec colère Montchenu rechercher Montholon, l'inviter à déjeuner, nouveauté inouïe, et tenir avec lui de longues conversations. Le marquis reconnaissait dans Bertrand « un fanatique dangereux ». Mais Montholon, avec ses faussetés agréables, son désir de faire savoir à Paris combien il était respectueux de la monarchie rétablie et comme, dès qu'il serait libre, on le trouverait empressé à la servir, Montholon, parfait homme du monde, devait plaire à ce revenant de Versailles (2). Sans s'occuper

(1) Richelieu ajoutait : « Le point où vous résidez est, pour nous, le point du monde le plus important ; toutes nos lunettes doivent être incessamment braquées sur ce rocher ; rien de ce qui s'y passe ne saurait nous être indifférent et vous devez être en état de nous dire ce qu'on y médite et ce qu'on peut, à toute rigueur, entreprendre et exécuter. Le Roi vous saura gré de tout ce que vous ferez pour le tenir instruit des projets et des espérances des habitants de Longwood, et la manière la plus sûre d'en être bien informé vous-même est d'entretenir, autant qu'il se pourra, des rapports avec eux. Si vous éprouviez des difficultés de la part des autorités anglaises, ne manquez pas de me le mander avec détail, pour que je puisse intervenir auprès du gouvernement britannique afin de les faire lever. »

Balmain, avec un soupir de regret, disait : « Si l'on m'eût envoyé un ordre pareil, comme j'aurais fait danser M. Lowe ! » (*Rapport Balmain, 18 mars 1819.*)

Lowe était tenu par les dépêches de son ministre de s'opposer avec énergie à des relations *habituelles* de Montchenu avec l'entourage de l'Empereur. Ayant mis Bathurst au courant des instructions données par Richelieu, il reçut de Londres la réponse suivante, datée du 5 juillet 1819 : « S. A. R. approuve complètement votre résistance aux prétentions du commissaire français. Le gouvernement britannique est seul responsable devant l'Europe de la bonne garde du général Buonaparte, et cette responsabilité devrait cesser si une personne quelconque n'étant pas à la nomination du gouvernement britannique, n'agissant pas sous son autorité et sous son contrôle, avait le droit d'entretenir les rapports qu'il lui plairait avec les habitants de Longwood... Je laisse à votre discrétion le soin de régler le temps et la mesure dont les personnes de la suite du général Buonaparte pourront *parfois* communiquer avec les commissaires. Vous pourrez leur interdire tout à fait ces communications si, comme dans le cas du comte Bertrand, de trop fréquents rapports avec ces commissaires semblaient encourager leur insolence ou prêter appui à leurs mensonges... »

(2) Pour être équitable envers Montchenu, on doit dire qu'il refusa de se rendre à la fête donnée par Lowe en commémoration de

de savoir s'il travestit la pensée de l'Empereur, s'il abaisse son caractère, Montholon, pour caresser les lointaines Tuileries, débite à Montchenu des niaiseries qui sont, dit-il, les appréciations de son maître sur la loi électorale (1), la loi sur la presse (2), les affaires d'Espagne, la loi des cadres, la religion (3), etc. A en croire Montholon, l'Empereur penserait en fidèle sujet de Louis XVIII, même en *ultra*. Il appellerait la mainmise de la Sainte-Alliance sur Naples et sur l'Espagne,

Waterloo. Sa lettre, datée du 17 juin 1819, rappelait les mots de Louis XVIII : « Quoique la bataille de Waterloo ait décidé de la chute de Bonaparte, cette bataille n'en a pas moins été gagnée contre des Français. » Montchenu ajoutait non sans esprit : « Le commissaire d'Autriche n'est pas dans le même cas, mais vous savez que la seule et unique instruction qu'il ait reçue est de ne jamais se séparer du commissaire de France. » (L. P., 20.126.)

Montholon, qui avait essayé de corrompre Balmain, fit-il une tentative plus lourde encore avec Montchenu ? C'est probable. En janvier 1819, celui-ci écrivait à Richelieu « Il y a près d'un mois que Montholon vint en ville pour solder différents marchands auxquels on doit depuis longtemps. Il vint me voir et me dit : « On nous chicane pour quelques louis et l'on a tort, car est-ce avec si peu d'argent qu'on peut acheter même une correspondance ? J'ai apporté 8,000 francs, voilà les quittances. Quel est l'homme ici qui risquerait sa vie pour une somme aussi modique ? Ou nous avons de l'argent, ou nous n'en avons pas. Si nous en avons, personne ne peut nous empêcher de faire passer un chiffon de papier qui assigne une somme. » Et puis, me regardant fixement, il dit : « L'Empereur sait comment on achète ; un homme peut lui être utile : il donne six millions. — Je sais, lui répondis-je, qu'il en a fait usage très utilement et sans parcimonie. » Nous nous mîmes à rire et nous nous séparâmes. En me quittant, il me dit encore : « L'Empereur sait payer », et il monta à cheval... »

(1) Il la trouvait trop populaire, au dire de Montholon. On sait combien pourtant le droit de suffrage était alors limité.

(2) Il aurait fulminé contre une souscription ouverte en faveur des journalistes menacés d'arrestation en vertu de la nouvelle loi : « C'est insulter formellement, aurait-il déclaré, à l'autorité du roi et à celle des Chambres ! » Voit-on Napoléon s'exprimer ainsi ?

(3) « Il convient que son insouciance en matière de religion lui a été funeste et surtout son antipathie pour le culte catholique.. On doit rendre la religion catholique aussi auguste que possible...

« Je n'étais entouré que d'athées qui me persuadèrent facilement que je pouvais réglementer la religion comme tout le reste. Le Pape ne voulut pas se prêter à mes volontés. Je le fis arrêter et ce coup d'État a été une des principales causes de ma chute. »

C'est du meilleur Montholon.

il voudrait supprimer l'Université, l'une de ses institutions essentielles, il parlerait en dévôt. Certes Montholon pensait ainsi se blanchir soi-même près des Bourbons et faciliter sa rentrée en France. La trahison a peu d'excuse qui s'attaque à l'esprit. Par bonheur Napoléon ne la soupçonna jamais.



Le départ de M^{me} de Montholon était enfin décidé. L'Empereur n'avait pu s'y opposer. La comtesse venait de faire une fausse couche, elle était maigre et pâle, se plaignait du foie ; seules les eaux de Cheltenham ou de Spa, disaient les médecins, pourraient la rétablir (1). Elle avait encore des soucis d'intérêt : sa mère, M^{me} Vassal, était morte et elle devait intervenir au partage de la succession. Enfin ses deux enfants laissés en France réclamaient ses soins. Napoléon à grand'peine obtint que son mari renonçât à l'accompagner (2). Montholon resterait près de lui pour un temps, en attendant qu'on pût le remplacer par un fidèle venu de France. Pour le retenir il avait prodigué les dons : pension de 20.000 francs, payable par Eugène (3), autre pension de 24.000 francs payable par Madame Mère, bon de 144.000 francs à acquitter par Joseph (4). Cependant Montholon résistait encore. L'idée de demeurer à Sainte-

(1) Lowe à Bathurst, 28 mai 1819. M^{me} de Montholon était réellement souffrante. O'Meara l'avait, pour le foie, imprudemment droguée au mercure. (*Journal de Verling*, 1).

(2) Le *Journal* de Nicholls, dès avril, donne ces indications : « 13 avril. — Je suis allé voir Montholon ce matin parce que je n'ai pu obtenir d'information concernant Napoléon Bonaparte. Montholon me dit qu'il est très sombre (*in very low spirits*) surtout à cause du projet de retour en Europe des Montholon, en raison de la santé de M^{me} de Montholon. — 14 avril. Montholon me dit que Napoléon est fort triste et qu'il est très désireux que Montholon reste. Il lui a demandé de réfléchir deux ou trois jours avant de prendre une détermination. » (*L. P.*, 20.210.)

(3) Le brevet lui en fut remis le 15 juin.

(4) Ces deux libéralités datent du 28 juin. D'autres sommes encore furent peut-être remises. En outre Montholon devait continuer de toucher son traitement de 2.000 francs par mois.

Hélène sans sa femme l'épouvantait. Il fallut qu'elle le persuadât (1). Ils avaient trop d'intérêt, présent et futur, à satisfaire l'Empereur. Après tout l'attente ne serait point si longue. Dès son arrivée en France elle s'occuperait de la « relève ». Une fois de plus elle le mena par ses chemins.

Il n'y eut point que des dons. Napoléon dut promettre de fortes libéralités testamentaires. Ce pénible débat remplit les mois de mai et de juin (2). Napoléon s'était habitué à l'idée de voir s'éloigner la comtesse. Malgré tout, dans les derniers jours, un véritable chagrin l'assaillit et il ne le cacha pas. Albine de Montholon, depuis quatre ans s'était montrée pour lui une amie prévenante, toujours prête, toujours désireuse de désarmer et de plaire. Vivant à la porte du maître, quelle patience n'avait-elle pas montrée ! A quelle gêne n'avait-elle pas été contrainte, avec ses jeunes enfants qui ne devaient parler, rire, jouer, pleurer qu'en sourdine. Pas de bruit : l'Empereur travaille ou repose. Point de désordre : l'Empereur va passer... Elle avait agi par adresse, elle était légère et frivole. Mais elle possédait le génie domestique des Françaises. S'il y avait eu quelque douceur près de Napoléon à certains jours trop pesants, c'était la sienne. Elle avait été le dernier sourire de la Captivité (3).

(1) Napoléon le lui demanda, un soir que, pour parler avec plus de liberté, il l'avait invitée seule à dîner. « Dans la conversation, écrit Aly (156), l'Empereur chercha à la déterminer de laisser M. de Montholon en lui disant qu'en Europe elle retrouverait bien un mari. Elle répondit aussitôt : « Sire, une femme trouve facilement un amant, mais non pas un mari. » *On dut lui tenir la dragée haute.*

(2) Montholon obtint aisément de Lowe que sa femme fût dispensée — comme l'avait été Gourgaud — du passage par le Cap. Il était venu voir le gouverneur à Plantation le 26 mai. Lowe le pria de lui adresser une lettre officielle qui lui fut envoyée le 30. Il prévint aussitôt Bathurst. Montholon lui avait dit qu'il « ne prolongerait pas son séjour dans l'île plus de six mois après le départ de sa femme ». Il ajoutait que déjà il faisait là un grand sacrifice à l'Empereur. (*L. P.*, 20.126.)

(3) Que Mme de Montholon ait été généralement aimée à Long-

Elle s'embarqua le 2 juillet avec ses trois enfants, ses deux domestiques, Guillaume et Adèle Goff, et une native, sur la *Lady Campbell* qui venait de Bombay.

La veille Napoléon reçut toute la famille. Il passa avec elle une grande partie de la journée. Il ne sortit pas * : il pleuvait ; les vitres tremblaient aux rafales du vent.

L'Empereur donna à M^{me} de Montholon une boîte d'or où était peint son portrait, entouré de diamants. Il lui offrit aussi de beaux livres **, reliés en maroquin rouge et timbrés à ses armes, entre autres les trois volumes du théâtre de Voltaire, qui l'avaient tant fait bâiller aux soirées de Longwood. Sur la page de garde il avait écrit de sa main : « Albine ». D'une voix émue, il la remercia du sacrifice qu'elle lui avait fait en venant vivre quatre ans à Longwood et de celui qu'elle lui consentait encore en laissant son mari. Il la chargea de ses pensées pour sa famille et ses amis. Il lui remit le jeu d'échecs d'Elphinstone, pour qu'elle l'envoyât à Marie-Louise dès son arrivée en Europe. Montholon, la comtesse, les enfants pleuraient. Napoléon les embrassa tous (1). Puis il alla vers la porte et rentra chez lui.

— Ces pleurs me font mal, dit-il à Marchand.

Il passa peu après dans son cabinet de bains. Il entendit qu'on ouvrait la porte du jardin. C'était M^{me} de Montholon qui partait en calèche pour Jamestown (2). Son mari suivait à cheval. A ce moment M^{me} de

wood et même à Sainte-Hélène, et qu'on l'ait vivement regrettée, ces lignes de Balmain en font foi :

« Ce matin la comtesse Montholon est partie pour l'Angleterre. C'est une femme d'esprit et de tête, extrêmement aimable et qui m'a été d'une grande ressource à Sainte-Hélène. Je fais là une perte irréparable... » (*Rapport Balmain*, 1^{er} juillet 1819.)

(1) A la petite Napoléone, il avait fait présent, un peu plus tôt, d'une parure de turquoises qui avait appartenu à M^{me} Stürmer et que la femme du commissaire autrichien avait vendue lorsqu'elle avait quitté Sainte-Hélène. (Aly, 156.)

(2) Lady Lowe avait envoyé ses deux voitures pour M^{me} de Montholon et ses enfants. Les Montholon dînèrent au château avec les commissaires. (*Journal de Verling*.)

Montholon se retourna pour regarder une dernière fois Longwood. Vit-elle le rideau levé et la pâle face de l'Empereur ?

En se mettant au bain, Napoléon, parlant à Marchand, plaignit Montholon d'être ainsi séparé des siens :

— Mais il sent bien qu'il ne peut pas me quitter *avant deux ans* (1). Vous retournerez en Europe, vous reverrez vos familles. Montholon retrouvera sa femme et ses enfants, toi, ta mère. Je serai mort, abandonné dans cette solitude...

Le soir, comme on lui disait que M^{me} Bertrand était souffrante, il voulut aller la voir. Mais la nuit tombait. On allait poser les sentinelles. Il rentra par la salle à manger. Deux rats coururent dans ses jambes qui le firent trébucher. Il passa la soirée seul avec Marchand, qui lui lut la tragédie de *Mahomet* (2).



Les jours qui suivirent furent les plus sombres peut-être qu'ait connus Napoléon. Il allait passer quelques heures près de Montholon malade. Il faisait quelquefois

(1) *Papiers Marchand*. (Bibl. Thiers. *Inédit.*) Ces paroles étaient prophétiques.

(2) Montholon revint dans la nuit, par une pluie de déluge. Il y gagna une bronchite et un rhumatisme qui le retinrent longtemps à la chambre. M^{me} de Montholon devait partir le lendemain 2 juillet au soir. Mais Lowe défendit que la *Lady Campbell* levât l'ancre, parce que, Nicholls n'ayant pas vu Napoléon ce jour-là, il ne pouvait rédiger sa dépêche pour Londres, certifiant la présence du prisonnier. Nicholls ayant aperçu l'Empereur le 3, à sept heures, il en avisa Plantation par signaux optiques et le navire mit à la voile presque aussitôt. (*Journal de Nicholls*, 1, 2, 3 juillet 1819.) Montholon, au dernier moment, avait envoyé à sa femme un billet qui ne put lui être remis. Lowe, qui le lut, y copia ce passage : « L'Empereur témoigne un grand regret de ton départ ; ses larmes ont coulé pour toi, peut-être pour la première fois de sa vie. »

Pour la première fois, non sans doute, mais si Napoléon pleura vraiment (Marchand et les lettres postérieures de Montholon à cet égard gardent le silence), ce dut être pour la dernière fois.

un tour en voiture avec M^{me} Bertrand, qui s'était rétablie (1). L'Empereur répétait au grand-maréchal :

— Eh bien, Bertrand, que vous disais-je, il y a quinze jours, lorsque vous me communiquiez vos craintes pour votre femme : qu'elle se tirerait de là parce que sa maladie était connue et que je succomberais parce qu'on ne connaît pas la mienne. Vous paraissez douter de ce que je dis : soyez persuadé que je n'ai pas longtemps à vivre (2).

Il subit vers le milieu d'août un retour, plus bénin, de son hépatite. Verling et le docteur Arnott, chirurgien du 20^e envoyé par Lowe, vinrent proposer leurs services. L'Empereur était prêt à agréer l'un ou l'autre s'il acceptait les conditions signées naguère par Stokoë. Tous deux refusèrent. Napoléon continua de souffrir, sans autres soins que ceux de ses serviteurs qui, tant bien que mal, appliquaient les anciennes prescriptions d'O'Meara.

Lowe ne vit encore dans cet accès qu'une comédie. Pourtant Napoléon était réellement malade. Il se sentait affaibli, se jugeait même en péril. La meilleure preuve en est qu'il fit, et pour la première fois, son testament (3).

(1) Le 5 juillet Napoléon fut voir M^{me} Bertrand et lui donna « un beau manchon et une boîte à miniature entourée de 32 diamants. » (*Journal de Verling.*)

(2) *Papiers Marchand*. Bibl. Thiers, C. 22. (*Inédit.*)

(3) Ce testament fut absolument ignoré des Anglais. Seuls Monthon, Bertrand et Marchand l'ont connu. Napoléon ne le fit donc pas pour impressionner Lowe.

Aux termes de cet acte, l'Empereur légua à son fils ses armes, son argenterie, ses livres et ses objets personnels, qui devaient lui être remis par Bertrand, jusque-là leur dépositaire. Il répartissait ainsi les 300.000 francs en or qu'il possédait à Longwood : 120.000 à Bertrand, 50.000 à Monthon, 50.000 à Marchand, 20.000 à Aly, Noverraz et Pierron, 10.000 à Archambault et Gentilini. Ses diamants devaient être partagés entre M^{mes} Bertrand et de Monthon. En outre, Napoléon réglait en détail l'emploi des sommes qu'il avait en Europe, notamment chez Laffitte, et les partageait entre ses compagnons. D'après une note au crayon trouvée par Monthon dans les papiers de l'Empereur, il donnait sur ces fonds aux Bertrand 750.000 francs, aux Monthon 600.000. Ces chiffres sont intéressants à comparer avec ceux du testament définitif. Enfin Napoléon deman-

Ce fut ce moment que le gouverneur choisit pour ordonner à Nicholls de forcer, s'il le fallait, la porte de Napoléon pour s'assurer de sa présence à Longwood (1).

L'Empereur fit aussitôt barricader portes et fenêtres, et placer près de son lit ses pistolets et fusils chargés. « Il jurait d'étendre sur le seuil de la porte celui qui serait assez hardi pour franchir cette limite *. » Longwood fut mis sur le pied de guerre. Aly coucha dans la salle à manger, Noverraz dans la galerie, Marchand dans la salle de bains, tous trois armés. Nicholls demanda en vain à être introduit près de Napoléon. Le colonel Harrison vint à la rescousse. Tous deux frappèrent avec violence à l'entrée extérieure, s'introduisirent dans le salon et essayèrent de forcer la porte de la salle à manger. Ils n'y réussirent pas et n'osèrent pas aller plus loin (2).

Bertrand le 16 août adressa à Lowe une énergique protestation. Le gouverneur répondit par une véritable déclaration de guerre. Il notifiait de la manière la plus roide les pouvoirs qu'il avait donnés à l'officier de surveillance pour obtenir une vue quotidienne de Napoléon (3). Si quelqu'un de sa suite lui faisait obstacle ou

dait que ses *Mémoires* ne fussent publiés que lorsqu'ils auraient été complétés de toutes les pièces importantes qui leur manquaient.

C'est ce testament qu'il fera chercher par Marchand chez Bertrand, le 20 avril 1821, et qui sera jeté au feu.

(1) « S'il ne l'avait pas vu avant dix heures du matin. » Reade donna à Nicholls les instructions écrites suivantes : « Dans ce cas, vous entrerez dans son antichambre, et, s'il ne vous donne pas l'opportunité de le voir, (sauf en cas d'indisposition) vous pénétrerez dans ses appartements intérieurs et en arrivant dans la chambre où il pourra se trouver, dès que vous l'aurez vu, vous le saluerez et vous retirerez. » (Reade à Nicholls, 10 août 1819. L. P., 20.207.)

(2) *Rapports* Nicholls, août 1819. L. P., 20.127. Balmain, dans son rapport du 19 août, rapporte un trait plaisant : « Le 14 de ce mois, l'officier d'ordonnance s'étant approché comme de coutume de la fenêtre du pavillon de Longwood pour s'assurer matériellement de l'existence de Bonaparte, celui-ci, qui depuis une heure était au bain, en sortit tout à coup avec dépit et colère et se montra *in naturalibus* au capitaine Nicholls. »

(3) La malveillance personnelle de Lowe dans cette période est

résistance, il serait immédiatement enlevé de Longwood et dirigé sur le Cap (1).

On eût pu penser qu'on allait ainsi à un éclat irréparable, peut-être au sang versé... Pourtant le conflit s'apaisa presque aussitôt. Lowe eut peur une fois de plus et céda. Il n'osa pousser jusqu'au bout Napoléon, le forcer dans son dernier refuge. Il n'insista pas davantage pour l'obliger à recevoir chaque jour Nicholls (2). Bientôt il allait même rappeler Verling, l'arrivée du médecin demandé par Napoléon ôtant tout intérêt à la présence imposée du docteur anglais.

prouvée par cette note du *Journal* de Nicholls. (*L. P.*, 20.210) : « Le gouverneur m'a demandé pourquoi je frappais si doucement à la porte du parloir. J'ai répondu que je ne voulais pas que les Français pussent dire que je faisais du bruit, le général Bonaparte prétendant être malade. Le gouverneur ne voit pas de raison pour que je ne frappe pas comme je le ferais pour entrer dans la maison d'un gentleman quelconque. »

(1) Note de Lowe du 29 août, accompagnée d'un mémorandum de Reade (*L. P.*, 20.127). Montholon y répondit par ordre de l'Empereur le 31. (Montholon, II, 359.) Bertrand le 3 septembre adressa au gouverneur une nouvelle note. (*L. P.*, 20.128.)

(2) On doit signaler d'ailleurs qu'au début de septembre, Napoléon sortit presque chaque jour à pied ou en calèche et qu'ainsi Nicholls put le voir, ce qui tranquillisa Lowe.

II

LES PREMIERS SECOURS

Bertrand, peu après la mort de Cipriani, avait écrit à Fesch pour lui demander d'envoyer à Sainte-Hélène un prêtre catholique, Français ou Italien, un maître d'hôtel et un cuisinier. Le cardinal, sans se presser, écrivit à lord Bathurst qui, non seulement ne fit point d'objection, mais répondit qu'en outre il autorisait le départ d'un médecin choisi par la famille Bonaparte.

Ce médecin était d'avance trouvé. Il avait longtemps servi Napoléon, lui était tout dévoué, il savait l'anglais : Foureau de Beauregard, honnête homme et bon praticien, demandait avec instance à rejoindre l'Empereur. Fesch, sous d'hypocrites prétextes, l'évinça (1) et à sa

(1) Foureau de Beauregard, premier médecin de l'Empereur, l'avait suivi dans toute la campagne de 1814, puis à l'île d'Elbe. Napoléon lui avait donné l'ordre, comme il était député, de continuer à siéger à la Chambre des représentants jusqu'à la fin de la session, puis de le rejoindre, s'il pouvait. Foureau ne put obtenir de passeports. Il se rendit en Autriche, près de Jérôme, où il retrouva Planat de la Faye. Dès qu'il sut, par Las Cases, qu'un médecin pourrait enfin être envoyé à l'Empereur, il se proposa aussitôt : « Je réclame ma place », écrivait-il le 19 novembre 1818 à O'Meara, en lui demandant communication de son journal médical. Fesch le refusa, parce qu'il désirait emmener sa femme. Il arguait aussi que Napoléon lui demandait un chirurgien et non un médecin. (Fesch à Las Cases, 5 décembre 1818.)

place désigna un jeune Corse, Francesco Antommarchi, prosecteur du professeur Mascagni, à Florence, de court savoir mais plein de faconde (1), qui se contenta d'un traitement de 9.000 francs.

Le choix de l'ecclésiastique fut aussi déplorable. Il était facile, on le verra bientôt, de trouver un volontaire parmi les prêtres distingués qui avaient passé par l'ancienne aumônerie impériale. Fesch ne s'en soucia point et prit un vieil abbé corse, Buonavita (2), missionnaire vingt-six ans au Mexique, puis chapelain de Pauline, certes brave et digne homme, mais de peu d'éducation, et qui, courbé par l'âge, très sale, semblait par son bégaiement et ses yeux égarés déjà en enfance.

Tout à ses préférences de clan, l'oncle de Napoléon lui adjoignit un autre prêtre, Corse aussi mais jeune, Angelo Vignali, resté pâtre sous la soutane (3). On disait qu'il avait quelque teinture de médecine. Ainsi, expliquait Fesch à Las Cases, pourrait-il suppléer à la fois Buonavita et Antommarchi. « La petite caravane », comme l'appelait le cardinal, comprenait encore un des valets de Madame Mère, Coursot, destiné à faire fonction de

(1) Antommarchi avait été recommandé à Fesch par Colonna Leca, intendant de Madame Mère, qui l'avait connu à Florence. Il était né à Morsiglia (Corse) en 1789. Planat disait de lui à Louis Bonaparte : « C'est un homme qui n'a aucune connaissance et qui est tout simplement préparateur des dissections à l'amphithéâtre de Florence ». Et sir John Webb écrivait à lord Burghes, ministre anglais à Florence : « Je tiens de source sûre qu'il possède plus de talent pour l'intrigue que de connaissances médicales... Il a beaucoup d'audace et pour cette raison donne généralement l'impression d'être plus capable qu'il ne l'est. »

(2) Antonio Buonavita avait 67 ans. Le cardinal-vicaire, de l'aveu même de Fesch, lui avait fait en vain observer que « le grand âge du sieur Buonavita, aggravé encore par une attaque d'apoplexie, ne permettait pas de supposer qu'il fût d'un grand secours à la colonie de Sainte-Hélène ». Et Fesch mandait naïvement à Las Cases « Ce prêtre, il est vrai, a souffert d'un accident ; parfois il ne peut pas s'exprimer... Mais il est plein de courage et de dévouement et il est habitué aux chaleurs de la zone torride. »

(3) Vignali écrivait pourtant le français de façon suffisante. Nous avons une lettre de lui, datée de Rome, 10 décembre 1821, et adressée à Montholon, qui montre une écriture et un style fort courants.

maître d'hôtel à Longwood, et un cuisinier donné par Pauline, Chandellier (1).

Que Fesch adressât pareils prêtres et médecin à son neveu, que Mme Mère les ait laissés partir semble insensé. Il est vrai qu'alors tous deux étaient égarés par une sorte de folie. Une voyante allemande, sans doute espionne de Metternich, s'était insinuée dans leur familiarité. Elle prétendait recevoir les directions de la Vierge qui lui aurait révélé que Napoléon avait quitté sa prison. La mère et l'oncle en étaient maintenant persuadés. « Il en est résulté, écrira en 1821 Pauline à Planat, que toutes les lettres que Madame et le cardinal ont pu recevoir *depuis deux ans* ont été regardées comme fausses : signatures fausses, lettres inventées par le gouvernement anglais pour faire croire que l'Empereur est toujours à Sainte-Hélène, tandis que le cardinal et Madame disent savoir pertinemment que S. M. a été enlevée par les anges et transportée dans un autre pays où sa santé est très bonne et qu'ils en reçoivent des nouvelles (2). »

(1) Jacques Chandellier était en 1813 page-rôtisseur aux Tuileries. Agé de 21 ans, il était de pauvre santé, mais intelligent, probe et dévoué. Il avait dit à Pauline « que pour l'honneur de servir l'Empereur, il irait jusqu'à la Nouvelle Hollande s'il le fallait. » Il refusa une somme d'argent que voulait lui donner le marquis de Douglas et ne s'inquiéta aucunement de ses gages.

Coursot avait été domestique de Duroc. C'était un brave homme, mais qui connaissait peu son nouveau service et, à son arrivée, ne savait même pas faire de café.

(2) 15 juillet 1821. Dans une lettre du 11 juillet, encore à Planat, Pauline précisait d'autres et pénibles détails : « Nous avons depuis deux ans fait tout, Louis et moi, pour détruire les impressions de cette sorcière, mais tout a été inutile ; mon oncle nous a caché les nouvelles et les lettres qu'il recevait de Sainte-Hélène, *disant que ce silence devait nous convaincre assez !*

« Maman est dévote et donne beaucoup à cette femme qui est liguée avec son confesseur, qui lui-même est le bras droit d'autres prêtres encore. Tout cela est une intrigue affreuse et Colonna soutient tout cela. Il est à l'église du matin jusqu'au soir. »

Pauline ajoutait « Madame et le cardinal ont voulu m'entraîner dans leur croyance ainsi que mon frère Louis, mais, voyant que nous cherchions tous deux les moyens de les tirer de leur aveuglement et que nous finissions par nous moquer de leur crédulité, je

Dès octobre 1818, Madame mystérieusement avertissait sa belle-fille Catherine que Napoléon était en route pour Malte (1).

Ainsi l'in vraisemblable s'explique. Fesch envoyait à Sainte-Hélène des comparses, au plus bas prix, parce qu'il était convaincu qu'ils n'y trouveraient plus l'Empereur (2).

La petite caravane ne se hâta point. Elle mit deux mois pour aller de Rome à Londres. Dès qu'il fut en Angleterre, Antommarchi tenta de se pousser dans le monde et multiplia les courbettes aux médecins anglais et aux journalistes. Il vit O'Meara et Stokoë avec qui il s'entretint de l'état de santé de Napoléon. Antommarchi affecta de croire à une maladie politique. Bathurst craignait-il que Buonavita et ses acolytes ne se fissent les agents d'un complot pour délivrer Napoléon ? On peut

dois taire les scènes, les querelles et le refroidissement que leur conduite a naturellement amenés entre nous. »

Cette lettre de Pauline témoigne que dans les derniers temps Louis, jusque-là indifférent ou hostile, avait changé de sentiments vis-à-vis de Napoléon.

(1) La nouvelle fut démentie par Catherine, ce qui ne démonta point Fesch. « Je ne sais, écrivait-il à Las Cases le 5 décembre, quels moyens Dieu emploiera pour délivrer l'Empereur de sa captivité, mais je ne suis pas moins convaincu que cela ne peut pas tarder. »

(2) Le 27 février 1819, il mandera à Las Cases : « La petite caravane est partie de Rome au moment où nous-mêmes croyons qu'ils n'arriveront pas à Sainte-Hélène parce qu'il y a quelqu'un qui nous assure que, trois ou quatre jours avant le 19 janvier, l'Empereur a reçu la permission de sortir de Sainte-Hélène et qu'en effet les Anglais le portent ailleurs. Que vous dirai-je ? Tout est miraculeux dans sa vie et je suis très porté à croire ce miracle. »

Et le 31 juillet, au même : « Quoique les gazettes et les Anglais veuillent toujours insinuer qu'il est toujours à Sainte-Hélène, nous avons lieu de croire qu'il n'y est plus et bien que nous ne sachions ni le lieu où il se trouve ni le temps où il se rendra visible, nous avons des preuves suffisantes pour persister dans nos croyances... Il n'y a pas de doute que le geôlier de Sainte-Hélène oblige le comte Bertrand à vous écrire comme si Napoléon était encore dans ses fers... »

L'aberration ne se dissipera, comme on le verra, qu'au retour de Buonavita, porteur d'une lettre de Montholon à Pauline, datée du 17 mars 1821. Quand les yeux de Madame Mère furent dessillés, son fils était mort depuis deux mois.

le croire, car il ne leur permit de partir que le 9 juillet, après un trimestre passé à Londres.

Ils arrivèrent le 20 septembre à Jamestown, furent reçus à merveille par Lowe et dînèrent à Plantation avec Reade et Gorrequer. Ils montèrent ensuite à Longwood et se présentèrent à Bertrand. Napoléon, mécontent qu'ils se fussent laissés traiter par le gouverneur, ne voulut pas les voir ce soir-là (1). Le cardinal Fesch avait négligé de les munir du moindre billet d'introduction. L'Empereur chargea Bertrand et Montholon d'interroger les nouveaux venus. Le grand-maréchal, formaliste, les obligea à lui fournir une sorte de notice individuelle et de *curriculum vitæ*.

Les deux prêtres et le médecin furent atterrés de ce défiant accueil. Le lendemain, encore au lit, Napoléon les reçut l'un après l'autre. Il regarda avec pitié Buonavita, qui, tout cassé, s'approchait de lui et mettait le genou en terre pour lui baiser la main. Il le fit asseoir, lui parla de son âge, de sa santé, puis l'entretint de Madame Mère dont il vanta la force d'âme. A Vignali, petit brun trapu (2), il dit qu'il voulait désormais que chaque dimanche on célébrât la messe à Longwood.

Enfin parut Antommarchi. Napoléon le questionna sur son pays, sa parenté, ses études, ne fut pas mécontent de ses réponses, bien qu'il l'estimât « jeune et présomptueux ». Il lui recommanda l'abbé Buonavita, qui lui semblait n'être venu à Sainte-Hélène « que pour s'y

(1) *Journal* de Verling, 20 septembre 1819. L'Empereur ne reçut ce premier soir que les deux domestiques, Coursot et Chandellier, à qui, pendant une heure, il posa des questions sur sa famille. Coursot dit que Madame était triste et résignée et que jamais elle ne se mettait à table sans dire : « Si je pouvais envoyer ce dîner à mon fils !... »

Napoléon parut satisfait d'eux. Il dit à Marchand de leur assigner 2.500 francs de gages et de les faire installer par Pierron dans leur emploi.

(2) Verling, *Journal*, 20 septembre 1819 : « Un sauvage », dit-il. Et Montholon, écrivant à sa femme le 31 octobre : « Un montagnard corse dont l'éducation n'a point altéré l'enveloppe sauvage et brute. »

faire enterrer (1) ». Il était profondément déçu. Voilà tout le secours, *qu'après quatre ans*, il recevait de sa famille ! Comme les autres, elle l'abandonnait... Autour de lui, chez Bertrand, Montholon (2), la colère, l'amertume étaient fortes. Presque aussitôt Montholon supplia sa femme de lui trouver en Europe un remplaçant (3). Quoique M^{me} Bertrand commençât une nouvelle grossesse, elle et son mari disaient hautement qu'ils quitteraient l'île en mars.

Napoléon prit pourtant intérêt — les distractions étaient si rares maintenant à Longwood — à faire ouvrir les caisses dont s'étaient chargés les nouveaux venus. Un portrait du roi de Rome (4), vêtu d'un petit habit de satin blanc, l'occupa beaucoup ; il le fit placer entre les deux fenêtres du salon. Il mit sur son bureau l'étui de maroquin vert, présent de Jérôme, qui contenait un médaillon de l'enfant (5). Une miniature de Madame Mère fut attachée au-dessus de la cheminée du cabinet. Pauline avait envoyé de beaux objets de toilette, lady Holland des jeux, des albums. Deux caisses étaient remplies de journaux et de livres, ces derniers mal choisis (6). Dans les bagages d'Antommarchi, l'Empereur

(1) Antommarchi reçut le logement jadis occupé par O'Meara, Buonavita celui de Gourgaud, Vignali celui de l'officier d'ordonnance qui prit une chambre vacante dans la maison de Montholon. Les trois Corses devaient faire table commune. Chacun eut un Chinois pour le servir.

(2) « J'attends avec impatience, écrivait Montholon à sa femme le 31 juillet, l'arrivée des trois prêtres ou médecins que les journaux nous annoncent, et s'ils sont à la hauteur de leurs rôles, je quitterai le sol maudit de Longwood ! »

(3) D'autant qu'Antommarchi avait refusé de l'aider pour les travaux dont le chargeait encore Napoléon : dictées, copies, etc. (*Montholon à sa femme*, 31 octobre 1819.)

(4) « Peint à l'huile, dans un cadre doré, d'un pied et demi de haut sur un de large environ. » (Aly, 214.)

(5) « Il lui arrivait souvent de l'ouvrir pour y contempler les traits de son fils. » (Aly, 214.)

(6) « La moitié n'étaient que de vieux bouquins que les prêtres avaient achetés. » (*Id.*), « Le Cardinal, dit-il à Marchand, aurait bien pu disposer de quelques milliers de francs et m'envoyer de bons ouvrages... »

trouva de l'eau de fleurs d'oranger, dont il aimait le parfum et qui depuis longtemps manquait. Enfin une malle contenait des vêtements sacerdotaux et tous les objets nécessaires pour établir une chapelle (1).

Le premier dimanche qui suivit l'arrivée des Corses, Napoléon entendit la messe dans le salon, où une table tint lieu d'autel. Puis il s'avisa que la salle à manger, qui ne servait plus guère, conviendrait mieux. Toute la maison s'évertua pour la rendre propre à ce nouvel usage. On colla sur les murs un papier chinois à fond rouge et fleurs d'or. La desserte d'acajou, élevée sur deux marches, fut transformée en autel; Pierron y dressa un tabernacle en cartonnage surmonté du crucifix d'argent. De chaque côté, sur une nappe de dentelle, on plaça des girandoles à six branches et des vases de la Chine, garnis des plus belles fleurs du jardin. Au-dessus on pendit une tête de Christ offerte par Bertrand. Des tentures de satin blanc, bordées de galons d'or et ornées aux angles d'*N* couronnés (2) l'entourèrent. Un tapis de velours vert s'étendait de l'autel jusqu'au prie-Dieu de l'Empereur.

Deux grands paravents fabriqués par Noverraz, aidé d'un Chinois, cachèrent les portes.

En avant était le fauteuil de l'Empereur, à quelques pas en arrière les chaises de M^{me} Bertrand, du grand-maréchal et de Montholon (3). Les personnes de la mai-

(1) Fesch les avait fournis. « Les chasubles étaient magnifiques; les aubes très belles; le calice et la patène étaient en vermeil, ainsi que le bateau et les burettes; le ciboire était en argent; un petit crucifix en argent sur croix d'ébène. » (Aly, 214.) La plupart de ces objets figurent aujourd'hui dans le musée particulier du prince Napoléon.

(2) Comme on manquait de galons, Montholon sacrifia un de ses anciens habits d'aide de camp. Le Christ, dessin qui fut plus tard donné à Coursot, se trouve actuellement chez sa petite-nièce, M^{me} Michault-Bize.

(3) Peu après, rapporte Aly (219), « l'Empereur permit à l'abbé Vignali de dire la messe tous les dimanches chez le grand-maréchal pour que M^{me} Bertrand ne se trouvât pas obligée de venir à Longwood quand le temps était mauvais. » En réalité, M^{me} Bertrand, éprouvée par une nouvelle fausse couche, ne se souciait pas de quitter sa maison.

son se tiendraient de chaque côté debout près des paravents.

Tout s'acheva dans la semaine (1). Ce fut une petite fête pour les exilés quand, le dimanche suivant (2), dans la chapelle illuminée de bougies, l'Empereur entra, suivi des deux généraux. L'abbé Buonavita vint le saluer, comme faisait jadis le grand aumônier, et lui présenter l'eau bénite ; puis, montant à l'autel, il commença l'office, assisté par Vignali en surplis et Napoléon Bertrand, ravi de sa robe d'enfant de chœur.

L'Empereur lui-même semblait content. Il dit à peu de là :

— J'espère que le Saint-Père ne nous fera aucun reproche, nous voilà redevenus chrétiens. S'il voyait notre chapelle, il nous accorderait des indulgences.

Et il ajouta :

— Si quelqu'un de vous a la conscience surchargée de péchés, Buonavita est là pour les recevoir et en donner l'absolution.

Dès lors la messe fut dite dans ces formes chaque dimanche. Quand Napoléon se trouvait indisposé, il restait couché. « On ouvrait la porte de sa chambre et on ployait les paravents pour que les paroles du prêtre pussent arriver jusqu'à lui *. »

Ses idées sur la foi avaient insensiblement changé ; il paraissait revenir vers les sentiments de son enfance. Souvent, à l'italienne, comme le lui avait enseigné sa mère, il faisait machinalement un signe de croix.

Sans doute pensait-il que cette religion qu'il avait rétablie en France et dont le chef protégeait sa famille, il se devait, sinon pour lui, du moins pour sa renommée et pour l'avenir de son fils, de s'y rattacher dans sa soli-

(1) « La messe terminée, écrit Aly (219), et l'Empereur passé dans le jardin ou le salon, la chapelle en moins d'un quart d'heure redevenait salle à manger, où tout était rétabli dans son premier état. »

(2) Le 5 octobre 1819, d'après une note inédite de Montholon. (Bibl. Thiers, carton 20.)

tude. C'est le souverain chez lui qui, peut-être d'abord, voulut entendre la messe. L'homme peu à peu y trouva une détente du cœur.

Certaines pratiques toutefois rebutaient en lui l'élève de Jean-Jacques. Il blâma le zèle de Buonavita et de Vignali qui montèrent un jour au corridor des domestiques et le parcoururent en s'arrêtant à chaque porte pour dire des prières (1).

Peu après leur arrivée, Buonavita et Vignali marièrent Noverraz et Joséphine, naguère femme de chambre de M^{me} de Montholon, que l'Empereur avait conservée comme lingère, Archambault et Mary, bonne d'enfants chez le grand-maréchal, enfin Aly et Mary Hall, gouvernante d'Hortense Bertrand (2).

Le nouveau cuisinier de l'Empereur, Jacques Chandellicr, remplaçait devant les fourneaux les deux Chinois

(1) Aly, 219. « Cette cérémonie, ajoute Aly, pouvait être bonne en Italie ou en Corse, mais à Sainte-Hélène et pour des Français peu dévots, elle fut tournée en plaisanterie par ceux qui habitaient le corridor. »

Aly raconte (239) un incident qui montre que l'Empereur, malgré son respect pour les choses de la religion, s'impatientait de trop strictes observances. Le Jeudi saint de 1820, souffrant, il garda le lit et entendit l'office de sa chambre. Quand il fut achevé on ferma la porte de séparation. Puis les deux prêtres, comme d'habitude dans les églises, commencèrent la veillée du Tombeau. Ils devaient ainsi passer la nuit à lire ou à méditer. Il y avait une heure environ que Vignali était en prières, lorsque Napoléon percevant son murmure, fronça le sourcil et appela Marchand :

— Est-ce qu'ils n'ont pas encore fini ?

— Non, sire.

— Eh, dis-leur qu'ils en finissent !

Marchand prévint l'abbé qui obéit.

(2) Les deux premiers de ces mariages avaient été déjà célébrés en juillet et août selon le rite anglican (*Registre de la paroisse de Jamestown*, 1819).

L'Empereur avait consenti volontiers au mariage de Noverraz qui fut consacré le 12 juillet par le révérend Vernon dans le salon de Montholon. Il approuva également le projet d'Aly, à condition que sa femme garderait son emploi chez M^{me} Bertrand. Par contre il s'opposa au mariage d'Archambault qu'il menaça de chasser. Le cocher n'en fit pourtant qu'à sa tête et Napoléon ferma les yeux. Marchand en vain le supplia de permettre qu'il régularisât sa liaison avec Esther Vesey. Plus déférent qu'Archambault, il s'inclina. (*Montholon à sa femme*, 7 juillet, 3 et 11 août 1819.)

qui, dirigés par Pierron, avaient depuis le départ de Lepage si mal assuré le service. Ingénieux, il inventa un fourneau qui répandait moins de fumée dans l'étroite pièce où l'air souvent s'épaississait à donner des nausées, et un four à l'anglaise pour la pâtisserie. Par des mets bien apprêtés, il réveilla d'abord l'appétit de l'Empereur. Mais bientôt il tomba malade. Si jeune encore, il était menacé « d'apoplexie séreuse » et il fallut songer à le remplacer (1).

La construction de New House se poursuivait lentement (2). Un dimanche, jour où les ouvriers ne travaillaient pas, l'Empereur y fut avec Marchand. Il critiqua quelques dispositions intérieures, mais ne put faire autrement que de trouver les pièces vastes, aérées et commodes. Abritée de l'alizé, la façade principale flanquée de deux pavillons ouvrait sur le plateau de Deadwood. Les appartements destinés à Napoléon comprenaient une grande galerie, une salle à manger, une bibliothèque, une chambre, un cabinet de toilette, une salle de bains. Une pièce attenante était destinée à un valet de service. Montholon, à qui devait être affectée l'aile gauche, serait presque aussi bien logé. Les ouvertures étaient larges et hautes, la décoration élégante. Les che-

(1) Montholon, le 30 avril 1820, demandera à sa femme d'envoyer deux cuisiniers, qui, autant que possible, eussent servi dans la maison impériale. Mme de Montholon en arrêta deux, à la fin de 1820, Chandellier, cousin de Jacques et Peyrusset. Ils furent dirigés sur le Cap et ne vinrent pas à Saint-Hélène, la mort de l'Empereur les ayant devancés. Jacques Chandellier demeura ainsi jusqu'à la fin, par le fait des circonstances, le cuisinier de Napoléon.

(2) Hudson Lowe avait chargé le major Emmett, chef du génie à Sainte-Hélène, de la surveillance des travaux. Emmett n'aimait pas le gouverneur et en parle sans aménité dans les extraits de son *Journal*, publiés en 1912 par le *Century Magazine*. Après le départ de Mme de Montholon, les travaux avaient été poussés avec plus d'activité. « Tous les hommes propres au bâtiment, écrit Aly (228), avaient été mis en réquisition, soldats, ouvriers, Chinois, esclaves, chacun employé suivant son savoir-faire. Tous les jours la route de la ville à Longwood avait été couverte de convois d'hommes et de charrettes, transportant des pierres de taille, des bois de charpente, du fer, du plomb, etc. »

minées étaient garnies de bronzes dorés. Dans les murs extérieurs des niches avaient été pratiquées pour recevoir des statues. Au regard de la vieille maison, New House était un palais (1).

L'Empereur semblait pourtant moins enclin que jamais à quitter Old Longwood (2). Au contraire, persuadé maintenant qu'il ne quitterait plus Sainte-Hélène, il commençait de s'intéresser à l'amélioration de son intérieur et à l'aménagement de son jardin. Par un instinctif retour humain, il s'attachait à ce triste asile, cherchait à l'orner et à l'adoucir (3). L'arrangement heureux de la chapelle lui fit désirer de changer la tenture de sa chambre et de son cabinet. Le nankin qui couvrait les murs, pourri par l'humidité, tombait en lanières. Aidés par les Chinois, Marchand et Aly (4), collèrent du papier blanc sur les plafonds et les parois,

(1) Au total la bâtisse et l'aménagement devaient coûter un peu plus de 32.000 livres sterling, ce qui équivaut environ à 8 millions de notre monnaie présente. Mais on ne doit pas oublier que la construction, comme tout le reste, était chère à Sainte-Hélène. Les mesures suivantes relevées pour le seul appartement de Napoléon donneront une idée de l'importance de la maison : la salle de réception a 38 pieds sur 22, la salle à manger 26 sur 22, la bibliothèque 28 sur 25. Hauteur des pièces, 14 pieds, soit près de 5 mètres.

(2) Lowe à Bathurst, 27 novembre 1819. *L. P.*, 20.128. « La promenade du général Bonaparte à la nouvelle maison pourrait faire supposer qu'il a l'intention de l'occuper quand elle sera finie. Mais, à mesure qu'il voit l'effort fait pour la terminer, il semble plus enclin à améliorer et transformer sa demeure actuelle. Ce désir de sa part a été gênant à plusieurs reprises, parce qu'il distrairait les ouvriers qui travaillent au nouveau bâtiment... Je m'efforce pourtant de le satisfaire, sans permettre toutefois que le travail principal cesse de progresser. »

(3) Les domestiques eux-mêmes s'installaient. Pendant quatre ans ils avaient vécu campés dans leurs mansardes, sans se soucier de les améliorer. Vers le milieu de 1819, ils s'y employèrent activement. L'Empereur monta l'échelle casse-cou qui conduisait au grenier et visita chaque chambre. Toutefois, chez Noverraz, l'Empereur vit une gravure qui ne lui plut pas. C'était l'inauguration du pont de Waterloo à Londres... Le nom de Waterloo lui fit froncer le sourcil. » (Aly, 188.)

(4) Napoléon avait voulu que tout se fit par les gens de sa maison. Il répugnait à rien demander au gouverneur et à introduire des Anglais dans la partie la plus intime de son logement.

tendirent la chambre de mousseline rayée et le cabinet de percale, les garnirent de petits et grands rideaux, y placèrent un tapis neuf. Les meubles furent réparés et vernis. Les lits de campagne reçurent de nouveaux rideaux de taffetas vert et des aigles d'argent, provenant des cloches de l'argenterie brisée, furent fixées aux boules des colonnettes et au couronnement. L'Empereur pendant ce temps avait émigré dans le salon. Quand tout fut achevé, il entra dans sa chambre ; deux pastilles d'Houbigant brûlaient dans une cassolette. Au-dessus de la cheminée brillaient les cadres des portraits. Napoléon regarda tout avec un plaisir d'enfant et vanta à Montholon l'adresse de ses serviteurs :

— Ce n'est plus une chambre, c'est le boudoir d'une petite maîtresse (1).

Mais ce qui devait le plus préoccuper et distraire Napoléon, fut la transformation des jardins. Déjà des soldats envoyés par Lowe avaient construit un mur de gazon à l'est pour couper le vent (2). Antommarchi encouragea l'Empereur dans ce dessein. Le jardinage, déclara-t-il, était le meilleur exercice qui pût remplacer l'usage abandonné du cheval. Pierron alla à James-

(1) Peu après tout l'appartement fut également tapissé de neuf. A cette époque, l'Empereur dormait de préférence dans la petite pièce ouvrant sur la salle à manger.

Quelque temps, comme il faisait chaud, il coucha dans le parloir, sur un lit de cuivre, qui avait été acheté jadis par Mme de Montholon. Mais un pied s'étant cassé et l'Empereur se trouvant mieux dans ses petits lits, il le rendit à Montholon.

Le billard avait été donné aux domestiques, qu'il avait surpris à y jouer comme il se promenait. On le logea dans une chambre construite en bois et couverte de toile qui ouvrait sur la galerie derrière le bâtiment occupé par Napoléon. (Aly, 189.)

(2) Le 19 juillet. Le 27, Montholon fit un plan d'agrandissement des jardins. (Journal de Nicholls, 19 et 27 juillet 1819.) Antommarchi ne lui en donna donc pas l'idée, comme il l'affirme. « Napoléon voyait, dit Marchand, dans cette entreprise un moyen de distraction pour lui et la colonie, mais il y trouvait aussi l'avantage de repousser de la maison le cordon de sentinelles qu'on y posait chaque soir à neuf heures. » (Inédit.) Le 3 août 1819, Montholon écrivait à sa femme qu'on s'occupait depuis quelques jours « d'augmenter le petit jardin ».

town acheter brouettes, pioches, pelles pour la maisonnée. L'Empereur même eut son râteau et sa bêche. Chaque matin, au petit jour, dès que les factionnaires avaient évacué le jardin, il envoyait le valet de service sonner la cloche pour éveiller tout son monde (1). Domestiques français, anglais et chinois (2), Antom-marchi, les deux prêtres, jusqu'aux servantes, tous devaient se mettre au travail.

Vêtu d'un pantalon et d'une veste de nankin comme les colons de l'île, coiffé d'un grand chapeau de paille et chaussé de pantoufles de maroquin rouge, Napoléon va en personne jeter une motte de terre dans la persienne d'Aly :

— Aly, Aly, crie-t-il, tu dors !

ou :

— Aly, oh ! Allah, il fait jour !

Et il chantonne :

Tu dormiras plus à ton aise
Quand tu seras rentré chez toi...

Aly met la tête à la fenêtre :

— Allons donc, paresseux, ne vois-tu pas le soleil !

A l'extrémité opposée du bâtiment, Marchand aussi a son tour :

— Marchand, Mamzelle Marchand, il fait jour, levez-vous.

Quand Marchand est descendu, Napoléon le regarde en riant :

— Avez-vous assez dormi cette nuit ? Votre sommeil a-t-il été interrompu ? Vous allez être malade toute la journée de vous être levé si matin !

Puis reprenant le ton habituel :

— Allons, prends cette pioche, cette bêche, fais-moi un trou pour mettre tel arbre.

(1) Il avait fait placer une grosse cloche contre le mur de la maison. (L. P., 20.130.)

(2) A ce moment onze Chinois étaient employés à Longwood. (Rapport Blakeney, 2 août 1818. L. P., 20.123.)

Un instant après, il l'appelle :

— Marchand, apporte ici un peu d'eau.

ou bien :

— Va me chercher mon pied, ma toise.

A tel autre qu'il rejoint :

— Va dire à Archambault qu'il apporte du fumier, et aux Chinois qu'ils coupent du gazon, on n'en a plus.

Passant à Aly qui charge une brouette (1) :

— Comment, tu n'as pas encore fini d'ôter cette terre ?

— Non, sire, cependant je ne me suis pas amusé.

— A propos, coquin, as-tu fait le chapitre que je t'ai donné hier (2) ?

— Non, sire.

— Tu as mieux aimé dormir, n'est-ce pas ?

— Mais, sire, Votre Majesté ne me l'a donné qu'hier soir.

— Tâche de le finir aujourd'hui, j'en ai un autre à te donner.

Pierron pose des plaques de gazon sur un mur de terre :

— Tu n'as pas encore terminé ce mur ? As-tu assez de gazon ?

— Oui, sire.

Revenant à Aly, il lui demande :

— Montholon est-il éveillé ?

— Je n'en sais rien, sire.

— Va voir ; surtout ne le réveille pas, laisse-le dormir.

Il se dirige vers Noverraz qui pioche :

— Allons, ferme !... Ah, paresseux, qu'est-ce que tu as fait depuis ce matin ?

— Hier, Votre Majesté m'avait dit de faire goudronner la baignoire (3) ; n'ayant trouvé personne de bonne volonté, j'ai fait moi-même la besogne.

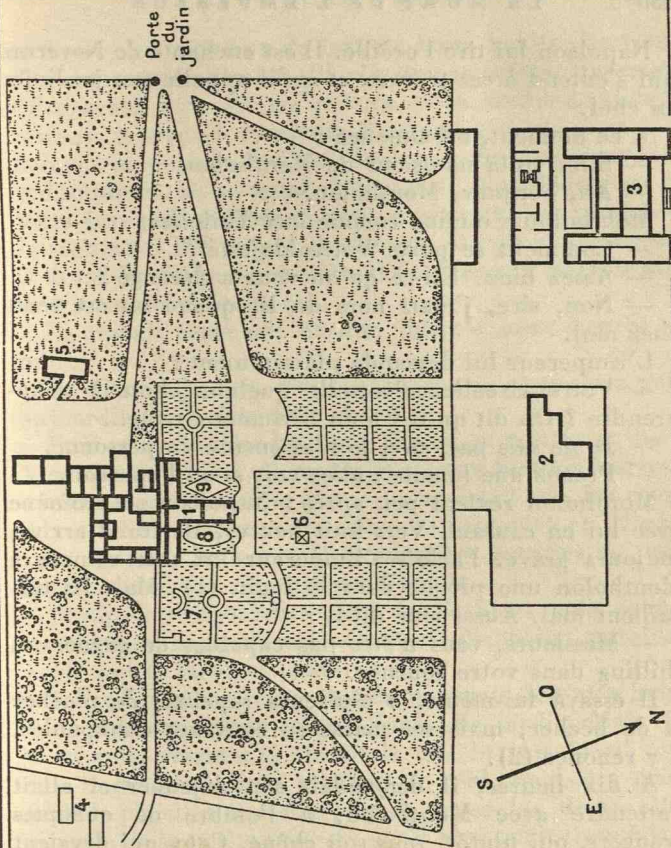
(1) Aly, 206. Aly nous a donné ici la scène la plus vivante et sans doute la plus exacte que nous ayons sur ce temps de la Captivité.

(2) L'Empereur ne dictait plus que par intermittences. Mais il faisait faire encore, par Aly surtout, de nombreuses copies.

(3) Celle dont on se servira en guise de bassin.

Légende

- 1 Old Longwood House, résidence de Napoléon.
- 2 Maison des Bertrand
- 3 New-House
- 4 Ecuries de l'Empereur
- 5 Logement de l'officier de surveillance (1821)
- 6 Tente
- 7 Jardin de Noverraz (bassin et grotte)
- 8 Jardin d'Aly
- 9 " de Marchand



Napoléon lui tire l'oreille. Il est enchanté de Noverraz qui s'entend à ces travaux et qu'il appelle son jardinier en chef.

A ce moment, on annonce :

— Sire, voilà monsieur de Montholon.

— Ah, bonjour, Montholon.

Montholon s'incline comme aux Tuileries.

— Comment se porte Votre Majesté ?

— Assez bien. Est-ce qu'on vous a dérangé ?

— Non, sire, j'étais hors du lit quand on est venu chez moi.

L'Empereur lui demande plaisamment :

— Votre Excellence a-t-elle quelque chose à m'apprendre ? On dit qu'il y a un bâtiment en vue...

— Je ne sais pas, sire, je n'ai encore vu personne.

— Prenez une lunette ; allez voir si on l'aperçoit.

Montholon revient peu après ; Napoléon se promène avec lui en causant. Vers huit heures, Bertrand arrive, toujours grave. Parfois l'Empereur lui met comme à Montholon une pioche dans la main (1). Mais ils travaillent mal. Aussi leur dit-il :

— Messieurs, vous n'êtes pas capables de gagner un shilling dans votre journée.

Il essaya lui-même, à plusieurs reprises, de piocher et de bêcher, mais ses mains se couvrant d'ampoules, il y renonça (2).

A dix heures, il demandait son déjeuner et allait l'attendre avec Montholon, à l'ombre de quelques orangers, ou, plutôt, sous son chêne. Ceux qui devaient servir quittaient leurs outils et se dépêchaient de se laver

(1) L'Empereur avait même tenté d'embaucher M^{me} Bertrand, en lui persuadant que rien pour sa santé ne serait meilleur que de remuer la terre. Elle n'en voulut rien croire et, résistant aux cajoleries comme aux regards bourrus, eut soin de rester à l'écart des travaux de jardinage :

— Ce n'est pas la peine de changer d'ennui, disait-elle.

(2) Antommarchi, I, 279. « Le métier est trop rude, dit-il un jour à Antommarchi, je n'en puis plus, mes mains me font mal. A la prochaine fois ! » Et il jeta la bêche.

la figure, les mains et de brosser leurs habits. Bertrand s'en retournait chez lui s'il n'était pas invité. Rarement l'Empereur conviait les prêtres et le docteur. Mais il retenait souvent les enfants Bertrand qui aidaient à la besogne en portant de l'eau dans les arrosoirs. Bruyants, indisciplinés, ils se tenaient fort mal. Napoléon riait de leurs écarts. Il prenait le petit Arthur sur ses genoux et le taquinait. Bel enfant, à cheveux blonds et teint rose, il devait lui rappeler son fils. Il l'embrassait parfois avec une sorte de violence (1).

Le travail reprenait ensuite jusqu'à onze heures ou midi.

— Allez déjeuner, disait l'Empereur, c'est assez pour aujourd'hui ; il fait trop chaud.

Et il rentrait chez lui pour lire ou se mettre au bain. Vers quatre heures, il reparaissait et se mettait à arroser avec une petite pompe qui se transportait sur des roues. Aly ou Noverraz manœuvraient le balancier et l'Empereur dirigeait la lance. Il se mouillait souvent au point qu'il était obligé de changer d'habits.

Sortie de l'engourdissement des derniers mois, la maison entière avait changé d'aspect. Napoléon paraissait avoir repris force et santé.

Lui qui avait créé un monde nouveau, il s'attachait à cette création infime et sans durée, un jardin. Mais rien n'est plus vivant ; il aimait la vie. Si imaginatif qu'il fût, il gardait le goût profond du réel. Peut-être prit-il plus de plaisir à tracer le plan de ces enclos, de ces allées creuses, de sa petite roseraie, qu'il n'en avait trouvé jadis à décider avec ses architectes des embellissements de Compiègne ou de Fontainebleau.

Sur le côté ouest, devant les fenêtres de l'Empereur, s'étendait ce qu'il nommait le *jardin de Marchand*, ou « le parterre ». Un losange de gazon y était tracé, entouré

(1) « Un savetier est plus heureux que moi ! l'entendit soupirer Aly (242.) Celui-là au moins a auprès de lui sa femme et ses enfants ! »

d'allées étroites et de plates-bandes de rosiers bordées de buis. Devant les croisées on plaça quatre orangers et lui-même entre leurs tiges sema des giroflées et des immortelles de toutes couleurs dont lady Holland lui avait envoyé des graines. La fenêtre la plus proche de l'angle formé par le mur du salon devint une porte vitrée, abritée par une petite véranda de treillage, garnie de plantes grimpantes. Par deux marches. Napoléon pouvait descendre dans son parterre et s'y promener sans être vu, car une palissade en arceaux couverte de fleurs de la Passion formait à l'entour un mur compact. De l'autre côté du bâtiment central, avait été disposé le *jardin d'Aly* ou « bosquet », symétrique au jardin de Marchand. Le centre était un ovale gazonné. Deux gros orangers y furent plantés. L'ensemble devait bientôt devenir si touffu que le soleil n'y pénétrait plus (1).

On entreprit ensuite l'aménagement à l'est d'un jardin plus étendu. Abrité par le mur de gazon (2), et séparé du bosquet par une tonnelle couverte où l'Empereur aimait à se tenir, il fut peuplé de pêchers, d'acacias, de saules, d'arbousiers. Un tapis de fraisiers couvrait une partie du sol. Afin d'avoir tout de suite de l'ombre, car pour son jardinage il se montrait tout impatience (3). il fit transporter d'assez vieux chênes dont beaucoup périrent. On remplaça les défaillants par des pêchers.

Ce jardin fut baptisé *jardin de Noverraz*. Il occupa beaucoup l'Empereur. On y avait ménagé dans le bas

(1) Les détails donnés par Aly sont confirmés en tous points par les rapports du capitaine Lutyens, qui remplaça Nicholls comme officier d'ordonnance le 10 février 1820. (L. P., 20.129.)

(2) Dans les derniers mois de 1820, Napoléon fera élever à l'extrémité de ce mur un tertre d'environ deux mètres de haut sur lequel on établit un kiosque en toile à voiles, éclairé par des châssis vitrés. On le tapissa à l'intérieur de mousseline. L'Empereur le destinait à servir d'observatoire pour mieux voir la mer et l'arrivée des navires qui, venant du Cap, contournaient l'île. La maladie l'empêcha de l'utiliser. (Aly, 193.)

(3) « L'Empereur était si pressé quand il faisait faire quelque chose qu'on se trouvait dans l'impossibilité de bien faire ce qu'il ordonnait. » (Aly, 198.)

une petite grotte que les Chinois recouvrirent d'une boiserie décorée de dragons et d'oiseaux. Une table ronde, quelques chaises la meublaient. Napoléon s'y retirait souvent. Deux ou trois fois il y déjeuna.

La grande affaire fut l'irrigation de ces terrains. Napoléon fit creuser et cimenter un bassin en demi-lune (1), qui s'alimentait du filet d'eau venu des sources du Pic de Diane (2). On y jeta des cyprins qui moururent, au grand dépit de l'Empereur. Le trop-plein de ce bassin, par une rigole, s'écoulait dans une cuve (3) placée au milieu du jardin de Noverraz et en repartait pour traverser la grotte et emplir un troisième bassin situé plus bas. Chandellier avait réussi, avec un tuyau de plomb, à faire jaillir dans la cuve centrale un petit jet d'eau. L'Empereur en fut enchanté. Quand il sortait, il disait à Aly ou Marchand :

— Allons, fais jouer les eaux.

On courait tourner le robinet du réservoir et Napoléon, placé entre la grotte et le dernier bassin, regardait l'eau descendre et arriver jusqu'à lui. Peut-être se rappelait-il alors les chutes immenses de Saint-Cloud, la rivière verte et sereine où cinglaient les cygnes de Malmaison... Ce bruit, ce mouvement l'occupaient quelques instants. Il riait de s'amuser de si peu de chose. Le jeu cessait quand il n'y avait plus d'eau dans le réservoir (4).

(1) Ce premier bassin existe toujours. L'Empereur s'y baigna une fois.

(2) Longwood, plateau élevé, n'a pas de source. L'eau y était mesurée. Hudson Lowe avait entrepris de grands travaux d'adduction qui ne furent achevés que vers le milieu de 1820 et qui fournirent dès lors l'eau plus abondante et meilleure qui alimente encore Longwood aujourd'hui.

(3) Cette cuve, de 12 pieds de diamètre, en plomb, avait été confectionnée par Gordon, le chaudronnier borgne de Jamestown. Quand il l'apporta à Longwood, Napoléon, satisfait, lui donna un verre de vin de sa propre main. (L. P., 20.129.)

(4) Aly, 202. Avec M. Colin, conservateur de Longwood, et aidé des *Souvenirs du Mameluck*, l'auteur a pu par un arpentage retrouver de façon exacte les emplacements des jardins de l'Empereur. M. Colin en a dressé par la suite et pour la première fois un plan complet.

Au-dessus du premier bassin, l'Empereur avait fait fabriquer par le plus habile de ses Chinois une volière à trois étages en bois découpé et décoré de peintures que surmontait un aigle (1). On y installa un faisan et quelques poules, faute d'autres oiseaux, car les serins achetés à Jamestown ne vécurent pas. On y mit aussi des pigeons, mais ils s'enfuirent dès qu'on ouvrit la porte. « La cage resta sans oiseaux comme le bassin sans poissons * . »

Quand le jardin de Noverraz fut achevé, Napoléon en fit établir, du côté de l'ouest, un tout semblable, car il aimait la régularité à l'extrême. Il y eut là aussi des bassins, l'un d'eux était la vieille baignoire doublée de plomb qui avait servi à l'Empereur dans les premiers temps.

En descendant vers la maison de Bertrand, l'ancien parc subsistait, pour partie formé de pelouses où se dressaient quelques sapins et quelques saules, et pour le reste converti en potager. Napoléon prit plaisir à y voir lever des haricots et des pois (2). Un matin, il aperçut des poules qui picorait à l'entour. Furieux, il empoigna un fusil de chasse et en tua trois (3). Il tira aussi une chèvre de M^{me} Bertrand qui s'était aventurée dans ses carrés, un cochon de lait, enfin un bœuf de la ferme, ce qui donna de l'émotion au gouverneur, d'au-

(1) Cette volière, rapportée par le grand-maréchal en 1821, se trouve à Châteauroux dans le musée Bertrand.

(2) Plus tard, quand on servait des légumes ou une salade à l'Empereur, il demandait toujours « s'ils venaient de son jardin ». Si l'on répondait oui, et pour lui plaire on le faisait d'habitude, il disait :

— Enfin, toutes nos peines ne sont pas perdues ; nos jardins nous nourrissent.

Comme l'un ou l'autre des valets souriait :

— Comment, coquin, tu ris ! s'écriait-il.

Et lui-même riait. (Aly, 210.)

(3) Ces poules appartenaient non au cuisinier Chandellier, comme le dit Marchand, mais à Noverraz qui se fâcha et demanda à quitter le service de l'Empereur. (L. P., 20.129) Lowe ne donna pas suite à cette requête.

tant que Montchenu avait essayé d'envenimer l'affaire (1). L'Empereur sema beaucoup de graines potagères. Dans ce terrain argileux elles germaient mal. Les légumes étaient durs et fibreux. Seuls les choux poussaient dru. Il y eut des pêches et des fraises. Mais la sécheresse et les chenilles vinrent tout ravager. Le plaisir de la création passé, l'Empereur peu à peu ralentit son zèle. Aidé par les petits Bertrand, il arrosait encore. Mais le plus souvent il se bornait à marcher dans les allées couvertes ou dans son parterre ; il se penchait sur une plante, cueillait une fleur de la Passion, une pensée, la tenait longtemps dans sa main, rêveur... Abrité maintenant des yeux étrangers, il s'asseyait sur un talus d'herbes et regardait piquer la terre ou voler aux branches des cardinaux couleur de feu apportés du Brésil ou de ces *avedevats* gros comme des bourdons qui, à Sainte-Hélène, au temps des moissons, vont en nuées par les champs et pillent les gerbes.

Du moins avait-il retiré de ces occupations qui s'étendirent sur plus de six mois un réel apaisement d'esprit. D'autre part, à se montrer chaque jour dans ses jardins, il rassurait le gouverneur, et celui-ci marquait la détente par des attentions soutenues : envois de plantes, de graines (2), de meubles de jardin, mise à sa disposition de soldats et d'ouvriers pour les terrassements, d'attelages pour les transports. Il s'occupait de remonter

(1) Montchenu dit à Lowe que Napoléon avait dû faire ouvrir la porte du jardin pour attirer les bœufs de la Compagnie et les tuer ensuite commodément.

— Vous croyez ? demanda Lowe. — Je n'en doute pas, répliqua Montchenu, il sait que vous vous servez de ces bœufs et il a voulu vous en priver et peut-être vous prouver qu'il peut encore se faire craindre. (L. P., 20.129.)

Hudson Lowe écrivit en Angleterre pour demander, au cas où Napoléon par malchance ou maladresse aurait tué un homme, s'il pourrait être jugé et quelle serait la sanction. (L. P., 20.129.)

(2) L. P., 20.233. Il informa Bathurst qui invita Lowe « à faire savoir au général Buonaparte que, s'il désirait telles plantes du Cap ou de quelque colonie anglaise, on s'empresserait de les lui envoyer. » (Bathurst à Lowe, 2 juin 1820.)

l'écurie par l'achat de quatre chevaux du Cap. Enfin — et cette concession lui semblait immense — pour inciter Napoléon à reprendre ses courses, il élargissait les limites, et, surtout à l'ouest, donnait libre parcours aux Français sur le quart de l'île environ.

A Jamestown on parlait beaucoup des embellissements de Longwood. Mais personne n'y était plus admis. La plus jeune des belles-filles de Lowe, Suzanne Johnson, se hasarda pourtant à y monter un après-midi, et à prier Montholon de lui montrer les jardins. Lui offrant le bras, le général la promena par les allées. Ils se trouvèrent tout à coup en face de l'Empereur, assis dans sa tonnelle. Montholon ne put faire autrement que de présenter la jeune fille. Petite et jolie, sa rougeur la rendait charmante. Napoléon lui parla avec bonté, lui fit apporter un plateau de sucreries, la mena lui-même à ses bassins, sans paraître savoir qu'elle tenait de si près au gouverneur et quand elle prit congé, cueillit une rose et la lui offrit « en souvenir (1) ».

Ce mieux-être rendit à Napoléon quelque goût au travail. Il dicta encore à Montholon et à Marchand des fragments sur ses campagnes, des notes sur sa politique extérieure, des réflexions sur le suicide, un projet de constitution...

Mais ce n'était plus guère que la nuit ou dans les jours pluvieux qu'il passait ainsi le temps. Quand il faisait beau, un avertissement secret de l'être lui faisait quitter ses chambres closes et sombres ; souvent il n'y rentrait qu'à la tombée du soleil *.

(1) Quoi qu'en dise Seaton, la visite de la belle-fille de Lowe, qui n'est pas seulement racontée par Montholon (II, 401), mais par Marchand, paraît certaine. M. Fr. Masson l'a pensé comme nous (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1921). Suzanne Johnson ne se vanta pas de son escapade à son beau-père qui semble l'avoir toujours ignorée.

III

1820

Réconcilié avec Lowe et fiancé à Miss Johnson, le comte Balmain n'en avait pas moins insisté pour obtenir son rappel. Il ne se souciait pas de vivre plus longtemps au bout du monde, où l'oublierait son souverain. Le 7 mars 1820, il reçut la permission de quitter Sainte-Hélène. Il épousa Charlotte dans le grand salon de Plantation, et le 3 mai partit avec sa femme, pour l'Europe.

En prenant congé de son collègue français, il lui dit avec ironie :

— Vous allez être veuf, monsieur le marquis.

Montchenu qui, ces quatre années, n'avait nourri ses rapports que des nouvelles dispensées par Stürmer et Balmain demeurait en effet seul représentant des puissances. Il n'en fut pas fâché. Il allait, pensait-il, pouvoir déployer enfin ses talents. Il continuait de voir assez souvent Montholon qui le flattait sans vergogne (1). Quand arriva dans l'île la nouvelle de l'assassinat du duc de

(1) En parlant de l'Empereur à Montchenu, il le nommait toujours Napoléon, sauf quand il s'agissait d'événements antérieurs à l'abdication de 1815. C'était se montrer respectueux des pouvoirs établis. (L. P., 20.139.)

Berry, il osa lui dire que l'Empereur en avait été accablé et s'était enfermé chez lui répétant sans cesse : « Pauvre France ! (1) »

Ce jour-là, Montchenu l'ayant invité à déjeuner chez lui, il s'était fait accompagner du jeune Napoléon Bertrand. L'enfant — il avait douze ans — regarda des gravures qui représentaient la famille royale. Il fut d'abord frappé par Louis XVIII.

— Qui est ce gros pouf-là ? demanda-t-il.

— C'est le Roi, répondit Montchenu.

— Ah ! c'est un grand coquin !

Il vit ensuite le portrait du duc de Berry :

— Pour celui-là, dit-il, on l'a tué. C'est un grand gueux de moins (2).

On peut penser que le garçon fut repris, mais par son naïf témoignage Montchenu eût dû être édifié sur l'affliction ressentie à Longwood. Cependant Montholon, pour l'éprouver peut-être, lui confiait qu'il espérait être inscrit sur le testament de Napoléon pour un million de livres sterling *. Il contait au marquis que l'Empereur

(1) Hudson Lowe, écrivant le 19 mai à Bathurst, contredisait Montholon. Le jour, disait-il, où Napoléon avait appris l'événement, il avait lu les journaux anglais qu'il venait de lui envoyer et s'était ensuite promené dans les jardins (L. P., 20.130.) Montholon mentait donc, comme il mentira dans les *Récits de la Captivité*, en affirmant que l'Empereur l'avait envoyé porter officiellement au marquis son *compliment de condoléance*. « M. de Montchenu. déclare-t-il (II, 402) reçut mon message avec les démonstrations de la plus profonde émotion, et m'assura qu'il le transmettrait au Roi son maître, et s'empresserait de se rendre à Longwood pour exprimer les sentiments dont il se sentait pénétré. Il vint dès le lendemain, mais ne fut pas reçu par l'Empereur. »

Tout cela est inventé. Pour se faire bien voir du marquis, Montholon prêtait à Napoléon des sentiments extraordinaires. Il ira jusqu'à lui faire dire : « C'est un malheur pour la France que mon fils vive, car il a de grands droits. » (Lowe à Bathurst, 22 mai 1820. L. P., 20.130.) Et, de la part de Napoléon, il vint féliciter Montchenu à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux !

(2) *Lettre (inédite) de Lowe à l'Hon. sir Edward Thornton*, ministre d'Angleterre au Brésil. 1^{er} juillet 1820. Elle renferme des détails qui ne se trouvent ni dans les rapports de Montchenu, ni dans les archives de Lowe. (Communiquée par l'obligeance de miss Thornton, petite-fille du diplomate anglais, et de M^{me} Ternaux-Compans.)

possédait, dans différentes banques en Europe, deux cents millions de *livres sterling* ! Sir Hudson à qui ces propos étaient rapportés demeura incrédule (1). Mais il éprouva une vive anxiété quand il sut que Montholon avait offert à Montchenu des haricots verts et des haricots blancs provenant des nouvelles cultures de Longwood. Le marquis ayant accepté des deux espèces, Lowe porta cette capitale affaire devant le cabinet britannique (2).

Montholon à la fin enveloppa si bien Montchenu qu'il le poussa à s'insurger contre le gouverneur et à exécuter — avec seize mois de retard — les instructions qui lui prescrivaient de voir les Français pour en recueillir des informations directes. Le marquis avisa Lowe « qu'au premier beau jour », il se rendrait à Longwood. « Si, contrairement à toutes les convenances, vous ordonnez que la porte soit gardée par une sentinelle, vous savez que je ne comprends pas l'anglais et que je ne comprendrai pas ce qu'elle dira, mais je passerai, même si elle me tire un coup de fusil qui éveillera un écho dans l'Europe entière * . »

Lowe aussitôt se fit de fer. Il écrivit à Montchenu sur un tel ton que le vieil émigré renonça à forcer l'entrée de Longwood, mais pendant trois mois il se campa en ennemi du gouverneur. Adressant à Montholon des lettres lues à Plantation, il lui demandait des livres « pour l'aider à supporter sa solitude qui est bien ennuyeuse, mais qu'il préfère encore à la société de

(1) Lowe à Bathurst, 19 mai 1820. (L. P., 20.130.) Mais le marquis n'en démordit point. Quand Montholon allait chez Montchenu, il était en général accompagné par le lieutenant Croads, adjoint à Nicholls, qui savait le français et écoutait les conversations pour en informer le gouverneur. (L. P., 20.144.)

(2) Lowe à Bathurst, 14 mai 1820. (L. P., 20.130.) : « Que les « haricots blancs » et les « haricots verts » se rapportent au « drapeau blanc » des Bourbons et à « l'habit vert » du général Bonaparte, comme à la livrée de ses serviteurs à Longwood, je n'en puis décider, mais le marquis de Montchenu, il me semble, aurait agi avec plus de discrétion s'il avait refusé les uns et les autres ou s'était borné à accepter les haricots blancs ».

Sainte-Hélène ». Un autre jour il lui écrivait : « J'en suis réduit à désirer votre position qui cependant vous déplaît. Consolez-vous, car si vos yeux ne voient pas beaucoup de monde, au moins vous vivez avec des personnes *qui ont le ton et les formes françaises*. Je finis sur cet article pour ne rien dire de trop. »

Il pensait par ces allusions piquer, harceler Lowe qui ne s'en soucia point. « Tout ceci, disait-il, n'est que la rage de l'impuissance. » Il était sûr que Montchenu, qui s'était privé lui-même des dîners de lady Lowe, ne bouderait pas longtemps contre son plaisir. Le marquis en effet, vint bientôt, la huppe basse, lui dire « qu'il attachait le plus grand prix à son estime ». Il abandonnait la lutte. Lowe le récompensa en lui offrant l'hospitalité de Plantation pour se rétablir d'une obstruction d'entrailles. Ils furent dès lors dans les termes les meilleurs et Montchenu ne vit plus que très rarement Montholon.



Le 26 mai 1820, cédant enfin aux prières de son entourage, l'Empereur consentit à remonter à cheval et suivi d'Archambault, il se promena de 6 à 8 heures du matin dans le bois de gommiers. Il continua cet exercice quelques jours, puis l'interrompit, trop fatigué. A plusieurs reprises, il souffrit de nouveau du foie. Quelques drogues données par Antommarchi, suivant l'ancienne prescription d'O'Meara, le soulagèrent. Cette affection ne semblait à personne inquiétante. Napoléon n'en était point préoccupé. Il avait une autre crainte, encore vague. Peu après l'arrivée de la petite caravane (1), Antommarchi l'avait surpris devant un gros livre d'anatomie qu'il feuilletait, l'air soucieux (2). Il lui parla ensuite de la

(1) Le 17 novembre 1819. (Antommarchi, I, 260.)

(2) Le *Prodromo della Grande Anatomia* de Mascagni, qu'avait apporté avec lui Antommarchi.

dernière maladie de son père et demanda au médecin s'il croyait que lui-même avait pu hériter de son cancer au pylore. Antommarchi essaya de le rassurer, mais Napoléon le lendemain voulut revoir les planches de Mascagni...

Il avait maintenant la plus mauvaise opinion d'Antommarchi. Il ne pouvait prendre confiance dans ce carabin impudent qui, tranchant du professeur, ne s'intéressait pas à son emploi (1), et ne voulait voir dans l'hépatite de l'Empereur qu'une maladie de commande.

Sous prétexte de promenades botaniques ou de visite aux hôpitaux, il allait chaque jour s'amuser à Jamestown. Les règlements de Lowe le gênant, il les enfreignit et provoqua maints incidents. Sa conduite faisait scandale chez les Anglais.

A maintes reprises Bertrand et Montholon durent le rappeler à l'ordre. Il se présentait devant l'Empereur en tenue négligée (2), lui parlait sur un ton de familiarité choquante. Il nommait les deux généraux « Bertrand, Montholon », comme s'ils étaient ses égaux et par contre traitait avec insolence Marchand, Aly et les autres serviteurs. Il fut bientôt réduit à la société des deux abbés qui, ayant table avec lui, ne pouvaient l'éviter.

Depuis le départ de M^{me} de Montholon, la vie à Long-

(1) *L. P.*, 20.128. Ni la famille du grand-maréchal ni Montholon ne voulaient être traités par lui. Le docteur Verling continuait de leur donner ses soins. Quand il quitta l'île, ils eurent recours au docteur Henry.

(2) Sur une observation de l'Empereur, Bertrand « l'obligea à s'habiller plus décemment ». *Lowe à Bathurst*, 21 mai 1820 : « Le changement suivant a été récemment apporté à l'étiquette qu'on affecte de maintenir à Longwood. Le « professeur » Antommarchi, qui avait l'habitude de rendre sa visite quotidienne au général Bonaparte dans ses habits ordinaires du matin, pantalon et bottes, a ce mois dernier échangé ce costume contre des culottes noires, des bas de soie et des souliers. Il se présente ainsi chez le général vers dix heures chaque matin, demeure avec lui de cinq à dix minutes, rentre chez lui, reprend son pantalon et ses bottes et ne voit plus le général de toute la journée. » (*L. P.*, 20.130.)

wood s'était du reste bien rétrécie. L'Empereur dînait chez lui tête à tête avec Montholon ou seul quand il se sentait fatigué. Il ne se rasait plus chaque matin, mais tous les deux ou trois jours. Il s'habillait de moins en moins, gardait souvent sa robe de chambre jusqu'au soir, ou mettait ses « habits de planteur ». Il y eut encore quelques dîners du dimanche avec les Bertrand, mais ces repas à quatre étaient si tristes, ils évoquaient si fort l'absence des autres fidèles que Napoléon y renonça.

Maintenant que les anciens pourvoyeurs de nouvelles n'étaient plus là, on ne savait plus grand'chose de l'île à Longwood. Et l'île semblait oublier l'existence des Français. On disait seulement aux voyageurs de passage que là-haut, sur cette plate-forme entourée d'abîmes où, entre deux coulées de soleil, dansaient des brouillards, un prisonnier vivait derrière ses murs de gazons et ses feuillages avec ses derniers serviteurs. Et ces marins, ces magistrats, qui de l'Extrême-Orient retournaient vers les havres d'Europe, y portaient leur surprise que, pour garder ce captif sans espérance, il fallût tant de soldats, de navires et de canons (1).

L'évasion, si leur prisonnier n'y pensait plus, Lowe, Bathurst et le cabinet des Tuileries la craignaient toujours. Il est en effet certain, quoi qu'on ait dit, que, plusieurs projets sérieux furent préparés vers la fin de la Captivité pour enlever par surprise Napoléon. Le commodore Stephen Decatur, l'un des plus glorieux marins d'Amérique, avait, de concert avec le général Clauzel,

(1) Quand des étrangers montaient à Longwood, Napoléon se renfermait aussitôt chez lui. Le 26 janvier 1820, Nicholls notait : « Lord Charles Somerset (gouverneur du Cap) et ses deux filles sont venus aujourd'hui pour voir la nouvelle construction et le domaine. A ce moment le général Bonaparte dînait dans son jardin favori sous les chênes avec le comte Montholon. Le gouverneur, lord Ch. Somerset et les jeunes dames firent le tour du jardin et gagnèrent le bois. Aussitôt qu'on les aperçut, le général se leva de table et rentra en courant dans la maison. Le dîner y fut porté aussitôt. » Gorrequer avait demandé audience pour le gouverneur du Cap. Montholon dit à Nicholls que Napoléon l'avait écouté sans donner de réponse. (L. P., 20.129.)

soumis à l'ex-roi d'Espagne un plan que Lakanal accusera plus tard Joseph d'avoir « refusé par pusillanimité et par avarice (1). » Le fameux flibustier Laffitte, la terreur des Anglais dans la mer du Mexique, monta une autre expédition ; mais un cyclone lui emporta six navires et il dut renoncer. Une tentative postérieure, et qui fut près de se réaliser, sauvera de l'oubli le nom d'un Français établi à la Nouvelle-Orléans, Nicolas Girod. Il était riche, énergique (2), et portait à l'Empereur une admiration fidèle. Sa maison était remplie de portraits, de gravures, de statues de Napoléon. Il ouvrit une souscription entre ses compatriotes éparpillés dans le sud des États-Unis et versa lui-même le plus gros des fonds. Un clipper rapide et bien armé, la *Seraphine*, fut construit en grand secret à Charleston. Le capitaine désigné pour la commander était Dominique Yon, le bras droit de Laffitte. Marins et soldats avaient été recrutés parmi ses anciens compagnons et les « soldats laboureurs » du Champ d'Asile. Girod doutait si peu de la réussite qu'il avait fait construire et richement meubler une maison pour loger l'Empereur dès qu'il arriverait à la Nouvelle-Orléans (3). Lakanal était dans l'affaire, mais il ne semble pas que Joseph, dont on savait maintenant l'égoïsme, ait été sollicité ou même prévenu. La *Seraphine* allait partir quand arriva la nouvelle de la mort de l'Empereur.

Plusieurs de ces projets, où trop d'hommes étaient mêlés, transpirèrent. Bathurst en prévenait Lowe (4).

(1) Dans une lettre à Bignon, 26 février 1838. (Cf. Fr. Masson, *Napoléon et sa famille*, XII, 249.) Decatur fut tué en 1820 dans un duel avec le commodore Barton.

(2) Maire de la Nouvelle-Orléans, il avait sauvé la ville en 1814 d'une attaque des Anglais.

(3) Cette maison, qu'on appelait à la Nouvelle-Orléans « Old Napoleon's House », existait encore en 1905.

(4) Il lui écrivait ainsi le 30 septembre 1820 : « Vos derniers rapports sur la conduite du général Buonaparte et de sa suite me font craindre qu'il ne commence à nourrir sérieusement la pensée de s'échapper de Sainte-Hélène. Les nouvelles qu'il a reçues de ce qui

dont les frayeurs rebondissaient aussitôt et qui après cette accalmie, recommençait de soupçonner Longwood, qui pourtant n'y songeait guère, des plus aventureux complots.

Une fantaisie de Napoléon l'avait fort alarmé. Étant dans son jardin en jaquette de toile et chapeau de paille un matin de mai, il avait monté à cheval sans changer de costume et, suivi d'Archambault, fait un temps de galop dans la direction de Deadwood. Par instants il s'arrêtait et, lorgnette en main, regardait le paysage. Cette étrange sortie inquiéta Lowe. Quand il l'apprit, l'Empereur s'amusa à faire endosser des vêtements pareils à l'abbé Vignali qui avait à peu près sa taille, et il lui recommanda de s'en aller à cheval à travers le plateau, accompagné du piqueur, assez vite pour qu'on ne pût le reconnaître et qu'on crût qu'il était Napoléon, d'autant qu'il prendrait soin, par moments, d'observer comme l'Empereur les environs à la lunette. Vignali obéit avec assez d'adresse. L'officier de surveillance Lutyens (1) qui l'épiait s'y trompa* et ne reconnut qu'ensuite son erreur. Plantation House en trembla. Reade, Gorrequer, Lowe coururent à Longwood. Lutyens fut tancé d'importance. Napoléon, pensait Lowe, en dressant l'abbé à le personnifier au dehors tandis qu'il demeurerait chez lui, préparait sa fuite. Vignali paraderait à cheval en pleine vue des Anglais, alors que le prisonnier aurait déjà gagné quelque coin secret où il attendrait le débarquement de ses libérateurs. Cette plaisanterie, à laquelle Napoléon ne donnait aucune importance, coûta à Lowe le sommeil de bien des nuits.

se passe en Europe sont de nature à l'encourager dans un tel projet. La chute du gouvernement napolitain, l'esprit révolutionnaire qui gagne toute l'Italie, le douteux état de la France même doivent exciter son attention... Que ses partisans soient actifs, on n'en peut douter... Vous surveillerez donc avec attention tous ses actes et vous recommanderez à l'Amiral la plus grande vigilance, puisque c'est de la marine que tout dépend... »

(1) Il avait remplacé Nicholls le 10 février 1820.



Cependant, si les gouvernements d'Europe gardaient l'œil ouvert sur Sainte-Hélène (1), l'attention du public s'était détournée de Napoléon. Balmain écrivait après sa traversée, à son beau-père : « Votre illustre prisonnier est entièrement oublié à Londres, personne ne s'en occupe et les dandies n'osent même plus prononcer son nom, devenu tout à fait antifashionable. Votre conduite à son égard et toutes vos mesures ont l'approbation universelle tant en Angleterre que dans le reste de l'Europe... Le baron Stürmer m'a assuré aussi qu'en Allemagne et en France on ne parlait plus du tout de Bonaparte. Il est oublié partout (2). »

Cette indifférence croissante à l'égard de l'Empereur était bien ce que redoutaient le plus ses derniers compagnons. L'exil, à se prolonger sans terme visible, leur devenait insupportable. Dans chacune de ses lettres (3) Montholon pressait sa femme de le faire remplacer. La comtesse, sachant qu'il avait été sérieusement malade, lui avait écrit d'abord de revenir en Europe sans attendre d'être relevé, Fesch et Pauline, à qui elle s'était

(1) Metternich, entre autres ennemis de Napoléon, ne se relâchait pas de sa haine. Il craignait que l'Angleterre, lasse de subvenir à elle seule à tant de dépenses, ne lui rendît quelque jour la liberté. Il dit à l'ambassadeur de France, Caraman, qu'en tel cas l'ex-empereur ne devait s'attendre qu'à changer de geôlier. « Si l'opinion ou les intérêts du cabinet anglais le portaient à vouloir se débarrasser de la garde du prisonnier, écrivait Caraman au baron Pasquier (28 avril 1820), les puissances alliées le réclameraient comme leur propriété, et si les Anglais voulaient l'éloigner de Sainte-Hélène, on exigerait qu'il fût remis entre les mains des puissances pour en disposer suivant ce que leur sûreté pourrait exiger. »

(2) Balmain à Lowe, Londres, 20 juillet 1820, inédit. (L. P., 20.132.)

(3) 11 août 1819 : « J'espère un peu qu'avant l'hiver je serai près de toi. Je le désire si ardemment que je ne puis croire que mes vœux ne soient pas exaucés. » 31 octobre : « Si tu n'as pas encore envoyé quelqu'un pour me remplacer, ne perds pas un moment, peu importe qui, pourvu que ce soit un de ses anciens officiers généraux ou amis. »

adressée pour décider du choix, la laissant sans nouvelles. A l'honneur de Montholon, on doit dire qu'il refusa. M^{me} de Montholon écrivit à Las Cases et se mit à chercher un volontaire. De longs mois allaient passer avant qu'elle le trouvât. Planat de la Faye, dès le début s'était proposé, mais Fesch l'écarta (1). Il faudra qu'excédé de tant de lenteurs, Napoléon décide que M^{me} de Montholon, sans plus consulter ses parents, choisirait le ou les remplaçants. « Ma famille, dit-il, ne m'envoie que des brutes, je désire qu'elle ne s'en mêle pas. Il est impossible de faire de plus mauvais choix que les cinq personnes qu'elle m'a envoyées * . »

Après bien des scènes avec sa femme qui, privée de toute société, ne sortait presque plus, passait des journées au lit à écrire à sa famille des lettres lamentables, Bertrand s'était décidé à demander à l'Empereur la permission de la conduire en Angleterre, et ses enfants dont il devenait indispensable de commencer l'éducation (2). Il promettait, de bonne foi, de revenir ensuite. Son absence ne durerait, disait-il, que neuf à dix mois. Mais une fois en Europe, repris par le soin de ses intérêts, sous l'influence exclusive de sa femme, reviendrait-il ? L'Empereur ne le croyait pas. Il eut plusieurs explications pénibles avec le grand-maréchal. Marchand trouva un jour, tracée au crayon, une liste de personnalités auxquelles Napoléon songeait pour relever Bertrand. Il ne pouvait se faire à l'idée de n'avoir plus près de lui, au regard des Anglais et de l'Europe, un homme connu,

(1) Il écrivit le 4 septembre 1820, de Trieste, au cardinal et à Madame Mère pour être autorisé par eux à partir. Fesch répondit le 23 par une fin de non recevoir dédaigneuse : « Toutes les fois qu'on a demandé quelques personnes à Sainte-Hélène, c'est à moi qu'on s'est adressé... Au surplus nous pensons qu'il n'y a pas lieu d'envoyer d'autres personnes à Sainte-Hélène. »

(2) Les deux aînés, à dix et onze ans, ne savaient que lire et écrire. En 1817, Bertrand avait demandé, par la voie officielle, à son père qui était chargé en France de ses affaires, de lui envoyer les livres de classe utiles à ses enfants. M. Bertrand n'avait pu les lui faire parvenir, ni les vêtements et autres objets réclamés, le duc de Richelieu n'ayant pas donné les autorisations nécessaires !

ayant joué un rôle dans l'armée ou l'administration de l'Empire. Mais Caulaincourt, Savary, Ségur, Montesquiou, Turenne, Denon, Daru, dont il avait écrit les noms consentiraient-ils à tout quitter pour venir décorer son exil ? C'était si douteux (1) ! Napoléon essaya encore de gagner du temps. Chaque fois que le grand-maréchal lui parlait de son projet de départ, il élevait de nouvelles difficultés :

— Ne voit-il pas, disait-il à Marchand, que si je le laisse conduire sa femme en Europe, il ne me retrouvera plus à son retour ?

Il montra dès lors à Bertrand un visage fermé, se rejeta tout à fait vers la complaisance, les gentillesses de Montholon. Son irritation se tourna surtout contre M^{me} Bertrand. Il n'alla plus lui rendre visite, prit des prétextes pour ne jamais la recevoir quand, de loin en loin, elle franchissait encore les cent pas qui la séparaient de la maison de l'Empereur. A partir de novembre 1820, il ne la vit plus. Qu'elle partît, elle et seule, il n'y eût trouvé que des avantages. Mais la pensée qu'elle emmènerait ses enfants le déchirait. Ils étaient sa suprême distraction. Leur éloignement laisserait un vide que rien ne pourrait combler.

De plus en plus, il les associait maintenant à sa vie. Ils accourent vers lui quand ils l'aperçoivent au jar-

(1) Les domestiques eux aussi de nouveau se décourageaient. Le cuisinier, Chandellier, s'évanouissait à tout moment. « Il est de fait hors d'état de continuer son service et nous réduit quelquefois à la cuisine chinoise, écrivait Montholon à sa femme (30 avril 1820). Le pauvre homme sait son état et demande à s'en aller. » L'Elbois Gentilini vint à Plantation le 26 juillet demander s'il pourrait profiter d'une occasion pour se rendre bientôt au Cap. « Le pauvre Gentilini pleure et gémit jour et nuit après son départ et n'obtient rien ; il est comme un fou et fait pitié. J'espère pour lui que j'obtiendrai enfin qu'on lui ouvre la porte. » (Montholon à sa femme, 20 septembre 1820.) Montholon y réussit, car Gentilini partit avec sa femme, Juliette, le 4 octobre suivant. Il remit le 30 septembre au grand-maréchal 16.000 francs qu'il avait amassés pour lui être remboursés à Rome par Madame Mère ou Fesch. Il reçut en outre une lettre de change de 15.000 francs. (Montholon à sa femme, 10 octobre 1820.)

din (1). Il s'intéresse à leurs jeux, prend part à leurs querelles. La fraîcheur de leurs sentiments le ravit :

— Chez eux, aucun détour, répète-t-il. Ils disent naturellement ce qui leur vient à la tête *.

Parce qu'il lui a bien récité la table de Pythagore, Napoléon Bertrand reçoit une montre d'or **. L'Empereur fait chercher des boucles de corail pour Hortense et veut qu'Antommarchi lui perce les oreilles pour les y suspendre. Quand le petit Arthur voit la lardoire qui, faute d'un meilleur instrument, va servir à l'opération, épouvanté, il mène grand tapage, trépigne, injurie l'Empereur dans son sabir anglais, se jette même sur lui les poings levés.

— Que dis-tu ? demande Napoléon, égayé. Coquin ! si tu ne cesses pas, je te ferai aussi percer les oreilles.

Pendant ce temps, Hortense, soutenue par Montholon, supporte son supplice. Quand les boucles sont attachées, l'Empereur la félicite de son courage :

— Va montrer tes oreilles à ta maman ; si elle n'est pas contente, qu'elle les trouve mal, dis-lui que ce n'est pas moi, que c'est le *dottoraccio* qui les a percées ***.

Un matin que la petite fille est entrée avec son frère dans la chambre de Napoléon, il remarque sa robe, faite d'une étoffe jaune achetée à Jamestown :

— Tu es bien mal habillée aujourd'hui, ma pauvre Hortense !

— Sire, répond le grand-maréchal, la robe vient de Sainte-Hélène et le choix n'est pas grand.

— Attends, Hortense, je vais te donner de quoi faire un joli caraco.

Il demande à Marchand d'aller chercher son habit de Premier Consul, en velours cerise brodé d'or et de

(1) Vignali, bon homme dans sa rusticité, apprenait l'italien aux enfants. En allant chez lui deux fois par jour, ils passaient devant les fenêtres de l'Empereur et ne manquaient pas, si elles étaient ouvertes, de faire du bruit pour attirer son attention. Napoléon les appelait alors, causait, riait, jouait avec eux, leur donnait des bonbons, des oranges. Ils esquivaient ainsi souvent leur leçon.

soie. Cette épave magnifique, à quoi il ne tient plus, il la pose sur les frêles épaules.

— Avec cela, dit-il, au moins tu seras belle.

Elle court radieuse, traînant après elle les basques du bel habit qui balaient le gazon (1).

Le petit Arthur est toujours son favori. Ayant vu un joli poney de Java, il demande à l'Empereur de le lui acheter. Napoléon sourit :

— Viens demain à midi, lui dit-il.

Le lendemain, au coup de canon de High Knoll, Arthur arrive et bataille pour entrer chez l'Empereur qui dormait. Marchand, craignant que par ses cris il n'éveille son maître, lui permet de s'asseoir sur un tabouret au pied du lit. Le petit, sans bouger, attend, le regard fixé sur le dormeur. Enfin Napoléon ouvre les yeux.

Arthur se précipite vers lui et baragouine. Il réclame le cheval que l'Empereur lui a promis. Napoléon dit alors à Marchand de lui donner les douze cents francs qu'on en demande. L'enfant les reçoit dans son tablier et court acheter le poney que dès lors il monta chaque jour et sur lequel il venait avec gravité saluer l'Empereur. Il voulut encore des éperons d'or et essaya de l'expliquer à Napoléon.

— Demande-les-moi en français, je te les donnerai.

Arthur n'y arriva point. Quand il quitta l'île, il était encore incapable de s'exprimer dans sa langue, par la faute de M^{me} Bertrand.



Menacé d'un isolement total, l'Empereur se confiait de plus en plus à celui dont il éprouvait à toute heure

(1) Arth. Bertrand, 113. Cet habit que Bonaparte portait quand il signa le Concordat ne fut pas coupé, mais gardé précieusement par la famille Bertrand. Il figure aujourd'hui dans les collections du prince Napoléon.

le dévouement et qui, lui du moins, ne l'abandonnerait pas.

— Ils partiront tous, mon fils, disait-il à Marchand, tu resteras seul pour me fermer les yeux.

Ce que fut Marchand dans ces pénibles jours n'a point été assez dit et lui-même, modeste, ne s'en vanta jamais. Toujours d'humeur égale, il supportait les caprices de son maître, cherchait à détourner ses pensées quand il voyait monter le chagrin. Il protégeait son mauvais sommeil. Quand l'Empereur ne pensait plus à le renvoyer, il lui arrivait de veiller jusqu'à l'aube. Il était témoin des songes qui le replongeaient dans l'impérissable passé. Napoléon un matin lui dit ainsi qu'il avait rêvé de Marie-Louise et « de son fils qu'elle tenait par la main ».

— Elle était fraîche comme lorsque je la vis à Compiègne. Je la pris dans mes bras, mais quelque force que je misse à la retenir, je sentais qu'elle m'échappait, et lorsque j'ai voulu la ressaisir, tout avait disparu et je me suis éveillé.

Marchand confessa à l'Empereur qu'effrayé par l'expression de son visage, il allait le réveiller quand il avait sonné.

Napoléon, furieux, sauta du lit et prenant le jeune homme à la gorge :

— C'est toi, malheureux, s'écria-t-il, qui es la cause de ce que je ne suis pas resté plus longtemps avec ma femme et mon fils ! Que mérite ton crime ?

Marchand s'excusa comme il put. Il eût voulu, dit-il, pouvoir mettre l'Impératrice et son fils entre les bras de l'Empereur et ainsi réparer sa faute.

Napoléon le lâcha et poussa un long soupir :

— C'est assez de supporter ma misère sans les avoir pour témoins (1).

L'Empereur nommait Marchand « mon fils ». Il avait

(1) *Papiers Marchand. Bibl. Thiers, carton 22. Inédit.*

raison. S'il reçut des soins filiaux, ce fut bien de ce serviteur. Il ne devait pas l'oublier...

Quelques caisses de livres arrivaient de loin en loin. Les déballer restait pour Napoléon un vif plaisir. Quand il reçut l'ouvrage de Fleury de Chaboulon (1), il se montra mécontent qu'il eût parlé de Ney et de Grouchy comme de traîtres *. Il fut attristé par le lourd factum où son frère Louis, se tressant des couronnes, osait reprocher son despotisme à Napoléon **.

— Ah ! dit-il, Louis aussi...

Louis pour qui jadis, jeune officier, il avait mesuré sa faim !...

Les quelques lettres qui venaient de sa famille, vieilles de tant de mois, fatiguées par tant de regards, il les lisait à peine. A quoi bon ? Que lui eussent-elles appris ? Il savait sa mère sous l'étouffoir de Fesch, ses frères et sœurs oubliés, Hortense et Eugène enfoncés dans leurs intérêts. Pauline seule le plaignait, l'aimait, eût voulu le secourir. Mais que pouvait cette tête charmante, toute au plaisir, au luxe, aux soins de sa faible santé ?

De sa femme, de son fils, toujours point de nouvelles. A présent ne valait-il pas mieux ? Marie-Louise régnait dans son duché, souriant à Neipperg. L'enfant grandissait dans les palais d'Autriche, élevé à l'allemande par une famille soucieuse d'écarter de lui tout souvenir de son origine. La pensée devait en être pour l'Empereur d'une terrible amertume. Pourtant il ne désespérait pas. Il restait persuadé que le roi de Rome se libérerait tôt ou tard de l'embûche autrichienne et, rappelé en France, y restaurerait sa dynastie. C'était le supplice du père qui sacrerait le fils :

— Si je meurs ici, répétait-il, il régnera.

Il était désormais résigné à expirer sur son îlot, dans

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815*, publiés au début de 1820 à Londres (Longman) avec cette épigraphe « Ingrata patria, ne ossa quidem habes. »

la pensée qu'il ouvrirait par là un avenir indéfini à l'être que, de toute sa vie, il avait sans doute le plus aimé...



Les contrariétés agissaient davantage sur son organisme débilisé, que maintenant travaillait un mal sourd et profond. Il eut ainsi, en juillet 1820, un retour de son hépatite. Un billet de Lowe à l'abbé Buonavita, accompagnant une lettre de Bathurst sur le départ probable de Bertrand, l'avait bouleversé. Il fut malade quelques jours, mais « l'attaque bilieuse » et les accès de fièvre dont il souffrait passèrent vite (1). Toutefois il en resta longtemps déprimé. Il s'attardait au lit. Il avait jauni encore, montrait « une face de suif ». Au moindre souffle d'air, il toussait et crachait par quintes violentes. Il se plaignait de douleurs dans le flanc droit. Nul n'y prêtait attention. Il avait beau dire en mettant la main sur son côté :

— Eh, messieurs, vous croyez que je badine ? Il n'en est pas moins vrai que je sens là quelque chose qui n'est pas ordinaire.

On ne le croyait pas *.

En août il reprit ses sorties à l'intérieur du parc de Longwood.

(1) Gentilini, interrogé par Gorrequer, en témoigna : « Il dit que depuis une quinzaine le général se plaignait d'une enflure des jambes, qu'il frottait avec de l'eau-de-vie ou de l'eau de Cologne, que cela allait mieux, mais qu'ensuite il avait souffert du foie et aussi pris froid en sortant, ce qui avait empiré son mal. » (*Minute Gorrequer*, 26 juillet 1820. *L. P.*, 20.131.)

Antommarchi, le 18 juillet, écrivit à Colonna Leca une lettre qui, devant passer sous les yeux de Lowe, exagérait à dessein la gravité de la maladie. Il indiquait toutefois, détail nouveau, qu'une inflammation à forme d'érysipèle s'était produite chez l'Empereur, s'étendant de la plante du pied jusqu'au tiers inférieur de la jambe. Il attribuait ces accidents au désordre du canal digestif et au mauvais fonctionnement de l'organe biliaire. Cependant, ajoutait-il, la condition du patient n'impliquait pas un danger immédiat.



L'amiral Plampin, si décrié et que nul ne regrettait, avait été remplacé par l'amiral Lambert (1). Les Français avaient longtemps espéré que Malcolm reviendrait soit gouverneur, soit de nouveau au titre de chef naval. Malcolm avait bien essayé à Londres de supplanter Lowe. Il avait mis en mouvement ses amis, fait agir même près du Prince-régent. Son retour à Sainte-Hélène eût été, du point de vue anglais même, une solution du douloureux problème. Pareille satisfaction eût transformé l'atmosphère de la Captivité. Mais Bathurst n'était pas homme à le comprendre. Il avait en Lowe un exécutant pointilleux, empressé ; il le soutint contre vents et marées, quitte à l'abandonner plus tard, quand il ne servirait plus.

Peu après, pour commander les troupes de terre, arriva le successeur de Bingham, le général Pine Coffin (2). Il était aussi ridicule que son nom (3). Son goût du négoce et son avarice firent le divertissement de l'île. Il se logea près de Plantation dans une cahute entourée d'un grand pré. Il y fit apporter tout le fumier du camp et des casernes. Les soldats du 66^e lui construisirent sans bourse délier étables, bergeries, porcheries, poulailler. Il fit venir à bas prix des vaches et des moutons du Cap qu'il engraisa sur ses pâturages. Ne pouvant s'entendre avec le boucher, le général devint boucher à son compte et, se servant toujours de la main-d'œuvre régimentaire, fit abattre et détailler ses bestiaux. Il envoya aux officiers, même aux colons, gigots, aloyaux, côtes de bœuf, à la manière de présents. Mais à la fin du mois il adressa les factures. L'indignation fut grande

(1) Le contre-amiral Robert Lambert (1772-1836) était arrivé le 14 juillet sur le *Vigo*. Il déposa sa carte à Longwood, mais ne fut pas reçu par Napoléon.

(2) Le colonel John Pine Coffin reçut en partant le rang local de brigadier. Il arriva à Jamestown le 23 août 1820.

(3) Cercueil de pin.

au camp où gradés et soldats le détestaient déjà pour son impolitesse, les manœuvres inutiles et les corvées sans nombre qu'il ordonnait. Le jeune médecin Henry et quelques-uns de ses camarades décidèrent de lui infliger un affront public. Ils placardèrent à la porte de Plantation, au corps de garde de Deadwood et sur la place de Jamestown une affiche manuscrite ainsi rédigée :

« Le public est respectueusement informé que le général Coffin tuera un bœuf gras le mercredi 10 courant et trois moutons le vendredi d'après. Prix de la livre de bœuf : de 11 pence à 1 shilling suivant le morceau. Prix de la livre de mouton : quartier de derrière 1 shilling 1 penny, quartier de devant 11 pence. Le général avertit en outre qu'on trouvera chez lui des tripes à des conditions raisonnables. Il prend les oies en pension et les fait paître sur ses terrains moyennant un penny par semaine et par tête. Les mâles paient double. »

Éclat de rire dans l'île entière. Les commandes se précipitèrent chez Pine Coffin. Mais Lowe lui adressa de sévères représentations et le général dut renoncer à la boucherie *.



La vieille calèche de l'Empereur était presque hors d'usage (1) ; Reade envoya à Longwood son phaéton. Tous les jours, et souvent deux fois, Napoléon y montait avec Montholon pour faire une courte promenade dans le bois de gommiers ou sur le chemin du camp. Il prenait sur soi, tâchait de réagir contre la diminution de ses forces. Mais l'esprit restait sombre (2).

(1) Depuis l'automne de 1818, Lowe avait voulu la remplacer. Nicholls en parla à Bertrand qui répondit : « Laissez la voiture tranquille... » (L. P., 20.130.)

(2) Dans un moment d'abattement il dicta à Bertrand une lettre à lord Liverpool demandant, pour la dernière fois, son transfert sous un autre ciel. Cette lettre, *inédite*, datée du 2 septembre 1820 a été retrouvée dans les papiers de Lowe (20.131).

« Milord, j'ai eu l'honneur de vous écrire le 25 juin 1819 pour vous faire connaître l'état de santé de l'Empereur Napoléon atteint

— L'air, disait-il, me fait mal.

Le 18 septembre, dès l'aube, l'Empereur sortit à cheval, accompagné d'Archambault et d'un groom. Pour la première fois depuis quatre ans, il quitta l'enceinte de Longwood et fit le tour des nouvelles limites. Cette promenade qui se prolongea durant deux heures et demie l'exténua. Il demeura au lit le lendemain. Les jours suivants il se contenta d'un tour en phaéton.

Le 4 octobre, pensant qu'une « bonne fatigue », comme il disait, engourdirait son malaise, il décida d'aller déjeuner à Mount Pleasant, résidence de sir William Doveton, au versant de la chaîne boisée qui s'infléchit vers la mer pour former la conque immense et magnifique de Sandy Bay. Accompagné de Bertrand et Montholon, d'Archambault et de trois autres serviteurs, qui portaient des provisions, il partit vers sept heures du matin et par Hutt's Gate gagna la route qui, entre de verdoyants vallons, contourne le pic de Diane. Lentement la petite troupe montait, découvrant à chaque détour un horizon plus large, tout le sud de l'île étendu comme une carte au puissant relief jusqu'à la pâleur de la mer.

Des enfants du pays, au visage, aux mains, aux jambes couleur de café, regardaient, surpris, du flanc des monts où ils gardaient leurs chèvres, passer les cavaliers.

d'une hépatite chronique depuis le mois d'octobre 1817. A la fin de septembre dernier est arrivé le docteur Antommarchi qui lui a donné des soins. Il en a d'abord éprouvé quelque soulagement, mais depuis ce docteur a déclaré, comme il résulte de son journal et de ses bulletins, que la maladie est venue à un état tel que les remèdes ne peuvent plus lutter contre la malignité du climat, qu'il a besoin des eaux minérales, que tout le temps qu'il demeurera dans ce séjour ne sera qu'une pénible agonie, qu'il ne peut éprouver de soulagement que par son retour en Europe, ses forces étant épuisées par cinq ans de séjour dans cet affreux climat, privé de tout, en proie aux plus mauvais traitements.

« L'Empereur Napoléon me charge donc de vous demander d'être transféré dans un climat européen comme le seul moyen de diminuer les douleurs auxquelles il est en proie.

« J'ai l'honneur...

« LE COMTE BERTRAND. »

Aucune réponse ne parvint.

Parfois on les entendait chanter un air de cantique. Leurs voix, belles et graves, montaient dans le ciel limpide comme ces fumées qui le soir sortent des toits de chaume pour rejoindre les premières étoiles. Quelques-uns saluèrent Napoléon qui souleva son chapeau...

Le vieux Doveton n'était pas prévenu de cette visite du Captif, mais de loin il aperçut la petite troupe (1). Montholon, qui marchait en tête, descendit de cheval et entra dans l'allée de grands camélias blancs et roses qui conduit au bungalow dressé sur une terrasse, devant l'un des plus admirables paysages du monde. Montagnes vertes, rochers rouges et noirs, pâturages étagés de velours ras, de-ci, de-là un humble cottage blotti sous son toit de mousse. Doveton vint à la rencontre de Montholon qui lui dit que l'Empereur demandait à se reposer chez lui. Le vieillard mit sa maison à son service. Il accueillit Napoléon avec respect et le pria de gravir les quelques marches de la véranda pour venir s'asseoir au salon. L'Empereur se laissa tomber sur le divan et invita la fille de Doveton, Mrs Greentree, à prendre place près de lui. Il la complimenta sur la bonne mine de ses deux fillettes, Ann et Eliza...

— Voilà de beaux enfants bien portants, dit-il à Bertrand.

Il leur donna de la réglisse qu'il tira de sa bonbonnière d'écaille.

Sir William invita à déjeuner l'Empereur qui refusa et au contraire pria son hôte de partager le repas froid apporté de Longwood. Une table fut dressée sur la pelouse. De grands cèdres, de magnifiques cyprès lui donnaient leur ombre. Des hibiscus aux quatre couleurs

(1) Dans la relation qu'il adressa le 9 octobre à sir H. Lowe, Doveton raconte que, se promenant dans son jardin, il vit des cavaliers qui se dirigeaient vers son domaine. « Regardant à la lunette, je pensai qu'ils étaient les prisonniers d'État de Longwood. Je revins à la maison et entrai dans la chambre de ma fille, Mrs. Greentree, qui était en train d'habiller son plus jeune enfant et je lui dis que nous allions avoir la visite de Buonaparte. » (*Inédit. L. P.*, 20.144.)

croissaient çà et là, plantés comme d'énormes bouquets. A leurs pieds des arums dressaient des lances de bronze autour de leurs cornets blancs.

Le planteur s'assit à la droite de Napoléon, qui lui versa un verre de champagne et en retour accepta un peu de liqueur d'orange confectionnée à Mount Pleasant. Tout le monde mangea de bon appétit. Mrs Greentree fut priée de prendre le café. Puis on revint au salon où la conversation continua, familière. L'Empereur posa à Doveton sa question habituelle. S'était-il déjà enivré ?

— J'aime un verre de vin de temps en temps, répondit le bonhomme (1).

La légère excitation procurée par le repas tomba tout à coup et Napoléon se sentit très las. Il voulut rentrer à Longwood. Il se mit péniblement en selle et, au pas, reprit le chemin des pics. Il fut heureux de trouver à Hutt's Gate le phaéton où il s'assoupit. Bertrand et Montholon durent le soutenir chacun par un bras pour monter les cinq marches du perron. Il fermait les yeux et son visage était d'une couleur terrible...

(1) Le déjeuner, qui parut fort luxueux aux Doveton, « se composait d'un pâté, d'un ragoût, de volailles froides, de jambon, d'une salade et de fruits ».

Doveton trouva le « général » fort pâle, mais son embonpoint le trompa sur sa santé. « Il paraissait, écrivit-il au gouverneur dans sa relation, aussi gras et aussi rond qu'un cochon de la Chine. » (L. P., 20.144.)

IV

LE CANCER

C'est la dernière promenade de Napoléon hors de l'enceinte de Longwood. Pour lui commence dès lors une vie de malade, avec quelques rémittences, de rares éclaircies où son fond de force, aussi son courage faisaient illusion à ses proches. « Tous les jours se ressemblent ou à peu près, écrivait Montholon à sa femme (1). A huit heures et demie ou neuf heures, l'Empereur me fait appeler ; souvent je déjeune avec lui, c'est-à-dire quand il déjeune ; à onze heures et demie, midi, il se recouche. A une heure, il reçoit Bertrand, qu'il garde plus ou moins longtemps, rarement passé deux heures, que celui-ci vient chez moi. A trois heures, je m'habille pour la promenade, quand l'Empereur sort, pour l'accompagner... A cinq heures, je dîne seul avec l'Empereur et reste avec lui jusqu'à huit, neuf, dix heures. Les trois quarts du temps, il dîne dans son lit. Si je sors de chez lui avant neuf heures et demie, je vais prendre le thé chez M^{me} Bertrand, et reviens à dix heures et demie tenir compagnie à l'Empereur. Si au contraire

(1) Longwood, 6 novembre 1820.

je suis resté jusqu'à dix heures, il me fait appeler dans la nuit. Depuis plusieurs mois il ne travaille plus ; sa santé est devenue si mauvaise qu'à peine quitte-t-il son lit ou son canapé. C'est avec beaucoup de peine que je le fais sortir en calèche ou même dans son jardin quand il fait très beau. Le cheval le fatigue tellement qu'il a à peu près renoncé à y monter. Il vient d'être fort malade la semaine dernière et nous a donné deux jours de grandes inquiétudes. Il est heureusement bien maintenant, à une excessive faiblesse près. Il se recommande à toi pour lui envoyer des livres. C'est aujourd'hui sa seule consolation. Il se fait lire, car ses yeux se fatiguent tout de suite. »

Le 10 octobre, au sortir d'un bain trop chaud et trop prolongé. Napoléon s'évanouit. On le porta dans son lit. Il souffrait de façon presque continue de maux de tête, et sentait au côté droit comme le glissement tranchant d'une lame. Il appelait cette douleur son « coup de canif ». La constipation était opiniâtre et il devait user chaque jour de lavements, qui l'affaiblissaient encore. Antommarchi conseilla l'application de vésicatoires aux deux bras. Napoléon refusa :

— Pensez-vous que M. Lowe ne me martyrise pas assez ? *

Bertrand et Montholon insistent et il finit par céder.

Mais Antommarchi ne sait pas poser les vésicatoires. L'Empereur gêné fait chercher en vain le docteur qui s'amuse à Jamestown. Quand il rentre, il vient demander l'effet du remède :

— Je ne sais pas, répond Napoléon. Laissez-moi tranquille... Vous me posez des vésicatoires qui n'ont pas de formes, vous ne rasez pas la place avant de les appliquer ; on ne le ferait pas pour un malheureux dans un hôpital. Il me semble que vous auriez bien pu me laisser un bras de libre sans les entreprendre tous les deux. Ce n'est pas ainsi qu'on arrange un pauvre homme.

Et comme Antommarchi veut répondre :

— Allons, vous êtes un ignorant, et moi un plus grand encore de m'être laissé faire *.

Au reste il se prête difficilement aux soins (1). Il ne croit pas aux remèdes, sauf à la fameuse « eau de poulet », bouillon que M^{me} Letizia jadis appliquait à ses indispositions d'enfant. Il en fait demander au cuisinier. Ses membres s'engourdissent, il a toujours froid. La clarté le blesse ; il exige à présent que sa chambre soit hermétiquement close, stores et rideaux tirés. Montholon, Marchand errent à tâtons dans cette ombre. Même dans le parloir, les volets sont fermés. Il passe la majeure partie des journées sommeillant ; le moindre bruit lui coûte un murmure d'impatience.

Quoi qu'il en dise, les vésicatoires l'ont un peu soulagé. Ses fonctions digestives sont meilleures ; il reprend quelque appétit. Le 16 octobre, observe Lutyens (2), il se promène pendant deux heures dans son jardin ; le 22, se sentant mieux, il invite Bertrand à dîner (3).

Mais bientôt il se trouve plus faible, son poulx est bas. Secoué de nausées (4), il ne mange presque plus. « Il ne prend du rôti qu'on lui sert que la partie rissolée dont il extrait le jus avec son palais sans pouvoir avaler la viande ; son bouillon n'est bon qu'à l'état de jus, ce qui devient fort échauffant (5). »

Encore qu'il proteste que son estomac fut toujours bon et complaisant, qu'il n'en a jamais souffert, la pensée du mal paternel le travaille et il demande à Antommarchi, s'il meurt, d'ouvrir son corps. Il pense qu'ainsi

(1) Montholon dira à Lowe : « Vous n'avez pas d'idée du mauvais malade qu'il est. Il est pire qu'un enfant de deux ans ; on ne peut rien faire avec lui. » (L. P., 20.131. *Inédit.*)

(2) L. P., 20.131.

(3) *Journal de Lutyens.* (L. P., 20.131.)

(4) Les familiers n'y virent rien d'anormal. L'Empereur vomissait aisément : « Une simple toux d'irritation, écrivait Las Cases (I — 453). suffit pour lui faire rendre son dîner. »

(5) *Papiers Marchand.* (Bibl. Thiers.)

son fils, averti de cette hérédité funeste, pourra s'en défendre mieux.

Montholon fait savoir à Lowe que Napoléon est gravement malade. Le gouverneur hausse les épaules (1). Les sorties de l'Empereur au jardin ou en phaéton, dès qu'il se sent mieux, comme aussi la désinvolture d'Antommarchi, aident à le tromper (2). « Que le général Bonaparte ne puisse être dans un état très alarmant est évident, écrit-il à Bathurst (3), car son médecin se promène tous les jours à cheval et à de telles distances qu'il faudrait une heure et demie pour qu'il revienne si l'on avait besoin de lui. »

Cependant Napoléon de plus en plus s'enfonce dans l'atonie (4). Sortant d'un de ses longs silences, il dit à Antommarchi qu'il ne peut vaincre sa lassitude :

— Le lit est devenu pour moi un lieu de délices. Je ne l'échangerais pas pour tous les trésors du monde. Quel changement ! Combien je suis déchu !... Il faut que

(1) Malgré la confirmation de Lutyens (1^{er} novembre). L'officier d'ordonnance disait que le général semblait fort mal, mais que lorsque Montholon lui avait proposé d'appeler en consultation le docteur Arnott, chirurgien du 20^e, il avait répondu : « Je serai mieux dans quelques jours ; il n'y a pas de danger. »

(2) Le 4 novembre, il prend un bain d'eau salée, dont il se trouve bien. Il descend presque chaque jour au jardin, s'assied près d'un des bassins. Le 7 novembre, il recommence à user de la voiture. Lowe l'entrevit lors d'une de ces promenades : « Je revenais vers Longwood House quand j'aperçus un phaéton trainé par quatre chevaux, et dans lequel se trouvaient le général Bonaparte et le comte Montholon. Dès qu'ils me reconnurent, ils ordonnèrent de prendre une autre route, mais cela ne put se faire assez vite pour m'empêcher de bien voir le profil du général Bonaparte, à environ trente pas de distance. Il portait un chapeau rond et un surtout vert étroitement boutonné sur la poitrine. Je le trouvai beaucoup plus pâle que la dernière fois que je l'avais vu, mais il n'avait pas maigri. J'aurais été pourtant porté à croire à un relâchement des fibres et à l'incapacité, pour le moment, de tout exercice actif. Un teint d'une pâleur morbide caractérise en général sa physionomie, et toute indisposition ajoute naturellement à cette pâleur. » 8 novembre 1820. (L. P., 20.131.)

(3) Le 16 novembre 1820. (L. P., 20.131.)

(4) Le 17, Lutyens mandait à Lowe : « Le comte Montholon dit que le général est si alourdi et somnolent qu'il parle à peine à personne et ne pense même pas à lire. » (L. P., 20.131, inédit.)

je fasse un effort lorsque je veux soulever mes pauvres... Mes forces, mes facultés m'abandonnent... Je végète, je ne vis plus *.

Lutyens écrit le 4 décembre à Gorrequer : « Le comte Montholon m'informe que le général Bonaparte s'affaiblit chaque jour et que le Dr Antommarchi est maintenant sérieusement préoccupé de son état, qu'il s'est évanoui la dernière fois qu'il a quitté sa voiture, que dès qu'il mange il vomit, et que lui, général Montholon, a la plus grande peine à lui faire quitter son lit ou son sofa (1). »

Exagération, manœuvre politique, pense toujours Lowe. Et quand il lit la lettre que Montholon adresse à sa femme le lendemain (2), il se confirme dans cette opinion, d'autant que Montholon, à la fin, demande toujours à partir.

Cependant il insiste pour que le Dr Arnott soit appelé à Longwood, assurant « qu'il lui sera permis de soigner le général comme un malade ordinaire, ce qu'avait demandé jadis le prisonnier ».

Aux derniers jours de décembre, par les journaux

(1) *L. P.*, 20.131. *Inédit*. Deux jours avant Lutyens avait noté : « Le général Bonaparte et le comte Montholon ont pris l'air dans le phaéton pendant un court moment hier soir. Le comte a dit que le général était si faible qu'il avait été obligé de rentrer. Sowerby (le jardinier anglais en charge à Longwood, qui avait servi d'espion à tous les officiers d'ordonnance) a vu le général Bonaparte hier ; il dit que le général paraissait très malade. » 2 décembre 1820.

(2) 5 décembre 1820, « La maladie de l'Empereur a pris une mauvaise tournure ; à son affection chronique s'est jointe une maladie de langueur bien caractérisée ; sa faiblesse est devenue telle qu'il ne peut plus faire aucune fonction vitale sans en éprouver une fatigue extrême, et souvent perdre connaissance... Le poulx ne peut plus se sentir qu'avec la plus grande difficulté, ses gencives, ses lèvres, ses ongles sont tout à fait décolorés, ses pieds et ses jambes sont continuellement enveloppés dans de la flanelle et des serviettes chaudes, et cependant froids comme de la glace ; quelquefois, le froid montre jusqu'au milieu des cuisses ; les mains sont également de glace ; j'emploie tous mes efforts pour lui faire prendre l'air tous les jours, ce que le docteur recommande fort pour ranimer la vitalité ; mais souvent il s'en trouve mal. Il paraît que le cœur et le foie ne font plus leurs fonctions, et que ce qu'il dit est malheureusement trop vrai : « il n'y a plus d'huile dans la lampe... »

d'Europe arriva à Longwood la nouvelle de la mort d'Élisa (1), l'aînée des sœurs de Napoléon. Il en parut très frappé. « Il était dans son fauteuil, la tête penchée, immobile... De longs soupirs lui échappaient par intervalles *. » Il dit à Montholon :

— C'était une maîtresse femme ; elle avait de nobles qualités et un esprit recommandable, mais il n'y a pas eu d'intimité entre nous, nos caractères s'y opposaient...

Il parla ensuite du divorce, d'Hortense, d'Eugène. Un univers de souvenirs s'était levé...

Sortant un peu plus tard avec Antommarchi dans le berceau couvert de fleurs de la Passion, il se laissa tomber sur un fauteuil pliant et murmura :

— Eh bien, docteur, vous le voyez, Élisa vient de nous montrer le chemin ; la mort, qui semblait avoir oublié ma famille, commence à la frapper ; mon tour ne peut tarder longtemps **...

Il recevait encore les enfants de Bertrand. Leur babil lui était doux. La petite Hortense lui disait qu'elle voulait épouser Tristan. L'Empereur promettait de donner à celui-ci deux millions de dot ***, ce qui reconfortait un peu le pauvre Montholon, d'aide-de-camp devenu infirmier, et qui à vrai dire secondait de son mieux Marchand (2).

Hudson Lowe fit prévenir Bertrand que le navire qui devait le ramener en Europe avec sa famille arrivait de

(1) Le 26 décembre. Elisa était morte le 7 août 1820, dans son domaine de Villa Vicentina, près d'Aquilée, âgée seulement de quarante-trois ans. La cause officielle de son décès fut attribuée à une « fièvre putride et bilieuse ». On ne pratiqua pas d'autopsie. M. E. Rodocanachi, dans son excellent ouvrage *Elisa-Napoléon en Italie* (1880), écrit qu'elle mourut du même mal que Napoléon. Elle laissait deux enfants : un fils qui périra jeune (1833), d'une chute de cheval, et une fille, Napoléone, mariée au comte Camerata, qui sera connue plus tard sous le nom de princesse Baciocchi.

(2) « Ma vie se passe avec lui depuis qu'il est tout à fait tombé, écrivait-il ; il veut que je sois toujours là ; il ne veut prendre d'autres remèdes que ceux que je lui donne ou conseille. Son médecin en perd la tête ; seul je trouve grâce auprès de lui... » (A M^{me} de Montholon, 20 décembre 1820.)

l'Inde et qu'il pouvait embarquer. Sans doute y eut-il dans le cottage du grand-maréchal des cris, des larmes, d'aigres reproches de l'indolente Fanny tournée dans ces moments à la mégère, mais Bertrand résista. Il remercia Lowe : « Il ne pouvait quitter l'Empereur dans l'état de santé où il était (1). »



Il fut lugubre, le jour de l'an de 1821, dernier que devait voir Napoléon. Quand Marchand entra dans sa chambre et après avoir ouvert les persiennes vint lui présenter ses vœux :

— Eh bien, lui dit-il, que me donnes-tu pour étrennes?

— Sire, répondit le fidèle, l'espoir de voir votre Majesté se rétablir bientôt et de quitter un climat si contraire à sa santé.

— Ce ne sera pas long, mon fils, ma fin approche, je ne puis aller loin.

Et comme Marchand proteste, il soupire :

— Il en sera ce que Dieu voudra (2).

Il ne reçut M^{me} Bertrand ni ses enfants, demeura chez lui tout le jour.

Il se sentit mieux pendant le mois de janvier. Il sortait de nouveau un peu, au bras de Montholon ou de Marchand, même parfois en phaéton pour faire au pas,

(1) *L. P.*, 20.132. Quoi qu'en ait dit M. Fr. Masson, partial en faveur de Bertrand (*Napoléon à Sainte-Hélène*, 443), ce départ n'était qu'ajourné. Car le 19 janvier 1821, Montholon écrira à sa femme : « La belle Fanny ne veut pour rien au monde consentir à voir s'écouler un de ses printemps de plus sur notre triste rocher; elle veut terminer gaiement en Europe le peu de beaux jours qui lui restent. Son mari regrettera Sainte-Hélène; il le prévoit et eût voulu n'en point partir, mais il est en cela, comme en beaucoup de choses, entièrement dominé par sa femme. Jusqu'à ce jour, les demandes de Bertrand n'ont pas dépassé Longwood, mais tu peux regarder comme certain qu'à moins d'événements que je ne puis raisonnablement prévoir, ils ne seront plus à Sainte-Hélène dans trois mois. »

(2) *Papiers Marchand*. (Bibl. Thiers.)

car une allure trop vive lui valait des nausées, le tour du bois de gommiers (1). Antommarchi, qui avait reçu de vifs reproches de Bertrand et de Montholon sur sa conduite, et que l'Empereur répugnait à voir, alla trouver sir Thomas Reade sans avoir averti personne à Longwood et lui annonça son intention de repartir pour l'Europe. Hudson Lowe vint en informer Montholon qui prit les ordres de l'Empereur. Napoléon lui fit donner

(1) Voici quelques extraits, inédits, des rapports de Lutyens à Lowe. (L. P., 20.132.)

« 4 janvier. Le général était à huit heures près de la cage aux oiseaux. Il a déjeuné dans le pavillon chinois... Le comte Montholon n'est venu qu'à quatre heures.

Le général marche comme d'habitude et paraît mieux.

5 janvier. J'ai vu le général assis sur une chaise près de la porte vitrée de sa chambre. Il est resté là près d'une heure. A huit heures, il a envoyé chercher le comte Montholon. »

Le 12, le 16, le 17, promenades en phaéton avec Montholon. Lutyens salue Napoléon au retour le 17. Il est très pâle.

Le 18, entre six et sept heures du matin, Napoléon, appuyé sur le bras de Marchand, se dirige du côté de la maison de Bertrand, regarde New House et les ouvriers pendant quelques minutes, puis retourne à sa chambre.

Le 19, à six heures et demie du matin, il fait environ cent pas dans l'avenue qui va dans le bois, appuyé sur le bras de Marchand. Il monte ensuite en phaéton, aidé par Marchand et Archambault. Marchand, à cheval, l'accompagne.

21 janvier. Lutyens voit l'Empereur marcher au bras de Montholon devant l'écurie. Il monte dans le phaéton et descend avec peine, quoique soutenu.

Le 26 janvier, étant à Plantation, Lutyens parle avec détail au gouverneur de la santé de Napoléon. « Son visage est aminci et très blanc, aussi blanc qu'une feuille de papier. Il semble faible et chancelant dans sa marche. Son corps se penche en avant. Mais il est aussi gros qu'autrefois. Il est emmitoufflé dans une capote et porte des pantalons. » L'officier n'a pu ainsi voir si ses jambes étaient enflées. Il ajoute : « Le général Bonaparte décline beaucoup depuis quelque temps. Il est bien cassé. Pourtant le comte Montholon m'a dit qu'il allait mieux. »

10 février. Le soir, Napoléon va en phaéton avec Montholon et Arthur Bertrand.

Le 11. Les enfants Bertrand passent la soirée à Longwood.

Le 20. On tue une tortue. Une personne vient de Jamestown pour la faire cuire, car Chandellier ne sait pas.

Le 22, Napoléon descend au jardin vers cinq heures du soir avec Montholon. Il porte sa robe de chambre et son madras. »

Des indications analogues se suivent pendant encore trois semaines, jusqu'au 15 mars.

son congé par une lettre dure et trop méritée (1), et lui interdit désormais sa chambre. Il dicta une note officielle où il réclamait un médecin et par la même occasion, pour remplacer Bertrand, désignait plusieurs personnages de son ancienne intimité (2). Pour ces choix il préférerait s'en rapporter au roi de France et à ses ministres (3). Napoléon en était là, qu'accablé par un mal dont lui seul soupçonnait la marche invincible, ayant mesuré l'égoïsme de tous, il s'en remettait à Louis XVIII pour adoucir le dernier terme de sa prison (4) !

L'abbé Buonavita, frappé d'une congestion, semblait menacé d'une paralysie totale s'il demeurerait longtemps dans l'île. Il fut décidé qu'il partirait par le premier bâtiment. Vignali, quoique dévoué et pieux, étant par trop ignare (5), l'Empereur demandait un autre prêtre...

(1) «... Depuis quinze mois que vous êtes dans ce pays, vous n'avez donné à Sa Majesté aucune confiance dans votre caractère moral ; vous ne pouvez lui être d'aucune utilité dans sa maladie, et votre séjour ici quelques mois de plus serait sans objet. » (Montholon, II, 482.)

Quand on compare les documents avec ce qu'a osé écrire Antommarchi dans ses *Derniers moments* sur les soins qu'il prodiguait à Napoléon, les confidences que lui faisait l'Empereur, l'estime qu'il lui témoignait, on reste confondu de l'impudence du sire.

(2) ... 3^o Il recevra avec plaisir en remplacement du comte Bertrand toute personne qui aurait été attachée à sa personne, spécialement les ducs de Vicence ou de Rovigo, les comtes de Ségur, de Montesquiou, Daru, Drouot et de Turenne, ou les hommes de lettres baron Denon et Arnault. » (30 janvier 1821.)

(3) *Même note*. « Tout ce qu'il est nécessaire de faire ne peut l'être que par l'intermédiaire du gouvernement anglais ou français. » Montholon disait à Lowe, le 27 janvier : « Le ministère actuel est composé d'hommes qui presque tous l'ont servi et qui savent ses habitudes, par exemple Pasquier, dix ans son ministre, avec qui il causait chaque jour. Mounier aussi le connaît parfaitement, et Ségur, et Siméon, et Daru, et Latour-Maubourg, maintenant ministre de la guerre, qui a été son aide de camp, l'a accompagné en Égypte et lui doit sa fortune. Decazes lui-même autrefois secrétaire de Madame Mère, n'ignore rien de ce qui se rapporte à lui. » (*Minute Correquer. L. P.*, 20.132.)

(4) Même en faisant diligence, ces secours ne pourraient arriver à Sainte-Hélène avant neuf ou dix mois. Cela montre que malgré tout Napoléon gardait quelque illusion sur son état.

(5) « Il nous disait il y a quelques jours, écrivait Montholon à sa



New Longwood, enfin tapissé et meublé (1) attendait ses hôtes. Lowe insistait pour que Napoléon en prît possession. Dans les derniers temps l'Empereur s'était presque réconcilié avec l'idée d'y habiter (2). Mais il lui reprochait toujours d'être sans ombrages, trop exposé à la vue des soldats du camp. Il faudrait, pensait-il, y transporter les arbres les plus gros de ses jardins actuels. En outre, une grille de fonte trop apparente et placée trop près de la maison lui déplaisait fort (3). Lowe la

femme (8 février 1820), qu'Alexandre était le plus grand homme sorti de l'ancienne Rome. Pour lui éviter de pareilles bévues à l'avenir, il est condamné à lire chaque jour deux cents pages de Rollin et à en faire des extraits. »

(1) Lowe s'en était occupé avec minutie dans les derniers temps. Il venait presque chaque jour à Longwood. Il avait amené le tapissier Darling chez Montholon pour lui demander de choisir les tentures et les meubles destinés à l'appartement de l'Empereur et au sien. Montholon ne voulut donner que « des conseils officieux » qui n'impliquaient aucun acquiescement de la part de Napoléon. (Montholon, II, 478.) L'ameublement, au dire d'Aly (256), était médiocre. « Les appartements principaux étaient décorés de papiers peints. Les tapis étaient simplement de gros drap vert. L'ameublement était en acajou, mais sans aucun ornement de dorure. De petits lustres ou des lampes à l'antique, de bronze ou d'albâtre, pendaient au milieu de chaque pièce. La mesquinerie des tentures et de l'ameublement contrastait singulièrement avec la grandeur des appartements. Sur les belles cheminées, il n'y avait pas seulement une pendule ou un vase, et pas une gravure n'était attachée aux murs. Les glaces étaient très rares. J'en ai vu deux, je crois. Pour rideaux de fenêtres, c'était une étoffe de coton à grands ramages, comme on en faisait il y a une centaine d'années... » L'inventaire dressé par Darling peu après la mort de Napoléon confirme les indications d'Aly. (*Archives de Jamestown*, 1821.)

(2) 1^{er} novembre 1820. « L'Empereur n'a pu s'empêcher de dire qu'il y serait beaucoup mieux que dans le vieux Longwood et qu'au fait ce serait faire comme les enfants qui boudent contre leur ventre que de se refuser à l'habiter. » (Montholon, II, 430.)

(3) Cette grille, Lowe l'avait demandée à Londres dès son arrivée. Le 21 avril 1816, il écrivait à Bathurst : « Quelle que soit l'habitation où l'on place le général Buonaparte, je me permets de recommander qu'une quantité considérable de barreaux de fer, pas trop massifs et suffisants pour entourer un espace d'environ 600 yards soit envoyée ici par les premiers vaisseaux venant d'Angleterre. » (*L. P.*, 20.115.)

Quand la grille arriva, O'Meara n'eut rien de plus pressé que

fit déplacer et enfoncer dans le sol de façon à la rendre moins visible. Quelques modifications seraient faites aux jardins, suivant la demande de Montholon, et une partie du vieux Longwood demeurerait à la disposition des Français pour le cas d'un incendie (1).



Sur les instances du grand-maréchal et de Montholon qui excusèrent Antommarchi en alléguant sa jeunesse, l'Empereur finit par consentir à le recevoir. Mais il ne lui pardonna pas (2).

Il répugnait de plus en plus à sortir. Le vent l'accablait et la lumière. Il rentrait de ses brèves promenades exténué (3). Pour y suppléer et prendre pourtant un peu d'exercice, « il fit établir dans le parloir, raconte Aly, une bascule qui consistait en une longue pièce de bois supportée à son milieu par un poteau entaillé. Il espérait que le mouvement de monter et de descendre

d'annoncer à Napoléon qu'on voulait la poser à quinze pas de distance comme pour former autour de lui une véritable cage. Aussi Napoléon dit-il, voyant la grille : « Voilà la cage. O'Meara avait raison. On va m'emprisonner dans un grillage de fer. »

(1) Que Napoléon se soit décidé à habiter New House est évident. Montholon, le 17 mars, écrira à sa femme : « Il est probable que dans peu je changerai de logement, la nouvelle maison étant finie, ou à peu près. »

(2) Antommarchi reprit son service le 6 février.

(3) « Il passait au salon et se couchait sur son canapé que l'on avait roulé devant la console et là, comme un homme anéanti, il restait quelques minutes pour reprendre haleine et se reposer. Pendant ce temps on préparait son couvert. « Laissez-moi respirer, disait-il à Pierron et à moi, et, portant alternativement les yeux sur M. de Montholon et sur nous, il ajoutait : « Je ne sais ce que j'ai à l'estomac ; la douleur que je ressens est comme celle que ferait un couteau qu'on y aurait enfoncé et qu'on se plairait à remuer. » Quand il était un peu reposé, il faisait approcher la table et se mettait en devoir de manger. La faim qui l'avait tourmenté pendant la promenade, le tourmentait encore lorsqu'il étendait sa serviette sur lui ; mais il n'avait pas plutôt porté à sa bouche les premières cuillerées de son potage que l'appétit disparaissait tout à coup. Il continuait de manger cependant, mais sans plaisir, sans besoin ; il ne trouvait rien de bon. » (Aly, 259.)

entretenait ses forces. Les deux extrémités de la pièce de bois furent façonnées en selles bien rembourrées et un T en fer placé en avant pour les mains du cavalier. Comme l'Empereur était d'un poids assez fort, on chargea le bout qui était opposé au sien d'une quantité de plomb suffisante pour qu'il y eût égalité. C'était M. de Montholon qui montait habituellement (1). Cet exercice convint à l'Empereur pendant une quinzaine de jours environ et ensuite il l'abandonna (2). »

Les vomissements devenaient plus fréquents. Il ne supportait que de rares aliments, comme la gelée de viande (3). Son sang déjà si lent s'était encore alenti. On ne l'activait un peu que par des applications de flanelles si chaudes que les serviteurs pouvaient à peine les toucher et que lui-même ne sentait pas. Sa mémoire montrait maintenant de grandes lacunes (4). Il était pris par intervalles de forts frissons.

Laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il allait faire quelques pas sous la tonnelle et s'asseyait dès qu'il sentait fléchir ses jambes. Il répétait souvent :

(1) « Souvent, écrit A. Bertrand (115), il faisait placer ma sœur et deux de mes frères ou moi à l'autre extrémité de la bascule et s'amusaient à nous donner de fortes secousses qui parfois nous jetaient à bas. »

(2) Aly, 253. « Avant qu'il fût sérieusement malade, la machine avait été démontée et le plancher remis dans son premier état. » Avant qu'il fût sérieusement malade, c'est l'aveu naïf que, même en février 1821, l'entourage de Napoléon ne le croyait pas en danger. Cela aide à comprendre le scepticisme des Anglais.

(3) Hudson Lowe ayant appris que ce que Napoléon digérait le plus aisément était la gelée de veau, en envoya à plusieurs reprises de Plantation House. Il expédia aussi un cuisinier qui au dire de Montholon, « faisait de très bonne soupe. » (L. P., 20.132.)

(4) Jusqu'à la fin de 1820, Napoléon avait revu et paraphé le livre de comptes du maître d'hôtel Pierron. Il le vérifia encore pour décembre. Au bas de la page il écrivit de sa main :

« Recettes	13.000
Dépenses	12.185
Reste	815 schl. »

Dès janvier 1821, nous trouvons à la place de sa signature celles de Montholon, de Bertrand et de Marchand. Il en sera ainsi jusqu'à la fin. (Bibl. Thiers, 15).

— Ah moi, pauvre moi * !

Il répétait aussi ces vers de *Zaire* :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre,
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Marchand, Aly en avaient les larmes aux yeux.

Il disait encore :

— La machine est usée, elle ne peut plus aller. C'est fini, je mourrai ici (1).

Avant de quitter Longwood, le pauvre Buonavita, perclus de tous ses membres et qui ne sortait guère de sa chambre, reçut la visite du gouverneur. Il protesta peureusement de son respect pour l'autorité anglaise, assura qu'il n'avait voulu entrer contre elle dans aucune intrigue (2). Puis parlant de l'Empereur, il dit avec tout ce qui lui restait de force :

— Il ne peut durer longtemps. Si vous voyiez sa face ! Je vous l'affirme en homme d'honneur, il ne vivra pas. Rappelez-vous ce que je vous dis.

Le matin de son départ, Buonavita, chancelant, très ému, pénétra dans la chambre. L'Empereur était couché ; à mi-voix, il parla au vieillard de sa famille qu'il allait retrouver à Rome et lui donna pour elle de suprêmes instructions. Il était calme. L'abbé pleurait. Quand il s'en alla, l'Empereur lui fit un dernier signe de la main.

(1) *Conversation Montholon-Lowe*, 20 mars, L. P., 20.144.

(2) *Minute Gorrequer*. L. P., 20.132-20.144 : « Lei sa Signor Governatore, lo stato delle mie relazioni a Longwood ; non ho voluto comportarme come si ha voluto ch'io mi comportasse... Non può durare molto tempo ; sei lei vedesse sua faccia ! L'assicuro come uomo indipendente et di onore che non durera. Si ricordo di ciò che lo dico... »

Antommarchi donna à l'abbé une lettre pour Fesch, disant que l'hépatite dont souffrait l'Empereur était endémique à Sainte-Hélène et que s'il n'était pas transporté rapidement dans un autre climat, sa mort ne pourrait tarder. Antommarchi ne croyait pas un mot de ce qu'il écrivait là. « Il persiste à sourire, disait Montholon à Bertrand, quand je lui parle du « coup de canif » et regarde tous ces symptômes de désordres internes comme le simple effet du manque d'exercice suffisant. » (*Montholon*, II, 486.)

Il voulut qu'Antommarchi l'accompagnât à Jamestown (1).

Un peu plus tard, vers neuf heures, Montholon vint lui proposer une promenade en phaéton. Napoléon résista :

— Je me sens si mal quand je rentre chez moi, et je me trouve si bien dans mon lit !...

Montholon, à qui l'Empereur avait dit souvent que lorsqu'il hésitait ainsi, « il devait lui faire violence », insista, et Antommarchi qui se trouvait encore là.

— Puisque vous le voulez, Montholon, voyez si la voiture est avancée.

Le général sortit et revint aussitôt, disant qu'elle était prête et qu'il n'y avait presque pas de vent. Napoléon soupira et, après avoir pris un peu de gelée, passa un pantalon à pied, une redingote, mit ses pantoufles, se laissa nouer une cravate par Marchand. Appuyé sur le bras de Montholon, il descendit dans le jardin. Devant le phaéton il se sentit trop faible pour monter. Un frisson le secouait. Il voulut rentrer. Il se remit au lit, glacé.

— J'ai le ventre pâle, dit-il.

C'était un mot qu'il répétait depuis quelque temps (2).

On étendit sur lui deux couvertures de laine. Bientôt il éprouva des suées telles qu'il dût à plusieurs reprises changer de flanelle.

Il envoya alors Montholon déjeuner et se fit lire par Marchand les campagnes de Dumouriez. Le grand-maréchal vint l'après-midi, comme d'habitude ; ils causèrent de la campagne de 1793. L'Empereur désira sortir pen-

(1) Lowe avait envoyé une voiture pour le conduire à la ville. Montholon confia à Buonavita une lettre pour Pauline Borghèse, la suppliant de tout mettre en œuvre pour obtenir le transfert de Napoléon dans un autre lieu : « ... L'Empereur compte sur Votre Altesse pour faire connaître à des Anglais influents l'état véritable de sa maladie. Il meurt sans secours sur cet affreux rocher, son agonie est effroyable. » Montholon avait joint la note adressée le 30 janvier au gouvernement anglais. Pauline ne recevra lettre et note qu'après la mort de Napoléon.

(2) *Papiers Marchand*. (Bibl. Thiers.)

dant qu'on aérât sa chambre. Il alla jusqu'à son chêne, s'assit un instant. Presque aussitôt il faillit s'évanouir. Soutenu par Montholon et Noverraz, il se traîna jusqu'à la maison. Pris de violentes douleurs d'entrailles, il vomit, et Montholon crut voir dans la cuvette un caillot de sang *. On chercha partout Antommarchi, attardé à la ville. Quand il revint Napoléon refusa de le recevoir.

Ce jour-là, les yeux des familiers enfin s'ouvrirent. Le soir, Montholon écrivait à sa femme :

« D'une manière ou d'une autre, Sainte-Hélène touche à sa fin. Il est impossible qu'*il* vive longtemps. Notre docteur prétend qu'un changement de climat le sauverait, cependant je l'espère plus que je ne le crois, car jamais je n'ai vu rien de si cadavéreux que lui dans ce moment (1). »

La nuit fut meilleure qu'on ne l'attendait. Le matin, l'Empereur se trouva sans fièvre (2) ; il crut qu'il pourrait sortir. Il prit un verre de vin de Porto et un biscuit et, soutenu par Montholon, monta avec effort dans le phaéton (3). Bientôt, il fallut revenir. Un nouvel accès l'avait saisi, et d'affreuses nausées. On le soigna comme la veille. Il ne voulut prendre aucun des remèdes proposés par Antommarchi. Vers le soir la fièvre tomba et, après qu'on eût chassé les mouches qui infestaient la chambre, il put sommeiller.

Le 19 il fut assez bien. Mais la fièvre reparut à quatre heures comme il descendait au jardin. Lutyens vit

(1) 17 mars 1821. Cependant les Français croyaient encore à une maladie de langueur. Aly écrivait à la même date à sa mère : « Notre situation est toujours la même, exception faite cependant de notre maître qui depuis longtemps a une maladie de langueur qui de plus en plus le mine, l'abat et qui le change extrêmement... S'il n'était pas aussi fortement constitué, il ne nous resterait plus maintenant qu'à le regretter. » *Inédit.* (L. P., 20.132.)

(2) Montholon, II, 488 : « Antommarchi n'a compté avec la montre que soixante-trois pulsations, ce qui est l'état normal observé par O'Meara et par lui. » Dans sa jeunesse, plus lent encore, le sang de Napoléon ne battait que de 40 à 50 pulsations, selon les moments.

(3) Contre tout ce qui a été dit jusqu'à présent, Napoléon est encore sorti en voiture le 18. (*Rapport Lutyens.* L. P., 20.132.)

Noverraz courir chercher Antommarchi (1). Le docteur était encore absent. La nuit fut coupée de malaises, mais l'Empereur finit par reposer. Au matin son pouls était normal. Il semble y avoir eu une accalmie dans cette journée du 20 mars (2). Le 21 l'accès reparut entre quatre et cinq heures. Antommarchi, consigné par Montholon à Longwood, vit les matières vomies par l'Empereur, et le déclara atteint d'une *fièvre gastrique rémittente*. Il prescrivit de l'émétique... Pure folie; l'émétique, sur un estomac que lui-même jugeait délabré ! Avec bon sens Napoléon s'y opposa. Bertrand et Montholon insistèrent. Il finit par se rendre et promit de prendre une dose le lendemain. Le 22, il avala la potion en deux fois. Presque aussitôt il se tordit en d'atroces douleurs d'estomac. Montholon le vit même se rouler par terre en gémissant (3). Ne pouvant dormir dans son lit où la moustiquaire l'étouffait, il passa la nuit dans un fauteuil, sans lumière, de crainte des cousins, la pièce

(1) *Rapport Lutyens*, 19 mars. *L. P.*, 20.132.

(2) Le 20. Montholon reçut Lowe venu aux nouvelles et lui parla de l'affaissement moral de l'Empereur :

« — Dans notre dernière sortie, il a tenu des propos étranges, je lui en ai fait l'observation : « — Je ne comprends pas ce que vous dites, je ne vous entends pas.

— Mais ce que je vous dis est pourtant bien clair, m'a-t-il répondu

« Enfin il déraisonnait...

« — Il est très malade, conclut Montholon, il est impossible d'être plus mal... Il devient jaune à faire peur... Il ne dort plus, son sommeil n'est qu'un assoupissement. Il ne souffre plus le moindre bruit. Si on l'éveille, il vous demande de le laisser, déclare qu'il n'a besoin de personne auprès de lui, qu'on l'incommode. Si au contraire, en s'éveillant, il ne vous aperçoit pas, il vous reproche de l'abandonner... »

Lowe répondit qu'à son avis Napoléon souffrait d'une maladie de langueur et qu'il pourrait guérir.

— Oui, dit Montholon, il y a toujours un peu d'espoir, mais pour moi, à moins de quelque forte secousse, je ne pense pas qu'il puisse vivre encore longtemps. (En partie *inédit*. *L. P.*, 20.132-20.144.)

(3) Montholon, II, 491. Antommarchi déclara avec emphase que l'émétique était malgré tout « le remède nécessaire et qu'il fallait à tout prix qu'il fût continué. » Plus tard, les douleurs calmées, il put prendre un verre d'eau de fleurs d'oranger. Le soir il mangea un peu.

contiguë éclairée seulement par deux bougies. Le 23 apporta un répit. L'Empereur put faire sa barbe et se laver les dents.

Antommarchi, attribuant ce mieux à sa drogue, recommande une nouvelle dose. Le malade se laisse faire, mais ses efforts pour vomir l'accablent de nouveau. Il déclare qu'il ne prendra plus rien de ce qu'ordonne le carabin. Désormais, dit-il à Marchand (1), il s'en tiendra à l'eau de réglisse anisée contenue dans une fiole qu'il garde sous son oreiller ou dans sa poche.

— La meilleure médecine, murmure-t-il en la montrant, la voici...

Antommarchi le presse le lendemain matin de prendre encore de l'émétique.

— Vous pouvez vous l'administrer à vous-même ! répond l'Empereur.

Le médecin veut persuader à Marchand d'émétiser sa réglisse. Le valet de chambre proteste, mais une maladresse de Bertrand (2) fait croire au malade qu'il s'est prêté à la supercherie. Napoléon tance rudement Marchand et demande Antommarchi, reparti pour Jamestown. Quand il revient, il s'excuse en disant que l'Empereur « met sa vie en danger en refusant les secours de l'art. »

— Eh bien, monsieur, réplique Napoléon irrité, vous dois-je des comptes ? Croyez-vous que la mort pour moi ne soit pas un bienfait du ciel ? Je ne la crains pas, je

(1) Marchand ne le quittait plus pendant le jour. (*Rapport Lutyens* du 21 mars. *L. P.*, 20.132.) Depuis le 18, il veillait une partie de la nuit, relayé par Aly et Noverraz. Montholon et Bertrand se proposèrent aussi, quand Noverraz, atteint d'une sévère hépatite, dut abandonner son service (24 mars). L'Empereur refusa l'offre de Bertrand, mais accepta celle de Montholon. Antommarchi ne s'était même pas proposé.

(2) — Eh bien, monsieur le grand-maréchal, comment vous portez-vous ? lui avait dit Napoléon en le voyant. — Parfaitement bien, sire, je voudrais qu'il en fût de même de Votre Majesté. Comment se trouve-t-elle de ses boissons émétisées, en éprouve-t-elle du bien ? (*Papiers Marchand.*) (Bibl. Thiers.)

ne ferais rien pour en hâter le moment, mais je ne tirerais pas la paille pour vivre (1).

Il sera deux jours sans consentir à le voir (2). Montholon le conjure de prendre l'avis du docteur Arnott, qui est venu plusieurs fois à Longwood, envoyé aux nouvelles par Lowe, et qui suppléerait à l'insuffisance d'Antommarchi (3). Napoléon refuse tout net.

L'anxiété de Montholon devient encore plus vive quand il apprend par une conversation avec Lowe (4) que celui-ci, effrayé par les dépêches où Bathurst l'avertit qu'il y a lieu plus que jamais de redouter une évasion (5), veut absolument s'assurer de la présence de Napoléon à Longwood. Voilà quinze jours que l'officier d'ordonnance ne l'a aperçu. Si un médecin anglais n'est pas admis, Lowe est décidé à forcer la porte du prétendu malade. « Il regrettera, dit-il, d'user de moyens de rigueur, mais il ne peut tarder plus longtemps (6).

(1) Ce jour-là, 24 mars, Lowe écrit à Bathurst : « Le comte Montholon, dans la description qu'il fait de la maladie du général Bonaparte, ne la rapporte ni au climat, ni au traitement qu'il subit ici. Le mal consiste dans une trop lente circulation du sang, la faiblesse des organes de la digestion et dans le cerveau. Ce qu'il dit au sujet du mal de foie n'a pas d'autre objet que de maintenir un lien avec tout ce qui a été dit précédemment sur ce sujet... » *Inédit.* (L. P., 20.132.)

(2) Rapport Lutyens, 28 mars. (L. P., 20.132.)

(3) Arnott ne déplaisait pas à l'Empereur qui l'avait vu chez Montholon, un jour que celui-ci, malade, l'avait fait appeler. Il lui avait trouvé « la figure et les manières d'un honnête homme ». Il avait même ajouté : « Vraiment, si je me sentais très mal et qu'il me fallût décidément renvoyer ce jeune homme (Antommarchi), j'aimerais mieux lui qu'un autre. » (1^{er} mars 1821. Montholon, II, 484.)

(4) Le 30 mars. Le 29 Reade avait déjà écrit à Lutyens : « Si le général Bonaparte est vraiment aussi malade que le disent le docteur Antommarchi et le comte Montholon, c'est un acte d'humanité de leur part d'obtenir qu'on appelle un autre médecin... Votre devoir est d'insister pour qu'on vous procure l'occasion de voir le général, si aucun médecin anglais ne reçoit accès près de lui. » (L. P., 20.132.)

(5) Notamment celle du 30 septembre 1820, qui arriva dans les premiers jours de janvier 1821.

(6) Conversation Lowe-Montholon, 30 mars. (L. P., 20.144.) « Je n'exigerai pas que le général Bonaparte se montre à l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, dit Lowe, pourvu qu'il admette un

Montholon répondit qu'il espérait que le gouverneur ne se porterait pas dans un tel moment à ces extrémités.

— Je suis résolu, je le répète, dit Lowe, et je recourrai s'il le faut à la force.

— Alors, monsieur, vous assumerez toute la responsabilité de ce qui surviendra.

Lowe paraissait si nerveux (1), Montholon le sentit si capable d'en venir à un acte odieux qu'il revint à la charge avec Bertrand près de l'Empereur, et que tous deux, sans lui dire leur motif, le supplièrent de recevoir Arnott. Napoléon ne céda pas (2).

La nuit il réfléchit sans doute, car au matin du 1^{er} avril il dit à Bertrand :

— Votre médecin anglais ira rendre compte à ce bourreau de l'état où je me trouve. C'est vraiment lui faire trop de plaisir que de lui faire connaître mon

médecin anglais. Ma proposition n'a rien d'inconvenant, je crois. Je ne demande pas que l'on consulte le médecin en question, mais simplement qu'on le reçoive de telle façon que je puisse être assuré de la présence du général dans sa maison. Je n'en ai actuellement aucune preuve. Je ne puis tolérer davantage un pareil état de choses. »

(1) Il vint deux fois à Longwood dans la journée du 30 et sir Th. Reade une fois. (Montholon, II, 502.) Le soir Montholon écrivait à sa femme : « Tous nos efforts sont réunis pour que le docteur Arnott soit appelé et tu me connais trop bien pour ne pas savoir combien je suis inquiet... Ma première lettre t'apprendra ce que Dieu a décidé de l'Empereur, car selon tous les calculs du docteur, le cours de la maladie ne peut être long et nous sommes au moment le plus critique. Je suis tellement absorbé par cette idée que chaque matin, en ouvrant les yeux, je redoute qu'on m'apprenne que c'est fini. » On ne doit pas oublier que ces lettres passaient sous les yeux du gouverneur.

(2) En attendant, pour éviter l'intrusion de Reade, ou même de Lowe, Montholon s'entendit avec Marchand pour faire apercevoir à Lutyens l'Empereur lorsqu'il se mettrait sur sa garde-robe, disposée près de la fenêtre, dont on releva un rideau. Ce triste moyen réussit et, le 31 mars, l'officier d'ordonnance put se convaincre de la présence de Napoléon sans que celui-ci s'en doutât. (Aly, 267. *Rapport Lutyens*, 31 mars. L. P., 20.132.)

Napoléon fut tenu dans l'ignorance de l'attitude de Lowe. Aussi dit-il le 30 mars : « Ce Calabrais de gouverneur nous laisse bien tranquilles. Que cela veut-il dire ? Il sait sans doute par les Chinois que je suis malade... »

agonie. Ensuite, que ne me fera-t-il pas dire si je consens à le voir?... Enfin, c'est plus pour la satisfaction des personnes qui m'entourent que pour la mienne propre ; je n'attends rien de ses lumières.

Il décida qu'Antommarchi, chez Bertrand, exposerait à son confrère anglais le cours de sa maladie. Ensuite, à dix heures du soir, il recevrait Arnott.



La chambre est obscure. Le flambeau couvert jette un faible halo dans le cabinet voisin. Arnott entre, conduit par Antommarchi. Grand, déjà sur l'âge (1), il est vêtu d'une longue redingote bleue *. Il approche du lit dont Marchand a levé la moustiquaire et, sans rien voir, tâte le pouls, palpe le ventre et les membres. Il dit quelques mots rassurants, et demande à revenir le lendemain (2).

Il reparaît en effet à neuf heures. Bertrand sert d'interprète. Napoléon le reçoit bien. « C'est sur l'estime dont il jouit dans son régiment, lui dit-il, qu'il a consenti à le voir, et sur sa promesse de ne pas rendre compte de son état au gouverneur (3). »

Il se plaint de ses attaques fébriles, de ses suées, puis parlant de son estomac :

— J'éprouve une douleur vive et aiguë, qui semble me couper comme un rasoir. Mon père est mort de cette maladie à l'âge de trente-cinq ans. Ne serait-elle pas héréditaire ?

(1) Archibald Arnott atteignait alors la cinquantaine. Il avait servi en Egypte, à Walcheren et en Espagne. Il arriva à Sainte-Hélène avec le 20^e régiment en 1819.

(2) Le scepticisme des Anglais était tel qu'Arnott dit le soir même à Lowe : « Je l'ai touché, lui ou un autre. J'ai trouvé une grande faiblesse, mais aucun signe de danger immédiat. »

(3) Il avait promis à Montholon de traiter Napoléon « comme tout autre malade ». Lowe avait approuvé et déclaré qu'il n'exigerait aucun bulletin, sauf en cas de nécessité et qu'alors il préviendrait. (L. P., 20.133.) Cependant Arnott fit rapport de chacune de ses visites au gouverneur ; il ne pouvait guère agir autrement.

Arnott procède à une auscultation minutieuse. Il déclare qu'il ne peut s'agir que d'une inflammation de l'estomac, que le pylore est sain, le foie normal. Les douleurs d'entrailles sont dûes à l'accumulation des gaz et à la constipation. L'Empereur objecte que ses digestions, à part quelques vomissements, ont toujours été régulières.

Arnott l'écoute distraitement. Il ne croit — c'est visible — qu'à une affection bénigne. Napoléon soupire et parle au docteur de l'expédition d'Egypte, qu'il a faite sous Abercromby. Enfin il lui donne congé en l'avertissant qu'il le recevra chaque après-midi à quatre heures (1).

Les jours suivants Arnott revient, accompagné de Bertrand et d'Antommarchi. L'Empereur les garde un moment, puis reste avec Bertrand jusqu'au soir. Montholon, qui a dîné pendant ce temps, relève le grand-maréchal et veille jusqu'à deux heures du matin. Marchand termine la nuit.

De science courte malgré ses années, Arnott conserve son optimisme. Antommarchi, dans le bulletin qu'il lui soumet chaque matin, a beau affirmer que l'Empereur est travaillé par la fièvre, transpire, vomit. Arnott pense qu'on exagère volontairement les symptômes (2), et il le déclare au gouverneur.

(1) En réalité Arnott, presque tout le cours de la maladie, vit l'Empereur deux fois par jour, le matin, et vers quatre ou cinq heures, comme en font foi ses *Notes*, communiquées seulement après la mort de Napoléon à Hudson Lowe. (L. P., 20.157.)

(2) Le 5 avril, il écrit à Gorrequer : « Je n'ai constaté aucun des symptômes qui m'ont été signalés. » (L. P., 20.133.)

Le 6, Reade, qui a causé longuement avec Arnott, écrit au gouverneur : « Le docteur Arnott m'informe que jamais, au cours de ses visites, il n'a trouvé le général dans l'état décrit par le docteur Antommarchi... Il pense que la maladie du général n'est pas sérieuse, qu'il souffre plus au moral qu'au physique. Il a dit au comte Bertrand qu'il n'appréhendait aucun danger. Il a recommandé au général de se lever et de se raser. Celui-ci a répondu qu'il se raserait quand il serait un peu plus fort. Sa barbe longue lui donne un air affreux. J'ai demandé au docteur s'il était très amaigri. « Non, m'a-t-il répondu. je lui tâte le poulx souvent et il a un poignet

Napoléon passait la journée à moitié assoupi *. Celui qui se trouvait près de lui chassait mouches et moustiques avec une étoffe pour qu'il n'en fût pas incommodé. Quand il faisait beau, vers midi, aidé par Marchand et Montholon, il allait s'asseoir sur sa bergère à joues près de la porte vitrée donnant sur son parterre. On lui lisait quelques pages d'un livre ou il regardait un journal. Mais bientôt, fatigué, il se recouchait avec un soupir d'aise. Il ne prenait plus que de la gelée de viande, parfois un peu de pain, du lait, plus souvent de l'orgeat, du sirop de groseille et sa réglisse favorite.

Persuadé qu'il ne s'agissait que d'*hypocondrie* (1). Arnott encourageait son malade. L'Empereur lui demanda un jour s'il surmonterait cette crise :

— Ne craignez pas de parler, docteur, vous avez affaire à un vieux soldat qui aime la franchise. Dites, que pensez-vous de moi ?

Arnott affirma qu'il avait toutes chances de guérir promptement. A plusieurs reprises il l'engagea à se transporter à New House où il aurait plus d'air et d'espace. Tout était prêt pour l'y recevoir. Napoléon hochait la tête :

aussi épais, un bras aussi charnu que les miens. Sa figure ne semble pas non plus tirée. Je ne vois rien de particulier dans son apparence, sauf sa couleur qui est très pâle, cadavérique. Je l'ai vu vomir ce matin, ce qui est la seule chose anormale que j'aie encore observée ; du reste il n'a pas vomi beaucoup. » (L. P., 20.133.)

Marchand a écrit à la date du 3 avril : « Le docteur Arnott, en parlant de chez Sa Majesté, examina les vomissements à matière noirâtre qui par leur nature lui firent dire qu'il y avait ulcération dans l'estomac. Il en prévint le grand-maréchal et le comte de Montholon, prescrivit diverses ordonnances, mais l'Empereur resta aussi rebelle avec eux qu'avec le docteur Antommarchi. » Marchand se trompe de date. Les rapports d'Arnott et d'Antommarchi placent ce vomissement significatif au 25 ou 26 avril. Comme l'a pensé M. Fréd. Masson, Marchand dut commettre une erreur de rédaction, alors que ses souvenirs n'avaient plus leur fraîcheur.

(1) Arnott aurait dû tout au moins s'inquiéter du fait qu'il trouvait toujours à Napoléon entre 72 et 90 pulsations, alors que la normale chez lui, (Antommarchi, si léger qu'il fût, dut l'en avertir), ne dépassait guère soixante. Dans l'état de la médecine à cette époque, telle indication était capitale.

— Docteur, il est trop tard, j'ai répondu à votre gouverneur, lorsqu'il m'a fait soumettre le plan de cette maison, qu'il fallait cinq ans pour la bâtir et qu'alors j'aurais besoin d'un tombeau. Vous le voyez, on m'en offre les clefs et c'est fini de moi.

Antommarchi s'opposait du reste à ce dérangement d'habitudes. En cela il n'avait pas tort. Si l'Empereur n'avait point assez d'air dans sa chambre, disait-il, on pourrait le transporter dans le salon.

Arnott prescrivait des potions, des pilules. Napoléon répondait « qu'il n'y voyait pas grand inconvénient, détournait la conversation et arrivait toujours à ne rien prendre (1) ».

Une fois, comme le médecin tâtait son pouls et lui demandait comment il se sentait :

— Pas bien, docteur, dit-il, je vais rendre à la terre un reste de vie qu'il importe tant aux rois d'avoir.

Arnott insista pour qu'il « fît des remèdes ».

— Docteur, c'est bien, nous en ferons... Quelle maladie règne dans vos hôpitaux ?

Le 8 avril, il voulut se raser. Pour qu'il eût meilleur jour, on roula son lit au milieu de la chambre. Aly remarqua alors combien son visage était altéré. Tous ses membres étaient fort amaigris, « ses cuisses étaient diminuées d'un tiers, ses mains moins potelées, ses doigts plus effilés (2) ».

Il disait en riant à Montholon :

— Le diable a mangé mes mollets.

Le 9 avril, il semblait aller mieux. « Sa maladie est aujourd'hui au vingt-troisième jour, écrivait Montholon à sa femme. La fièvre décline depuis avant-hier et les

(1) *Papiers Marchand*

(2) Aly 271. Comme auparavant il était très gras, Arnott qui ne l'avait aperçu qu'une fois ne pouvait se rendre compte de son amaigrissement véritable. Aussi dira-t-il le 11 avril à Lowe qu'il lui trouve « la poitrine, les épaules et le ventre pleins et ronds. Peut-être les mollets étaient-ils autrefois très gros, dans ce cas ils doivent avoir maigri. » (*L. P.*, 20.157.)

médecins sont portés à croire qu'il n'y a plus de danger et que sous peu il entrera en convalescence ».

Ce répit qui rendit l'espoir à ses compagnons accrut aussi la confiance que l'Empereur avait prise peu à peu dans son médecin. Arnott avait beaucoup voyagé, il parlait avec agrément, ses façons étaient déférentes. Napoléon causait avec lui en italien. Il avait même fini par absorber quelques-unes de ses potions *. Par contre, il traitait Antommarchi avec la sévérité, le dédain que sa conduite méritaient (1). Froissé dans sa vanité, Antommarchi osa renouveler sa démarche auprès de Lowe et demander de partir par le plus prochain bâtiment (2).

Le 10 avril, dans l'après-midi, l'Empereur qui s'était levé fut repris de vomissements. Sa fièvre était « partie », comme il disait, mais il se trouvait très faible et se plaignait du foie. Il y éprouvait une sensation de chaleur. Il demanda à Arnott de l'examiner de nouveau. Le docteur palpa l'abdomen. Napoléon tressaillit. Arnott n'y trouva cependant « ni induration, ni enflure ». L'organe manquait seulement, dit-il, d'activité.

Les nuits dès lors redeviennent détestables (3). Dans le

(1) La conduite d'Antommarchi est inexplicable, écrivait Monthonlon (9 avril); il est impossible d'être moins soigneux, plus léger. Rien ne peut le corriger et l'odeur de la jupe l'attire à tel point qu'il néglige tout. Il n'est pas arrivé, je crois, une seule fois, qu'on l'ait trouvé chez lui. »

(2) Lowe parut très surpris et invita Antommarchi à patienter. Celui-ci déclara qu'il n'avait aucune animosité contre le docteur Arnott, mais que le caractère du général Bonaparte lui rendait sa situation trop pénible. Il était traité plus en valet qu'en médecin.

— Monsieur le professeur, répondit Lowe, il est nécessaire de considérer le tempérament du malade et les circonstances.

Antommarchi s'obstina. Le gouverneur répliqua alors, assez sèchement, que sa demande voulait de la réflexion et qu'il devait en référer en Angleterre. Le professeur repartit pour Longwood tout déconfit. (L. P., 20.133 et 20.146.)

A la prière d'Arnott Napoléon le revit le 11 avril au soir.

(3) Le 11 avril, à 6 heures du matin, Arnott fut appelé. Napoléon avait vomi quatre fois depuis 3 heures. (L. P., 20.133-20.157.)

Nuit meilleure du 11 au 12, l'Empereur ayant pris une potion calmante.

Mais le 13, à deux heures du matin, nouveaux vomissements. Les sueurs redoublent. « Sept fois j'ai changé l'Empereur, note Mon-

jour l'Empereur souffre moins, mais ses forces vont diminuant. Il ne peut plus se tenir debout sans aide, dit-il à Arnott. Il demande au docteur « si l'on meurt de faiblesse et combien de temps l'on peut vivre en mangeant aussi peu qu'il le fait (1).

Cependant les yeux sont nets. Il garde l'esprit présent. Il demeure des heures sans parler, mais parfois ses lèvres remuent. On dirait qu'il rassemble tout ce qu'il a encore d'énergie pour un grave devoir...

tholon (II, 508), et chaque fois flanelle et linge étaient trempés jusqu'au madras qui entoure sa tête. Ces changements de linge sont bien difficiles à faire sans l'impatisser, car il ne veut pas de lumière dans sa chambre; il ne souffre qu'une bougie dans la pièce voisine, et c'est à la faible lueur de cette lumière qu'il me faut non lui donner, mais lui mettre tout ce dont il a besoin, même nouer le madras sur sa tête. »

(1) L. P., 20.157. Le médecin, de façon évasive, dit « qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter » ! Il trouva cependant le malade « très abattu, très déprimé ».

V

LE TESTAMENT

Déjà, le 10 avril, Napoléon avait parlé à Montholon de ses dernières dispositions. Il lui a demandé, devant Marchand, « si deux millions suffiraient pour racheter les biens de sa famille en Bourgogne (1) ». Le 12, sous sa dictée, Montholon crayonne les bases du testament (2). Quoique autour de lui, il y ait à cette heure même plus d'espoir, il *sait* que sa vie s'achève. Longtemps il avait douté, au fond de soi, même quand il répétait à ses serviteurs, ses médecins, ses amis, pour redresser leurs courages, ranimer leur intérêt, qu'il approchait de sa fin. Maintenant il en est sûr. La Visiteuse est là, encore indistincte pour les autres, mais pour lui dévoilée. Il la regarde venir sans tressaillement de l'âme ni frisson de la chair. Ces pas que personne n'entend, il les compte, la main sur son flanc traversé. Lui qui a tant extrait de la vie ne détourne pas son visage de

(1) *Papiers Marchand*, Montholon, II, 507. « J'ai cherché, écrit Montholon, à lui donner l'espoir que ce serait une précaution inutile, mais il a persisté et m'a dit : « Je l'écrirai demain si le mieux continue. »

(2) Point de note à ce sujet le 12, dans Montholon. Mais Marchand est très affirmatif.

la mort. Elle est sa seule amie. Elle va clore enfin le débat d'une énergie colossale avec le vide des jours et la pauvreté des témoins. Quand tous lui ont manqué, tout l'a trahi, elle va le sauver. Par elle il échappera enfin à la prison ignoble, à ses geôliers, à soi-même. Elle lui rendra la paix, la liberté, une gloire au-dessus des atteintes...

Le 13, à midi, il fait pousser par Montholon le verrou de sa chambre et, appuyé à ses oreillers, commence posément de dicter :

« Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans (1). »

Reconnaissance formelle : il a pu combattre l'Église, il n'a jamais été hostile à son esprit. Agonisant, il accepte sa loi, qu'aux lumières de la mort il juge bienfaisante et nécessaire à l'ordre social.

« Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. »

Vœu politique, dont il devine qu'il ne sera pas d'abord satisfait, mais vaste est l'avenir. Et ce salut à la France du Français exilé fera tressaillir d'innombrables cœurs.

« J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise, je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments... »

Pareil souvenir à Marie-Louise adultère et qui l'a abandonné, pour le formuler il lui a fallu du courage. Mais pour son fils, pour la revanche qu'il veut lui préparer, il n'hésite pas : il oublie. Cette mère, quand il ne sera plus, aura peut-être enfin pitié. Elle rachètera ses torts d'épouse en protégeant leur enfant. Il l'en conjure :

« Je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance. »

(1) Nous ne croyons pas devoir donner ici le texte intégral du testament, si connu. Nous le suivons dans son ordre, au fur et à mesure de la dictée de l'Empereur. Nous ferons de même pour les codicilles.

Au petit écolier qu'on essaie de couler dans le moule des princes d'Autriche, il adresse l'instruction capitale qui doit servir de pivot à sa vie :

« Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne doit jamais combattre ni nuire en aucune autre manière à la France ; il doit adopter ma devise : « Tout pour le peuple français. »

C'est le *Sésame*, pense-t-il, qui rouvrira au duc de Reichstadt la France et lui rendra l'Empire.

Maintenant il se tourne vers les auteurs de son supplice. Il en appelle une dernière fois, contre ses maîtres, à l'honneur d'une nation qu'il n'a jamais condamnée :

« Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire. Le peuple anglais ne tardera pas à me venger. »

Il pardonne à ceux qui l'ont trahi : Marmont, Augereau, Talleyrand... Il adresse à sa mère, à sa famille, un souvenir ému ; il désavoue des pamphlets qu'on lui a attribués (1).

Il passe à présent aux legs. D'abord ceux qu'il destine à son fils. Pour lui, point d'argent. Que ferait d'une fortune l'héritier de Napoléon ? Son nom lui suffit.

Mais, par amour, et aussi pour l'entourer de tout ce qui pourra lui parler de sa gloire, combattre les idées qu'on aura semées en lui, l'entourer par delà la mort de son esprit, de sa volonté, de son souffle, il lui lègue tous les objets qui ont servi à son usage, touché sa personne (2) : le manteau de Marengo, ses uniformes, ses bottes, son linge, ses lits de camp, ses armes : l'épée d'Austerlitz, le sabre de Sobieski, ses pistolets, ses fusils, ses selles, ses ordres, ses sceaux, les vases de sa chapelle, son nécessaire

(1) Notamment le *Manuscrit de Sainte-Hélène*.

(2) Ils seront désignés avec le plus précis détail, dans l'état A annexé au testament.

d'or, sa lunette de guerre, sa petite pendule, le réveil de Frédéric II, ses montres, son médaillier, son argenterie, son lavabo, le service de Sèvres, ses plus beaux livres. Bertrand, Montholon, Vignali, Marchand, Aly, Noverraz devront garder chacun une catégorie de ces objets et les remettre à son fils « quand il aura seize ans ». Et il achève, avec tendresse, avec orgueil :

« Je désire que ce faible legs lui soit cher comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra. »

A tous les membres de sa famille il laisse des souvenirs intimes, à Madame Mère sa veilleuse d'argent, à Fesch un nécessaire, à Caroline et à Hortense des tapis, à Pauline son petit médaillier, à Jérôme une poignée de sabre, à Eugène un bougeoir de vermeil. Il n'excepte que Louis. Marie-Louise elle-même recevra ses dentelles. Tous auront un bracelet de ses cheveux. Rendant grâces à l'active bonté de lady Holland, il lui destine le camée antique que Pie VI lui a donné à Tolentino.

Pour les sommes qu'il a en dépôt chez Laffitte, qu'il évalue en gros à six millions (1), mais qui ne vont guère qu'à la moitié, il les partage dans des conditions bien différentes de celles qu'il avait arrêtées dans son premier testament.

Montholon en prendra la plus grosse part : deux millions, « comme une preuve de ma satisfaction des soins « filials » qu'il m'a rendus depuis six ans et pour l'indemniser des pertes que son séjour à Sainte-Hélène lui a occasionnées. »

Bertrand n'a plus que 500.000 francs, légués sans un mot affectueux. Malgré ses projets de départ, Napoléon oubliait là trop les dures années où le grand-maréchal,

(1) Napoléon n'avait, on le sait, remis à Laffitte que 3.800.000 francs qui, grossis de 400.000 francs versés par Lavallette et des intérêts, mais réduits par les paiements faits durant la Captivité sur l'ordre de l'Empereur, formaient un total de 3.149.000 francs, dont Laffitte se reconnut débiteur. (*Lettre du 28 février 1822 au rédacteur du Constitutionnel.*)

tirailé entre sa famille et son devoir, lui avait témoigné un attachement résigné.

Presque à son niveau monte Marchand, qui reçoit 400.000 francs. Mais il reçoit de plus le remerciement que méritent sa délicatesse, son souci, son inlassable pitié : « Les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami... »

Vignali (1), Aly, Noverraz, Pierron ont 100.000 francs, Archambault 50.000, Coursot, Chandellier 25.000.

Le reste est attribué, par legs de 100.000 francs, à ceux qui l'ont aidé dans sa jeunesse, Costa di Bastelica, Poggi de Talavo, ou qui lui sont demeurés fidèles dans sa catastrophe : Las Cases, Lavallette, Larrey, Brayer, Lefebvre-Desnouettes, Drouot, Cambronne, Lallemand aîné, Réal, Clauzel, Méneval, Arnault, Marbot, Bignon, Emery (2) ; enfin aux enfants de ceux qui sont morts pour lui : Mouton-Duvernét, Labédoyère, Girard, Chartran, Travot.

S'il y a un reliquat, il sera donné aux blessés de Waterloo et aux soldats de l'île d'Elbe.

Il dicte ainsi pendant deux heures, puis prie Montholon de relire :

— Voulez-vous que je vous donne davantage ? lui demande-t-il.

Montholon, ému, ne répond pas.

— Allons, reprend l'Empereur, allez-vous-en recopier ce que je vous ai dicté. Nous le relirons..., je l'écrirai. Envoyez-moi Marchand... Non, faites appeler le grand-maréchal.

(1) L'abbé Vignali avait dû confier à l'Empereur son intention de se retirer en Corse, car il ajoute, avec son souci du détail : « Je désire qu'il bâtit sa maison près de Ponte Nuovo di Rostino. »

(2) A certains il adressait un salut, ou un vœu particulier : le chirurgien Larrey, l'homme le plus vertueux que j'aie connu ; le colonel Marbot : « Je l'engage à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises et à en confondre les calomnieux et les apostats ; le baron Bignon : « Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815. »



La nuit est assez bonne (1), Napoléon dort un peu. Il mange le matin et n'a pas de vomissements. S'enfermant de nouveau avec Montholon (2), il reprend sa dictée. Il a pensé à son domaine privé : économies qu'il a faites sur sa liste civile, meubles de ses palais, argenterie, bijoux, écuries. Il en évalue le total à « plus de 200 millions ». Imagine-t-il que les Bourbons rendront ces biens énormes ? Aucune loi, dit-il, ne les lui a ôtés. Une fois de plus son imagination l'entraîne. Mais qui peut dire ce que sera demain ? La disposition qu'il va prendre s'exécutera peut-être plus tard en dépit des gouvernants d'aujourd'hui. Et il dicte :

« Je lègue mon domaine privé, moitié aux officiers et soldats qui restent de l'armée française qui ont combattu depuis 1792 à 1815 pour la gloire et l'indépendance de la nation ; la répartition en sera faite au prorata des appointements d'activité ;

« Moitié aux villes et campagnes d'Alsace, de Lorraine, de Franche-Comté, de Bourgogne, de l'Ile-de-France, de Champagne, Forez, Dauphiné, qui auraient souffert par l'une ou l'autre invasions. Il sera de cette somme prélevé 1 million pour la ville de Brienne et 1 million pour la ville de Méry (3) ».

Ce don incertain, mais magnifique, frappera l'esprit des Français, il servira à défendre sa mémoire. Puis revenant au réel, il dispose :

« J'institue les comtes Montholon, Bertrand, et Marchand (4), mes exécuteurs testamentaires ». Montholon

(1) *Bulletin* d'Arnott, 14 avril. (L. P., 20.157.)

(2) On se cachait de Bertrand. Mais Napoléon l'informera le 22, le plaçant ainsi devant le fait accompli.

(3) Les villes de Brienne (où il avait été élevé) et de Méry avaient été saccagées en 1814.

(4) Marchand n'était pas fait comte par le testament de l'Empereur. Sur l'original autographe, on voit, entre le nom de Bertrand et

sait ce que Marchand a fait pour leur maître. Cet acte de gratitude insigne, sans doute en comprend-il la noblesse. En tout cas, il ne bronche pas.

Napoléon fait serrer les papiers pour recevoir Arnott. Le docteur l'examine. « Montholon ayant demandé si le foie n'est pas atteint, Arnott répète qu'il ne découvre ni induration ni enflure. Les yeux du général, parfaitement clairs, ne montrent, non plus que la peau, aucune imprégnation bilieuse (1). »

Sans assez de formes, il presse le malade de prendre une médecine qui doit lui libérer l'intestin. Napoléon refuse en disant, avec bonne humeur, qu'il ne doit pas le traiter tout à fait comme un soldat de son régiment. Il parle ensuite de l'armée anglaise, fait l'éloge de plusieurs de ses généraux, entre autres de Marlborough dont il avait voulu commenter les campagnes. Il demande au docteur si le 20^e d'infanterie possède son histoire. Arnott en doute. L'Empereur envoie alors Marchand chercher les deux volumes de Coxe, qui lui ont été offerts quelques mois plutôt par Robert Spencer (2), petit-neveu de Marlborough, et dont M^{me} Bertrand a traduit des passages.

celui de Marchand, une virgule. Marchand, qui bénéficiera à cet égard pendant quarante ans d'un doute courtois, recevra définitivement le titre de comte par lettres patentes de Napoléon III en date du 7 avril 1869. Le titre devait passer à son gendre M. E. Desmazières et à ses petits-fils.

(1) *Notes de Lowe*, 14 avril. (*L. P.*, 20.157.)

(2) L'Honorable Robert Spencer, qui appartenait à l'opposition, venant de l'Inde, avait touché en octobre à Sainte-Hélène. Il avait demandé audience à Napoléon qui, déjà trop souffrant, ne voulut pas le voir. Il rendit visite à Bertrand et Montholon et leur laissa pour l'Empereur les deux volumes bien reliés de William Coxe. Sur la feuille de garde du premier, Spencer avait écrit :

« *Hunc de Proavi rebus gestis librum
Napoleoni mittit
Ducis Marlburgiensis Pronepos
Robertus Spencer.* »

Aly, comme sur tous les volumes de Longwood, avait écrit au recto du faux-titre « L'Empereur Napoléon », et apposé le cachet aux armes impériales.

— Tenez, docteur, dit-il au médecin, j'aime les braves de tous les pays. Mettez ces livres dans la bibliothèque de votre régiment.

Un moment après il dit encore :

— Je vais écrire au Prince-régent et à vos ministres ; ils ont voulu ma mort, ils sont au moment de l'obtenir. Je désire que mon corps repose en France, votre gouvernement s'y opposera, mais je lui prédis que le monument qu'il m'élèvera sera à sa honte et que John Bull sortira de dessous mes cendres pour abattre l'oligarchie anglaise. La postérité me vengera du bourreau commis à ma garde et vos ministres mourront de mort violente (1).

Par inadvertance peut-être, Arnott n'emporte pas les volumes. L'Empereur les fait déposer chez l'officier d'ordonnance qui les envoie au major Jackson, commandant intérimaire du 20^e.

Napoléon ne saura pas (2) le misérable accueil fait à

(1) Il est assez curieux de remarquer que le plus haineux de ses ennemis, Castlereagh, se tranchera la gorge un an plus tard.

Cette apostrophe amusa-t-elle Antommarchi ? Il se mit à rire. L'Empereur le regarda sévèrement. Le lendemain, il le tança d'importance. Antommarchi s'excusa en disant (piètre raison) que le souvenir de la chanson de Malbrouk l'avait égayé. Sur l'ordre de Napoléon, Montholon fit écrire le 17 avril à Antommarchi une lettre où il s'engageait par serment à ne rien révéler de ce qu'il verrait ou entendrait chez l'Empereur. Celui-ci en effet avait été blessé d'apprendre (par des rapports de domesticité, dit Montholon) qu'Antommarchi s'était permis « quelques indiscretions ou plaisanteries sur le soin que l'Empereur prenait de sa toilette, quoique malade ». (Montholon, II, 516.) D'une note que dicta l'Empereur à ce sujet, il résulte aussi qu'Antommarchi « avait rapporté à Mme Bertrand une chose que Napoléon lui avait dite ». L'Empereur ajoutait : « Je lui en ai témoigné mon mécontentement ; depuis je ne l'ai plus appelé. » (*Inédit*, Fonds Masson, Bibl. Thiers, carton 14.) Cette note, écrite au crayon et datée du 17 avril, se trouve au dos des *Conseils* dictés par l'Empereur pour son fils à la même date.

(2) Il demanda quelques jours plus tard à Arnott si les officiers du 20^e avaient été satisfaits de son envoi. Le docteur répondit évasivement et détourna son attention. (*L. P.*, 20.133.) Après la mort de l'Empereur, les officiers, qui avaient blâmé la conduite de Lowe et de leur commandant, réclamèrent ces volumes. Le duc d'York, généralissime anglais, autorisa sir Wm. Houston, colonel du 20^e régiment, à les accepter des mains de Montholon. (M. B. Smyth : *History of the 20 th. Rgt*, 55.)

son présent, ni les desseins que lui prêtera le gouverneur, qui fera renvoyer à Lutyens les volumes par Jackson avec un blâme « parce qu'ils portent la qualification d'Empereur ». Lutyens n'accepta pas la réprimande et donna sa démission d'officier d'ordonnance (1). Il fut remplacé à Longwood par le capitaine Crokat (2).

La nuit du 14 au 15 fut difficile. L'Empereur vomit par trois fois, son poulx baissait, il était baigné d'une sueur visqueuse (3). Montholon et Marchand le changèrent et le réchauffèrent avec des boules d'eau. Au matin, après quelques heures d'un sommeil agité, il se trouva mieux. Il prit du bouillon qu'il eut peine à digérer. Il chargea Marchand de dresser l'inventaire de son argenterie, de sa porcelaine et de tous ses effets. Puis il commença de copier son testament, sous la dictée de Montholon. Assis dans son lit, il se servait comme pupitre d'une feuille de carton, en s'appliquant pour rendre son écriture plus lisible (4). Montholon debout à son chevet tenait l'encrier. Deux fois il dut appeler Marchand pour assister l'Empereur qui vomissait. Pour se fortifier avant de reprendre sa tâche, il voulut boire un peu du vin que Las Cases lui avait envoyé du Cap. Montholon et Marchand en vain se récrièrent. Il en prit un verre

(1) La courtoisie et le tact du capitaine Lutyens avaient été appréciés des Français. Quand il partit, Montholon lui rendit visite et lui dit : « Napoléon m'a chargé de vous exprimer sa satisfaction pour les attentions que vous avez eues pendant votre résidence à Longwood. » Après la mort de l'Empereur, M^{me} Bertrand lui envoya une mèche de cheveux et un petit bijou de corail.

(2) William Crokat (1789-1879) avait servi dans la guerre d'Espagne. C'était un Ecosais de six pieds de haut. Promu lieutenant-général en 1861, il surviva à tous ceux qui virent Napoléon sur son lit de mort.

(3) Arnott, 15 avril. On trouve dans Fréd. Masson, qui suit Marchand, plusieurs erreurs de date, la remise du *Marlborough* étant portée au 15 et la copie du testament par Napoléon au 16. Nous rectifions d'après les rapports d'Arnott et les notes de Lowe, beaucoup plus précis.

(4) Cette application, si émouvante, est visible dans toute l'étendue du testament, soit vingt pages. Jamais depuis le temps de sa jeunesse, Napoléon n'a écrit de façon si nette et posée. Ce document repose aux Archives nationales, dans l'armoire de fer.

et y trempa un biscuit. Montholon le supplia de se reposer :

— Sire, rien ne presse.

Il hocha la tête :

— Mon fils, il est temps que je termine, je le sens.

Lui qui avait tant de peine à écrire, qui dictait toujours, se servant de loin en loin du crayon pour une note, poursuit ainsi sa tâche jusqu'à trois heures, s'interrompant parfois, la main trop lasse.

Arnott le trouva « déprimé et agité ». Il lui recommanda de ne plus prendre de vin :

— C'est de l'huile sur le feu, dit-il.

Napoléon lui posa une brève question :

— Dans quelle chance suis-je placé ?

Arnott hésita, puis répondit que son état était sérieux, mais qu'il gardait bon espoir.

— Vous ne me dites pas la vérité, docteur. Vous avez tort de vouloir me cacher ma position : je la connais.

Avec émotion il parla de Larrey, de son dévouement :

— Si l'armée élève une colonne de la Reconnaissance, elle doit l'élever à Larrey.

Dans la soirée, il sembla plus faible (1). Mais la nuit fut passable. Au matin l'Empereur refusa de prendre médecine. Son cautère fut pansé devant Arnott.

Montholon alla demander à l'officier d'ordonnance qu'on fit d'urgence quelques réparations au plancher du salon qui, par places, pourrissait. « Les médecins conseillaient au général Bonaparte de s'y établir pour avoir plus d'air (2). » Dans la journée même les menuisiers commencèrent le travail (3).

(1) *Notes de Lowe*, 16 avril. *L. P.*, 20.137.

(2) *Notes de Lowe*, 16 avril. *L. P.*, 20.157. Comme Lutyens demandait pourquoi on ne le transportait pas à New House où il eût été beaucoup mieux, Montholon répondit « qu'on avait déjà eu toutes les peines du monde à lui faire accepter le salon ». Lutyens était encore à Longwood ; Crokat ne prit ses fonctions que le 26 avril. *Lowe à Montholon*, 26 avril. (Bibl. Thiers, C. 8. *Inédit.*)

(3) *L. P.*, 20.157. A partir de cette nuit, Napoléon coucha dans

Napoléon écrit encore avec Montholon jusqu'à trois heures. Il dut terminer ce jour-là la première copie de son testament (1). Il dicta également ses deux premiers codicilles (2).

Nuit médiocre, vomissements, sueurs. Napoléon absorba une décoction de quinquina. Arnott à sa première visite le trouva somnolent. Il vit Lowe dans l'après-midi et lui déclara qu'il « croyait de plus en plus à un cas d'hypocondrie. Point de danger immédiat, répétait-il, mais s'il ne se produisait pas une amélioration, il faudrait s'attendre à l'issue ordinaire de ce genre de maladies ». L'esprit de Napoléon lui paraissait particulièrement affecté : « Ce matin même, il était assis dans un fauteuil ; tout à coup il s'est mis à siffler, s'est arrêté brusquement, a ouvert la bouche toute grande, avancé les lèvres et pendant un moment m'a regardé avec des yeux égarés. » Le patient, ajoutait le docteur, se plaignait toujours du foie, en mettant la main à son côté. « Il n'y a chez moi, répétait-il, aucun signe de mort pro-

le salon, mais le jour il revenait dans sa chambre où un des deux lits de campagne était resté. Il s'y trouvait « mieux chez lui », disait-il. Aly (272) indique expressément qu'il y écrivit « les derniers actes de sa volonté ».

(1) Le testament de l'Empereur est écrit sur un papier in-4° (0,32 x 0,20) portant le filigrane « J. Whatman 1819 — Balston & Co » et un écusson contenant les lettres V. E. C. L. entre-croisées.

(2) Datés du 16 avril, ils constituaient une précaution de l'Empereur contre une main-mise des Anglais sur ce qu'il possédait à Sainte-Hélène. Ils devaient être ouverts immédiatement après sa mort, tandis que le testament ne le serait qu'en Europe. Le premier, destiné à être communiqué au gouverneur, spécifiait :

« Je lègue aux comtes Bertrand, Montholon et à Marchand, l'argent, bijoux, argenterie, porcelaine, meubles, livres, armes et généralement tout ce qui m'appartient à Sainte-Hélène »

Le second, sorte de testament résumé, pouvait suppléer au testament véritable. En outre il partageait entre ses compagnons le petit trésor emporté de France et qui, grossi patiemment, atteignait environ 300.000 francs. « 30.000 seront distraits pour payer les réserves de mes domestiques. Le restant sera distribué : 50.000 à Bertrand, 50.000 à Montholon, 50.000 à Marchand, 15.000 à Vignali, 10.000 à Archambault, 10.000 à Coursot, 5.000 à Chandellier. Le restant sera donné en gratification aux médecins anglais, domestiques, Chinois et au chantre de la paroisse. »

chaine, je le sais bien, mais je me sens dans un état tel que le vent d'un boulet suffirait pour m'emporter (1). »

Ce rapport d'Arnott maintint Lowe dans son erreur (2). Et le stupide Montchenu, renseigné par le gouverneur, va mander à Damas et à Metternich : « Comme c'est une vieille finesse qu'il a si longtemps employée quand il voulait se rendre intéressant, ou préparait une entreprise, *nous ne croyons pas à cette maladie.* »



Ce même jour, 17 avril, vers 3 heures, assure Montholon, l'Empereur le fit appeler. Il était assis dans son lit, les yeux fiévreux :

— Je ne suis pas plus mal, mais je me suis préoccupé en causant avec Bertrand de ce que mes exécuteurs testamentaires devront dire à mon fils quand ils le verront. Bertrand ne me comprend pas... Il est orléaniste... Lui que j'ai fait grand-officier de ma couronne ! Mieux vaut que je résume les conseils que je lègue à mon fils... Écrivez :

« Mon fils ne doit pas songer à venger ma mort, il doit en profiter (3)... »

(1) *L. P.*, 20.157.

(2) Et aussi les autres Anglais. Le 22 avril, le major Harrison écrira à sir G. Bingham : « Je ne sais que penser de notre invalide, ou plutôt je commence à croire que toute cette histoire de sa maladie est une pure comédie. Il est toujours alité, mais d'après ce que j'apprends, son état s'est bien amélioré. Le docteur Arnott le voit deux fois par jour et m'a dit que c'est bien le client le plus extraordinaire qu'il ait jamais soigné ; certainement si la nouvelle arrivait demain qu'un navire de 74 vient le prendre pour le conduire en France, la santé morale et physique lui reviendraient aussitôt. » *Cornhill Magazine*, février 1901.

(3) On a longtemps pensé que ces conseils suprêmes de Napoléon à son fils, étaient de la fabrication de Montholon qui, au fort de Ham, après l'échec du coup d'Etat de Boulogne, aurait autour de phrases authentiques de l'Empereur assemblé un texte inspiré des idées du prétendant, le futur Napoléon III : rapprochement avec l'Angleterre, nécessité d'institutions démocratiques, et notamment de la liberté de la presse, création d'une sorte de fédération européenne, satisfaction

« Quand il régnera, qu'il ne cherche pas à imiter son père. Qu'il soit l'homme de son temps.

« S'il voulait recommencer mes guerres il ne serait qu'un singe... On ne fait pas deux fois la même chose dans un siècle... J'ai sauvé la Révolution qui périssait, je l'ai lavée de ses crimes, je l'ai montrée au monde resplendissante de gloire, j'ai implanté en France et en Europe de nouvelles idées ; elles ne sauraient rétrograder. »

Au fils de Napoléon de faire éclore tant de germes :

« A ce prix il peut être encore un grand souverain. »

Il doit s'appuyer un moment aux oreillers, les paupières closes, les joues moites, puis à voix basse, avec une extraordinaire lucidité, il poursuit son message à l'avenir.

« Les Bourbons ne se maintiendront pas... » Ils ont repris la France, mais ils ne sauront pas la garder. Elle

donnée aux aspirations des nationalités, accord avec l'Eglise, etc. L'auteur lui-même le croyait. Mais il a trouvé dans des liasses non encore inventoriées du fonds Masson (Bibl. Thiers, carton 14) le brouillon de cette pièce. Sept pages de grand format sur papier de fabrication anglaise dont le filigrane porte : *S. and C. Wise. 1818*. C'était un des papiers les plus usités à Sainte-Hélène. Il a été employé pour le *Rapport* authentique de l'ouverture du corps de l'Empereur, pour les procès-verbaux des 7 et 8 mai (Bibl. Thiers, carton 14). L'écriture rapide au crayon, en partie effacée, est d'une lecture difficile. On peut toutefois avec quelque patience la déchiffrer. A la huitième page, comme nous l'avons dit, se trouve la note dictée par l'Empereur au sujet d'Antommarchi, datée du 17 avril. Pour soutenir que Montholon a rédigé ce document autour de 1840, il faudrait donc admettre que non seulement il avait gardé ce brouillon de note pour lui insignifiant, mais qu'il avait encore conservé pendant vingt ans une double feuille blanche de papier identique (même format, même filigrane), et qu'il ait employé ces matériaux pour donner un caractère d'authenticité à son faux. Ce n'est pas impossible. Nous penchons pourtant vers une solution plus simple : la véracité du document. Le manuscrit porte des traces manifestes de hâte. Tout s'y tient. Point d'alinéas comme dans une rédaction ordinaire. Ces sept pages ont été écrites sous la dictée, très vite, et le même jour. Au reste, quand on les lit avec attention, on est frappé de leur esprit, de leur facture. Ils n'appartiennent qu'à Napoléon. En quelques pages, à côté de son testament, il a exposé là les idées politiques et sociales où l'avaient conduit son expérience du pouvoir et ses méditations durant la Captivité.

n'est plus faite pour eux, pour leurs principes, pour leurs méthodes de gouvernement. Quoi qu'ils tentent, un autre exil les menace. Dès que Napoléon sera mort, on reconnaîtra ce qu'il a apporté de juste et d'utile à l'univers. Le jour de son fils ne sera pas alors loin de paraître. Mais qu'il n'accepte pas le pouvoir de l'Europe. Les Bonaparte, nationaux d'abord, ne peuvent rien devoir à l'influence de l'étranger (1).

Seuls les Orléans sont à craindre. Que son fils méprise les partis, ne voie que la masse. Qu'il réunisse autour de lui tous les Français de mérite, n'exceptant que ceux qui ont trahi la patrie.

Les parents de Napoléon lui ont coûté bien cher. Pour tant à cette heure extrême il reste imbu de son idée corse du clan. Son fils doit se rapprocher de sa famille :

« Ma mère est une femme antique. Joseph et Eugène peuvent lui donner de bons conseils. Hortense et Catherine sont des femmes supérieures. S'il reste en exil, qu'il épouse une de mes nièces. Si la France le rappelle, qu'il recherche une princesse de Russie, c'est la seule cour où les liens de famille dominant la politique. »

Ceux qui ont entouré les derniers jours de l'Empereur auront à honneur de publier ses écrits. Son fils s'en inspirera. Ils lui diront de protéger, de récompenser ceux qui l'ont servi :

« Et, soupire-t-il, le nombre en est grand... »

Alors, un cri poignant lui échappe, parti du cœur :

« Mes pauvres soldats, si magnanimes, si dévoués, son peut-être sans pain !... »

Peu après, il ajoute :

« Que mon fils lise et médite souvent l'histoire ; c'est la seule véritable philosophie. Qu'il lise et médite les

(1) Le lendemain 18, Montholon dit à Lutyens, et il semble qu'il y ait là confirmation de l'entretien du 17 : « Toute sa force semble être passée de son corps dans sa tête. Il se rappelle maintenant toutes les choses des anciens jours. Il n'y a plus de stupeur, sa mémoire est revenue et il parle continuellement de ce qui aura lieu à sa mort. » (L. P., 20.157.)

guerres des grands capitaines ; c'est le seul moyen d'apprendre la guerre.

« Mais tout ce que vous lui direz, tout ce qu'il apprendra lui servira peu s'il n'a pas au fond du cœur ce feu sacré, cet amour du bien qui seul fait faire les grandes choses...

« Mais je veux espérer qu'il sera digne de sa destinée...

« Si on ne vous laisse pas aller à Vienne... »

Sa voix s'éteint. Ses forces sont épuisées ; il défaille. Montholon lui fait prendre une cuillerée de potion *...



M^{me} Bertrand venait presque chaque jour aux nouvelles. Elle demandait d'être admise auprès de l'Empereur. Il refusait, mais sans dureté.

— Je ne suis pas bon à voir. Je recevrai M^{me} Bertrand quand je serai mieux. Dites-lui que je la remercie du dévouement qui l'a retenue six années dans ce désert (1).

Dans la nuit du 17 au 18, Napoléon vomit presque sans arrêt (2). Antommarchi, qui avait enfin abandonné sa chambre et s'était établi dans l'appartement de l'Empereur, lui donna des soins avec Marchand. Le matin, il prit un peu de potage au vermicelle que son estomac rejeta aussitôt. Antommarchi essaya de lui faire accepter un médicament :

— Non, dit l'Empereur en repoussant sa main, l'Angleterre réclame mon cadavre, je ne veux pas la faire attendre et mourrai bien sans drogues *.

(1) Thiers, *Consulat et Empire*, xx, 700. Thiers tenait ce propos de Bertrand. Confirmé par Marchand. (Bibl. Thiers, c. 22.) Dans ces derniers jours Bertrand et Montholon se parlaient à peine. Le grand-maréchal tenait Montholon pour responsable de la froideur que lui montrait Napoléon et pensait qu'il faisait tout pour capter l'héritage.

(2) Il avait pris le soir à six heures, avec l'assentiment d'Arnott, un peu de hachis et bu quelques cuillerées de bordeaux coupé d'eau. A huit heures, il avait pris une potion tonique. Il lui attribua sa mauvaise nuit.

Arnott l'ausculta et se borna à recommander de suivre le même traitement. L'après-midi les docteurs Shortt et Mitchell (1), envoyés par Lowe, ouvrirent chez Montholon une consultation avec Arnott et Antommarchi. Ils n'osèrent conclure.

La journée était belle. L'Empereur pria Marchand d'ouvrir la porte du jardin :

— Ouvre, mon fils, que je respire l'air que Dieu a fait.

Phrase familière. Il ajouta :

— C'est une si douce chose que l'air !... Bertrand, allez me chercher une rose.

Quand le grand-maréchal lui apporta la fleur, il la prit, en aspira l'odeur avec une sorte de joie.

Un long moment, silencieux, il regarda le ciel où couraient, à l'approche du bref crépuscule, des nuages gris de perle. Il semblait apaisé (2)...

L'allégement continua durant la soirée. A minuit Napoléon voulut manger des pommes de terre frites, qu'il digéra. Le matin il dit à Arnott qu'il se sentait plus fort. Son poulx était régulier. Il se montra gai (3).

Il s'entretint avec Montholon du retour en Europe de ses compagnons après sa mort. « Il passa en revue les provisions existantes et qui pourraient être transportées à bord pour servir à leur traversée, les moutons qu'on tenait à l'écurie n'étaient même pas oubliés (4). »

L'après-midi, il demanda à Bertrand de lui relire les campagnes d'Hannibal. Aucune illusion chez lui, mais aucune amertume. Il disait en souriant :

(1) Le docteur Thomas Shortt (1788-1843) qui succédait à Baxter comme médecin en chef de Sainte-Hélène, arriva dans l'île en décembre 1820.

Le docteur Ch. Mitchell (1785-1856) était le chirurgien du *Vigo*, navire-amiral en station à Sainte-Hélène de 1820 à 1821.

(2) *Papiers Marchand*. Aly, 165.

(3) Arnott, 19 avril. (*L. P.*, 20.157.) L'Empereur se plaignit d'une douleur à l'hypocondre droit, mais un lavement le soulagea.

(4) *Papiers Marchand*.

— On ne connaîtra ma maladie que lorsqu'on m'aura ouvert.

Arnott protestait. Le malade ne souffrait, assurait-il, que d'un manque de distraction et d'exercice. Montholon invoquant l'amélioration qui s'était produite, Napoléon l'interrompt :

— Ne vous y trompez pas, je vais mieux aujourd'hui, mais ma fin approche (1).

Le soir, il fit continuer par Marchand la lecture des guerres d'Hannibal.

Jusque vers trois heures du matin, il éprouva comme un retour de fièvre. Son ventre, tendu, brûlait. Pris d'une soif ardente, il ne pouvait avaler que quelques gouttes. Il n'évitait les nausées qu'en s'interdisant tout mouvement (2). Ensuite il dormit. Dans la matinée du 20 il se montra agité. A l'arrivée de Bertrand, l'Empereur envoya Aly quérir l'*Illiade* et il pria le grand-maréchal de lui en lire un chant :

— Homère peint si bien les conseils que j'ai tenus souvent la veille d'une bataille que je l'entends toujours avec plaisir.

Montholon étant sorti, il annonça à Marchand, qui se trouvait seul avec lui, qu'il l'avait nommé son exécuteur testamentaire.

Le jeune homme, bouleversé, lui baisa les mains.

(1) Antommarchi, II, 122. Il aurait ajouté : « Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe. Vous reverrez, les uns vos parents, les autres vos amis, et moi je retrouverai mes braves aux Champs-Élysées. Oui, Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre ; ils me parleront de ce que nous avons fait ensemble. Je leur conterai les derniers événements de ma vie. En me voyant, ils redeviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les Hannibal, les César, les Frédéric. Il y aura plaisir à cela !... A moins qu'on n'ait peur là-bas de voir tant de guerriers ensemble... » Le passage est célèbre. Napoléon a bien pu parler ainsi. Mais comme Montholon ni Marchand ne le confirment, et qu'Antommarchi est par trop sujet à caution, le doute est raisonnable.

(2) Arnott, *L. P.*, 20.157s

Il lui dit alors :

— J'ai un testament chez le grand-maréchal, prie-le de te le remettre et apporte-le moi.

Marchand alla aussitôt chez Bertrand qui parut surpris, mais fut chercher l'enveloppe dans son secrétaire.

Napoléon en fit sauter les cachets, parcourut les pages, qu'il déchira, et donna l'ordre à Marchand de le jeter au feu. Il se leva, gagna son fauteuil. Les médecins étaient venus, accompagnés de Bertrand. Il se plaignit à Arnott d'un ton ferme et comme solennel du traitement qu'il avait subi durant sa captivité. Bertrand traduisit, phrase après phrase. Debout, le médecin anglais entendait tomber les poignants reproches :

— Voilà l'hospitalité de votre gouvernement... J'ai été assassiné en détail, avec préméditation... Hudson Lowe s'est fait l'exécuteur des hautes œuvres de vos ministres. Vous finirez comme la superbe république de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, je lègue l'opprobre de ma mort à la famille royale d'Angleterre.

Arnott ne répondit pas. Dans cette pauvre chambre, autour du fauteuil où Napoléon s'était redressé, les yeux étincelants, il y avait un air de grandeur qui l'atterrait. Un signe de tête lui donna congé. Le soir, Montholon écrivit à sa femme. Il lui faisait prévoir (avec quel secret soulagement ?) la mort de l'Empereur (1).

(1) 20 avril. « Les vomissements sont un peu calmés, mais rien ne peut exprimer son changement. La mort semble empreinte dans tous ses traits... Mes journées et mes nuits se passent comme celles d'un garde-malade : je n'en suis pas fatigué. Je me couche à cinq heures du matin. Marchand mène la même vie... Bertrand vient plusieurs fois dans la journée et sert d'interprète au docteur Arnott. Quant à cette pauvre M^{me} Bertrand, elle se désespère de ce que l'Empereur ne veut pas lui permettre de le voir.

« Noverraz est toujours malade assez sérieusement du foie... M^{me} Saint-Denis (la femme d'Aly) est aussi malade... Tu vois que notre Longwood s'est transformé en espèce d'hôpital.

« Je pense que lorsque cette lettre te parviendra, tu seras à quelques eaux minérales, et il est malheureusement assez probable que je te rejoindrai à ton retour. Je dis malheureusement, car je



La nuit fut supportable. Le matin Napoléon fit sa barbe. Il avait demandé Vignali. Quand le prêtre arriva, il lui dit en dialecte :

— L'abbé, savez-vous ce qu'est une chapelle ardente ?

— Oui, sire.

— En avez-vous desservi ?

— Aucune, sire.

— Eh bien, vous desservirez la mienne.

Il entra aussitôt dans un minutieux détail :

— Vous direz tous les jours la messe dans la chapelle qui sera dressée dans la pièce voisine, vous exposerez le Saint-Sacrement et vous direz les prières des quarante heures... Quand je serai mort, vous placerez cet autel à ma tête (il indiqua le mur derrière lui) et vous continuerez à célébrer la messe avant toutes les cérémonies d'usage. Vous ne cesserez que lorsque je serai en terre.

Antommarchi se tenait au pied du lit. Napoléon le vit grimacer. Le carabin faisait l'esprit fort. L'Empereur le foudroya (1) :

paierai bien cher cette réunion tant appelée par mes vœux, si je ne la dois qu'à la mort d'un homme dont l'amitié pour moi n'a pas connu de bornes depuis longtemps et qui, dans ses derniers moments, m'en donne plus de preuves que jamais. »

Les Français étaient maintenant persuadés que Napoléon pouvait s'éteindre d'un jour à l'autre. Déjà ils pensaient aux préparatifs de départ. *Ils ne s'en cachaient pas assez*. Lutyens écrivait le 20 avril à Lowe : « Henly, le domestique du comte Montholon, m'apprend que son maître lui a parlé de l'emmener en Europe et l'a chargé de voir à la boutique du camp s'il pourrait s'y procurer de grandes malles. D'autre part, la comtesse Bertrand m'a dit, quand je lui ai lu le billet du docteur Shortt au sujet d'une servante, qu'elle était bien fâchée que le renseignement fût si mauvais, car il lui fallait une personne qui l'accompagnât en Angleterre. » (L. P., 20.157.)

(1) Antommarchi (II, 118) prétend que Napoléon lui aurait dit :

— Vous êtes au-dessus de ces faiblesses ? Que voulez-vous ? Je ne suis ni philosophe ni médecin. Je crois à Dieu, je suis de la religion de mon père ; n'est pas athée qui veut.

Marchand (Bibl. Thiers, c. 22) affirme que ces paroles ne furent pas prononcées.

— Vos sottises me fatiguent, monsieur. Je puis bien pardonner votre légèreté et votre manque de savoir-vivre, mais un manque de cœur, jamais. Retirez-vous.

Il retint un moment l'abbé pour causer avec lui de la Corse. Quand il fut sorti, il parla à Marchand de ce prêtre fruste, mais bon, avec estime :

— Quant à cet imbécile, ajouta-t-il en faisant allusion à Antommarchi, il ne mérite pas vraiment que je m'en occupe. Quelqu'un a-t-il été plus mal soigné que moi par lui ?

Le lendemain il refusa de le recevoir (1).

Il passa la matinée à compléter ses dispositions testamentaires. Il écrivit sous la dictée de Montholon les quatre nouveaux codicilles (2) où il légua à ses servi-

(1) Arnott fut seul admis le 22. Le grand-maréchal intercédait alors pour Antommarchi. « Que voulez-vous, fit l'Empereur, si ce n'est pas un mauvais cœur, c'est au moins un imbécile. » Montholon insista tant que Napoléon permit à Antommarchi de revenir le 23.

(2) Ils seront datés du 24 avril. Le premier estimait à cinq ou six cent mille francs les diamants lui appartenant qui se trouvaient mêlés à ceux de la Couronne, à 2 ou 300.000 francs des valeurs laissées chez le banquier Torlonia. Napoléon les légua au duc d'Istrie, à la fille de Duroc, à d'anciens compagnons d'armes. Au cas où ces sommes ne pourraient être recouvrées, les legs seraient imputés sur le fonds Laffitte.

Le second réparait divers oublis. Il regardait les enfants du baron du Theil qui avait dirigé l'école d'Auxonne, du général Dugommier qui commandait à Toulon, du conventionnel Gasparin, de son aide de camp Muiron. Là encore les legs, à défaut du recouvrement prévu, devaient être payés sur le fonds Laffitte. Dans ce codicille, Napoléon légua 10.000 francs « au sous-officier Cantillon qui a essuyé un procès comme prévenu d'avoir voulu assassiner lord Wellington et dont il a été déclaré innocent. Cantillon avait autant de droit d'assassiner cet oligarque que celui-ci de m'envoyer pour périr sur le rocher de Sainte-Hélène. »

Ce legs a été très vivement reproché à Napoléon par les Anglais. Il montre combien il gardait d'amertume vis-à-vis de Wellington qui d'ailleurs — et il le savait — avait odieusement plaisanté son exil.

Le troisième disposait des deux millions que Napoléon avait fait remettre en 1814 à Orléans à Marie-Louise. Il répartissait cette somme entre Bertrand (300.000), Montholon (200.000), Las Cases (200.000), Marchand (100.000) et de nombreux légataires: les serviteurs de Sainte-Hélène, le maire d'Ajaccio, la fille de Duroc, les fils de Bessières, Drouot, Lavallette, Planat, les habitants de Brienne, les officiers et soldats de sa garde à l'île d'Elbe.

teurs et amis des sommes à recouvrer sur Marie-Louise, sur Eugène, sur la couronne de France. Il se trouvait si pauvre, au regard de ce qu'il eût voulu donner ! Il était obsédé du désir de n'oublier personne de ceux qui l'avaient servi, de les aider, de les secourir dans la fin d'une vie qu'ils lui avaient dévouée. Montholon trop las, il dicta ensuite à Marchand de précises et complètes instructions pour ses exécuteurs testamentaires (1). Il s'y occupait de nouveau de son fils. Il conjure ses mandataires « de redresser ses idées sur les faits et les choses et de le remettre en droit chemin ». Il prie sa mère, ses frères, ses sœurs, ses serviteurs de l'entourer. Ils l'engageront à reprendre le nom de Napoléon. Chez Denon, d'Albe, Fain, Méneval, Bourrienne, Appiani, on pourra trouver beaucoup d'objets qui lui feront comprendre, toucher vraiment ce que fut son père : « Mon souvenir fera la gloire de sa vie. Lui réunir, lui acquérir ou lui faciliter l'acquisition de tout ce qui peut lui faire un entourage dans ce sens. » Il donne encore une pensée à Marie-Louise, lui recommande leur enfant, « qui n'a d'autre ressource que de son côté ». Son inquiet amour tremble dans ces lignes suprêmes...

Il signa les états que Marchand avait dressés. Il demanda sa cassette, revit une fois encore les médailles, les miniatures, les croix qu'il irait porter à Vienne. Dans petite boîte ornée du camée de Pie VI, il plaça une carte où il avait écrit de sa main : « Napoléon à lady Holland, témoignage d'estime et d'affection. » Parmi les objets qu'il avait étalés sur son lit, il choisit une tabatière d'or pour le docteur Arnott. Le couvercle décoré de raisins

Le quatrième réclamait deux millions à Eugène sur la liquidation de la liste civile d'Italie. Ils étaient répartis en legs analogues. Bertrand recevait encore 300.000 francs, Montholon 200.000, Marchand 100.000, etc... Ils devaient d'ailleurs en verser une partie dans une caisse de réserve pour acquitter des legs de conscience.

(1) Elles comprennent trente-sept articles qui montrent une prodigieuse mémoire comme un sens étonnant du détail.

portait un écusson vide. Avec la pointe de ses ciseaux l'Empereur y traça un *N* maladroit (1).

Dans la cassette se trouvait le collier de diamants qu'au dernier jour de Malmaison, Hortense l'avait obligé d'accepter.

— Tiens, dit-il à Marchand, j'ignore l'état de mes affaires en Europe. Prends ce collier. Cette bonne Hortense me l'a donné, pensant que je pourrais en avoir besoin, je crois qu'il vaut deux cent mille francs (2). Cache-le autour de ton corps ; arrivé en France, il te mettra à même d'attendre le sort que je te fais par mon testament.

Il tint un instant les chatons brillants dans ses mains et les tendit à l'homme qui l'avait le mieux secouru dans sa misère :

— Marie-toi honorablement, fais ton choix parmi les filles des officiers ou soldats de ma vieille garde ; il y a beaucoup de ces braves qui ne sont pas heureux ; un meilleur sort leur était réservé sans les revers de fortune survenus à la France. La postérité me tiendra compte de ce que j'eusse fait pour eux si les circonstances eussent été tout autres.

Il voulut fermer lui-même les trois boîtes d'acajou qui contenaient ses tabatières, il les noua d'un ruban de soie verte, les scella et les rendit à Marchand. Pour se donner des forces il avait bu un verre de Constance. Il en éprouva presque aussitôt d'atroces douleurs. Le visage couvert de sueur, il continua sa besogne.

On le pressait de s'arrêter.

— Je suis bien fatigué, dit-il, mais il me reste peu de temps, il faut terminer.

Le soir, il mit enfin Bertrand au courant de ses dispo-

(1) Il chargea Montholon d'y placer douze mille francs en or.

(2) Le collier d'Hortense ne valait pas 200.000 francs. Il fut estimé par arbitrage à 80.000 francs et rendu à la reine, Marchand en recevant la valeur en argent. (*Mémoires de la reine Hortense*, III, 37.)

sitions dernières (1). Il voulait mourir en catholique. L'abbé Vignali lui donnerait « la communion, l'extrême-onction et tout ce qui est d'usage en pareil cas ». Antommarchi, seul ou avec Arnott, ouvrirait son corps. Il parla de sa sépulture. Si les Bourbons n'autorisaient pas le retour de sa dépouille à Paris (2), il désirait être inhumé dans une île au confluent du Rhône et de la Saône, près de Lyon, ou bien à Ajaccio, dans la cathédrale.

— La Corse, dit-il, c'est encore la France... Mais le gouvernement anglais aura prévu ma mort. Dans le cas où des ordres auraient été donnés pour que mon corps restât dans l'île, ce que je ne pense pas, faites-moi enterrer à l'ombre des saules où je me suis reposé (3) en allant vous voir à Hutt's Gate, près de la fontaine où l'on va chercher mon eau tous les jours.

Il informa Bertrand qu'il l'avait nommé son exécuteur testamentaire conjointement avec Montholon et Mar-

(1) Cette conversation avec Bertrand et celles qui suivirent, les 24, 25 et 26 avril, ont été notées par le grand-maréchal. Son manuscrit, légué par sa fille au prince Napoléon, se trouve dans les archives de Prangins. M. Ernest d'Hauterive en a publié l'essentiel dans un important article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1928. C'est un document historique du premier ordre.

Dans ces notes, Bertrand déclare que Napoléon lui aurait dit qu'il ne croyait à rien. Marchand — le plus près à Sainte-Hélène du cœur de Napoléon — affirme que « l'Empereur avait l'âme religieuse ». Il est possible, et cette hypothèse concilie tout, que par respect humain, Napoléon ait dissimulé à Bertrand, fort incrédule, sa véritable disposition d'esprit et ne lui ait représenté sa demande des sacrements que comme un acte politique.

(2) « Ce qu'il préférerait, dit-il, c'était d'être enterré au cimetière du Père La Chaise, qu'on pourrait le placer entre Masséna et Lefebvre et qu'on lui élevât au milieu un petit monument, une colonne... que si les Bourbons voulaient s'honorer, ils le placeraient à Saint-Denis, mais qu'ils n'auraient pas cet esprit-là... »

(3) C'était en 1816. Depuis il n'y était jamais retourné. L'Empereur avait baptisé cette étroite combe la *Vallée du Géranium* parce qu'il y avait vu, contre le cottage du docteur Kay, un grand géranium poussé en arbre et couvert de fleurs. Terrains et source appartenaient à la famille Torbett. Deux Chinois allaient chaque jour y chercher de l'eau pour l'Empereur qui, en ayant bu dans ses mains, l'avait trouvée excellente. La source existe toujours, dans l'état même où la vit Napoléon.

chand, « qu'il leur devait cela ». Il voulait « élever Marchand », il espérait que « le Roi un jour le ferait baron ». Il exprima le vœu, de façon touchante, que « Bertrand se serrât à Montholon ».

Il ne laissait rien à Antommarchi « moins parce qu'il ne croyait pas à son habileté que parce qu'il ne lui avait pas montré d'attachement (1) ».

Il parla de ses domestiques avec gratitude et amitié, recommanda à Bertrand ses deux enfants naturels, Alexandre Walewski et le petit Léon. Il donna ensuite des conseils affectueux au grand-maréchal pour sa rentrée en France, sur la vie qu'il aurait à y mener.

Il chercha encore longtemps dans sa mémoire s'il n'avait omis personne à qui il dû de la reconnaissance et qu'il pût obliger par un legs.

A huit heures, épuisé, il fit signe de la main à Bertrand qui partit.



Le lendemain 23, il parut mieux. Il mangea du hachis de faisans (2) dont il fit goûter au docteur Arnott. Il consentit à prendre une médecine qu'il refusait depuis plusieurs jours. Il dicta un dernier codicille (3). Il ne

(1) Il aurait ajouté « qu'il était encore à temps d'avoir sa part à ses bienfaits, qu'il pouvait faire un codicille ». Ce codicille, quoiqu'aient prétendu Montholon et Marchand, ne fut sans doute jamais écrit. On en a donné, dit M. Fr. Masson, qui a examiné en détail « le cas du chirurgien Antommarchi » cinq versions différentes. L'article 2 de ce codicille aurait été ainsi libellé : « Je prie Marie-Louise de prendre à son service Antommarchi auquel je lègue une pension pour sa vie durant de 6.000 francs qu'elle lui paiera. » Ce n'était guère le style de Napoléon. Cela n'empêcha pas, à la suite de tractations encore obscures, les exécuteurs testamentaires de le reconnaître pour valable. Il fut attribué à Antommarchi, après arbitrage, une pension de 3.000 francs.

(2) Ces faisans avaient été envoyés par Lowe qui, de temps en temps, en faisait porter à Longwood. (*L. P.*, 20.157.)

(3) Le septième. Il sera daté du 26, jour où Napoléon paraît l'avoir copié. Ce codicille, qui devait rester secret, léguait à la mère, à

quitta pas son lit où il s'assoupit à plusieurs fois. Arnott crut remarquer qu'il était devenu « dur d'oreille ». Il demandait souvent à Bertrand et à Montholon de répéter leurs paroles. Le médecin anglais restait optimiste : « La guérison serait lente et difficile, mais le malade n'était point en péril (1). »

Le 24 l'état demeura stationnaire. L'Empereur éprouva un peu de fièvre. Il écrivit encore seul avec Montholon et Marchand. Il causa ensuite avec Bertrand (2). Le soir, il ne put garder son dîner.

Les vomissements redoublèrent la nuit. Il ne dormit pas. Le délire le prit. Il parlait à voix basse par phrases coupées qu'on ne comprenait plus.

l'oncle, aux frères sœurs, neveux, nièces de l'Empereur, à Hortense et à Eugène « une assiette à soupe, une assiette, un couvert, un couteau, un gobelet d'argent aux armes impériales ». (Louis ici n'était pas excepté). Il donnait 300.000 francs « au pupille du beau-père de Méneval appelé Léon. Cette somme sera employée à lui acheter une terre dans le voisinage de celles de Montholon ou Bertrand. » S'il mourait, ce bien passerait à Alexandre Walewski.

100.000 francs étaient légués « au grand-vicaire Arrighi qui était à l'île d'Elbe, 20.000 à l'abbé Recco qui m'a appris à lire, 10.000 au fils ou petit-fils de mon berger Nicolas de Bocognano, 10.000 au berger Bogaglino, celui qui est venu à l'île d'Elbe, 20.000 au brave habitant de Bocognano qui, en 1792 ou 1793, m'a ouvert la porte d'une maison où des brigands m'avaient enfermé... » Cet extrême souci de laisser une marque de gratitude à ses premiers, ses plus humbles amis, est un des plus beaux traits de Napoléon mourant. « Il s'en est occupé, dit Bertrand, avec une sorte d'anxiété. »

(1) Il dit au gouverneur qu'il « ne pouvait donner au malade ce qui le rétablirait ». Lowe ayant demandé ce qu'était ce remède : « La liberté », répondit Arnott. Il donna les détails suivants au gouverneur : « Le patient ne porte pas de chemise, il n'a qu'un gilet de flanelle et lorsqu'il sort de ses draps, les jambes enveloppées dans un grand sac, également en flanelle, il s'impatiente souvent des soins que lui donnent ses serviteurs et s'emporte en vives exclamations. » Lowe était plus inquiet que le docteur. Il proposa une consultation. Arnott répondit qu'il n'en voyait pas le besoin. (L. P., 20.157.)

(2) Il dit au grand-maréchal qu'il désirait que sa famille s'alliât aux familles romaines. Quelques-uns de ses parents pourraient résider en Amérique et en Suisse, y devenir même peut-être membres du gouvernement. Les Bonaparte s'assureraient par ces moyens une grande influence dans le monde catholique, aux Etats-Unis et à Berne. (Bertrand à Joseph, 6 octobre 1821.)

Il finit par reposer entre trois et sept heures du matin. Il voulut alors signer les instructions à ses exécuteurs que Marchand lui apportait, copiées. Bertrand vint et lui fit la lecture. Il lui traduisit l'article d'un journal anglais qui jugeait sévèrement le rôle de Caulaincourt et de Savary dans l'affaire du duc d'Enghien. Napoléon se redressa dans son lit.

— C'est indigne ! s'écria-t-il.

Il fit appeler Montholon et lui demanda de lui apporter son testament. Il l'ouvrit et, d'un trait, écrivit au bas de l'article 8 :

« J'ai fait arrêter et juger (1) le duc d'Enghien parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français lorsque le comte d'Artois entretenait, de son aveu, soixante assassins à Paris. Dans une semblable circonstance, j'agisrais encore de même. »

Si près de mourir, il endosse ainsi hautement l'acte qu'on lui a le plus reproché, qu'il n'avait sans doute pas voulu, mais qu'il n'a jamais désavoué parce qu'ayant les épaules d'un chef, il se jugeait responsable même des crimes commis par ses agents.

Il lâcha la plume, rendit le testament à Montholon et le congédia *.

Dans la soirée, l'Empereur entretint Bertrand de son fils. Madame Mère, Pauline, Fesch devraient lui laisser le gros de leur succession. Il craignait qu'on ne voulût en faire un cardinal. Il fallait avant tout éviter qu'il ne devînt prêtre. « On ne pouvait pas dire quelle serait sa destinée. Mais il ne devait rien faire qui pût éloigner de lui les Français, les indisposer... Qu'il apprît le latin, les mathématiques, la géographie, l'histoire **... »

Comme Bertrand demandait quelle ligne de conduite auraient à suivre les amis de l'Empereur et quel but il leur désignait, il répondit avec force :

(1) On doit toutefois remarquer qu'il n'a pas dit « exécuter ». Et dans ce moment solennel, tout le testament en témoigne, il pèse les mots.

— L'intérêt de la France et la gloire de la patrie. Je n'en vois pas d'autre.

La nuit fut coupée de cauchemars. Quand vint le jour, il voulut cacheter ses testaments et codicilles. Puis, très abattu, il s'assoupit. Devant Arnott, il rendit pour la première fois, semble-t-il bien, « quelque chose de noir et pareil à du marc de café (1). » Arnott alors s'effraya. Il avertit Lowe (2) qui vint à Longwood et insista pour une consultation.

A trois heures et demie les nausées cessent et Napoléon s'endort. Le soir, il se lève et, dans sa robe de chambre, soutenu par Marchand et Aly, s'assied dans son fauteuil. Près de lui, sur son guéridon, sont placés les neufs plis testamentaires noués de faveurs rouges ou vertes (3). Il a fait appeler Bertrand et l'abbé Vignali. Ils apposent, ainsi que Montholon et Marchand, sur chacun des plis leur signature et leur cachet. A la lueur du flambeau couvert, Bertrand dresse un procès-verbal descriptif (4). Quand ils ont fini, l'Empereur reste seul avec Vignali. Il lui remet, sous le secret de la confession, le double du testament et de deux des codicilles (5). Marchand revient qui l'aide à se recou-

(1) L. P., 20.157. 3 avril. Le bulletin d'Arnott est formel comme la note de Lowe en date du lendemain.

(2) « Je suis retenu ici depuis 11 heures. Le général Bonaparte est plus mal que je ne l'ai encore vu. Son estomac rejette tout... »

Un peu après, Arnott envoyait une nouvelle note : « Je ne crains rien de grave pour le moment. Mais les vomissements sont affligeants. » (L. P., 20.157.)

(3) Le testament, les instructions aux exécuteurs et les sept codicilles.

(4) L'acte est daté du 27 avril, 9 heures du soir.

(5) M. Fr. Masson (op. cit., 472) indiquait que l'Empereur avait remis à l'abbé Vignali « un double du testament et des codicilles qu'il avait copiés lui-même, de façon à y donner la même valeur qu'à l'original ». C'est une erreur. M. Ernest d'Hauterive qui connaît à merveille les archives de Prangins a bien voulu donner à l'auteur les précisions suivantes : Le testament et les deux codicilles de l'Empereur ont été seulement signés par lui « et placés sous une bande de papier blanc, fermée par un cachet de cire rouge, à l'Aigle ». Sur cette bande on lit ces lignes, de la main de Napoléon :

« Ceci sont des papiers confiés sous le sceau de la confession à

cher. Napoléon lui confie l'original du testament, des codicilles et du reçu de Laffitte reconnaissant le dépôt de ses fonds. Quand il sera mort, ces pièces seront remises à Montholon. En attendant il fait porter chez celui-ci ses manuscrits et sa cassette, chez Bertrand ses armes. Marchand emporte le nécessaire et les boîtes d'acajou. Napoléon, anéanti par tant d'efforts, semble satisfait. Lorsque Montholon vient pour passer la nuit, il lui dit :

— Eh bien, mon fils, ne serait-ce pas dommage de ne pas mourir après avoir si bien mis ordre à ses affaires ?

Les vomissements noirs reparaissent dans la nuit, très pénibles (1). Napoléon parle avec incohérence, d'une voix faible. Il repousse toute médication. Lowe, accouru à New House, confère avec Arnott. Celui-ci estime maintenant la situation désespérée ; il a averti Bertrand et Montholon qu'un dénouement rapide est à prévoir. Lui aussi il réclame une consultation. Les deux Français doivent répondre évasivement. Comment faire accepter d'autres médecins anglais par l'Empereur ? Dans la matinée, la lucidité revient entière. Napoléon, sur les instances de tous, abandonne enfin sa petite chambre pour s'établir à demeure au salon. On l'y soignera plus facilement. Un des lits de campagne y a été placé entre les deux fenêtres, en face de la cheminée, l'autre est dans l'angle droit, près de la porte du parloir. L'Empereur pourra aller de l'un à l'autre, s'il lui plaît, comme il a fait tous ces jours. En chancelant, appuyé sur Montholon et Marchand, il quitte l'étroite pièce où il a passé tant d'heures douloureuses. Il fléchit sur ses jambes :

l'abbé Vignali. Il est autorisé à les ouvrir et à en prendre copie un an et un mois après ma mort. Il enverra copie du tout à Madame Mère. Si elle est morte, au Cardinal. S'il est mort, à l'un de mes frères qui vivra. Il gardera ces (un mot illisible) qu'il portera à mon fils quand il sera âgé de seize ans. »

(1) « Les matières rejetées par son estomac sont de couleur noire, grumeleuses et parsemées de petites taches de sang. » (Arnott, 28 avril, *L. P.*, 20.157.)

— Je n'ai plus de forces, dit-il, me voilà sur la paille. On veut le porter ; il refuse :

— Non, quand je serai mort, pour le moment il suffit que vous me souteniez.

Couché dans son lit, il soupire d'aise. Il dit à Antommarchi :

— Vous ferez l'ouverture de mon cadavre *, j'exige que vous me promettiez qu'aucun médecin anglais ne portera la main sur moi... Seul le docteur Arnott, s'il le fallait, pourra être employé. Je souhaite que vous preniez mon cœur, que vous le mettiez dans l'esprit de vin et que vous le portiez à Parme à ma chère Marie-Louise. Vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai jamais cessé de l'aimer, vous lui raconterez tout ce qui se rapporte à ma situation et à ma mort... Je vous recommande surtout de bien examiner mon estomac, d'en faire un rapport précis, détaillé, que vous remettrez à mon fils... Je ne suis pas éloigné de croire qu'il est atteint de la lésion qui conduisit mon père au tombeau, je veux dire d'un squirre au pyllore... Je m'en suis douté dès que j'ai vu les vomissements devenir fréquents et opiniâtres.

Antommarchi promet. Nul n'essaie de montrer d'espoir. L'Empereur dicte à Montholon la lettre qu'il devra adresser à Lowe dès qu'il aura expiré :

« Monsieur le gouverneur,

« L'empereur Napoléon est mort le... à la suite d'une longue et pénible maladie. J'ai l'honneur de vous en faire part **... »

Peu après sa parole s'abat. Il ne peut garder aucun aliment. A plusieurs reprises il somnole. Dans la pièce obscure, Bertrand, Montholon, les deux médecins attendent...



La nuit du 28 au 29, dominé par la fièvre, l'Empereur dicte à Montholon un projet sur la destination de Versailles. Il l'intitulera *Première rêverie*. Marchand relève Montholon. L'Empereur dicte alors au valet de chambre une *Seconde rêverie* sur la défense du territoire par les gardes nationales (1). Il a des moments de complet délire. Pendant l'un d'eux, il arrache son cautère. Dans un autre :

— Je me sens si fort, dit-il, que je pourrais parcourir quinze lieues à cheval *.

A l'approche de l'aube, la fièvre baisse, il dort trois heures. Il se prête à l'application d'un vésicatoire sur l'estomac (2). La journée est tranquille. L'esprit libre, il fait écrire par Montholon deux lettres adressées à Laffitte et à M. de la Bouillerie, pour le règlement de sa succession (3). Marchand les recopie et l'Empereur les signe.

Le soir fièvre et délire reparaissent. Napoléon, à mots peu distincts, parle de son fils. Ses derniers lambeaux de pensée vont à l'enfant prisonnier. A-t-il assez fait pour lui ? Dans la chambre sans lumière, il veut dicter à Marchand de nouvelles dispositions :

— As-tu du papier ?

— Oui, sire.

Le jeune homme prend un crayon, et, sur le dos d'une carte à jouer, écrit :

(1) Montholon, II, 545. Ces deux *Réveries*, a prétendu Montholon, auraient été confiées par lui au duc de Bassano qui les aurait égarées. Rien n'est moins sûr. En tout cas, elles paraissent perdues.

(2) Deux autres vésicatoires furent appliqués par Antommarchi sur la face interne des cuisses. (L. P., 20.157. Antommarchi, II, 136.)

(3) Ces deux lettres, quoique datées du 25, auraient été dictées le matin du 29, au témoignage de Marchand. La première accréditait près de Laffitte les exécuteurs testamentaires de l'Empereur. La seconde, adressée au baron de la Bouillerie, ancien trésorier de son domaine privé, donnait pouvoir à Montholon.

— Je lègue à mon fils ma maison d'habitation d'Ajaccio, aux environs des Salines, avec jardins, tous mes biens sur le territoire d'Ajaccio pouvant lui donner cinquante mille francs de rente (1)...

Domaines imaginaires... Il veut poursuivre, balbutie :

— Je lègue...
puis s'arrête, et sa tête retombe sur l'oreiller, les yeux clos.

Vers le matin, il a pendant deux heures le hoquet. Ensuite il respire sans gêne. Arnott déclare l'état stationnaire (2).

La journée passe dans une espèce de stupeur. Mais à certains instants Napoléon parle avec netteté. Il rudoie même Bertrand, comme celui-ci propose de remplacer cette nuit Montholon fatigué :

— Je vous l'ai déjà dit, Montholon me suffit ; c'est votre faute si je me suis accoutumé à ses soins... C'est lui qui recevra mon dernier soupir, ce sera la récompense de ses services. Ne m'en parlez plus (3)...

Qu'elle a de peine à s'éteindre, sa rancune ! S'il estime toujours Bertrand, il lui a retiré son amitié. Certes Montholon aussi voulait partir, mais il a donné à son désir plus de formes, il a flatté Napoléon de plus de mensonges. Et le mensonge, pour les vaincus, est sans doute la première charité.

Pourtant, un peu plus tard, il éprouve un regret. Le pauvre Bertrand, sera demeuré jusqu'au bout ! Après tout, lui aussi, avec sa femme, ses enfants, s'est sacrifié...

(1) Par erreur, Marchand. dans sa préface au *Précis des Guerres de Jules César*, attribue à cette scène la date du 2 mai au soir. Dans ses *Souvenirs*, plus précis, Marchand indique au contraire la soirée du 29.

(2) Arnott, 30 avril. (*L. P.*, 20.157.) Pourtant Arnott disait à propos du hoquet : « Je considère ce symptôme comme très grave, si la chose est exacte. » Ainsi, à cinq jours de la mort, il soupçonnait encore les Français de travestir les faits !

(3) Montholon, II, 546. Ces mots pénibles furent certainement prononcés. Marchand les confirme. Malgré son respect, il ne cache pas combien, dans les derniers temps, Napoléon se montrait dur vis-à-vis du grand-maréchal.

Ce même jour, après la visite des médecins, comme Bertrand, resté dans le salon, immobile, au pied du lit, regarde l'Empereur qui semble dormir, il le voit soudain lever les paupières. Et Napoléon lui dit d'une voix douce :

— Vous êtes triste, Bertrand ? qu'avez-vous ?

Il voit bien que si sa mort délivre son premier officier, elle le déchire.

Bertrand baisse la tête sans répondre.

Alors Napoléon lui parle de sa femme. Comment va-t-elle ? Qu'elle vienne demain avec ses enfants.

Après six mois de constant refus, il consent à revoir l'ingrate, la jalouse, mais la pauvre, la malheureuse M^{me} Bertrand. C'est un pardon, et qui sans doute lui a coûté.

Dans la soirée, il demande à Pierron s'il a rapporté de la ville des oranges. Que dit-on de lui à Jamestown ? Le train de la vie l'intéresse encore...

Souvent ses yeux se portent sur le portrait de son fils, accroché entre les deux fenêtres au-dessus de son lit (1).

Vers onze heures, il est saisi de frissons et se glace. Le pouls devient imperceptible par intervalles ; la respiration s'arrête. Antommarchi envoie chercher Arnott. Puis l'accès passe, le pouls s'élève. Napoléon dort un peu.

Dans la matinée du 1^{er} mai, le hoquet reparaît (2). Le malade refuse nourriture et médecine. Il divague. Il demande à sortir dans le jardin. Il ne se rappelle plus que le docteur Baxter a quitté l'île et que Shortt dont on lui propose les soins, l'a remplacé :

— C'est singulier, je n'en ai jamais rien su. Pourquoi ne me l'a-t-on pas encore dit ?

(1) « On jugea convenable de décrocher le tableau, dit Aly, et de le mettre dans un autre endroit où il ne put pas le voir. Pendant quelque temps il le chercha des yeux et, regardant tour à tour ceux qui étaient près de son lit, il semblait leur dire : « Où est mon fils ? Qu'avez-vous fait de mon fils ? » (Aly, 276.)

(2) Cette fois, Arnott lui-même le constate. (L. P., 20 157, 1^{er} mai.)

Le nom d'Antommarchi l'étonne :

— Qu'est-ce que c'est que cet Antommarchi ?

Il le prend pour O'Meara et il appelle Arnott Stokoë. Parfois il dit :

— Est-ce que je suis en danger ? Est-ce que je suis mourant ?

Il s'étonne de la présence de Bertrand :

— Que voulez-vous ? Qu'est-ce qui vous amène à cette heure ?

Enfin la conscience renaît. Montholon montre à l'Empereur la lettre où Lowe offre les services de nouveaux médecins. Napoléon répond :

— Non, je sais que je suis mourant. J'ai confiance dans les personnes qui m'entourent et ne désire pas qu'on en appelle d'autres (1).

A onze heures, M^{me} Bertrand entre dans le salon.

— Ah, madame Bertrand, murmure l'Empereur.

— Comment se porte Votre Majesté ?

— Aïe ! tout doucement *.

Il lui fait signe de s'asseoir à son chevet.

— Vous voilà bien maintenant, dit-il, se souvenant qu'elle avait été souffrante ; votre maladie était connue, la mienne ne l'est pas et je succombe.

Il parle des enfants. Pourquoi n'a-t-elle pas amené Hortense ? Qu'elle revienne le voir...

M^{me} Bertrand répond à mots entrecoupés. Les sanglots la suffoquent. Elle se lève, s'incline. La porte refermée sur elle, elle éclate :

— Quel changement chez l'Empereur !... Il a été bien cruel pour moi en refusant si longtemps de me recevoir. Je suis heureuse de ce retour, mais je le serais davantage s'il avait voulu de mes soins !

Dès lors elle reviendra passer quelques moments chaque jour au chevet du mourant.

(1) Note de Reade, 1^{er} mai. (L. P., 20.157.)



La nuit du 1^{er}, les deux médecins couchent dans la bibliothèque. Pour la première fois Bertrand veille avec Marchand. Montholon et Aly les relèvent.

La journée du 2 mai est assez calme. Napoléon continue de secouer la tête en disant « non, non », d'un air excédé, quand on lui offre potion ou aliment (1). Arnott et Antommarchi sont en conflit ouvert. Le premier veut qu'on administre des lavements contre la volonté du patient. Le second s'y refuse, soutenant « que le moindre mouvement lui rendrait le hoquet et que l'irritation qu'il en éprouverait aggraverait sa faiblesse ». Arnott doit céder.

La soirée et le début de la nuit jusqu'à trois heures passent sans crise. Puis le hoquet recommence. L'abdomen est gonflé, douloureux. Des escarres paraissent aux reins. Le matin du 3, Arnott revient à son idée de dégager à tout prix l'intestin engorgé et il propose une dose de calomel. Antommarchi n'en veut point... Napoléon, tourmenté par la soif, boit de l'eau sucrée avec parfois un peu de vin.

— C'est bon, c'est bien bon, dit-il à Marchand, en le regardant avec amitié.

Noverraz, qui relève de maladie, a demandé à voir son maître. Napoléon le fait venir.

— Tu es bien changé, mon garçon. Te voilà mieux ?

— Oui, sire.

— Je suis bien aise de te savoir hors de danger, ne

(1) *Conversation Lowe-Montholon, 3 mai. L. P., 20.144.*

A partir du 2 mai, Lowe communique chaque jour les rapports d'Arnott à l'amiral Lambert et à Montchenu. Le marquis répondit le 3 mai par ce billet indécant : « Cette rechute subite et le hoquet dont elle a été accompagnée me paraissent d'un bien mauvais augure, surtout avec l'opiniâtreté qu'il continue de mettre au refus de tout traitement. S'il a absolument envie de mourir, je ne conçois pas pourquoi il choisit un genre de mort aussi douloureux, à moins que ce ne soit par un excès de dévotion pour faire une plus grande pénitence en ce monde... » (*L. P., 20.133, inédit.*)

te fatigue pas à rester sur tes jambes, va te reposer.

Le jeune Suisse, tremblant, gagne avec peine la salle à manger, où il s'évanouit.

Vers deux heures après midi, la fièvre baisse un peu. Montholon, sur l'ordre qu'il a reçu de l'Empereur, fait venir Vignali. L'abbé, en habits bourgeois, porte un objet qu'il dissimule. Marchand l'introduit et le laisse seul avec Napoléon (1). Il se tient devant la porte et en défend l'entrée. Une demi-heure après, Vignali sort de la pièce et dit à Marchand :

— L'Empereur vient d'être administré, l'état de son estomac ne permet pas un autre sacrement.

Pourquoi ce mystère, pourquoi dans un instant solennel Napoléon s'est-il caché de ses serviteurs ? Ah, c'est que jusqu'au bout il est resté un homme de la Révolution. Il s'incline aujourd'hui devant la religion de ses pères, il revient vers elle à l'heure de sa fin ; mais pendant trop d'années, il a trop plaisanté des prêtres, trop affirmé son scepticisme pour ne pas rechercher le secret quand, entouré d'hommes pour la plupart incroyants, il se soumet aux pratiques suprêmes de la foi.

On n'en saurait douter, sa soumission était sincère. Si faible et dépouillé de tout, il se tournait vers Dieu comme vers l'appui qui ne trahit aucune faiblesse. Il serait moins amer de finir en exil après avoir, ne fût-ce qu'une minute, joint les mains. Quand, à Rome, Madame l'apprendrait, elle en serait un peu consolée. Cette pensée vers sa mère le faisait mourir moins seul.

Marchand rentra dans le salon. Épuisé, Napoléon, les yeux clos, le bras étendu hors du lit, semblait déjà mort. Le jeune homme s'approcha avec précaution et baisa la main qui pendait. Il fut chercher Aly qui, à son tour, posa ses lèvres sur ces doigts décolorés (2)...

(1) *Papiers Marchand*. (Bibl. Thiers.)

(2) Aly, 276. Antommarchi (II, 145) place à ce moment un véritable discours de l'Empereur à ses exécuteurs testamentaires : — Je vais mourir, vous allez repasser en Europe, je vous dois quelques

Hudson Lowe, informé par Reade du différend qui séparait les médecins, était à ce moment à Longwood (1). Enfin persuadé du danger de son prisonnier, il souhaitait sincèrement de lui porter tous les secours en son pouvoir. Posté avec Gorrequer et Arnott chez Montholon, il s'évertuait pour que les deux meilleurs médecins de l'île, Shortt et Mitchell, fussent enfin appelés près du mourant. Montholon résistait. L'Empereur, disait-il, quoique souvent plongé dans l'inconscience, avait encore de trop prompts réveils pour qu'on osât amener à son chevet, sans sa permission, d'autres docteurs. « Leur présence inattendue pourrait produire un choc qui serait mortel. » On convint enfin que « lorsque le général aurait entièrement perdu le sens », les médecins anglais seraient introduits.

— Monsieur le comte, dit Lowe en partant, je désire infiniment que la science anglaise ait tout au moins une chance de lui sauver la vie (2).

Peu après, Antommarchi courut avertir Gorrequer que Napoléon pouvant « passer dans la journée, il requerrait l'assistance des docteurs Shortt et Mitchell pour une

conseils sur la conduite que vous avez à tenir. Vous avez partagé mon exil, vous serez fidèles à ma mémoire, vous ne ferez rien qui puisse la blesser. J'ai sanctionné tous les principes ; je les ai infusés dans mes lois, dans mes actes ; il n'y en a pas un seul que je n'aie consacré. Malheureusement les circonstances étaient sévères ; j'ai été obligé de sévir, d'ajourner ; les revers sont venus ; je n'ai pu débander l'arc, et la France a été privée des institutions libérales que je lui destinais. Elle me juge avec indulgence, elle me tient compte de mes intentions, elle chérit mon nom, mes victoires ; imitez-la, soyez fidèles aux opinions que nous avons défendues, à la gloire que nous avons acquise ; il n'y a hors de là que honte et confusion. »

Il est évident que le 3 mai Napoléon n'était plus en état de prononcer de telles paroles. Ni Montholon, ni Marchand, ni Bertrand n'y font allusion. Ce morceau, d'ailleurs assez noble, est de l'invention d'Antommarchi.

(1) Il avait fait offrir pour l'Empereur du lait de vache dont Longwood alors manquait. Arnott voulait en essayer ; Antommarchi s'y opposa, le lait, disait-il, étant « trop pesant et indigeste ». Arnott s'inclina. (Antommarchi, II, 143.)

(2) *Minute Gorrequer*, 3 mai. L. P., 20.144. Gorrequer demeura à New House, prêt à tout événement.

consultation qui se tiendrait chez lui. Les deux médecins, par signaux optiques, furent prévenus ; peu après, ils discutaient avec Arnott et Antommarchi, en présence de Montholon et de Bertrand.

Antommarchi s'inquiétait maintenant de la responsabilité qu'il avait prise en s'opposant aux avis d'Arnott. Il s'inclina, quand Shortt et Mitchell déclarèrent à leur tour qu'il y avait lieu, pour soulager le patient, de lui administrer, sans qu'il s'en doutât, une dose de calomel. Ils conseillèrent aussi de lui frotter les reins avec de l'eau de Cologne et de lui donner une potion calmante. Bertrand n'informa l'Empereur que de ces dernières prescriptions.

— C'est bien, nous verrons, murmura Napoléon.

Et quand Bertrand fut sortit, il dit à Marchand, avec dédain :

— Quel résultat de la science ! Belle consultation ! Laver les reins avec de l'eau de Cologne, bon ! Pour le reste, je n'en veux pas.

Bertrand chargea Marchand de faire prendre le calomel par l'Empereur à son insu. Le valet de chambre y répugnait. Le grand-maréchal lui dit, d'un ton d'autorité (1) :

— C'est une dernière ressource à tenter. L'Empereur est perdu. Il ne faut pas que nous ayons à nous reprocher de ne pas avoir fait tout ce qu'humainement on peut faire pour le sauver.

Marchand délaia la poudre dans l'eau sucrée et tend le verre à l'Empereur.

Napoléon avale avec peine. A la dernière gorgée, il sent la drogue (2) :

— Ah, dit-il à Marchand avec reproche, tu me trompes aussi !

(1) *Papiers Marchand*. (Bibl. Thiers. c. 22.)

(2) La dose ordonnée par Arnott (dix grains), même en tenant compte de son ignorance du cancer, était beaucoup trop forte pour un organisme exténué. Elle a certainement hâté la mort.

Marchand, navré, retient à peine ses larmes. Mais une demi-heure plus tard, Napoléon lui demande de nouveau à boire. Il prend le verre avec confiance :

— C'est bon, c'est bien bon, répète-t-il.

Dans la soirée, sa langue s'embarrasse. Il fait appeler Pierron et veut lui indiquer de quelle manière il doit lui préparer de l'orangeade. « Il répète sans cesse le mot *orange* et ne peut finir sa phrase *.



La nuit du 3 au 4 est tranquille. Tous les serviteurs restent sur pied. Le calomel produit un violent effet (1). Mais la faiblesse augmente encore, s'il est possible. Et le hoquet ne cesse presque plus. Le matin, pourtant, l'aveugle Arnott mande à Reade : « Les choses ne vont pas plus mal, il y aurait même quelque mieux... Au total j'ai plus d'espoir aujourd'hui qu'hier et avant-hier. » Il recommande des soupes et un peu de vin. Shortt et Mitchell sont là en permanence. Montholon n'ose leur laisser voir l'Empereur. Celui-ci accepte du potage. Il boit beaucoup d'eau sucrée. Les nausées en rejettent la majeure partie. Il paraît moins oppressé. Il parle plus aisément. Mais le hoquet n'a presque plus de relâche. Pour le vaincre, Arnott lui fait prendre une potion à base d'opium et d'éther.

Le temps depuis plusieurs jours est mauvais. Il pleut presque sans cesse. L'alizé souffle avec violence. Les plantations sont ravagées (2).

(1) Six évacuations, dit Arnott (L. P., 20.157), neuf, dit Antommarchi (II, 149) qui ajoute des détails pénibles et sans doute vrais. La dernière fois qu'on changea l'Empereur de draps, comme Aly, à grand-peine, le soulevait pour que Marchand pût passer le drap frais, « il lui donna un coup de poing dans le flanc et s'écriant : « Ah, coquin, tu me fais mal ! » (Aly 279). Dès lors, on le laissa reposer sur le lit souillé. (L. P., 15.729.)

(2) Aly rapporte — en spécifiant d'ailleurs qu'il ne l'a pas vue — qu'on aurait aperçu « vers le milieu de la dernière quinzaine, le soir, vers l'ouest, une petite comète presque imperceptible. Quand

Par moments, Napoléon gémit. Sa fièvre, d'abord diminuée, remonte. Dans l'après-midi, il essaie de se lever. Antommarchi le remet au lit. L'Empereur paraît mécontent. Puis, par degrés, l'esprit s'éteint (1). A dix heures du soir, il fait un violent effort pour vomir, rejette une matière noire et s'affaisse sur ses oreillers. La nuit semble interminable. Le flambeau, caché par un paravent, ne fait bouger qu'un vague reflet. Bertrand, Montholon, Antommarchi, Marchand, Aly, brisés de fatigue, sommeillent sur des fauteuils dans le salon même ou dans la pièce voisine. L'un ou l'autre, se réveillant, court au lit, soulève la moustiquaire, essaie de saisir le souffle imperceptible et fait couler dans la bouche de l'Empereur une cuillerée d'eau sucrée. Ses joues sont traversées de frissons nerveux *. Vers deux heures du matin, quelques mots incompréhensibles sortent de ses lèvres. Montholon plus tard prétendra y avoir reconnu :

« *France, armée, tête d'armée, Joséphine* (2). »

Ce sont les derniers. Il retombe dans l'anéantissement (3). Un peu après cinq heures, il vomit encore. Ses

l'Empereur apprit cette apparition, il dit : « Elle vient marquer le temps de ma carrière. » (Aly, 273). Les archives de Jamestown, où les moindres incidents météorologiques sont soigneusement notés, ne font aucune mention de cette comète.

(1) « Il était paisible et assoupi dit Aly. De temps en temps, il crachait et ce qu'il crachait ressemblait à du marc de café d'une teinte un peu rougeâtre comme le chocolat. Son gilet de flanelle et la partie du drap qui couvrait sa poitrine en étaient tachés. » (Aly, 279).

(2) D'après une lettre d'un officier anglais publiée dans l'*Evening Star* du 10 juillet, les derniers mots de l'Empereur auraient été ceux-ci : « Il articula dans un moment de délire : « *Mon fils* », puis il prononça distinctement *la tête de l'armée*, peu après il balbutia *France*, et dès lors il ne prononça plus une seule parole. »

(3) Montholon illustre cette nuit du 4 au 5 d'un incident dramatique. « L'Empereur s'est élancé hors de son lit par un mouvement convulsif, contre lequel j'ai vainement lutté ; sa force était telle, qu'il m'a renversé en m'entraînant avec lui sur le tapis. Il me serrait si vivement que je ne pouvais appeler à mon aide. Heureusement qu'Archambault, qui veillait dans la pièce voisine, a entendu du bruit et est accouru pour m'aider à replacer l'Empereur sur son lit. Quelques secondes après, le grand-maréchal et M. Antommarchi, qui s'étaient jetés sur un canapé de la bibliothèque, sont venus égale-

membres sont baignés de sueur. On le voit élever lentement ses mains tremblantes et les croiser. Puis il les laisse retomber de chaque côté de son corps. Dès lors il ne bouge plus. Ses yeux ouverts sont fixes, sa mâchoire inférieure tombe. Son poulx ne se sent pas : à peine un léger battement aux carotides (1).

Arnott vient à six heures. Il ordonne des sinapismes aux pieds, des vésicatoires aux jambes et au sternum. Ils n'ont point d'effet.

Il fait jour. On ouvre les persiennes. M^{me} Bertrand vient s'asseoir au pied du lit. A huit heures, tous les Français de Longwood entrent sur la pointe des pieds dans le salon et se rangent contre les murs pour voir mourir Napoléon.

ment ; mais déjà l'Empereur était recouché et calme. » (II, 548). Marchand dément de façon formelle cet incident : « Pure imagination », dit-il. Archambault n'entra pas dans la chambre de l'Empereur avant le matin du 5 mai. Antommarchi et Aly rapportent un fait analogue pour la nuit du 2 au 3 mai. Montholon s'est trompé de deux jours et, comme d'habitude, a amplement brodé.

(1) Arnott, 5 mai. *L. P.*, 20.157. Antommarchi, II, 150.

SIXIÈME PARTIE

LE TRIOMPHE DE NAPOLEON

I

LA MORT

Le capitaine Crokatt avait fait élever le signal prévu depuis longtemps pour annoncer à Plantation House que « le général Bonaparte était en danger imminent ». Aussitôt Hudson Lowe monta à cheval avec Reade et Gorrequer et se dirigea vers Longwood. Près d'arriver, il fut rejoint par un dragon porteur d'un morceau de papier où Arnott avait écrit au crayon :

« Il est mourant. Montholon demande que je ne quitte pas son chevet. Il désire que je lui voie rendre le dernier souffle (1). »

Lowe s'installa à New House et attendit l'événement (2).

(1) Arnott à Crokatt (Collection F.-G. di Guiseppé). Ce billet non daté doit avoir été envoyé à l'officier d'ordonnance vers sept heures du matin.

(2) Lowe informa aussitôt l'amiral Lambert (9 heures du matin). Il ajoutait en post-scriptum : « Ayez la bonté d'apprendre au marquis que je ferai faire immédiatement un signal s'il meurt. Ce sera le signal n° 3. » (L. P., 20.133. *Inédit.*)

Rideaux relevés, le lit de l'Empereur avait été écarté du mur et mis debout, face à la cheminée, pour qu'on pût en approcher mieux. Pour la première fois depuis bien des jours, les fenêtres étaient demeurées ouvertes et la pièce baignait dans la lumière. Napoléon, qui l'avait tant crainte dans sa maladie, ne paraissait pas la sentir couler sur son visage couleur d'ivoire et que seul un faible hoquet faisait remuer. Il était couché sur le dos, cuisses écartées et talons joints, le bras gauche allongé contre son flanc, la main droite pendante *. Antommarchi, avec une éponge, lui humectait les lèvres. Il essayait souvent soit au poignet, soit au cou, de trouver le pouls. Les pieds, les jambes étaient froids.

La matinée fut brumeuse, mais vers onze heures le soleil écarta les buées. La chaîne verdoyante de Diane parut et le sévère profil de High Knoll, et la mer qui resplendissait (1).

M^{me} Bertrand, mordant son mouchoir et penchant son profil chevalin, Bertrand, en uniforme, culotte blanche, hautes bottes, grand cordon et croix, Montholon, sa figure étirée par la fatigue, Marchand, vêtu de noir, modeste, silencieux, utile, désolé comme un fils, entouraient le lit. Arnott, dans sa longue lévite bleue, se tenait derrière

(1) Quoi qu'on ait répété jusqu'ici. Par exemple, Forsyth (III, 287) : « Un violent ouragan souffla sur l'île... Tandis que la tempête faisait rage et hurlait, il semblait que l'esprit des orages chevauchait sur les rafales pour annoncer au monde qu'une formidable puissance s'enfonçait dans l'obscur abîme de la nature. » Et Frémeaux (337) : « Une pluie inexorable tombe depuis la veille... Comme pour accentuer de sa voix l'horreur du moment, le vent du sud-ouest souffle en tempête, hurle sur le haut plateau nu, où parmi les gommiers aux bras décharnés se dresse la maison tragique. » Tout cela fait partie de la littérature romanesque amassée autour de la Captivité. En réalité, si les jours précédents avaient vu tomber une pluie presque constante, la journée du 5 mai fut belle et lumineuse, comme en témoignent l'*Annual register of Saint-Helena for 1821*, et aussi la tradition orale *unanime* des habitants de l'île.

Il n'y a du reste jamais d'orage à Sainte-Hélène. C'est une des curiosités du lieu. Un certain Wm. Carrol qui vivait dans l'île au temps de Napoléon a écrit sur la marge d'un exemplaire de Forsyth : « *This is all false. W. C.* » (Communiqué par M. Kitching, secrétaire du gouvernement de Sainte-Hélène.)

Antommarchi placé au chevet. Aly, Coursot, Chandellier, Archambault, Noverraz, M^{mes} Saint-Denis et Noverraz s'étaient groupés de chaque côté de la cheminée. L'abbé pria dans la salle à manger convertie en chapelle et dont la porte restait ouverte. Le silence était tel qu'on entendait son murmure et aussi le battement de la petite pendule dorée placée sur la table de nuit, à la droite de l'Empereur.

A tour de rôle, les assistants allèrent manger dans la cuisine, puis revinrent à la hâte au salon.

Dans l'après-midi, les quatre enfants Bertrand furent introduits. Ils se mirent à pleurer. L'émotion fut trop forte pour le jeune Napoléon ; il s'évanouit. On les emmena au jardin.

La journée s'écoulait sans changement sensible (1). Après trois heures, Arnott envoya à New House ce billet :

« Le pouls ne peut plus être perçu au poignet. La chaleur quitte la surface du corps, mais il peut durer encore quelques heures (2). »

Sur le châssis d'une des fenêtres, de petites colombes de l'espèce particulière à Sainte-Hélène, plumage d'argent, pattes roses et nues, s'étaient posées et roucoulaient. Un serviteur voulut les écarter ; elles revinrent ; deux d'entre elles demeurèrent jusqu'au soir. Au loin la

(1) Aly, 280-281. Son récit est le plus sûr que nous ayons de la fin de l'Empereur. Antommarchi a, une fois de plus, dénaturé la vérité en notant : « Tiraillements spasmodiques arqués de l'épigastre et de l'estomac, profonds soupirs, cris lamentables, mouvements convulsifs qui se terminent par un bruyant et sinistre sanglot. » La vie s'éteignit peu à peu chez Napoléon, sans mouvement et, semble-t-il, sans souffrance. Arnott, Aly et Marchand en témoignent de façon catégorique.

(2) Lowe, à trois heures trois quarts, transmit ce bulletin à l'amiral Lambert (*L. P.*, 20.133). A cinq heures, ce dernier, près de qui se trouvait Montchenu, écrivit au gouverneur : « Le marquis désire voir le corps aussitôt après le décès. Je lui ai proposé d'attendre au matin, mais comme il est probable que tout peut être fini avant notre arrivée, nous allons partir tout de suite pour ne pas monter à Longwood dans l'obscurité. Nous resterons en attendant au corps de garde. » (*L. P.*, 20.123, inédit.)

forteresse de High Knoll devenait plus sombre. Le soleil baissait. La mer, frappée par ses rayons obliques, semblait une étendue de métal. La glace placée sur la cheminée reflétait le ciel éclatant. Tous les yeux restaient attachés sur le petit lit d'Austerlitz. Le hoquet de l'Empereur s'était espacé. Son haleine s'embarrassait. Par instants, on croyait ne plus l'entendre. Ses yeux s'étaient renversés sous les paupières supérieures et ne montraient plus qu'un ovale aveugle. Antommarchi tâta d'un doigt la carotide et faisait un signe. Arnott crayonna un troisième bulletin.

« 5 heures 30. Il est plus mal. La respiration est devenue plus courte et plus difficile. »

Les flammes du couchant rougirent le miroir. Qui mourrait le premier, du soleil ou de Napoléon ? Ce fut le soleil. Soudain la lumière passa. Tout devint blême. L'astre venait d'entrer dans l'océan (1). Le coup de canon d'Alarm Signal remua l'air. Nul ne bougeait dans la chambre où les visages étaient devenus presque obscurs. Seuls semblaient blancs, d'une blancheur effrayante et pareille, les draps, le front, les mains de l'Empereur. Dix très longues minutes passèrent dans cette angoisse. La subite nuit des tropiques tomba. Quelqu'un fit un mouvement pour aller dans la salle à manger chercher une lampe. A ce moment, Antommarchi se pencha vers Napoléon. Il se releva et inclina la tête. Sans un tressaillement, sans un murmure, l'Empereur venait de mourir. Une légère écume suinta sur ses lèvres. Il était cinq heures cinquante et une minutes.

Quelqu'un, M^{me} Bertrand peut-être, arrêta la pendule, tandis qu'Arnott envoyait à Lowe par Crokot, un dernier petit carré de papier où il avait tracé ces mots : « *Il vient d'expirer* (2). »

(1) Le 5 mai, le soleil se couche exactement à 5 heures 40 minutes. (*Annual Register of Saint-Helena for 1821.*)

(2) « *He has this moment expired.* » (*Arch. Arnott.* » Le gouverneur, toujours minutieux, écrivit au bas : « Reçu à 6 heures. »



Il y eut comme une explosion de sanglots chez les amis et les serviteurs de Napoléon. Tous, même ceux qui lui étaient le moins attachés, qui le voyaient le moins souvent, qui avaient le plus souhaité de partir, se sentaient étrangement faibles devant ce simple arrêt d'un cœur. Les larmes ruisselaient sur tous les visages. Même Arnott s'essuya les yeux. Bertrand le premier s'approcha, et, mettant le genou en terre, baisa la main du héros.

Montholon l'imita, puis à leur tour et dans l'ordre de leur emploi, tous les serviteurs. Puis les femmes et les enfants Bertrand que leur mère avait rappelés...

Antommarchi avait fermé les yeux de l'Empereur. Il reposait, calme, sans une crispation, une sorte de léger sourire sur la bouche sans couleur. La barbe qui avait poussé ces derniers jours couvrait le menton et les joues d'une cendre...



Lowe accourt de New House. Montholon qui le reçoit lui exprime le désir qu'il attende quelques heures afin que la chambre mortuaire soit mise en état décent, le corps lavé et changé de lit. Le gouverneur répond « qu'il est indispensable que les docteurs Shortt et Mitchell soient immédiatement admis pour constater le décès (1). » Montholon y consent. Il est décidé qu'Arnott ne quittera pas le cadavre pendant la première nuit (2).

(1) L. P., 20.133. L'officier d'ordonnance Crokot avait déjà été introduit près du lit mortuaire. Il avait salué le corps avec respect.

(2) Lowe envoya Gorrequer prévenir l'amiral et Montchenu. Le marquis insista pour voir aussitôt le corps, insinuant « que les personnes qui se trouvaient autour du général Buonaparte pourraient placer du poison dans sa gorge et le rendre méconnaissable ». On lui représenta que la présence du docteur Arnott dans la chambre mortuaire était une garantie suffisante contre toute tentative de cette nature. Il finit par se laisser persuader qu'il serait mieux d'attendre au lendemain et alla passer la nuit à Plantation. (L. P., 20.133.)

Cependant Bertrand, Montholon, Marchand et Vignali passent dans le parloir pour dresser les procès-verbaux constatant la mort de l'Empereur, la remise du testament et des codicilles à Montholon, l'apposition des scellés (1). Montholon cache la lettre que l'Empereur lui a dictée pour annoncer son décès et l'envoie au gouverneur. Puis les trois exécuteurs testamentaires rentrent au salon pour recevoir les médecins anglais. Le lustre a été allumé. Tous les Français sont présents, rangés à droite et à gauche du lit.

Shortt et Mitchell entrent, accompagnés de Crokat. Ils soulèvent le drap, palpent légèrement le corps, puis se retirent, corrects et froids*. Marchand, Aly et sa femme restent seuls avec Arnott près de l'Empereur à qui Antommarchi a mis une mentonnière. Les autres rentrent chez eux. L'abbé, dans la pièce voisine, prie. La nuit est silencieuse et noire (2). Les factionnaires ont été retirés. Pas d'autre bruit qu'un murmure de feuilles et, presque sans arrêt, le cri perçant, stridulé du grillon. Les trois serviteurs, assis sur un canapé, causent à voix basse. Souvent ils regardent la forme étendue. M^{me} Saint-Denis berce sa petite fille, âgée d'un an. Soudain Marchand prend l'enfant dans ses bras et, allant vers le lit, lui fait toucher de la bouche la main inerte**.

Quand minuit a sonné, en présence de Bertrand et de Montholon réveillés, Marchand, Aly, Pierron et Noverraz procèdent à la dernière toilette (3). Le corps

(1) « Marchand remit à M. de Montholon le paquet contenant le testament et les codicilles. Les cachets ayant été reconnus intacts, l'abbé Vignali entra seul dans le salon et les trois autres ouvrirent les différents plis. » (Aly, 282.) L'acte de décès fut dressé par Bertrand en sa qualité de grand-officier de la maison de l'Empereur.

(2) Le 6 mai, nouvelle lune, indique l'*Annual Register of Saint-Helena*.

(3) « Nous commençâmes la triste et pénible opération du nettoyage. Nous osions à peine toucher ce corps ; il nous semblait qu'il possédât quelque vertu électrique. Nos mains qui étaient tremblantes ne le touchaient qu'avec un respect mêlé de crainte... » (Aly, 284.) Antommarchi et Arnott avaient prescrit d'attendre minuit pour ce premier devoir.

lavé à l'eau de Cologne, la barbe rasée, est transporté sur le second lit de campagne qu'on place entre les deux fenêtres du salon, à la même place que le lit de mort. Le drap étendu sur lui laisse le visage à découvert. Antommarchi change la mentonnière. Vignali couche sur la poitrine le crucifix d'argent envoyé par Madame Mère et sur lequel, songeant à son fils, elle avait peut-être collé ses vieilles, tristes lèvres. La plupart des meubles ont été enlevés. De chaque côté du chevet, on dispose de petites consoles sur lesquelles vont s'allumer les girandoles de la chapelle.

Napoléon à présent, comme si la mort le rendait à sa jeunesse, a retrouvé son visage de Premier Consul (1). Sans un cheveu gris, sans une ride, son teint est mat et chaud, plus clair que dans la vie. Il ne semble pas avoir plus de trente ans. La clarté des bougies plaque sur sa face où un peu de couleur est remontée aux pommettes, une sereine lumière. « Sa bouche, dit Marchand, légèrement contractée, donnait à sa figure un air de satisfaction. »

L'abbé, Arnott et Pierron achèvent la nuit.



A l'aube, on reçoit avis que le gouverneur a quitté Plantation pour monter à Longwood. Se promenant la veille au soir devant sa résidence avec Gorrequer et le jeune médecin Henry, comme ils parlaient de Napoléon, Lowe leur disait :

— Eh bien, messieurs, il a été le plus grand ennemi de l'Angleterre, et aussi le mien, mais je lui pardonne tout. A la mort d'un grand homme comme lui, nous ne saurions éprouver que recueillement et regret *.

Mots qui le peignent entier, dans son manque de tact,

(1) Tous les témoignages concordent : Marchand, Aly, les officiers anglais.

sa vanité absurde, et jusque dans l'involontaire respect qui n'a jamais pu quitter les fonds de cette âme incertaine.

Lowe arrive vers sept heures le dimanche 6 mai, escorté par l'amiral Lambert, le général Coffin, Montchenu, Gors, cinq médecins (1) et plusieurs officiers. Ils sont reçus par Bertrand et Montholon. Tous les Français sont présents. Hudson Lowe s'avance lentement vers le lit, suivi par Montchenu. Il attache ses yeux sur cette face majestueuse, puis il dit au marquis, à mi-voix, sans oser prononcer cette fois les mots de général ou de Bonaparte :

— *Le reconnaissez-vous ?*

Le commissaire de France et d'Autriche penche la tête :

— *Oui, je le reconnais.*

Ils gardent le silence quelques instants. Derrière eux les officiers anglais — qu'ils aient été jusque-là indifférents ou hostiles — frappés par la noblesse du gisant, demeurent droits, immobiles, pénétrés d'admiration (2). Hudson Lowe, talons réunis, salue. Tous l'imitent. Ils défilent un à un devant le lit et sortent à la suite du gouverneur.

Montholon, prenant pouvoir du fait que l'Empereur

(1) Les docteurs Shortt, Mitchell, Burton, Livingstone et Henry. Accompagnèrent également le gouverneur deux membres du Conseil de Sainte-Hélène, Brooke et Greentree, le commissaire aux vivres Denzil Ibbetson, les capitaines Browne, Hendry et Marryat, l'enseigne Vidal.

(2) « Je n'ai jamais vu un plus beau visage », écrira Brooke. Et Vidal, secrétaire de l'amiral : « La tête était magnifique, d'une expression calme et douce, sans la moindre trace de souffrance. » Et Shortt : « Dans la mort sa figure était la plus splendide que j'aie pu contempler, elle semblait avoir été formée pour conquérir. » Et Henry : « Chacun s'écria quand on le vit exposé : « Qu'il est beau ! » Tous reconnaissaient qu'ils n'avaient jamais vu une face plus noble, plus régulière et plus paisible. » Et Montchenu lui-même (à Damas, 6 mai) : « Je n'ai jamais vu un cadavre aussi peu défiguré ; tous ses traits étaient parfaitement conservés, et sans sa pâleur on eût dit qu'il dormait. » Et le marquis ajoute (c'est avant l'autopsie) : « Ce qu'il y a de singulier, c'est que sur cinq médecins, il n'y en a pas un qui sache de quoi il est mort. »

l'a nommé en premier son exécuteur testamentaire, a depuis la mort pris le pas sur Bertrand qui boude et s'efface. Il ordonne de tout. C'est lui qui dans le parloir communique à Lowe le codicille où Napoléon souhaitait de reposer en France. Le gouverneur répond que la question a été prévue depuis 1817 par lord Bathurst (1) et que l'inhumation doit avoir lieu dans l'île, « avec les honneurs militaires dus à un officier général anglais ».

Montholon l'informe ensuite que l'Empereur a demandé qu'on l'autopsiât. Lowe n'a point d'ordres qui s'y opposent (2). Il décide que l'opération aura lieu à deux heures après midi.

Avant de se retirer, Lowe propose à Antommarchi l'aide du docteur Burton « pour mouler le visage du défunt * ». Antommarchi la décline, disant qu'il ne lui faut que du plâtre. Burton part à cheval pour en chercher à Jamestown. Arnott, Crokat, l'enseigne Ward, le capitaine Marryat (3), autorisés par Montholon, dessinent des croquis de l'Empereur. Le commissaire Denzil Ibbeston en fait même une rapide peinture.



Une grande table à tréteaux avait été dressée dans le

(1) Bathurst à Lowe, 16 septembre 1817. L'ordre avait été confirmé en 1820.

(2) L. P., 20.133. Antommarchi (II, 156) et Montholon qui l'a copié (II, 557) ont prétendu que Lowe avait d'abord exigé une autopsie immédiate. Ils auraient protesté. Montholon aurait même invoqué le secours de Montchenu. Lowe aurait cédé. Mais vers midi, Antommarchi l'avertissant des premiers signes de la décomposition, Montholon aurait prévenu le gouverneur que l'autopsie ne pouvait davantage tarder. Aucune difficulté ne s'éleva à ce sujet. Dans ce moite climat, l'examen du corps dix heures après la mort ne pouvait soulever aucune objection raisonnable et Montholon, comme Antommarchi, étaient trop désireux de se concilier le gouverneur, en vue de leur prochain départ, pour résister beaucoup à ses vœux.

(3) Marryat (qui deviendra plus tard un romancier célèbre) fit de son esquisse plusieurs copies qui partirent le 6 au soir pour l'Angleterre (*The Statesman*, 8 juillet 1821).

parloir, recouverte d'un drap. On y déposa le corps. Bientôt se présenta sir Thomas Reade, envoyé par Lowe pour assister à l'autopsie. « Montholon, écrira Reade (1) le même jour dans son rapport à Lowe, n'a soulevé aucune objection, mais au contraire a dit qu'il pensait fort utile et convenable qu'un officier fût venu au nom du gouverneur. En conséquence je me suis rendu avec le major Harrison et l'officier d'ordonnance dans la pièce où gisait le corps. Etaient présents à ce moment le comte Bertrand, le comte Montholon, M. Vignali, Marchand, Pierron et Aly, les docteurs Shortt, Mitchell, Arnott, Burton, Henry, Rutledge et (pendant seulement une partie seulement de la séance) Mr. Livingstone, chirurgien au service de la Compagnie des Indes. Le professeur Antommarchi était l'opérateur (2).

« Pendant la première partie de l'opération, rien ne parut arrêter l'attention de MM. les médecins, excepté l'extraordinaire quantité de graisse qui couvrait presque toutes les parties de l'intérieur sous la poitrine, mais particulièrement dans la région du cœur qui était littéralement enveloppé de graisse (3).

« En ouvrant la partie basse du corps, où se trouve le foie, ils découvrirent que l'estomac avait adhéré au côté gauche du foie, le premier organe étant très malade.

(1) Le rapport de Reade, *inédit en français*, et qui se trouve au British Museum (L. P., 20.133), est le plus précieux témoignage que nous ayons sur l'autopsie. On le comparera utilement avec le procès-verbal officiel signé des médecins anglais, la description d'Antommarchi, plus techniques, et les notes laissées par Henry.

(2) Tous les assistants suivirent avec la plus grande attention les gestes d'Antommarchi qui disséquait habilement. L'aide-chirurgien Rutledge, du 20^e régiment, l'aidait à détacher les organes du corps. L'aide-chirurgien Henry, à la demande de Shortt qui présidait la séance, prit les notes pour le procès-verbal. L'examen fut terminé à 4 heures. (L. P., 20.133.)

(3) Cette graisse étonna fort les médecins. Dans ses *Events of a military life* (II, 82), Henry écrira : « De même que pendant sa carrière il y a eu beaucoup d'inscrutable chez lui, de même après sa mort les restes de Bonaparte ont été une énigme et un mystère. Car malgré ses grandes souffrances et l'émaciation habituelle qu'amène la maladie qui le tua, le corps fut trouvé extrêmement gras. »

MM. les médecins, immédiatement et à l'unanimité, ont exprimé la conviction « *que l'estomac était la seule cause de la mort* ». L'estomac fut enlevé et on me le montra. Il paraissait pour les deux tiers en un horrible état, couvert de substances cancéreuses, et à une courte distance du pylore il y avait un trou par où l'on pouvait passer le petit doigt.

« Le foie fut ensuite examiné. Au moment où l'opérateur le prit, le D^r Shortt observa « *qu'il était grossi* (enlarged). » Tous les autres praticiens furent d'opinion différente, notamment le D^r Burton, qui combattit l'opinion du D^r Shortt avec chaleur. Le D^r Henry fut de l'avis de Burton. Le D^r Arnott dit qu'il n'y avait rien d'anormal dans l'apparence du foie ; il pouvait être gros, mais certainement pas plus gros que le foie d'un homme quelconque de l'âge du général Bonaparte. Le D^r Mitchell dit qu'il n'y voyait rien d'extraordinaire et Mr. Rutledge dit que certainement il n'était pas enflé. Malgré ces observations, le D^r Shortt persista en disant : « Il est enflé ». Ceci me frappa au point que je m'avançai et observai aux médecins qu'il m'apparaissait comme très important qu'ils se missent d'accord pour donner une prompte et décidée opinion sur le réel état du foie et je recommandai un soigneux et nouvel examen. Le D^r Shortt ne fit plus d'observation, mais tous les autres me confirmèrent leur premier jugement. A ce moment le foie était dans la main de l'opérateur et, sur mon désir apparent de le voir de près, il prit immédiatement son couteau et l'ouvrit d'un bout à l'autre, en disant : « Il est bon, « parfaitement sain et n'a rien de particulier ». Il observa en même temps que c'était un gros foie. Cette réflexion n'apparaissait pas avoir le même sens que ce qu'avait dit le D^r Shortt « *que le foie était grossi* ». Il y a une grande différence entre un gros foie » et « un foie qui a grossi ». Je fis cette observation au D^r Burton et au D^r Arnott qui approuvèrent... »



Cette autopsie brutale, où les opinions s'affrontent devant le cadavre béant, où un carabin péroré en découplant comme à l'étal les viscères de Napoléon, l'a prouvé : l'Empereur a péri du même mal que son père (1), un

(1) Caroline devait mourir de la même affection. La lettre suivante, inédite, l'établit. Elle est adressée par son secrétaire Cavel à Mercey et datée de Florence, 12 mai 1839. Nous la donnons ici, car elle permettra de nombreux rapprochements avec les symptômes mêmes qu'éprouva Napoléon :

« Mon cher monsieur Mercey, en réponse à votre lettre du 3 mai, j'ai de bien mauvaises nouvelles de la Reine à vous donner. Depuis deux mois elle est couchée, en proie à une maladie qui jusqu'à présent n'a pas diminué. Dès la mort de la princesse Charlotte, elle commença à être indisposée, et s'étant rendue journellement chez la reine Julie, le spectacle de la douleur, d'un côté, de l'autre le froid de la maison augmentèrent son indisposition. Joignez à cela des chagrins personnels et de petits coups d'épingle qui s'accumulaient depuis quelques mois, et vous aurez l'explication de la jaunisse qui dure depuis deux mois, et qui, après une diminution sensible, a repris la semaine passée de plus belle. Dans le commencement, la fièvre accompagnait la jaunisse, et M. Playfair, qui seul à cette époque traitait la Reine, ne s'était pas aperçu de cette fièvre. Pendant vingt jours il n'a rien fait pour dissiper la jaunisse qui malheureusement paraît avoir pris racine, et ses remèdes se bornaient à donner à la Reine deux indispositions par jour en lui faisant manger de la viande. Les vomissements d'autrefois sont revenus dès le début de la maladie, la Reine vomit jusqu'à cinq fois par jour, de sorte que son estomac ne pouvant rien tolérer, ni aliment, ni remède, elle s'affaiblit de plus en plus et la maladie, à qui l'on ne peut opposer aucun remède, ne fait que gagner. Je ne vous ai pas encore parlé de la cause de ces vomissements qui durent depuis quarante mois et qui sont devenus de plus en plus douloureux. La Reine a deux lésions dans le canal digestif, l'une en haut, moins ancienne, l'autre au grand colon. Quelle est la nature de ces lésions et leur degré d'avancement, c'est ce que les médecins ne sauraient affirmer. De sorte que la sauvassent-ils de la jaunisse, il ne serait pas encore sûr que l'estomac sortît viable des crises qui se sont écoulées. Ces lésions du canal digestif peuvent être de deux sortes, ou cancéreuses ou formées d'épaississements du tégument. Quoi qu'il en soit, une mort plus ou moins rapprochée et douloureuse est au bout. Vous savez maintenant l'état de la malade. Les médecins désarmés en face du mal n'en savent pas prévoir l'issue. Le bourreau qu'on a malheureusement trop tard congédié, c'est Playfair... » (Bibl. Thiers, fonds Masson, carton 58.) Caroline mourut quelques semaines plus tard.

Madame Mère succomba en 1836 à une congestion pulmonaire. Louis est mort d'une attaque d'apoplexie, Jérôme d'une pneumonie.

ulcère *probablement cancéreux* de l'estomac dont l'évolution, longtemps insoupçonnée, s'est précipitée vers la fin. Bertrand ni Montholon n'en doutent, comme en a témoigné Reade (1). Cependant l'honnête Shortt n'avait pas tort, il y avait enflure du foie. Napoléon était bien, comme l'avaient diagnostiqué O'Meara, puis Stokoë, et en dépit du scepticisme d'Antommarchi, de la dénégation violente et intéressée de Lowe, atteint d'hépatite chronique (2). Depuis des années, avec du reste de longues

On ne sait à quel mal succomba Joseph, décédé à 76 ans. On a dit, mais sans preuves, que Lucien avait péri d'un cancer de l'estomac. Quant à Pauline, il semble qu'elle ait été minée à la fois par la tuberculose et par un cancer intérieur. Aucun d'eux ne fut autopsié.

(1) Bertrand annonça le 6 mai au cardinal Fesch, dans une lettre d'ailleurs banale, le décès de l'Empereur. « Il paraît qu'il est mort de la même maladie que son père, d'un squirre au pilore ; dans les derniers temps de sa longue maladie, il en avait soupçonné la cause... » (L. P., 20.133.) A son frère Louis, le même jour il écrivit dans des termes identiques.

Montholon, ce jour encore, adressa à sa femme une lettre beaucoup plus explicite : « Tout est fini, ma bonne Albine, l'Empereur a rendu le dernier soupir hier à six heures moins dix minutes... L'ouverture de son corps a prouvé qu'il était mort de la même maladie que son père, un squirre ulcéréux à l'estomac près du pylore. Les sept huitièmes de la face de l'estomac étaient ulcérés. Il est probable que depuis quatre ou cinq ans l'ulcère avait commencé. C'est dans notre malheur une grande consolation pour nous d'avoir acquis la preuve que sa mort n'est et n'a pu être en aucune manière le résultat de sa captivité ni de la privation de tous les soins que peut-être l'Europe eût pu offrir à l'Empereur. On travaille activement à tous les préparatifs nécessaires pour son inhumation. » (L. P., 20.133.)

« Mme Bertrand, à qui fut montré l'estomac, raconte Rutledge, introduisit un doigt dans le trou cancéreux et dit : « Le cancer est ce dont l'Empereur a toujours assuré qu'il était atteint et dont il attendait la mort. » (L. P., 20.133.)

(2) Shortt l'avait toujours pensé, il l'avait même dit avant la mort et non sans courage, à la vive irritation du gouverneur qui le dénonça à Bathurst : « Le docteur Shortt pensait que la maladie venait du foie, avant même d'avoir vu le malade, mais je crois qu'il est maintenant un peu honteux de l'opinion qu'il a soutenue. » (10 mai 1821. *Inédit*. L. P., 20.133.)

Après l'autopsie, Shortt en effet, comme les autres, fut d'opinion que la mort ne pouvait être due qu'au cancer. L'hépatite n'avait été qu'une maladie accessoire, qui n'avait pas influé sur la durée de la vie de Napoléon. Une lettre privée (écrite par lui le 7 mai 1821 à son beau-frère et qui n'a été publiée dans le *North British Advertiser* que le 2 août 1873) l'affirme expressément : « Son mal était un

accalmies, il souffrait du foie comme aussi de fièvres paludéennes. Il n'en était point mort. Il n'était mort que de l'ulcère. Comme le disait Shortt (1), il y aurait succombé « sur le trône de France comme à Sainte-Hélène ». Mais sa marche avait été incontestablement hâtée par la moiteur de l'île, — on sait combien les contrées humides sont favorables au cancer — et aussi par la dépression morale qui, à partir de 1819, accabla l'Empereur. Napoléon, en outre, avait été soigné de façon absurde, quasi criminelle. Les pauvres officiers de santé qui l'assistèrent, depuis O'Meara jusqu'à Antommarchi et Arnott, par l'abus de drogues mercurielles, lui corrodèrent l'estomac et l'intestin.

L'autopsie s'acheva vers quatre heures. Antommarchi, fort en train et qu'aucun respect ne bridait, aurait voulu pratiquer l'examen du cerveau. Bertrand et Montholon le lui interdirent (2). Écœurés, ils y voyaient une inutile

cancer à l'estomac qui doit avoir duré quelques années et a été en état d'ulcération quelques mois... Durant toute sa maladie, il ne s'est jamais plaint et a gardé sa dignité jusqu'au bout. L'affection étant héréditaire, son père en étant mort et sa sœur, la princesse Borghèse, en étant supposée atteinte, cela prouve au monde que le climat et le genre de vie n'y ont pas eu de part. » (*Inédit en français.*)

Dans une note qu'il adressa au gouverneur le 8 mai, Shortt déclarait même que « si les bords de l'ulcère qui pénétrait dans les tissus de l'estomac près du pylore n'avaient pas adhéré fortement au foie, la mort se fût produite bien plus tôt, partie du contenu de l'estomac se répandant dès lors dans l'intestin. » Le foie aurait ainsi fait l'office de bouchon. (*L. P.*, 20.133.)

(1) Dans sa lettre précitée du 7 mai 1821. Les *Observations* qu'Antommarchi publia dans ses *Mémoires* montrent le lobe supérieur du poumon gauche « parsemé de tubercules, avec quelques petites excavations tuberculeuses ». On ne saurait y attacher d'importance. Le rapport d'Antommarchi, daté de Longwood, 8 mai 1821 et dont l'*original* se trouve parmi les papiers de Montholon (Bibl. Thiers, carton 20), déclare « les poumons dans un état naturel ». Ce document, rédigé aussitôt après l'autopsie, nous semble plus digne de foi que les *Observations* composées plus tard avec un parti pris d'exagération. Il concorde d'ailleurs avec le procès-verbal officiel : « Les poumons étaient parfaitement sains. » C'est toute l'argumentation du docteur Cabanès qui tombe. Il avait, on le sait, affirmé avec force que « Napoléon était tuberculeux. »

(2) « Je voulais faire l'examen du cerveau. L'état de cet organe

profanation. Le « professeur » recousit donc le corps à l'aiguille, en présence de Reade et de plusieurs des médecins (1).

Montholon et Marchand (2) ont prétendu que Lowe s'était opposé à l'embaumement du corps. Il n'en fut

dans un homme tel que l'Empereur était du plus haut intérêt, mais on m'arrêta durement : il fallut céder. » (Antommarchi, II, 166.) Plusieurs médecins ont récemment soutenu une hypothèse intéressante. Napoléon, selon eux, aurait été atteint d'*hypopituitarisme*, dont les principaux symptômes sont l'obésité croissante, la disparition du système pileux, l'atrophie des organes génitaux, l'extrême finesse de la peau, etc. On trouve en effet ces particularités chez l'Empereur. Une affection de l'hypophyse ou glande pituitaire expliquerait en outre la *frigidity* des dernières années. Mais, en l'absence d'une autopsie du cerveau, toute conclusion semble hasardée.

(1) D'après Aly (286), « avant de coudre le corps, Antommarchi, saisissant le moment où des yeux anglais n'étaient pas fixés sur le cadavre, avait extrait d'une côte deux petits morceaux qu'il avait donnés à M. Vignali et à Coursot. » La relique gardée par Coursot est encore en la possession de sa petite-nièce, Mme Michault-Bize. Deux fragments d'intestin grêle auraient été également dérobés par Antommarchi qui les aurait donnés à Londres à O'Meara. Ils se trouvent aujourd'hui au musée du Royal College of Surgeons. Les professeurs sir Astley Cooper et sir James Paget y avaient cru trouver des plaques et nodules cancéreux. Au contraire l'examen histologique pratiqué par sir Frederik Eve, puis par M. Shallock en 1910, n'y a pas découvert trace de néoplasmes. Le professeur Keith, lui, a conclu que ces fragments présentent une « hyperplasie lymphoïde », consécutive à des attaques de paludisme. Ces discussions techniques manquent de base, tant qu'on ne sera pas assuré que les débris conservés à Londres sont authentiques.

Le Dr de Mets a essayé d'établir que Napoléon était mort non d'un cancer, mais d'un ulcère gastrique. C'est également la conclusion du Dr Takino Kalema, d'Helsingfors.

Dès 1829, c'avait été la suggestion du Dr Héreau, ancien chirurgien de Madame Mère et de Marie-Louise, qui concluait à une gastrite aiguë et chronique, occasionnée par le climat et rendue mortelle par les remèdes irritants, corrosifs, « incendiaires », qui lui avaient été imposés, surtout par Antommarchi. (Dr Héreau, *Napoléon à Sainte-Hélène*, 125-128.)

M. le Médecin principal des Colonies S. Abbatucci écarte délibérément le cancer. Pour lui, Napoléon a succombé à une *hépatite suppurée* : « Après avoir déterminé une péritonite enkystée en contractant des adhérences avec la paroi stomacale, l'abcès s'est ouvert dans les cavités gastrique et péritonique pour déterminer une infection mortelle. »

(2) Et après eux, Fr. Masson (*op. cit.*, 486). P. Frémeaux dit (*op. cit.*, 341) : « Après l'autopsie, le corps fut embaumé. » Là comme dans d'autres circonstances, il ne s'est pas reporté aux sources.

pas question (1). Quand le cadavre fut lavé, Antommarchi en prit toutes les mesures, qu'il dictait à l'abbé Vignali (2). Puis Marchand et Aly l'habillèrent : caleçon, gilet de flanelle, bas de soie, culotte de casimir, gilet blanc, cravate de mousseline surmontée d'un col noir retenu par une boucle, habit de colonel des chasseurs à cheval de la garde impériale, épaulettes d'or, bottes, éperons, épée (3), chapeau à trois cornes, orné de la cocarde tricolore, plaque et cordon de la Légion d'Honneur et les deux croix de la Légion et de la Couronne de fer. Ces soins achevés, l'Empereur fut porté dans sa petite chambre, tendue de noir et éclairée par tout le luminaire de la maison. L'autel était dressé. Revêtu d'un surplis et d'une étole, l'abbé s'y agenouilla. Les serviteurs couchèrent Napoléon sur son lit, recouvert du manteau bleu de Marengo. Sa tête enfonçait dans un oreiller. Sur sa poitrine était le crucifix. Son visage avait gardé son léger sourire. Ses mains, blanches et molles, semblaient vivantes. Au chevet se tenait Bertrand, au pied Montholon et Marchand. Antommarchi, Arnott, Rutledge (4) et les serviteurs en habit

(1) Toutefois l'intérieur du corps fut aspergé d'eau de Cologne. Le Dr Héreau déclarait qu'Antommarchi, en n'essayant pas au moins d'embaumer le corps de Napoléon, était sans excuse : « L'ile, écrit-il, était abondamment pourvue de poudre à canon, de soufre, de goudron, de chaux amortie, de sel commun, de deuto-chlorure de mercure, etc., toutes substances très propres à favoriser la momification. » Il est probable que les autorités anglaises ne tenaient pas à l'embaumement. Elles ne s'y seraient pas opposées. Mais la négligence d'Antommarchi seconda leurs vues.

(2) Aly, 286. « Le drap sur lequel venait d'être faite l'opération étant teint de sang dans beaucoup d'endroits, fut coupé par la plupart des assistants et chacun en eut un morceau ; les Anglais en prirent la plus grande partie. »

(3) Aly, 286. « Craignant, dit ce dernier, que le gouverneur ne voulût s'emparer de l'épée de l'Empereur, on y substitua celle du grand-maréchal. »

(4) Se relayant, Arnott et Rutledge ne quittèrent point le corps tant qu'il ne fut pas enfermé dans le cercueil. Rutledge veillait spécialement sur le cœur et l'estomac que Lowe craignait de voir distraire. « Sir Th. Reade m'avait instamment recommandé, écrit-il, de ne pas les perdre de vue et de m'opposer à ce que personne ouvrit de nouveau le corps pour en détacher quelque partie. » Cela en raison des

noir étaient rangés en haie le long des fenêtres, laissant ainsi un étroit passage pour admettre la foule des visiteurs.

De toute l'île ils accouraient (1) comme six ans plus tôt, à Plymouth... Le chemin de Longwood n'était qu'une file de soldats, marins, colons, indigènes, surpris et émus par la nouvelle que le grand prisonnier venait d'échapper à sa prison. Des femmes, des enfants les accompagnaient. Beaucoup portaient leur veste de travail, certains, venus de très loin, ruisselaient de sueur (2). Le capitaine Crokat régla leur défilé qui ne s'acheva qu'à la nuit. Les officiers du 20^e et du 66^e passèrent d'abord, puis les sous-officiers, les hommes de troupe et des équipages, puis la population civile (3). Ils gardèrent tous un profond silence. Plusieurs avaient apporté des fleurs qu'ils déposèrent devant le lit : arums blancs, lis de la lune, hibiscus. Un soldat dit à son petit garçon qu'il tenait par la main :

— Regarde bien Napoléon. C'est le plus grand homme du monde.

Quelques-uns s'agenouillèrent et tracèrent sur le front de l'Empereur un signe de croix.

Au soir, Crokat prit congé des Français. Lowe l'envoyait sur le *Héron* (4) porter à lord Bathurst la nou-

sollicitations infatigables de M^{me} Bertrand qui, pour satisfaire au vœu formel de l'Empereur, voulait les rapporter en Europe. Antomarchi également insistait pour garder l'estomac, « afin, disait-il, de prouver aux parents et amis de Napoléon que sa mort avait eu pour cause une maladie incurable et qu'aucun blâme ne devait être porté sur lui pour l'insuccès du traitement. » (L. P., 20.133.)

(1) *Montholon à sa femme*, 6 mai : « Une immense quantité de personnes est venue défilé devant le lit. » Et le lendemain un officier anglais écrira : « Une foule énorme s'est portée hier et aujourd'hui pour le voir. C'est l'un des plus extraordinaires spectacles auxquels j'aie assisté de ma vie. » (*The Statesman*, 8 juillet 1821.)

(2) Aly, 287. Tous ces jours le temps fut beau et chaud.

(3) On entrait par l'antichambre des valets de chambre, ensuite la salle de bains, le cabinet et la chambre à coucher ou chapelle ardente, où l'on stationnait quelques instants, après quoi on sortait par la salle à manger, le salon et le parloir. » (Aly, 288.)

(4) Crokat arriva en Angleterre le 4 juillet et reçut pour récompense le grade de major et 300 livres sterling. Les Français lui

velle de la mort de Napoléon et le procès-verbal d'autopsie.

Ce document, dressé par Shortt, avait déplu au gouverneur. Il contenait en effet cette phrase : « Le foie était peut-être un peu plus volumineux qu'il n'est habituel. » Argument pour ceux qui voudraient soutenir que Napoléon était mort d'une affection du foie, due au climat. Aussi pesa-t-il de tout son pouvoir sur Shortt pour lui faire modifier sa rédaction. Excédé, le docteur recopia son procès-verbal et supprima les mots incriminés (1). Antommarchi refusa de le signer, non qu'il en désapprouvât l'esprit ni les termes, mais parce que la rédaction ne lui en avait pas été soumise (2).

« Deux ou trois serviteurs » veillèrent le mort avec l'aide-chirurgien Rutledge. Le lendemain matin, l'abbé Vignali dit la messe, puis le défilé des habitants recommença pendant plusieurs heures. Il fut interrompu pour la prise du masque funèbre que l'état du corps ne permettait plus de différer.

Le docteur Burton n'avait pu se procurer à Jamestown, le 6, même une petite quantité du plâtre « de Paris » qui seul convient à ces opérations. Un enseigne lui indiqua que dans un îlot situé au sud-est de Sainte-Hélène, George Island, se trouvaient des cristaux de gypse. La nuit, Burton, avec quelques matelots, monta sur une chaloupe et, par une mer périlleuse, accosta le récif. A la

avaient donné à son départ une tabatière et une assiette d'argent du service de l'Empereur.

(1) Le premier procès-verbal était signé seulement par Shortt, Burton, Mitchell et Arnott. Le second fut signé en outre par Livingstone. Ce fut celui que Lowe envoya à lord Bathurst. La première rédaction a été retrouvée dans les papiers de Shortt, la phrase relative au foie raturée, avec cette note : « Les mots rayés l'ont été par ordre de sir Hudson Lowe. Thomas Shortt. » (N. Young, *op. cit.*, II, 235.)

(2) Antommarchi, II, 170. L. P., 20.133. Il semble que Bertrand ait engagé Antommarchi à ne pas signer parce que l'Empereur n'était désigné que sous le nom de Napoléon Bonaparte. (*Le Dr Burton à Goulburn*, 13 août 1821.) Il y eut toute cette soirée du 6, à propos du procès-verbal, une agitation fiévreuse à Plantation.

lueur des torches il recueillit ce qu'il put de gypse et, revenu à la ville, le calcina et le broya assez adroitement pour recueillir une quantité suffisante d'un plâtre gris, semblable à l'argile, mais qui pourrait servir au moulage. Il ne perdit pas un instant pour l'apporter à Longwood.

A la vérité, des essais avaient déjà été tentés pour prendre l'effigie de l'Empereur. Arnott, le premier, s'était servi de la cire de bougies (1). Antommarchi, à la demande de M^{me} Bertrand, semble avoir essayé ensuite avec le mauvais plâtre dont il disposait à Longwood. Mais la matière était trop poreuse et il renonça. Enfin, dans la nuit du 6 au 7, les serviteurs laissés près du corps durent s'ingénier en secret pour obtenir une empreinte avec du papier de soie délayé dans du lait de chaux (2).

Quand Burton arriva, il y avait quarante heures que l'Empereur était mort. La décomposition commençait. Les chairs du visage affaissées faisaient saillir les os de la face. Les pommettes, le nez qui tombait, les lèvres qui s'entr'ouvraient sur la blancheur des dents, le menton rentré lui prêtaient un aspect lointain, tragique *.

En voyant la poudre obtenue par Burton. Antommarchi se récria. Il était vain, prétendait-il, de tenter un nouveau moulage. Sur la prière de M^{me} Bertrand, Burton répliqua qu'il essaierait néanmoins (3). On

(1) Il semble que ce soit dans la nuit du 5 au 6, alors qu'Arnott veillait le corps avec Vignali et Pierron. C'est ce masque, croyons-nous, qui, après des aventures romanesques, se trouverait aujourd'hui en la possession de M. et M^{me} Alfred Day Pardee.

(2) Et non du papier mâché comme l'a écrit Fr. Masson (*Autour de Sainte-Hélène*, 141). Ce masque se trouverait, dit-il, « en Italie, chez le comte Pasolini ». Marchand ne parle pas de ces diverses tentatives. Il se borne à répéter la version officielle — mensongère — du moulage pris le 7 par Antommarchi, aidé par Burton. Nous n'attachons guère de valeur au masque Sankey, rapporté de Sainte-Hélène en 1830 par le Révérend Boys et qui ne paraît être qu'une réplique retouchée du masque dit d'Antommarchi.

(3) Le Dr Burton à M^{me} Bertrand, 22 mai 1821. Autre lettre du même, publiée dans le *Courier* du 10 septembre 1821, Lowe à Bathurst, 13 juin 1821. (L. P., 20.140.)

dégagea le cou de l'Empereur. Noverraz de nouveau le rasa, avec précaution, et lui coupa les cheveux sur le front et les côtés. Burton couvrit d'abord de plâtre la face. L'expérience réussit. Ce premier creux enlevé, Burton moula la partie postérieure de la tête soutenue par Archambault. Cette fois Antommarchi aida son confrère anglais (1).

On ne pouvait renouveler l'opération en raison de l'état de la peau qui, par endroits, s'enlevait. On ne pensa pas à prendre le moulage, pourtant plus facile, des belles mains. L'habillement du mort fut rajusté. Il faisait très chaud. Pour le préserver des mouches qui venaient par essaims, on lui couvrit le visage d'une mousseline.

La mise en bière ne pouvait être retardée davantage (2). Dans la soirée, trois cercueils arrivèrent, le premier en fer-blanc, le second en acajou, le troisième en plomb (3).

Sous la surveillance de l'aide-chirurgien Rutledge, le corps de Napoléon fut descendu par ses serviteurs dans le premier cercueil dont le fond et les parois étaient capitonnés de satin blanc. La tête reposa sur un oreiller de même étoffe (4). On dut retirer le chapeau, la bière étant trop courte, et le placer sur les cuisses. Lowe avait défendu, malgré tant d'instances, que les viscères de Napo-

(1) Le lieutenant Duncan Darroch, du 20^e, pénétra à ce moment dans la chapelle ardente. Il écrivit à sa mère une lettre qui a été publiée en 1904, dans le *Lancashire Fusiliers' Annual* (12) et où il disait : « J'entrai de nouveau quand on prenait le moulage de la tête, mais l'odeur était si horrible que je ne pus rester. Le docteur Burton le prenait avec le médecin français. »

(2) Aly, 290. « Le corps dans la seconde journée s'avança tellement que dans l'après-midi il se trouva en pleine putréfaction. »

(3) Le premier cercueil avait été confectionné par le sergent armurier A. Mellington, le second par Metcalfe, ébéniste qui avait souvent travaillé pour Longwood.

(4) On a dit que Napoléon avait été enseveli par mégarde dans un drap portant le chiffre de Louis XVIII. Il n'est point impossible qu'il y ait eu à Longwood des draps qui, emportés de l'Elysée à la hâte, eussent appartenu au Roi. Mais l'Empereur ne reçut pas de linceul. Le procès-verbal d'exhumation en fait foi.

léon fussent portés, selon son vœu, en Europe. Rutledge enferma le cœur dans une boîte ronde à éponges, en argent, empruntée au petit nécessaire de l'Empereur. Il la remplit d'esprit de vin et la ferma avec un shilling qu'on souda. L'estomac fut placé dans une poivrière d'argent « sans aucun moyen pour empêcher la putréfaction (1). » Les deux vases furent déposés dans le cercueil avec une saucière, une assiette, un couvert d'argent timbrés aux armes impériales, six doubles napoléons, quatre napoléons, une monnaie d'argent de France, deux doubles napoléons d'Italie (2).

Les Français entouraient la bière. Comme le plombier allait assujettir le couvercle, Bertrand souleva la main de l'Empereur et la serra dans les siennes.

Le cercueil fut glissé dans l'enveloppe d'acajou, puis dans celle de plomb. On établit le tout sur des tréteaux, à l'intérieur du lit, dont on avait enlevé les sangles et le matelas. Sur la triple bière, deux fois soudée et dont Lowe pouvait être bien sûr que Napoléon ne s'échapperait plus, on étendit encore le manteau de Marengo (3).

Le lendemain 8 mai, Vignali célébra la messe des morts, à laquelle assistèrent les Français et quelques Anglais catholiques. Un quatrième cercueil d'acajou, qui n'avait pu être achevé la veille, était arrivé ; l'on y renferma les trois autres et l'on fixa le couvercle par des vis d'argent. Les visiteurs furent de nouveau admis et tous

(1) *Rapport Rutledge. L. P., 20.133.* Antommarchi prétend avoir pris ces soins (II, 170.) Ce n'est pas soutenable. Les Anglais, qui se défiaient de lui, ne le lui eussent pas permis. Le compte-rendu de Rutledge est formel.

(2) *Procès-verbal d'ensevelissement.* Montholon, II, 561. Aly, 291. *Rapport Rutledge.* Le jeune chirurgien anglais ajouta une assiette sur laquelle il avait écrit son nom, « comme étant le dernier officier anglais qui eût vu le défunt ».

(3) La nuit du 7, l'Empereur fut uniquement veillé par ses serviteurs qui, dit Aly (292), passèrent les heures « moitié en se promenant dans la petite allée qui bordait les fenêtres de la chambre et du cabinet, et moitié assis dans l'intérieur, se livrant à toutes les réflexions... » Arnott et Rutledge avaient regagné leurs quartiers de Deadwood.

ceux qui n'avaient pu voir l'Empereur sur son lit de mort vinrent — quelle que fût leur confession — jeter sur sa bière l'eau bénite.



Le creux du masque, en deux morceaux, était demeuré à sécher sur la cheminée du salon. Burton alla au camp pour ne revenir que le jour d'après, fixé pour les obsèques. Il ne devait plus retrouver le moule de la face. M^{me} Bertrand l'avait distrait avec la complicité d'Antommarchi et, malgré ses véhémentes réclamations, il ne resta à Burton que l'empreinte du crâne et de la nuque (1).

Chamailleries cyniques. Burton, parce qu'il avait pris

(1) *Burton à M^{me} Bertrand, 22 mai 1821. Hudson Lowe à Bathurst, 13 juin 1821 (inédit en français) : « Le docteur Burton n'a pas été bien traité par le comte et la comtesse Bertrand. Ils désiraient avoir un moulage de la tête du général Bonaparte en plâtre de Paris. Le professeur Antommarchi essaya de le faire, mais n'y put réussir. Le docteur Burton, à la fois habile et patient, réussit, quoique avec de très médiocres matériaux, à obtenir un très beau moulage. Les Bertrand ont gardé la face. Le docteur Burton a conservé l'arrière du crâne ou partie craniologique. »*

Le moule, apporté par M^{me} Bertrand dans ses bagages, ne fut jamais rendu à Burton en dépit de ses protestations et même de l'instance judiciaire qu'il risqua dès son retour en Angleterre. Deux ou trois épreuves en furent tirées par les soins d'Antommarchi. La première fut remise à M^{me} Bertrand : sa fille Hortense en hérita et la légua au prince Napoléon. Elle figure aujourd'hui dans les collections de Bruxelles. Antommarchi en conserva une, sans doute la meilleure, qui, en 1833, quand la mort de Burton, décédé en 1828 d'un œdème du poumon, l'eut assuré contre toute revendication, lui servit de type pour le moulage des épreuves successives du masque et notamment des exemplaires en plâtre et en bronze offerts en souscription au public. Achetée en 1841, par le prince Demidoff, mari de la princesse Mathilde, et renfermée par lui dans une réduction exacte du cercueil du Retour des Cendres, elle a passé après sa mort dans la collection de lord Rosebery et se trouve actuellement en la possession de l'auteur qui la destine aux Invalides.

Que devint le moule de la face ? On ne sait. Fut-il brisé après le tirage des premières épreuves comme le pensait en dernier lieu Fr. Masson ? Antommarchi l'emporta-t-il en Amérique ? En tout cas sa trace semble perdue. Quant au moule de la nuque, il serait encore en Angleterre, chez les héritiers de Burton.

le moulage, n'en avait pas acquis la propriété. Le masque de Napoléon ne pouvait appartenir qu'à sa famille ou à la France. Mais Antommarchi et M^{me} Bertrand n'en agirent pas moins de façon indélicate avec le docteur anglais, à qui dans la suite ils ne donnèrent pas même une épreuve d'un souvenir si précieux et qui sans lui n'eût pas été conservé (1).

Cette empreinte obtenue si tard, avec de si piètres matériaux, par un Anglais indifférent, peut toutefois contenter notre envie de saluer des yeux les traits de l'Exilé. Mais pour le voyageur, il est un autre masque encore, celui-là plus digne de Napoléon. Et par un singulier miracle, ce masque, c'est Sainte-Hélène elle-même qui le présente, c'est elle qui l'a secrété. La forme du Barn, cette montagne couleur de bronze qui borne à l'est le plateau de Deadwood, frappa-t-elle en ce temps l'esprit des Français ? On ne sait. Leurs mémoriaux n'en témoignent pas (2). Elle dresse à une échelle sans mesure l'effigie de Napoléon. La ressemblance arrête le cœur tant elle est précise et terrible. Gigantesque figure de proue, la face tournée vers la mer australe, les yeux clos, la bouche entr'ouverte par un léger sourire... Au-dessus du front bombent les cornes du chapeau. Le cou immense — rien n'est long comme le cou d'un mort — plonge dans l'océan qui le couvre toujours de linges d'écume. Tel que l'Empereur fut sur son petit lit, le soir du 5 mai, tel il est là, et pour toujours, sculpté depuis

(1) On s'est parfois étonné de la petitesse relative du masque mortuaire de l'Empereur et l'on a même pris texte du fait que ses dimensions ne correspondent pas aux mesures relevées par Antommarchi sur son cadavre pour mettre en doute l'authenticité du moulage. C'est qu'on ne songe pas au double retrait qui a diminué d'environ un sixième les proportions. D'abord retrait du plâtre qui servit au moulage (un douzième environ), puis retrait du plâtre qui, pour donner une épreuve, fut coulé dans ce moule déjà réduit (un douzième encore). La tête de l'Empereur était d'une grosseur fort au-dessus de la normale, et comme le remarquèrent les médecins anglais « presque disproportionnée au regard du corps ».

(2) Le premier qui en fera mention sera Emmanuel de Las Cases dans son *Journal écrit à bord de la Belle-Poule* (1840).

l'aube du monde par les jeux du volcan, de l'inexorable alizé, de la pluie. Même une âme sèche tremblera de penser que dès ses premiers jours de Longwood, il ait pu s'y reconnaître et sur le prodigieux oreiller des roches voir son dernier visage — qui l'attendait...



Les travaux entrepris dès le 6 pour l'établissement de la tombe s'achevèrent dans cette journée. Lowe, avis pris de Montholon, avait fait creuser la fosse dans la minuscule vallée du Géranium que Napoléon avait désignée — en dernière hypothèse — pour sa sépulture (1).

Près de deux saules qui mêlaient leurs branches, non loin de la fontaine qui depuis cinq ans lui avait donné son eau, une sorte de grande cuve fut pratiquée dans l'argile. Elle fut intérieurement revêtue de maçonnerie de deux pieds d'épaisseur, vrai cachot funèbre qui pourrait défier toute tentative d'enlèvement (2). Pas plus que le cercueil, la tombe ne devait recevoir de nom. Montholon demandait qu'on y inscrivît :

(1) M. Torbett, propriétaire du terrain, recevra de la colonie 650 livres sterling « pour le dommage causé à son domaine » et 50 livres par an tant que le corps de Napoléon y demeurera. En 1826 l'indemnité fut portée à 1.200 livres *in toto*. (*Archives de Jamestown*, 1824-1826.)

(2) Douze pieds de profondeur sur 8 pieds de long et 5 de large. Les quatre côtés étaient puissamment maçonnés, comme le fond sur lequel on plaça huit pierres d'un pied de haut. On bâtit sur elles une sorte de sarcophage en pierres de Portland, « une auge », dit Aly (296), destinée à contenir le cercueil. Une grande dalle devait la clore. Dessus, la terre amoncelée devait être recouverte par trois autres dalles de 8 pieds sur 4 de large et 5 pouces d'épaisseur, empruntées au pavement de la cuisine de New Longwood. Les travaux furent exécutés par des soldats du génie, sous la direction du major Emmet. (*L. P.*, 20.133.) *The Courier* du 9 juillet écrira : « Toutes les précautions ont été prises pour que le corps ne puisse être distrait, et l'on assure que ces précautions sont l'effet d'un commun accord entre le commissaire français et les autorités anglaises de l'île. »

*Napoléon**Né à Ajaccio le 15 août 1769**Mort à Sainte-Hélène le 5 mai 1821*

Lowe exigeait qu'on ajoutât *Bonaparte* (1). Qu'en un tel instant il ait contesté aux derniers amis de son prisonnier le droit de rédiger l'écriture funèbre, le perce et le condamne. Car si prévoyant que fût Bathurst, il n'avait point prévu jusque-là. Les Français décidèrent de laisser la pierre nue. C'était mieux. Napoléon n'avait pas besoin de quelques lettres sur une dalle pour que le monde se souvînt de lui.



Le matin du 9 mai, l'abbé Vignali officia une dernière fois devant la bière de l'Empereur. Le gouverneur et l'amiral suivis de leurs états-majors, Montchenu, Gors et les notables de l'île, en vêtements de deuil, attendaient pendant ce temps, groupés sur la pelouse, devant la véranda. Depuis la pointe du jour toutes les troupes de Sainte-Hélène étaient sous les armes.

A midi, douze grenadiers du 20^e entrèrent dans la chapelle ardente. Ils soulevèrent à grand'peine le pesant cercueil et le mirent sur leurs épaules. Ils passèrent par le parloir, descendirent en fléchissant le petit degré et gagnèrent le char mortuaire, orné de crêpes qui stationnait dans la grande allée, attelé de quatre che-

(1) Lowe à Bathurst, 14 mai 1821. *L. P.*, 20.133. Le 8 mai, Lowe adressa cette invitation à Montchenu : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que les restes de Napoléon Bonaparte seront inhumés avec les honneurs dûs à un officier général du plus haut rang demain à midi, dans un lieu situé dans la vallée entre Alarm House et Longwood, où j'ai appris qu'il souhaitait d'être enterré si son corps devait reposer dans cette île. » *Inédit.* (*L. P.*, 20.133.)

Ce même jour, 8 mai, Bertrand, Montholon et Marchand firent l'inventaire du mobilier, de la garde-robe, de la bibliothèque, et le compte des sommes trouvées dans les caisses de l'Empereur. Elles se montèrent au total à 327.833 fr. 20. (Montholon, II, 563.)

vaux (1). Ils y déposèrent leur charge, qui fut couverte d'un velours violet et du manteau militaire sur lequel Bertrand plaça son épée.

Le cortège se mit en marche. Précédaient le char l'abbé Vignali, en ornements sacerdotaux (2), accompagné par Henri Bertrand qui portait le bénitier et l'aspersoir. Puis Antommarchi et Arnott. Les chevaux du corbillard, au pas, étaient conduits par des soldats en guise de postillons ; les douze grenadiers marchaient de chaque côté. Les coins du poêle étaient tenus devant par Marchand et Napoléon Bertrand, derrière par le grand-maréchal et Montholon, tous deux en grand uniforme. Après eux venaient le cheval préféré de l'Empereur, Scheick, conduit par Archambault, le personnel de Longwood et, dans le phaéton, conduit par ses domestiques, M^{me} Bertrand avec Hortense et Arthur. Ensuite, précédés par une double file de midshipmen de l'escadre, chevauchaient le gouverneur, l'amiral, le général, le commissaire de France et de nombreux officiers (3). Toute la garnison de l'île, environ trois mille hommes, armes renversées, les musiques jouant de place en place un air grave (4), formait une haie sur le côté gauche de la route, en allant vers Hutt's Gate. Les drapeaux claquaient au vent. Mais ils portaient, en lettres d'or, des noms néfastes : Minden, Talavera, Albufera, Orthez *. A mesure que le char les dépassait, les soldats prenaient

(1) C'était l'ancienne calèche de l'Empereur dont on avait supprimé les sièges et qu'on surmonta d'un toit plat. Le corbillard ainsi aménagé fut donné à la France par la reine Victoria et se trouve dans l'église des Invalides.

(2) Au moment de former le cortège, une « discussion assez vive », dit Aly (292), s'éleva entre Montholon et Vignali qui, selon l'usage, n'avait pris que l'étole. Montholon exigeait qu'il revêtît la chasuble. Vignali, après avoir protesté, se soumit.

(3) L'ordre du cortège a été fidèlement retracé par Marryat dans un dessin rehaussé qui a été bien souvent reproduit. Il n'a commis qu'une erreur, en faisant suivre le cheval de l'Empereur par Bertrand et Montholon alors qu'ils tenaient les coins du poêle. (Aly, 293.)

(4) Il avait été composé spécialement pour la circonstance par le lieutenant Mac Carthy, du 66^e d'infanterie. (L. P., 20.133.)

place, deux par deux, à la suite du convoi. Le canon du *Vigo*, ancré dans la rade, tirait de minute en minute. Une batterie de quinze canons, postée à Hutt's Gate au-dessus du chemin, lui répondait.

Dans une lumière admirable, lentement, le cortège suivait autour du noir Bol à Punch les méandres que Napoléon, dans les premiers mois de sa captivité, avait si souvent parcourus pour aller voir Bertrand. Alors il était plein encore d'illusions, d'espérances. Il ne croyait pas que Sainte-Hélène le garderait... Au loin, l'anneau de la mer, presque fermé, cernait l'horizon. Sur toutes les pentes, au bord des précipices élevés, au sommet des roches, entre les aloès et les cactus, parfois installés dans les arbres, Chinois en surtout bleu, nègres demi-nus, Indiens à turban, métis dans leurs habits de cotonnade, la population entière regardait passer le convoi de l'homme mystérieux et formidable dont tous avaient tant parlé, mais que la plupart n'avaient jamais vu *. Cette pompe, la plus fastueuse qu'on pût déployer sur l'îlot atlantique, était pauvre pour Napoléon. Du moins elle n'était pas dérisoire. Il s'en allait vers son repos dans un bruit militaire et un universel respect. Il y avait beaucoup de cœurs serrés, des larmes sur maints visages. Ces ennemis, ces indifférents, ces pauvres gens de peau noire ou jaune, étaient tous bien sûrs que quelqu'un d'immense venait de mourir.

Au tournant de Hutt's Gate, lady Lowe et miss Johnson, vêtues de deuil, qui attendaient dans une calèche, se joignirent au cortège (1). A un quart de mille plus loin, il fit halte. Les troupes se formèrent en bataille au-dessus de la route. Vingt-quatre grenadiers, pris dans tous les régiments de Sainte-Hélène, se relayèrent huit par huit pour porter le cercueil par le sentier abrupt qu'en ces trois jours le génie avait ménagé dans le ravin. Tout le monde avait mis pied à terre; officiers, femmes,

(1) « La plus vive émotion était peinte dans leurs traits; sur leurs joues coulaient d'abondantes larmes. » (Aly, 295.)

colons, enfants, suivaient sans ordre. Arrivés près de la tombe, dont le pourtour était tendu de noir, ils se massèrent en silence dans le vallon.

Le cercueil fut déposé près de la fosse. Bertrand prit l'épée et Montholon le poêle de velours. Trois décharges de mousqueterie éclatèrent, répercutées par les échos. Les canons de l'escadre et des ports tiraient, tandis que l'abbé Vignali récitait les dernières prières. Lowe demanda au grand-maréchal et à Montholon s'ils désiraient parler. Ils refusèrent. Alors, au moyen d'une chèvre, l'énorme bière fut soulevée et descendue dans le caveau. Une grande dalle le couvrit, qui fut cimentée avec soin *. Au loin déjà s'éloignaient les fifres des compagnies qui s'étaient reformées sur la route et regagnaient leurs quartiers. Ce son mélancolique, né sur les bruyères du Nord, jusqu'à son dernier jour l'Empereur l'avait entendu de sa petite chambre, qui sonnait la retraite du camp de Deadwood.

Les Français cueillirent quelques branches de saules et remontèrent vers Longwood. Aussitôt après la foule se rua sur les arbres et les dépouilla. Tous voulaient en emporter un rameau. Hudson Lowe, mécontent, donna aussitôt des ordres pour qu'une barrière interdit l'accès du vallon et qu'un poste de douze hommes, commandés par un officier, s'y tint en permanence (1). Abrité dans

(1) *Hudson Lowe à Bathurst, 14 mai 1821. L. P., 20.133.* La fin de l'Empereur n'a laissé qu'une faible trace dans les *Archives de Jamestown. Registre de 1821* :

« Samedi, le 5, est mort le général Napoléon Buonaparte. »

A la ligne d'avant, on lit :

« Jeudi, le 3, est arrivé le *Waterloo*, d'Angleterre. »

A la ligne d'après :

« Lundi, le 7, le *Héron* a mis à la voile pour l'Angleterre. »

Par contre, le révérend Boys inscrivit sur le registre des inhumations de sa paroisse le titre de Napoléon.

Sur la feuille de mai 1821, on trouve en effet :

« Le 7. Edmond Howes, habitant.

« Le 9. Napoléon Buonaparte, ancien Empereur de France ; il est mort le 5 courant à la vieille maison de Longwood et a été enterré sur le domaine de M. Richard Torbett.

sa guérite, un factionnaire monta la garde auprès de l'Empereur comme s'il avait été vivant.



A leur retour à Longwood, les Français se sentirent désemparés. Malgré leur deuil sincère, au fond d'eux-mêmes ils avaient d'abord éprouvé un soulagement. La mort de l'Empereur leur rouvrait la France. Ils pourraient enfin penser à eux-mêmes, ils reverraient leurs familles, ils étaient délivrés.

Mais ils avaient trop vécu de leur maître, de son air, de sa pensée. Depuis trop d'années ils s'étaient absorbés en lui. Leur esprit, leur cœur gravitaient autour de Napoléon. A présent qu'il leur manquait, ils se trouvaient inutiles, abandonnés, vides. Sa mort les faisait orphelins *. Ils allaient par ces chambres pleines encore de sa présence, par ces jardins qu'il avait aimés. « Ils s'arrêtaient dans les endroits qu'il fréquentait le plus, ceux où il se reposait habituellement, ils croyaient l'apercevoir **. » Accoutumés à parler bas pour ne troubler ni son sommeil, ni son travail, ni sa rêverie, ils n'osaient plus élever la voix.

La maison remise en ordre, Montholon s'occupa de dresser l'acte d'inhumation que Bertrand et Marchand signèrent. Le lendemain, Lowe fit connaître qu'il avait ordre de procéder à l'inventaire de ce que laissait Napoléon. On s'y attendait. Il vint accompagné de lady Lowe, qui demanda courtoisement qu'on lui permit de voir les appartements habités par l'Empereur. Tous les

« Même jour, Maria Mills. Veuve du major Mills, de l'artillerie de Sainte-Hélène. »

Intolérant, mais rigoureux et passionné de justice, Boys désapprouvait la conduite de Lowe vis-à-vis de Napoléon. Il ne plaignait peut-être pas le captif, mais il condamnait le geôlier. Peu après, dans un sermon, s'adressant à Lowe et aux autorités de l'île, il leur jetait de la chaire ces mots audacieux : « En vérité, je vous le dis, les publicains et les filles de joie entreront avant vous au royaume du ciel !... »

effets, vêtements, linge, armes, argenterie, vaisselle, avaient été préparés dans le salon. Assisté par Reade et Gorrequer, le gouverneur les examina. Les boîtes d'acajou cachetées par l'Empereur furent ouvertes et il en vit le contenu. Il admira le service de Sèvres, les nécessaires et, parmi les tabatières, celle qui était destinée à lady Holland. Bertrand et Montholon montrèrent ce qu'ils voulurent des papiers de l'Empereur : dictées sur ses campagnes, aide-mémoires de sa main, morceaux de papier sur lesquels Napoléon avait écrit au crayon des indications sur les livres à lire pour ses travaux*. Enfin ils lui donnèrent connaissance du premier codicille (1) et des inventaires annexés. Lowe les autorisa à procéder à l'exécution provisoire des dispositions de l'Empereur (2).

Cependant lady Lowe visitait les pièces où il avait vécu. Elle fut étonnée de leur pauvreté. Tant que Napoléon respirait, sa présence empêchait de voir les murs étroits, le mobilier modique. A présent la misère de Longwood éclatait.

Quoi qu'on en ait dit, Lowe alors fut conciliant. Il était persuadé qu'on ne lui présentait qu'une façade et que beaucoup de choses échappaient à son contrôle. Il ferma les yeux, ne réclama pas le testament. Aussi bien était-il lui-même des premiers atteint par la mort de Napoléon. Avec son prisonnier il perdait une responsabilité écrasante, mais aussi la grasse et plaisante petite vice-royauté qui flattait son orgueil, son goût d'autorité et qui, pendant cinq ans, lui avait permis une vie dispendieuse. Comme les Français, après eux, il allait repartir en Europe. Quelle position y trouverait-il, quel commandement lui donnerait-on ? Il était désemparé. Peut-être aussi éprouvait-il dans sa cons-

(1) C'était le codicille qui partageait tout ce qu'il avait à Sainte-Hélène entre ses trois exécuteurs testamentaires.

(2) Il subordonnait à la décision de son gouvernement l'exécution définitive. (*Procès-verbal* du 12 mai 1821. Montholon, II, 565.)

science — quoiqu'il se crût bien sûr d'avoir accompli son devoir envers sa nation — une impression indistincte, mais pénible, qui ressemblait à un remords. Il n'avait jamais voulu croire à la maladie de Napoléon, et celui-ci venait de succomber après une douloureuse agonie. Il ne pensait point — l'autopsie l'avait démontré, croyait-il — que le climat ni la réclusion fussent pour rien dans sa mort. Mais il était mort trop jeune, il était mort trop tôt. Assurément cette mort lui serait un jour reprochée, les partisans de Napoléon lui imputeraient à crime ses rigueurs.

Ce n'était point le moment d'y ajouter par une inquisition inutile, par une attitude trop rogue vis-à-vis de gens qui, d'ici à peu de jours, allaient échapper à sa surveillance, et dès lors pourraient parler, écrire, l'accuser.

Ainsi adouci, il était encore poussé vers la complaisance par les façons nouvelles des Français, leurs égards, leurs avances, leur désir manifeste de s'accommoder avec lui. M^{me} Bertrand avait dit à l'amiral Lambert que Napoléon avait recommandé au grand-maréchal de faire la paix avec le gouverneur (1). Était-ce vrai (2) ? Les Bertrand, comme Montholon, n'étaient-ils par surtout désireux, en s'accordant avec Lowe, de faciliter leur départ de Sainte-Hélène et leur séjour en Angleterre, quand ils y auraient débarqué ? En tout cas Lowe se précipita sur les mains offertes. Il envoya Reade dire à M^{me} Bertrand « qu'il était très sensible à l'intention de son mari d'oublier le passé et qu'il se trouvait dans les mêmes dispositions (3) ». Le lendemain, Bertrand et Montholon se

(1) Lambert à sir Hudson Lowe, sans date, mais probablement du 10 mai. « Napoléon espérait que Bertrand y réussirait puisque lui seul était la cause de leurs différends. » (*Inédit. L. P.*, 20.133.) Hudson Lowe informa Bathurst le 15 mai de ces dispositions conciliantes.

(2) Bertrand, dans les notes qu'il a laissées sur ses suprêmes entretiens avec l'Empereur, n'y fait pas la moindre allusion. Le legs de Napoléon à Cantillon ne montrait pas chez lui un particulier vœu de pardon.

(3) Lowe à Reade, 11 mai. (*Inédit. L. P.*, 20.133.) « Il ajoutait tou-

présentèrent à Plantation House pour une visite officielle. Lowe rendit la politesse sans délai. Il y eut ensuite déjeuner, dîner chez le gouverneur, avec les personnes en vue de la colonie. Il y eut même deux soirées qui furent très gaies *. On pensera qu'à quelques jours de la mort de l'Empereur, ses derniers compagnons montrèrent ainsi une inconcevable légèreté (1).

Avec le commissaire du roi de France, de qui ils attendaient des services encore plus importants, leur conduite fut pareille. Montholon ne se contenta pas de flagorner, comme d'habitude, Montchenu, il lui fit des confidences pétries de mensonge et de vanité ; sa joie d'être le principal héritier de Napoléon, son mépris des Bertrand, sa préoccupation de se rendre agréable à Louis XVIII en vue de sa rentrée en France, s'enchevêtraient. Il inventa que Napoléon lui avait fait brûler, deux ou trois jours avant sa mort, quantité de papiers qui concernaient la France. L'Empereur aurait dit alors : « Vous avez tout écrit, ainsi vous devez vous rappeler tout ce qu'ils contenaient. Vous et moi sommes de trop bons Français pour vouloir que les étrangers mettent le nez dans nos affaires. *Tout ce que je vous ai confié ne peut être dit qu'au Roi ou à mon fils.* »

Jamais Napoléon n'a parlé ainsi. C'est du Montholon : il se met aux ordres du Roi. Mais Montchenu, aveuglé par les attentions — on l'a invité à déjeuner à Longwood — croit tout, et dans son rapport aux Tuileries il recommande avec instance les compagnons de l'Usurpateur (2), en particulier Montholon. « C'est un homme

tesois « qu'il ne pouvait faire la première démarche, étant gouverneur de l'île. »

(1) Bertrand dira plus tard à Hobhouse qui s'étonnait qu'il eût pu se réconcilier ainsi avec Lowe : « Que voulez-vous ? Napoléon était mort, l'autre vivait, et quelquefois je me trouvais à sa table... » (Lord Broughton, *Recollections*, I, 322.)

(2) « Je ne vois rien qui puisse empêcher la rentrée en France de M^{me} Bertrand... Pour son mari, c'est autre chose, c'est une tête très exaltée qui aurait pu être dangereuse *du vivant* de Buonaparte, mais il a été si maltraité, et, notamment pendant les trois derniers

de beaucoup d'esprit, écrit-il, qui a de grands matériaux entre les mains dont je ne répondrais pas qu'il ne fît un très mauvais usage. Comme il dit avoir une immense fortune, je crois que c'est un homme à caresser. Il est en outre plus aisé de le surveiller (lui et sa femme qui est une bien autre tête) en France que dans l'étranger. » Et il ajoute :

« Du reste, ils sont tous enchantés de cet événement, qui les délivre d'une grande servitude et de plus ils pourront dire l'avoir servi jusqu'au dernier moment (1)... »

C'est vrai. Les premiers jours passés, la vie les a repris dans sa roue ; ils ne sont plus qu'à leurs préparatifs. Le 14, les exécuteurs testamentaires avaient fait le partage des effets, des manuscrits, des livres, de l'argent de l'Empereur (2). Chacun empaquette, emballe, cloue, dans un entrain né de l'activité physique (3). Quelques-uns, presque chaque jour, se rendent à la Tombe*. M^{me} Bertrand y a planté des géraniums, des pensées, des tubéreuses. Mais ils ont hâte de quitter l'île, ils pressent Lowe de leur fournir un bâtiment (4).

mois, il a été abreuvé de tant d'humiliations, qu'il en est bien ulcéré. Je le crois d'ailleurs bien tombé et surtout très mécontent ; il ne le cache pas. »

(1) Même indication chez Lowe (*Lettre à Bathurst* du 15 mai) : « Ils ne semblent pas (Bertrand et Montholon) très affectés par l'événement qui est survenu et ils ont motif de se consoler par les grands biens, suppose-t-on, qu'il va leur procurer. » (*Inédit, L. P.*, 20.133.)

(2) Procès-verbal dressé par Montholon et signé par Bertrand et Marchand (Montholon, II, 566). Les manuscrits destinés à être publiés en Europe furent ainsi répartis : Bertrand prit l'Égypte, Montholon l'Italie et le Consulat (il donnera en France le Consulat à Gourgaud), Marchand recevra de Bertrand, mais plus tard, le *Précis des Campagnes de César*.

(3) Tout sera emporté, même la mousseline qui a tendu les chambres de l'Empereur, même ses draperies funèbres. Ce qui faisait écrire à Montchenu avec son esprit accoutumé : « Ils emportent le manteau impérial, tous les vieux uniformes et les vieilles boîtes, sans doute pour faire autant de miracles que le diacre Pâris. »

(4) Napoléon n'était pas encore enterré que M^{me} Bertrand s'inquiétait du bateau qu'elle pourrait prendre. (*Croods à Lowe*, 9 mai 1821. *L. P.*, 20.209.)

Un navire à provisions, le *Camel*, a abordé le 10 à Jamestown, venant du Cap et doit repartir deux semaines plus tard pour l'Europe. Ils s'y embarqueront. Déjà Longwood avait pris l'aspect des lieux qu'on va quitter. Plus de livres sur les rayons (1), de cartes sur les tables, de cadres sur les murs. Les pièces étaient devenues cruellement sonores. N'y restaient que les meubles, propriété du gouvernement anglais et dont le tapissier Darling dressa un inventaire détaillé (2), les compagnons de

(1) Lowe avait fait enlever tous les livres fournis par le gouverneur anglais. D'après un état dressé par Aly (*inédit*. Bibl. Thiers, 21). la bibliothèque de Longwood se composait ainsi au 5 mai 1821 :

« Livres apportés de France.....	588 volumes
Livres envoyés de Londres pour l'Empereur par Wm Holmes	284
Livres envoyés par lady Holland.....	475
Livres apportés par M. l'abbé Buonavita.....	108
	<hr/>
	1.455 volumes
Livres appartenant au gouvernement anglais :	
Premier envoi	1.663 volumes
Divers envois	252
	<hr/>
	1.915 volumes

Soit au total 3.370 volumes. »

(2) Cet inventaire, qui eut lieu les 12, 15 et 25 mai 1821, se trouve dans les archives de Jamestown. Il comprend les meubles du vieux Longwood, de la nouvelle maison et du cottage habité par les Bertrand. En attendant leur vente publique, ils demeurèrent en place, sauf ceux que Lowe avait choisis pour lui-même, après estimation de Darling (pour un total de 352 livres 15 sh.) et qui furent dirigés sur Plantation. Le gouverneur s'appropriä ainsi assez de meubles et d'objets pour remplir onze grandes caisses. Lowe, en quittant l'île, ne put les emporter toutes. On devait les lui faire parvenir en Angleterre. Mais le nouveau gouverneur, le général Walker, les confisqua à son profit pour le prix indiqué, après approbation de deux membres du Conseil de Sainte-Hélène, Brooke et Greentree, et les envoya chez lui, en Ecosse. Dès que Hudson Lowe fut prévenu, raconte lord Curzon dans son *Note Book* (399), « il mobilisa toutes les ressources du Colonial Office ». Après deux ans, la question fut réglée par une lettre de la Compagnie des Indes au Colonial Office donnant raison à Hudson Lowe, mais blâmant les deux gouverneurs. Lowe alors se désista de ses prétentions, sauf pour une table d'acajou et deux bibliothèques qu'il voulait offrir à son ami le général Coffin. Lord Curzon conclut que Hudson Lowe était dans son droit. « Mais il avait, remarque-t-il, le génie de faire ce qu'il devait de la façon la plus maladroite et la plus irritante »

l'Empereur étant autorisés à emporter seulement ce qui était venu de France (1).



Le 26 mai, les Bertrand, Montholon, l'abbé et tous les domestiques, petite troupe noire, quittèrent Longwood. Ils emmenaient avec eux Sambo, le chien de l'Empereur. Silencieux, ils gagnèrent l'avenue qui menait au corps de garde, maintenant déshabité, puis la route de Hutt's Gate tant foulée de leurs pas. A chaque courbe, ils s'arrêtaient pour voir encore, sur le plateau, devant son bois de gommiers, l'humble bâtisse au toit taché d'eau et que battait le vent. Les vitres étincelaient au soleil. Ayant contourné le Bol à punch, ils descendirent une dernière fois vers la tombe de l'Empereur. Lowe l'avait fait ceindre d'une grille, empruntée à celle qui devait entourer New House et qui avait irrité l'Empereur. N'ayant point servi à sa prison, elle servait à sa sépulture. On déposa autour d'elle quelques bouquets des fleurs qu'il avait préférées ; immortelles du jardin de Marchand, fleurs de la Passion de la tonnelle, des giroflées, des violettes.

Ici l'air était serein. Quelques pins, des chênes jaunissants, les saules faisaient songer à un vallon de France. Un piquet de soldats rendit les honneurs. Mais la vraie sentinelle, la seule qu'on vit était la mer. Eternelle compagne de l'Insulaire, à la hauteur des yeux, entre les monts couleur de rose sèche, elle élevait son mur de cobalt ou d'argent. On se croyait au fond d'une vasque,

(1) Sauf le piano que Napoléon avait donné à M^{me} Bertrand et qu'elle réclama. (*L. P.*, 20.133.)

La vente aux enchères se fit à Jamestown en neuf jours, l'année suivante, du 1^{er} avril au 3 juin, pour une somme totale de près de 3.000 livres sterling. (*L. P.*, 20.229.)

Les prix les plus élevés furent atteints par le billard (21 £), la garde-robe d'acajou de l'Empereur (18 £), les canapés du salon (17 et 16 £), le piano de M^{me} de Montholon (33 £), une table à coiffer 25 £, un lot de tables d'acajou (31 £).

d'un cratère couronné par le flot ; il fallait lever la tête pour retrouver la liberté du ciel. L'abbé Vignali bénit la dalle encore une fois. M^{me} Bertrand et ses enfants à genoux priaient. Les visages étaient pâles. Le grand-maître remit son chapeau et reprit le sentier, suivi des autres.

Ayant dépassé Alarm House, ils contemplèrent encore Longwood dont ils étaient séparés maintenant par un gouffre. Ils descendirent par les lacets, longèrent les terrasses heureuses des Briars. Là aussi ils s'arrêtèrent. Le pavillon où avait habité Napoléon était ouvert, il en sortait des voix d'enfant. La cascade tombait, grossie par les pluies récentes, de son rocher en forme de cœur. Marchand et Aly qui avaient été le plus mêlés à la vie de l'Empereur dans les premiers mois soupirèrent.

Les Français comptaient partir le jour même. Mais leurs bagages étaient trop nombreux et pesants ; on ne put les arrimer tous. Lowe pria les Bertrand, Montholon, l'abbé et Antommarchi à Plantation. Le dîner fut brillant, « magnifique (1). » Le gouverneur et lady Lowe se montrèrent des plus prévenants (2). Le lendemain, ils accompagnèrent leurs hôtes au port. Montchenu, avec Gors, s'y trouvait. Il demanda la permission d'embrasser M^{me} Bertrand. Quoique sa mission fût terminée, il ne s'embarquait pas avec ses compatriotes. Le *Camel* lui paraissait trop incommode. Puis il ne se souciait point, aux yeux de sa cour et tout près d'en recevoir rétribution, de paraître trop lié avec la suite de Napoléon. Les notables de l'île, depuis le révérend Boys jusqu'à la bonne Miss Mason, descendue de son cottage, saluèrent les Français comme ils montaient en canot. Pour l'île leur départ, avec la diminution de garnison qu'il commandait,

(1) Antommarchi, II, 180. Les serviteurs couchèrent à bord du *Camel* dès cette nuit.

(2) Lowe poussa la complaisance jusqu'à prêter à Bertrand une somme de près de 1.000 livres sterling pour acquitter des dettes qu'il avait contractées à Jamestown et sans le paiement desquelles ses créanciers ne voulaient point le laisser partir. (Henry, II, 87.)

était une catastrophe. Aussi, quoiqu'ils ne se fussent guère fait aimer, emportaient-ils beaucoup de regrets.

Le *Camel* était un affreux bachot, instable, étroit et d'une saleté merveilleuse. Il servait d'habitude au transport des bestiaux. Les exilés furent déçus en y embarquant, mais la joie du retour faisait passer sur tout.

A trois heures, le vent s'étant levé, le capitaine mit à la voile *. Jusqu'au crépuscule, accoudés au bordage, les Français regardèrent reculer et décroître les falaises noires qui avaient enfermé six de leurs années. Jamestown, son château, ses maisons, son église disparurent d'abord. Ils virent longtemps à droit la forme hostile de High Knoll et devant eux la tache claire d'Alarm House qui dominait l'abîme où ils laissaient Napoléon. Ils n'y reviendraient jamais sans doute, croyaient-ils, ils ne reverraient pas la combe verte où le plus grand chef de guerre, après un tel fracas de gloire, avait trouvé l'abri d'une indicible paix. Repu d'injustice, las de la peur et de l'admiration des hommes, il allait s'y dissoudre, veillé par l'océan, la solitude et le silence, seuls harmonieux à sa grandeur. Autour de sa tombe lourdement scellée, au creux de cette vallée si douce, il n'y aurait plus de haine, comme il n'y avait plus de vent. Le bruit fragile de la source, du ruisseau qui en naît, caché par les feuilles de bronze des arums, des chants d'oiseaux, de ces gros merles noirs et blancs, venus de l'Inde et qui, perchés sur les cornes des buffles, se balancent à leur marche, de ces moineaux de Java qui, la plume cendrée avec une collerette, ont l'air de petites sœurs grises, c'est tout ce qui bercerait le sommeil du vainqueur d'Arcole, du vaincu de Waterloo...

Ils ne pouvaient détacher leur vue de l'énorme amas de roches qui, peu à peu, s'enfonçait dans les vagues... Mais le soir tombait. Sainte-Hélène ne fut plus qu'une ombre entre des ombres. Les yeux se brouillèrent à la chercher. Et la nuit, tout à coup, noire et sans astres, l'engloutit.

II

L'ÉVANGILE DE SAINTE-HÉLÈNE

La navigation fut lente. Le *Camel*, encombré de soldats que Lowe renvoyait en Europe, roulait le long de la côte d'Afrique, sous des vents chauds qui brûlaient ses voiles. M^{me} Bertrand ne bougea presque point de sa cabine où elle souffrit non seulement du mal de mer, mais de la dysenterie.

Tandis que revenaient les compagnons de l'Empereur, par une ironie navrante se préparaient à partir pour Sainte-Hélène ceux que M^{me} de Montholon, après bien des démarches, avait enfin décidés à partager son exil. Elle, la première, avait résolu d'y retourner avec ses enfants. Elle craignait que, trop malheureux dans sa solitude, Montholon par un coup de tête ne vînt la rejoindre, renonçant ainsi au bénéfice de son dévouement. D'ailleurs elle avait trouvé, semble-t-il, en France, des déceptions de société, des difficultés d'argent qu'elle n'attendait pas. La mort de sa petite fille l'avait attristée. Dans la distance, Sainte-Hélène lui paraissait moins détestable. Mais surtout elle envisageait en femme pratique l'intérêt moral et sonnait que son mari et elle auraient à entourer le lit de mort de Napoléon si, comme elle le pensait, sa maladie était sans remède.

Planat, triomphant du mauvais vouloir de Fesch, devait l'accompagner. Le docteur Pelletan fils, médecin du roi par quartier, remplacerait Antommarchi. Il avait été choisi par Desgenettes avec l'agrément du ministère français qui, maintenant, par un revirement marqué, songeait à entourer d'une société honorable la captivité de Napoléon. Mgr de Quélen, coadjuteur de Paris, consulté par le ministre des Affaires étrangères sur le choix d'un prêtre, avait répondu, d'un mot généreux :

— J'irai, moi, je m'offre volontiers pour conquérir cette âme à Dieu.

Le ministre lui ayant rappelé l'âge de l'archevêque à qui il devrait sans doute bientôt succéder, Mgr de Quélen avait alors désigné un jeune prêtre, d'un beau mérite, et qui saura s'illustrer, l'abbé Deguerry.

Enfin, M^{me} de Montholon avait trouvé un professeur au collège de Juilly, pour servir de précepteur à ses enfants.

Ils allaient s'embarquer lorsque la nouvelle de la mort de l'Empereur atteignit la France. M^{me} de Montholon n'eut plus dès lors qu'à attendre le retour de son mari.



Le 25 juillet, le capitaine annonça qu'on entrait dans les mers d'Europe. Montholon, obéissant à la volonté de l'Empereur, ouvrit son testament et ses codicilles. Bertrand fut stupéfait. Ses dernières conversations avec Napoléon lui avaient fait espérer malgré tout une part meilleure dans sa succession. Les comptes furent arrêtés par les trois exécuteurs qui, après avoir payé les frais funéraires (1), les mémoires arriérés, réglé les ser-

(1) Ce fut en effet sur la cassette de l'Empereur que toutes les dépenses funèbres (draperies, luminaire, deuil des domestiques anglais, gratifications aux soldats qui portèrent le corps, etc.) furent payées. *L'Angleterre ne fournit que le cercueil.*

viteurs, accordé une gratification à Antommarchi (1), se partagèrent par fractions égales le reliquat (2).



Le 2 août 1821, le *Camel* jeta l'ancre devant Spithead. Les revenants de Sainte-Hélène furent accueillis avec curiosité et respect. George IV, qui se trouvait dans les parages, envoya à bord un de ses officiers s'informer de la santé de M^{me} Bertrand. Les visites aussitôt affluèrent sur le bateau où les Français demeurèrent trois jours. Les prévenances continuèrent à Londres où les exilés durent attendre que tout obstacle fût levé à leur retour en France (3).

L'impression causée en Angleterre par la mort du Captif avait été profonde. Les journaux avaient annoncé l'événement avec convenance (4). Le 7 juillet, trait curieux, des affiches apposées dans les rues invitèrent « tous ceux qui admirent le talent et le courage dans l'adversité » à prendre le deuil de Napoléon. Les fonds d'État montèrent, ce qui prouve à quel point la crainte de Boney gardait de racines dans le public anglais.

En France, par contre, la nouvelle fut reçue sans grande émotion. Si les fidèles de l'Empereur se montrèrent consternés (5), si de jeunes gens, crêpe au bras,

(1) Une somme de 18.060 francs, portée sous le titre : Décompte de M. Antommarchi (*Procès-verbal* du 18 août 1821). Y étaient peut-être compris quelques mois de traitement arriéré.

(2) Soit 145.000 francs.

(3) A Londres, les Bertrand s'établirent d'abord à Leicester Square, chez Brunet, puis dans une maison d'Edward Road. Ils y furent très recherchés. Par contre Montholon « par ses airs dictatoriaux », écrit lady Jerminham, déplut aux Anglais.

(4) *Statesman*, *Courier*, 4 juillet; *Times*, 5 juillet; *London Gazette*, 7 juillet. Le *Sun* du 5 juillet relatait, en le désapprouvant, l'incident soulevé la veille à l'assemblée générale de la Compagnie des Indes où un nommé Lowndes avait osé se féliciter de la nouvelle : « Les plus fortes marques de réprobation, écrivait le rédacteur du *Sun*, se firent alors entendre de toutes parts. »

(5) Le *Journal des Débats* du 11 juillet 1821 relatait l'anecdote

battirent un vendeur de journaux qui criait la mort de Napoléon *, si de vieux grognards, des hommes du peuple, de petits bourgeois s'abordèrent dans les rues en se serrant les mains et en pleurant (1), la masse de l'opinion, sincèrement ralliée à la monarchie, heureuse de la paix et de la prospérité retrouvées, resta inerte (2). « Je me rappelle, écrira la comtesse de Boigne, combien nous fûmes frappés, quelques personnes un peu réfléchissantes, de cette singulière indifférence. »

La presse ultra se montra haineuse dans son ensemble. Le *Drapeau Blanc* reprochait à « Buonaparte de n'avoir

suiivante qui indiquait le ton à prendre devant l'événement par les journaux ministériels : « Le général Rapp étant de service auprès du Roi, à Saint-Cloud, apprit, au moment d'aller déjeuner avec Sa Majesté, la mort de Bonaparte. Ce général ne voulut d'abord pas croire à cette nouvelle ; mais, sur l'assurance qu'on lui donna que le Roi l'avait apprise dans la nuit, le général ne put retenir ses larmes et avoua hautement que la mort de son ancien général, dont il avait été aide de camp pendant quinze années, lui était très sensible. « Je ne suis pas un ingrat », dit-il. Il se retira immédiatement chez lui. Le Roi, ayant appris cette conduite loyale du général, le fit demander après la messe et lui adressa avec bonté les paroles suivantes : «... Rapp, je sais que vous êtes très affligé de la nouvelle que j'ai reçue ; cela fait honneur à votre cœur ; je vous en aime et vous en estime davantage. » Le général Rapp répondit avec une grande émotion : « Sire, je dois tout à Napoléon, surtout l'estime et les bontés de Votre Majesté et de son auguste famille. » Le Roi, touché de la réponse du général, daigna la faire connaître le jour même à sa famille, et à ses ministres... »

Lamartine a raconté que, se trouvant à un dîner avec Marmont, il vit celui-ci repousser son assiette et se lever très pâle, en apprenant la nouvelle.

(1) En province la nouvelle fut connue surtout par une sorte de circulaire officielle donnant, sans commentaires, un extrait du *Courrier* du 4 juillet : « Bonaparte n'est plus ; il est mort le samedi 5 mai à six heures du soir d'une maladie de langueur qui le retenait au lit depuis plus de quarante jours.

« Il a demandé qu'après sa mort son corps fût ouvert, afin de reconnaître si sa maladie n'était pas la même que celle qui avait terminé les jours de son père, c'est-à-dire un cancer dans l'estomac. L'ouverture du cadavre a prouvé qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Il a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment et il est mort sans douleur. »

(Pièce aimablement communiquée par M^{me} Léouzon le Duc.)

(2) La *Foudre* du 20 juillet : « Sa mort n'a plus été qu'une nouvelle comme les autres. On en a parlé deux ou trois jours comme de la pluie et du beau temps. Aujourd'hui, on n'y pense plus. »

pas bien su mourir ». *L'Ami de la Religion et du Roi* flétrissait « ce ravageur de royaumes, ce fléau de Dieu, celui qui a consommé à lui seul plus d'hommes que la Convention, les massacres et les échafauds ». La *France chrétienne* écrivait : « Cet homme oublié meurt sans que la renommée ait une seule voix à son service. »

Parmi les feuilles modérées, le *Journal des Débats*, qui, pourtant, avait eu à se plaindre de Napoléon, témoigna de plus de bienséance : « Nous nous sommes défiés de nous-mêmes et nous avons cru devoir suspendre l'expression de nos sentiments personnels à l'égard de cet homme extraordinaire, uniquement par la crainte de paraître trahir la vérité par haine ou par fausse générosité. »

Les journaux libéraux rappelèrent que Napoléon « avait rendu d'éminents services à l'ordre social (1) », ils évoquèrent sa gloire militaire *. Le *Journal du Commerce* conclut : « Le tombeau de Sainte-Hélène restera au milieu des mers pour donner cette éternelle leçon aux maîtres de la terre, qu'on peut avoir reçu de la nature tous les dons du génie, avoir montré ses drapeaux vainqueurs du Tage au Borysthène, donné des lois à vingt nations et régné sur vingt rois, et qu'il faut succomber encore quand on n'est pas défendu par l'amour des peuples et par des institutions de leur choix. L'Europe, conjurée contre Napoléon et le despotisme, a pu renverser l'un et l'autre : l'Europe eût reculé devant Napoléon et la liberté **. »

La nouvelle parvint à Rome le 16 juillet, mais Madame Mère, on ne sait pourquoi, ne la connut que le 22 ***. Le 9 ou le 10, le vieux Buonavita, qui l'ignorait lui-même, était arrivé chez elle, porteur de la lettre de Montholon pour Pauline. La mère et l'oncle de l'Empereur, encore plongés dans leur cécité mystique (2), ne

(1) Le *Constitutionnel*, 11 juillet. Il ajoutait : « Ne craignons pas de le dire, le prisonnier de Sainte-Hélène sera compté parmi les grands hommes. »

(2) Fesch avait même intercepté des lettres d'O'Meara à Madame,

voulaient pas croire l'abbé (1). Pauline, dans une scène terrible, les supplia, les menaça. L'Empereur allait mourir, elle en était sûre, la lettre de Montholon l'affirmait et elle ne mentait pas. Son indignation, son désespoir irritèrent Fesch (2), mais ébranlèrent sa mère. Pauline était décidée à partir sans délai ; elle le mandait à lord Liverpool (3) : elle voulait que Napoléon eût près de lui quelqu'un de sa famille pour lui fermer les yeux.

Enfin persuadée, Madame Mère agit avec une sorte d'emportement. Dans la seule journée du 14 juillet, elle écrivit à Lucien, à Jérôme, à lord Holland, à O'Meara, à Liverpool, au Parlement d'Angleterre, et même, démarche pénible, mais qu'elle crut nécessaire, à Marie-Louise, pour la conjurer d'intercéder près des puissances afin que l'Empereur fût transporté dans un autre climat (4).

l'informant de l'état de Napoléon que, par Buonavita et Gentilini, arrivés au début de mai en Angleterre, il savait désespéré. (F. Masson, *Napoléon et sa famille*, xiii, 192.) Le rôle de Fesch, dans ces dernières années, fut inepte autant qu'odieux.

(1) « L'on n'a pas bien traité l'abbé Buonavita, écrira Pauline à Planat le 11 juillet, car maman lui a demandé si véritablement il avait vu l'Empereur ; le pauvre homme si affectionné a été bien peiné. Je le mène avec moi à Frascati, car on ne lui donnera pas un sou. »

Buonavita devait survivre douze ans à Napoléon. Il ne se fixa ni à Rome ni en Corse, mais, poussé par son humeur voyageuse, s'en fut à l'île Maurice où il devint vicaire de la paroisse de Saint-Louis. Il mourut aux Pamplemousses le 2 novembre 1833 âgé de 81 ans. (Renseignements recueillis par M. Olivier Taigny, qui a relevé son épitaphe au cimetière des Pamplemousses).

(2) « Cette scène a été si vive que je me suis brouillée à ne revoir jamais le cardinal. »

(3) 11 juillet. Elle écrivait le 15 à Montholon : « Je n'ai consulté que mon cœur en faisant cette démarche, car je suis loin d'être comme je le voudrais, mais j'espère que mes forces me soutiendront pour prouver à l'Empereur que personne ne l'aime autant que moi. »

(4) Ce document est émouvant et peu connu :

« Malgré l'incertitude où je suis si cette lettre vous parviendra comme tant d'autres, je dois à moi et à vous-même de vous faire connaître l'état de votre mari... Tentez tous les moyens qui sont en votre pouvoir. L'aumônier qui vient d'arriver le laissera le 17 mars dernier étendu sur un sofa, parlant de vous et de son fils, et, malgré son grand caractère, disant que si on ne se dépêche pas de

Huit jours plus tard, le cardinal lui avouait la mort de son fils. La pauvre femme, si courageuse, fut anéantie. Un immense regret devait doubler son deuil. Elle n'avait pas voulu croire au supplice de Napoléon. Sa mort lui adressait un reproche suprême. Elle se mura dans sa peine, écarta son frère, refusa de recevoir aucun de ses proches, demeura plusieurs jours sans parler, presque sans se mouvoir, pleurant, priant, et dans les moments de calme songeant au passé, et sans doute revoyant sous les traits désormais fixés de l'Empereur martyr le petit visage volontaire et mobile, le regard et le rire de son enfant.

Un tel choc secoua durement la nature nerveuse de Pauline. Elle s'alita de nouveau, passant d'un extrême abattement à une exaltation douloureuse. Les autres frères et sœurs de Napoléon reçurent la nouvelle avec chagrin. Mais leur famille, leurs affaires, leurs soucis avaient de quoi les distraire. La mort de l'Empereur, si elle leur enlevait une espérance, les délivrait peut-être d'un remords.

Le 15 août, anniversaire de la naissance de Napoléon, sa mère demanda son cadavre à l'Angleterre. Sa lettre, adressée à lord Castlereagh, émeut encore :

« La mère de l'Empereur Napoléon vient réclamer de ses ennemis les cendres de son fils... Chez les nations les plus barbares, la haine ne s'étendait pas au delà du tombeau... Mon fils n'a plus besoin d'honneurs, son nom suffit à sa gloire, mais j'ai besoin d'embrasser ses restes inanimés. C'est loin des clameurs et du bruit que mes mains lui ont préparé, dans une humble chapelle, une tombe. Au nom de la justice et de l'humanité, je vous conjure de ne pas repousser ma prière. Pour obtenir les

le tirer de là, on ne tarderait pas à apprendre la fin de ses jours...

« Je prie Dieu qu'il vous conserve et, s'il vous reste encore quelque souvenir de moi, de la mère de Napoléon, agréez l'assurance de mon attachement.

« Rome, 14 juillet 1821. »

« MADAME MÈRE,

restes de mon fils, je puis supplier le ministère, je puis supplier S. M. Britannique. J'ai donné Napoléon à la France et au monde : au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je viens vous supplier, milord, qu'on ne me refuse pas les cendres de mon fils ! »

Castelreagh ne sut que répondre ; il ne répondit pas (1).

Marie-Louise apprit son veuvage par la *Gazette du Piémont*, à l'Opéra de Parme, où, avec Neipperg, elle entendait le *Barbier de Séville*. La cour de Vienne n'avait pas jugé important de l'avertir. Elle éprouva — on l'a mis à tort en doute — l'espèce d'attendrissement, la mélancolie, que permettait sa nature passive et frivole. Elle achevait à ce moment une nouvelle grossesse. Déjà elle avait donné un bâtard à Neipperg. Dans sa vie sans honneur, elle était heureuse. La mort de l'Empereur lui rappelait qu'après l'avoir craint, elle l'avait aimé, et aussi qu'elle n'avait guère attendu pour le trahir. A son amie intime, M^{me} de Crenneville, elle écrivit :

« On a eu beau me détacher du père de mon enfant, la mort qui efface tout ce qui a pu être mauvais frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense à l'horrible agonie qu'il a eue depuis quelques années. Je n'aurais donc pas de cœur si je n'en avais pas été extrêmement émue (2). »

La cour de Parme prit le deuil pour trois mois. Mille

(1) Le 21 septembre, les exécuteurs testamentaires de l'Empereur écrivirent à lord Liverpool pour réclamer le corps de Napoléon. Il leur fut répondu verbalement par l'ambassadeur d'Angleterre à Paris que « le gouvernement britannique ne se regardant que comme le dépositaire des cendres de Napoléon Bonaparte, il les rendrait à la France dès que le cabinet de S. M. T. C. lui en témoignerait le désir ».

En mai 1822, les exécuteurs testamentaires s'adressèrent en vain à Louis XVIII pour demander l'inhumation de Napoléon à Ajaccio.

(2) *Correspondance de Marie-Louise*, 228. A la duchesse de Montebello, elle se confie dans le même ton : « J'ai été très secouée et affectée, car j'aurais dû être une insensible pour ne pas me rappeler que le défunt ne m'avait jamais fait que du bien dans tout le peu de temps que j'avais passé avec lui... (20 octobre 1821.)

Huit jours plus tard, le cardinal lui avouait la mort de son fils. La pauvre femme, si courageuse, fut anéantie. Un immense regret devait doubler son deuil. Elle n'avait pas voulu croire au supplice de Napoléon. Sa mort lui adressait un reproche suprême. Elle se mura dans sa peine, écarta son frère, refusa de recevoir aucun de ses proches, demeura plusieurs jours sans parler, presque sans se mouvoir, pleurant, priant, et dans les moments de calme songeant au passé, et sans doute revoyant sous les traits désormais fixés de l'Empereur martyr le petit visage volontaire et mobile, le regard et le rire de son enfant.

Un tel choc secoua durement la nature nerveuse de Pauline. Elle s'alita de nouveau, passant d'un extrême abattement à une exaltation douloureuse. Les autres frères et sœurs de Napoléon reçurent la nouvelle avec chagrin. Mais leur famille, leurs affaires, leurs soucis avaient de quoi les distraire. La mort de l'Empereur, si elle leur enlevait une espérance, les délivrait peut-être d'un remords.

Le 15 août, anniversaire de la naissance de Napoléon, sa mère demanda son cadavre à l'Angleterre. Sa lettre, adressée à lord Castlereagh, émeut encore :

« La mère de l'Empereur Napoléon vient réclamer de ses ennemis les cendres de son fils... Chez les nations les plus barbares, la haine ne s'étendait pas au delà du tombeau... Mon fils n'a plus besoin d'honneurs, son nom suffit à sa gloire, mais j'ai besoin d'embrasser ses restes inanimés. C'est loin des clameurs et du bruit que mes mains lui ont préparé, dans une humble chapelle, une tombe. Au nom de la justice et de l'humanité, je vous conjure de ne pas repousser ma prière. Pour obtenir les

le tirer de là, on ne tarderait pas à apprendre la fin de ses jours...
« Je prie Dieu qu'il vous conserve et, s'il vous reste encore quelque souvenir de moi, de la mère de Napoléon, agréez l'assurance de mon attachement.

« Rome, 14 juillet 1821. »

« MADAME MÈRE,

restes de mon fils, je puis supplier le ministère, je puis supplier S. M. Britannique. J'ai donné Napoléon à la France et au monde : au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je viens vous supplier, milord, qu'on ne me refuse pas les cendres de mon fils ! »

Castelreagh ne sut que répondre ; il ne répondit pas (1).

Marie-Louise apprit son veuvage par la *Gazette du Piémont*, à l'Opéra de Parme, où, avec Neipperg, elle entendait le *Barbier de Séville*. La cour de Vienne n'avait pas jugé important de l'avertir. Elle éprouva — on l'a mis à tort en doute — l'espèce d'attendrissement, la mélancolie, que permettait sa nature passive et frivole. Elle achevait à ce moment une nouvelle grossesse. Déjà elle avait donné un bâtard à Neipperg. Dans sa vie sans honneur, elle était heureuse. La mort de l'Empereur lui rappelait qu'après l'avoir craint, elle l'avait aimé, et aussi qu'elle n'avait guère attendu pour le trahir. A son amie intime, M^{me} de Crenneville, elle écrivit :

« On a eu beau me détacher du père de mon enfant, la mort qui efface tout ce qui a pu être mauvais frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense à l'horrible agonie qu'il a eue depuis quelques années. Je n'aurais donc pas de cœur si je n'en avais pas été extrêmement émue (2). »

La cour de Parme prit le deuil pour trois mois. Mille

(1) Le 21 septembre, les exécuteurs testamentaires de l'Empereur écrivirent à lord Liverpool pour réclamer le corps de Napoléon. Il leur fut répondu verbalement par l'ambassadeur d'Angleterre à Paris que « le gouvernement britannique ne se regardant que comme le dépositaire des cendres de Napoléon Bonaparte, il les rendrait à la France dès que le cabinet de S. M. T. C. lui en témoignerait le désir ».

En mai 1822, les exécuteurs testamentaires s'adressèrent en vain à Louis XVIII pour demander l'inhumation de Napoléon à Ajaccio.

(2) *Correspondance de Marie-Louise*, 228. A la duchesse de Montebello, elle se confie dans le même ton : « J'ai été très secouée et affectée, car j'aurais dû être une insensible pour ne pas me rappeler que le défunt ne m'avait jamais fait que du bien dans tout le peu de temps que j'avais passé avec lui... (20 octobre 1821.)

messes furent commandées à Parme, mille à Vienne. En voiles de veuve, Marie-Louise assista, dans la chapelle de son château de Sala, à un service pour le repos de l'âme de Napoléon (1).

Un soir, vers la fin de juillet, au château de Schönbrunn, un petit garçon de dix ans aux yeux bleus, aux cheveux dorés, voit s'approcher de lui, avec une douceur inattendue, son sous-gouverneur, le capitaine de Foresti. Pour la première fois, il l'entend prononcer le nom de Sainte-Hélène. Respectueux, il dit : « l'empereur Napoléon ». L'enfant stupéfait le regarde. Voilà des années qu'on évite de parler devant lui de son père, qu'on oppose le silence à ses questions, qu'on cherche à effacer dans son esprit tout vestige de sa vie française. Alors, Foresti lui annonce, avec ménagement, que son père est mort. Il ajoute qu'il s'est éteint sans souffrance, dans les sentiments les plus chrétiens.

L'enfant s'assied près d'une fenêtre et pleure longtemps. Son père, quoi qu'on ait fait pour cela, il ne l'a jamais oublié. Souvent, dans son petit lit, quand il se trouvait à l'abri des regards et des voix, il imaginait son visage, cherchait à se rappeler cet homme pâle, aux belles mains, qui le faisait sauter dans ses bras. A ce frêle souvenir d'enfant que tant d'inimitiés ont assailli, il est demeuré secrètement, gravement fidèle. Il reste fier d'être le fils de Napoléon. Il ne le dit à personne. Voilà des années qu'il se tait, il se taira encore. Mais qu'il a hâte de grandir, de vieillir ! Sa liberté, il ne l'espère que du temps. Plus petit, il disait « qu'il voulait être un homme pour aller délivrer son papa... » Maintenant que Napoléon est mort, il n'a plus que soi-même à délivrer. Il aura patience ; il attendra...

(1) Par ordre de Neipperg, on ne prononça pas son nom. Le clergé le désigna par la formule : *époux de notre duchesse* : « Sur le sarcophage, écrivit Neipperg à Metternich, il n'y avait aucune espèce d'emblème ni d'ornement qui auraient pu rappeler le passé (31 juillet 1821). Cf. Octave Aubry, *la trahison de Marie-Louise*, 73.



Sir Hudson Lowe quitta Sainte-Hélène le 25 juillet avec sa famille et tout son état-major, à l'exception de Gorrequer. Comme lui, sur la *Lady Melville*, s'embarquèrent Montchenu et Gors. Lowe, à son arrivée à Londres, fut accueilli froidement. Lord Bathurst lui donna un satisfecit officiel. George IV l'honora d'une poignée de main. Mais il ne reçut grade, croix ni pension, au contraire de ce qu'il espérait. Retombé du grade *local* de lieutenant général au rang inférieur, il fut nommé au commandement d'un régiment. Ses chefs n'avaient rien à lui reprocher. Il n'avait été que l'exécuteur de leurs ordres. Bon administrateur, il avait parfaitement géré sa petite colonie, la laissait prospère. Mais autour de lui déjà flottait comme une buée sinistre, qui va s'épaissir et où — nous le verrons — le misérable se perdra (1).

Le marquis de Montchenu, fier d'avoir si bien tenu son rôle, demanda à Louis XVIII le cordon rouge et le grade de lieutenant-général. Il n'obtint rien. Il assiégea en vain le ministère. On finit par le mettre à la retraite. Il mourut pauvre et oublié en 1831, sans avoir compris que la monarchie légitime (ingrate au reste par essence, puisqu'elle ne doit rien) ne pouvait le récompenser d'avoir pendant cinq ans fait rire de la France et réduit son activité à suivre le cercueil de l'Usurpateur.

Dès octobre, Bertrand et Montholon regagnèrent

(1) Déjà il recevait des rebuffades, des affronts. Lady Holland refusa de le voir pour ne pas avoir à lui parler de Napoléon. « Il me serait pénible, lui écrivit-elle, de garder quelque contrainte en parlant du traitement qu'il a reçu du gouvernement anglais et de ses conséquences sur sa santé et sa vie, et il serait également pénible pour vous d'entendre les vives expressions dont je pourrais me servir. » (Inédit, L. P., 20.133.)

Paris (1). Il n'eût tenu qu'au grand-maréchal de reprendre du service, la Restauration lui ayant rendu son grade. Il préféra, par fidélité, comme par l'effet de son humeur assombrie, se confiner dans sa maison de Châteauroux, au grand regret de M^{me} Bertrand (2). Montholon vécut de façon somptueuse à Paris et dans son château de Perrigny. Il s'engagea par malheur dans des affaires industrielles où il engloutit les libéralités de Napoléon (3).

Marchand, selon le vœu de son maître, avait acheté un petit domaine près d'Auxerre et s'était marié avec la fille du général Brayer, revenu en France après ses aventures sud-américaines. Il demeura en rapports avec tous les commensaux de Longwood et attendit, en bourgeois sage et renté, que la police royale renonçât à voir en lui un factieux.

L'abbé Vignali, dont Marie-Louise n'avait pas voulu pour aumônier, regagna la Corse où il se fit bâtir, comme le lui avait conseillé l'Empereur, une maison à Ponte Nuovo di Rostino. Il y périra quelques années plus tard, victime d'une obscure vendetta.

Antommarchi partit pour Parme où il essaya vainement d'obtenir audience de Marie-Louise. Neipperg

(1) Montholon y était autorisé par la loi d'amnistie du 25 juin 1821. Bertrand, toujours sous le coup d'une condamnation capitale prononcée par contumace, écrivit au Roi pour lui demander la permission de rentrer en France. Louis XVIII fit répondre qu'il était disposé à l'amnistier, mais qu'il devait se mettre d'abord à la disposition du ministre de la Justice. Bertrand et Montholon débarquèrent à Calais le 19 octobre 1821.

(2) Il passait parfois quelques jours à Paris dans l'hôtel qui lui avait été donné autrefois par Napoléon (52, rue Chantierine). Surveillés par la police, il n'y recevait guère que les compagnons de la Captivité, évitait tout luxe, tout bruit.

(3) Il fut déclaré en faillite en 1829. Réhabilité en 1838, mais toujours poursuivi par ses créanciers, il vécut en Angleterre où il entra dans l'intimité du prince Louis-Napoléon qu'il devait suivre dans sa tentative de Boulogne. Il s'était en fait séparé de sa femme qui, retirée à Montpellier, y mourra subitement en 1847 et sera déposée dans la crypte des Pénitents Bleus. On peut l'y voir encore dans son cercueil vitré, en coiffure noire et robe à volants.

l'éconduisit avec de vagues promesses et lui donna une bague de peu de valeur. A Rome, il vit Fesch, indifférent, puis Pauline et Madame Mère, qui l'interrogèrent avec des larmes sur les derniers moments de l'Empereur. Là encore, Antommarchi tenta de monnayer son dévouement. Défiante ou avertie, la mère de Napoléon se contenta de lui remettre un diamant. Il publia, en 1825, ses *Mémoires* où, pillant Las Cases et O'Meara, il retraçait avec emphase d'imaginaires conversations de l'Empereur et s'affublait d'un rôle attendrissant (1). Ils plurent au public et lui rapportèrent de belles sommes. En même temps, il reprenait l'exploitation de l'*Anatomie* de Mascagni, où il trouva des déboires. Il sera plus heureux dans le négoce par souscription du masque de l'Empereur en 1833. Parti pour l'Amérique, il mourra cinq ans plus tard, de la fièvre jaune, à Santiago de Cuba (2).

Aly s'était retiré à Sens, sa ville natale, avec sa femme et sa fille. Pierron s'était établi à Fontainebleau, Archambault à Sannois, Chandellier à Ménilmontant, Noverraz et Joséphine en Suisse. Les legs de leur maître leur assuraient à tous une vie indépendante. Ces humbles gens gardèrent pieusement sa mémoire et vécurent dans son souvenir.



La succession de l'Empereur avait donné lieu à d'âpres contestations et à des opérations compliquées (3). Napo-

(1) Noverraz en disait :

« Les *Mémoires* du docteur sont absurdes. Il prétend avoir eu une grande influence sur l'esprit de l'Empereur, il n'en avait aucune. L'Empereur ne pouvait le souffrir. » (A. Cahuet, *Après la mort de l'Empereur*, 275.)

(2) D'après les témoignages oraux recueillis par le médecin militaire américain H. Thomason à Santiago, il s'y serait fait estimer de la population. (Bibl. Thiers, D. 343.)

(3) Le testament de Napoléon avait été déposé à la Prerogative Court de l'archevêché de Canterbury (10 décembre 1821) d'où il ne sortit homologué que le 5 août 1824.

Copie en fut produite en avril 1822 devant le tribunal civil de Paris qui déclara le testament nul, Napoléon étant frappé de mort

l'éon avait compté sur la pudeur de Marie-Louise, sur la reconnaissance du prince Eugène pour grossir de quatre millions les sommes existant chez Laffitte et mettre ses exécuteurs testamentaires en mesure d'acquitter intégralement tous les legs.

Eugène, malgré son immense fortune, ferma l'oreille à l'appel de son bienfaiteur. Il agit en comptable strict, montra qu'il avait rendu, même au delà, le dépôt qui lui avait été confié (1) et se renfonça dans sa grasse existence de prince bavarois *. Guidée par Neipperg et Metternich, Marie-Louise, non seulement refusa de se reconnaître débitrice des deux millions que lui avait confiés Napoléon en 1814, mais, au nom de son fils, elle fit opposition aux legs de l'Empereur et revendiqua son héritage (2).

Quant à Laffitte, peu sûr que les exécuteurs testamentaires eussent qualité suffisante pour lui donner valable décharge, il n'était point pressé, d'autre part, de restituer un argent que sa banque faisait travailler. Il fallut plaider. Montholon, fort procédurier, dirigea toute l'affaire. Après maints incidents, Laffitte versa les fonds à la caisse des Consignations, où ils demeurèrent jusqu'en 1826, date à laquelle, les demandes de Marie-Louise étant repoussées par le gouvernement français, les exécuteurs, après arbitrage de Maret, Caulaincourt et Daru, purent répartir, à proportion des sommes léguées, les trois millions et demi en dépôt chez Laffitte (3).

civile. Les exécuteurs négocièrent alors directement avec Laffitte. Le gouvernement de Louis XVIII, par crainte du scandale, s'abstint sagement de rien revendiquer. (*Chateaubriand au baron de Vincent*, 30 avril 1824.)

(1) Il avait reçu 800.000 francs. En tenant compte de la consolidation de la pension Gourgand, il avait payé 812.768 francs.

(2) Ses prétentions par la voie diplomatique ne cesseront qu'en juin 1833, époque où elle renonça à la succession de Napoléon. Elle renouvela sa renonciation le 18 mai 1837. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères*, Vienne, vol. 404. *Archiv für Oesterreichische Geschichte*, H. Schlitter, tome LXXX.)

(3) Exactement 3.418.785 francs qui, accrus des intérêts, montèrent à 3.786.121 francs. Montholon toucha alors 1.351.298 francs,

Le roi de Rome — ou plutôt le duc de Reichstadt — ne reçut pas les legs que son père, avec un si minutieux amour, lui avait destinés. Les exécuteurs testamentaires, et surtout Marchand, multiplièrent cependant les démarches près de Marie-Louise et de l'ambassadeur d'Autriche à Paris, Apponyi. Ils ne furent point autorisés à se rendre à Vienne. Ils durent se borner à remettre à l'ambassadeur les dentelles du Sacre, un bracelet et une chaîne de montre tressée avec les cheveux de l'Empereur.

Tous les autres souvenirs demeurèrent aux mains des exécuteurs en attendant que le prince eût seize ans. A ce moment ils firent une nouvelle tentative. Elle fut repoussée. Le 18 mars 1832, Marchand écrivit directement au jeune homme pour demander la permission de le joindre. Metternich s'y opposa. A quelques mois de là, l'Aiglon allait mourir (1).

Il allait mourir trop tôt pour assister à l'apothéose de

Bertrand 285.514 francs, Marchand 248.572 francs. Les domestiques de Longwood furent payés presque intégralement (94 o/o). On ne tint pas compte des legs portés dans les codicilles.

En 1853 Napoléon III chargea une Commission d'examiner la situation résultant du partage de 1826. 8 millions furent demandés aux Chambres, 4 millions pour payer le solde des legs particuliers, et 4 millions pour les legs collectifs. Les héritiers de Montholon, mort en 1853, reçurent encore 667.282 francs, ceux de Bertrand, mort depuis 1844, 522.967 francs, Marchand toucha 213.980 francs. Les 4.000.000 destinés aux legs collectifs furent distribués entre les survivants du bataillon de l'île d'Elbe, les blessés de Ligny et de Waterloo, les vieux soldats de 1792-1815. 400.000 francs furent donnés à la ville de Brienne et 300.000 à Méry.

(1) Après sa mort, survenue le 22 juillet 1832, les exécuteurs testamentaires remirent aux mains du général Arrighi, duc de Padoue, mandataire de Madame Mère, la plupart des objets qui leur avaient été confiés par l'Empereur pour son fils. Lors du règlement de la succession de Madame Mère, ils furent partagés entre ses enfants. Le lavabo de l'Elysée et un des lits de camp de Sainte-Hélène échurent à Caroline. C'est celui sur lequel Napoléon était mort. Il fait aujourd'hui partie des collections du prince Murat. L'autre lit, sur lequel le corps de l'Empereur fut exposé, acheté en 1911 par M. Edw. Tuck a été donné par lui à Malmaison. Le grand nécessaire de l'Empereur et la veilleuse d'argent appartiennent à la princesse de La Moskowa, née Bonaparte. Les vases et ornements de la chapelle, avec de nombreuses reliques de la Captivité, sont à Bruxelles, chez le prince Napoléon.

son père ; il avait du moins assez vécu pour voir reconquérir l'Europe par les idées, l'âme de Napoléon.



En juillet 1822, O'Meara, dont le sang irlandais ne pardonnait pas, avait publié *Napoléon en exil ou Une Voix de Sainte-Hélène*. Forçant les faits, les conversations, les dates au gré de sa haine, avec un art un peu gros, mais vivant, un sens curieux du dialogue, il faisait le public témoin des trois premières années de la Captivité. Il traçait par touches successives un portrait atroce de Lowe et déclarait hautement que le gouverneur ne l'avait fait chasser, lui, O'Meara, que parce qu'il avait dénoncé l'influence pernicieuse du climat de Sainte-Hélène sur la santé de Napoléon. Au-dessus de Lowe, il accusait le ministère britannique. L'ouvrage rencontra aussitôt un succès immense. Editions, traductions se succédèrent. O'Meara fut célèbre dans toute l'Europe (1), et dans toute l'Europe Hudson Lowe prit nette figure de bourreau. Au mois d'octobre Emmanuel de Las Cases, alors âgé de vingt-deux ans, vint le provoquer en duel. Depuis son départ de Sainte-Hélène il méditait sa vengeance. Il l'attendit devant sa maison de Paddington, dans la banlieue de Londres, et quand il parut, le cravacha par deux fois en plein visage *. Une foule s'amassa, prête à assommer l'agresseur. Mais Emmanuel lui cria : « Cet homme a insulté mon père ! » Et c'est Lowe qui fut alors menacé. Il ne releva pas le cartel (2), mais courut chez le juge de paix, tandis que le jeune Las Cases gagnait Brighton et reprenait le bateau pour la France.

Attaqué par toute la presse d'opposition, couvert par

(1) O'Meara profita de sa gloire pour épouser une riche veuve qui avait trente ans de plus que lui. Il mourut à Londres le 10 juin 1836 et fut enterré dans l'église Saint-Mary, à Paddington Green.

(2) Le duel n'est pas d'usage en Angleterre, où il serait puni des peines attachées aux crimes de droit commun.

un flot de réprobation et de mépris, ne rencontrant plus dans la société, dans les clubs, dans l'armée même que des regards d'insulte, Lowe fait front, car il n'est pas lâche. Il intente un procès à O'Meara pour diffamation et réunit contre lui les témoignages de ses anciens sous-ordres de Plantation (1). Une erreur de procédure le fait débouter. Bathurst, à qui il a recours, l'abandonne. Lord Liverpool et lui voyaient sans déplaisir l'opinion publique rejeter sur leur agent la responsabilité du traitement infligé à Napoléon. Ils voulurent pourtant éloigner ce bouc émissaire. On lui offrit un poste dérisoire à Antigua. Lowe refusa. A la fin, pour s'en débarrasser, on le nomma en sous-ordre à Ceylan.

Il y passera de tristes années, si rejeté du monde qu'à beaucoup il faisait pitié. On le mit à la retraite en 1831. Sa femme mourut peu après. Seul et pauvre, il s'établit à Chelsea où il s'éteignit en 1844, parfaitement malheureux (2).

(1) Bingham, Reade, Wynyard, Gorrequer, Harrison, Verling, Henry, Baxter, Balcombe, Burton, etc. O'Meara opposa à leurs témoignages ceux de Reardon, Poppleton, Younghusband, Montholon, Las Cases, Antommarchi et Marchand.

(2) Quand il quitta Sainte-Hélène, Hudson Lowe était riche des économies considérables faites sur son traitement. Il avait investi 20.000 livres sterling en fonds d'Etat. Sa bibliothèque était fort belle. Ruiné par des spéculations maladroites, il dut en vendre la majeure partie en 1829. Il mourut paralysé. On l'enterra dans la crypte de Saint-Mark, North Audley Street, où sa femme depuis 1832 l'attendait. Il avait eu d'elle une fille et deux fils dont l'un mourut en bas âge. Le survivant, Edw. Wm. de Lancy Lowe, né à Sainte-Hélène le 8 février 1820, servit dans l'Inde et mourut en 1880. C'est lui qui vendit au British Museum l'immense amas de papiers que son père avait réunis et qui, au total remplit 240 in-folios. La fille de Lowe, presque sans ressources, reçut une petite pension de la reine Victoria.

En 1853 William Forsyth essaya de réhabiliter sir H. Lowe en publiant une *Histoire de la Captivité de Napoléon*. Cette compilation laborieuse des papiers de l'ancien gouverneur est faite dans un esprit systématique, très défavorable aux Français. Pour Forsyth, à Sainte-Hélène, le martyr n'est pas Napoléon, mais Lowe. Cette opinion parut excessive à la plupart des Anglais et les lourds volumes de Forsyth allèrent s'empoussiérer sur les rayonnages des bouquinistes.



Las Cases était rentré, vers la fin de 1821, en possession des papiers confisqués par Lowe quand il avait quitté Sainte-Hélène. Aidé d'Emmanuel, il reprit sa rédaction, l'amplifia, l'orna de détails romanesques, la larda même de documents truqués ou apocryphes (1), et à l'automne de 1823, en neuf volumes, la publia sous le titre de *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il est vraiment extraordinaire que la police de Louis XVIII ait laissé éclater non ce brûlot, mais cet ouragan de feu. Les politiques du régime, des plus infatués aux plus fins, pensaient que Napoléon mort, tout ce qu'il incarnait, idées, souvenirs, espérances, était couché avec lui au cercueil. Son fils n'était qu'un archiduc bâtard, ses frères de méprisables aventuriers, ses derniers tenants une poignée de factieux qui se disperseraient d'eux-mêmes, puisqu'ils n'avaient plus de drapeau ni de chef. C'est à cet aveuglement, qui prit la couleur d'un libéralisme dédaigneux, que le *Mémorial* dut de paraître. Le retentissement en fut immédiat et universel. Malgré son fatras déclamatoire, ses erreurs volontaires, il faisait revivre Napoléon dans ces six années terribles avec un relief saisissant. Il le peignait dans le quotidien de l'exil, à la fois imposant et doux, toujours occupé de la France, glorificateur

(1) Ainsi la lettre de Napoléon à Murat, en date du 29 mars 1808, forgée pour rejeter sur Murat la responsabilité de la continuation de la guerre d'Espagne. Ainsi la lettre du 8 août 1811 de Napoléon à Bernadotte, la lettre du 3 avril 1808 de Napoléon à son frère Louis, ainsi les instructions de Napoléon à un plénipotentiaire non dénommé qui donnent pour but à l'expédition de Russie la reconstitution de la Pologne, enfin la lettre que le duc d'Enghien, la nuit de son jugement, aurait écrite au Premier Consul et que Talleyrand aurait interceptée. Ces cinq documents sont autant de faux, destinés à disculper l'Empereur des principaux reproches qu'on pouvait élever contre sa politique. Les quatre premiers avaient déjà paru en 1819, dans la *Bibliothèque historique*. Las Cases ne paraît pas en être l'inventeur. Mais il s'en est servi avec empressement parce qu'ils appuyaient ses vues. Cf. Gonnard, *op. cit.*, 110.

de son passé, prophète de son avenir, véritable Messie de l'ère heureuse que la coalition des rois l'avait empêché d'ouvrir aux peuples. Rapportant avec attendrissement ses confidences infinies, Las Cases montre Napoléon dans ses débuts, sa montée vers le pouvoir, dans ses affections, ses habitudes, ses idées durant le règne, ensemble soldat et prince, législateur et diplomate, homme et héros. Cette voix échappée de l'abîme où la Sainte-Alliance a cru l'enfermer résonne comme si elle était vivante, avec un accent magistral, un volume inouï. Jamais figure de l'histoire n'a rencontré pareille magie. L'Empereur, laissant son cadavre captif sous la retombée des saules, est revenu parmi ses fidèles ; il est là près d'eux qui respire, bouge ses mains, regarde...

Certains ne croyaient plus qu'il était mort...

Que pouvaient contre pareil sortilège les clients, les séides pensionnés de la Restauration ? Victor Hugo avait écrit ces vers que, par la suite, il rachètera par des accents plus dignes de lui :

Il mourut. Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans ses fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier !...

Retombé dans son cœur comme dans un abîme,
Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Il n'est arrivé qu'au malheur *.

Et Lamartine :

Son cercueil est fermé ; Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance.
Que des faibles mortels la main n'y touche plus,
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ? **

Ces voix agréables au pouvoir n'avaient d'écho que dans les cercles fermés de la Restauration (1). La foule

(1) Chateaubriand à ce moment même s'était tu. Casimir Delavigne dédia au mort de Sainte-Hélène sa *Onzième Messénienne* dont Victor Hugo reprit plus tard le thème dans l'*Expiation*. Auguste

ne les entendait pas. Elle écoutait, elle reprenait les refrains de Béranger : le *Vieux drapeau*, les *Souvenirs du peuple* :

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Le 5 mai :

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;
Elle était lasse, il ne l'attendit pas...

Le Vieux Sergent :

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus par la victoire usés (1) !...

Dans les autres pays, du reste, par l'organe des premiers écrivains, la justice commençait.

Byron, dans l'*Age de Bronze*, célébrait le « grand homme moderne », le « nouveau Sésostris », flétrissait le cabinet anglais et saluait O'Meara :

The stiff surgeon who maintained his cause
Hath lost his place and gained the world's applause (2).

En plein règne du tzar Alexandre, les plus beaux vers de Lermontov et de Pouchkine s'inspiraient de Napoléon. Manzoni, sans peur de Metternich, entonnait l'hymne funèbre du rassembleur de l'Italie :

Il fut. Comme à son dernier soupir,
Quand sa grande âme s'exhala,

Barbier maudira « le Corse aux cheveux plats ». Mais Vigny, Mussel même, sous leur royalisme, frémiront d'un enthousiasme involontaire en écrivant son nom.

(1) Toutes ces pièces s'échelonnent de 1820 à 1823. Victor Hugo publiera en 1825 les *Deux Iles* où déjà perçait l'admiration, et en 1827 une première *Ode à la Colonne*, prélude à ses grands hommages lyriques d'après 1830.

(2) 1822. « Combien est triste cet état moyen entre un palais et une prison, quand ce qu'il est obligé de supporter serait si peu de chose pour tout autre, mais vaine est sa plainte ! Milord présente son bill : on ne lui a rien retranché de sa nourriture et de sa boisson, vaine est sa maladie, jamais climat ne fut moins homicide. En douter est un crime et le roide chirurgien qui soutint sa cause a perdu sa place et gagné l'applaudissement du monde. »

Son cadavre demeura inerte,
Ainsi le monde à cette nouvelle
Reste immobile, frappé de mort.

Goethe lut l'ode de Manzoni avec enthousiasme et la traduisit en vers. L'Allemagne entière était secouée. Chamisso composa une sorte de drame : *La mort de Napoléon*. Un Prussien, Stägemann, écrivait :

Pas un monument ne s'éleva.
Pas un ? C'est bien ainsi.
Un vol d'aigles passe
Et, invisibles,
Les drapeaux d'Austerlitz, de Marengo et d'Iéna
S'inclinent sur la colline de Longwood.

Un Autrichien, Zedlitz, publiait sa fameuse *Revue Nocturne*, qui seule allait empêcher son nom de mourir.

A minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort...

Enfin Henri Heine, qui a vu enfant Napoléon passer dans le jardin de Dusseldorf sur un petit cheval blanc, qui a chanté la *Marseillaise* sur les genoux du soldat Le Grand, et dont les *Deux Grenadiers*, mis en musique par Schumann, étaient répétés par toute la jeunesse allemande, Heine lançait dans ses *Reisebilder*, sa célèbre imprécation à l'Angleterre :

« A toi appartient la mer, mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre mort t'a léguée en expirant... Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants de France rediront la terrible hospitalité du *Bellérophon*, et quand ces chants d'ironie et de larmes retentiront au delà du détroit, les joues de tous les Anglais honnêtes se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la poussière, le peuple de l'orgueil. Et Sainte-Hélène sera le Saint Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés... »

Le poète devançait l'avenir. Mais les esprits sagaces pouvaient déjà mesurer combien il peut coûter à des politiques de n'avoir pas d'avenir dans l'esprit. En le déportant sur cet îlot, en lui refusant son titre, en multipliant autour de lui les précautions vexatoires, en refusant de croire au mal qui le rongait, le cabinet de Londres avait fait du vaincu un martyr et, clouant Napoléon sur sa croix atlantique, l'avait dressé au faite du monde comme l'annonciateur d'un Évangile humain de paix, d'ordre et de liberté.

S'il avait achevé ses jours en colon américain ou en propriétaire campagnard, aux environs de Londres, il ne représentait plus rien pour son âge, ni pour la postérité. Il n'eût plus été qu'un Cromwell engraisé et vieilli, un tyran démissionné. Les hommes de 1815 avaient rendu à sa carrière, à sa mémoire le merveilleux service de le tirer des voies communes. Sainte-Hélène avait fait son désastre sans exemple et sacré. Elle l'avait couché dans une pourpre indestructible que ne lui raviraient plus le temps ni les hommes. Cette fin désolée, c'était sa plus belle victoire. La plus pure : elle n'était dûe qu'aux prestiges de l'esprit. La plus complète : elle défiait tout retour de fortune. La plus haute : elle n'avait pas été payée du sang des soldats, mais du malheur du chef. Son agonie lavait tout, même les abus de la force, même les fautes, même, s'il en était, les crimes. Napoléon n'était plus qu'une idée resplendissante dont le seul reflet bientôt ferait mourir les rois.

Ah, qu'il dorme là-bas tranquille, ses belles mains ouvertes au long de l'uniforme, ses idées semées aux quatre vents vont s'essaimer par toute la terre. Ses compagnons de captivité, ses derniers serviteurs, ses anciens soldats sont là pour les ressaisir. Comme il l'avait voulu, comme il l'avait prévu, tout un système politique en naîtra ; il ne vise pas à moins qu'à refondre l'Europe par un achèvement qui ne fut point donné à César vivant, mais qui est promis à César défunt. Ce continent, que

Metternich et ses aides ont dépecé, recousu au mieux de leurs intérêts, qu'ils ont ligoté dans les bandelettes fatiguées d'avant 89, il se réveillera tout à coup et, d'un sursaut invincible, rejettera ses monarques peureux. Les nationalités opprimées briseront leurs liens. Allemagne, Italie, Pologne jailliront de cette aurore. Plus de pays esclaves ; liberté pour les masses comme pour les individus. A la Sainte-Alliance des rois succédera la Sainte-Alliance des hommes, réunis enfin par les mêmes principes d'égalité, de fraternité, de justice. La France, mère de la Révolution, marchera à leur tête. Elle sera la gardienne du nouvel état social, le tuteur des peuples naissants. Idéologie, rêves généreux, peut-être imprudents *, fumées. Le temps viendra où leur colonne marchera au devant des foules qui s'en iront vers des destinées meilleures, les yeux attachés sur Sainte-Hélène comme sur un Sinaï.



Dans les derniers temps de son règne, tandis que Charles X, en niais, essayait de ramener la monarchie vers l'impossible droit divin, la légende de l'Empereur, lentement, puissamment, envahit la France. Une fois encore Napoléon revenait. Mais il n'avait plus à craindre de Waterloo. Il était invincible parce qu'il était mort. Assiettes, couverts, bouteilles, chenets, pipes, mouchoirs, bijoux s'ornaient de son effigie. La police pourchassait en vain les colporteurs qui, dans les plus lointaines campagnes, vendaient aux paysans de pauvres lithographies : *Les Adieux de Fontainebleau*, *Le Prisonnier de Sainte-Hélène*. Les tribunaux civils et militaires condamnaient en vain les demi-soldes, les carbonari pour des pamphlets, des complots parfois réels, parfois imaginés (1). Le *Petit Tondou*, le *Petit Caporal*, c'est ainsi

(1) Poursuites contre Béranger, contre Paul-Louis Courier, contre

qu'avec un familier amour, entre eux l'appelaient les soldats. L'ombre impériale obscurcissait la monarchie. Il n'y avait pas de lèvre qui ne tremblât au nom d'Austerlitz. Les deuils avaient passé, on oubliait le despotisme, on ne voyait que la gloire...

Cette énorme poudrière d'idées sauta en juillet 1830. Dans les quelques jours où Paris hésita avant d'offrir la couronne à Louis-Philippe, on put penser qu'il rétablirait l'Empire. Les portraits de Napoléon et de son fils couvrirent les devantures, dans les groupes populaires on ne parlait que de Sainte-Hélène. Des chanteurs de carrefour annonçaient le retour vengeur de Napoléon II. Devant un peuple enthousiaste tous les théâtres jouaient des pièces sur l'Épopée. L'armée préparait des aigles pour surmonter les trois couleurs reconquises. Si l'adolescent de Schönbrunn eut paru sur le pont de Strasbourg, la France entière se fut levée. Il eut passé jusqu'à Paris entre deux haies de vétérans, d'ouvriers, de femmes qui eussent en pleurant baisé ses mains. Mais Metternich ne desserra pas son filet. L'Aiglon demeura dans sa cage. Dès lors, comme l'Empereur l'avait prévu sur son lit de mort, l'intrigue orléaniste devait être plus forte que cette vague d'adoration qui n'avait plus de but visible. Louis-Philippe lestement attrapa la couronne. Par peur du pire, la Sainte-Alliance le reconnut, sans cacher pourtant son mépris.

Son origine et ses dangers l'y obligeant, la royauté nouvelle voulut être nationale. Elle se réclamait du droit populaire de 1789 et de Napoléon. L'une des premières ordonnances du gouvernement rétablit sur la colonne Vendôme la statue de l'Empereur. Quand l'ex-roi Jérôme apprit la nouvelle à Madame Mère, maintenant aveugle et impotente, joignant les mains, elle fondit en larmes et pendant plusieurs jours on l'entendit murmurer : « L'Empereur va revenir à Paris ! » Louis-

Barthélemy et Méry. Procès Fabvier, Caron, Berton, des quatre sergents de la Rochelle. Affaire de la Bidassoa...

Philippe et ses ministres, pourtant, ne voulaient pas aller si loin. Environnés d'abîmes, entre la révolution et la guerre, ils mesuraient leurs pas. Ils firent repousser les pétitions demandant que les cendres de Napoléon fussent réclamées par la France (1). Cependant le roi recevait privément la reine Hortense. On achevait l'Arc de Triomphe ; les fonctionnaires, les généraux de l'Empire reprenaient, en rangs serrés, grades, honneurs et places. Bertrand, rappelé à l'activité, commandait l'École Polytechnique, en attendant d'entrer, comme Las Cases, à la Chambre des députés. Montholon était réintégré dans les cadres de l'armée. Gourgaud devenait lieutenant-général et aide de camp du roi (2).

Les années passèrent. Tandis que Napoléon demeurait sur son volcan, visité seulement des voyageurs des mers orientales, le bruit de son nom occupait la terre et grandissait au point que tout devenait obscur et muet près de lui.

Après tant de traverses, Louis-Philippe s'assurait enfin sur le trône. Les républicains étaient matés. Les bonapartistes nantis se ralliaient à la monarchie citoyenne. Le roi de Rome avait disparu. Les frères de l'Empereur se laissaient oublier. Joseph vivait en épicurien à Lon-

(1) 7 octobre 1830-13 septembre 1831. Victor Hugo data du 9 octobre 1830 son poème *A la Colonne*, d'un ton tout nouveau :

« ... Oh, va, nous te ferons de belles funérailles...
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie,
Et nous amènerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté... »

En août 1832, quelques semaines après la mort du roi de Rome, il écrivit *Napoléon II*. Enfin en 1837 il publiera les vers : *A l'Arc de Triomphe de l'Etoile*, les plus nobles qu'il ait dus à l'inspiration napoléonienne.

(2) Il avait épousé M^{lle} Roederer en 1822. En relations suivies avec les Bertrand et les Montholon, devenu l'une des têtes du parti bonapartiste, il avait publié, en collaboration avec Montholon, en huit volumes, les *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon* (1823). En 1824, il répondit à l'*Histoire de la Grande Armée* de Philippe de Ségur par un *Examen critique* si dur qu'un duel s'en suivit où Ségur fut blessé. En 1827, il entreprit de réfuter la *Vie de Napoléon* de Walter Scott.

dres. Lucien se murait dans ses villas italiennes, Louis à Florence coulait des jours podagres. Jérôme prodiguait les courbettes aux Tuileries pour rentrer en France avec pension. Tous avaient *désavoué*, presque avec violence, tant leur repos leur importait, l'imprudent neveu, fils d'Hortense, dont en 1836, à Strasbourg, ils avaient vu avorter le coup d'État.

Un petit avocat remuant qui, en préparant son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, s'était pénétré d'une admiration sincère pour Napoléon, Adolphe Thiers, était devenu, en 1840, principal ministre de Louis-Philippe. Il craignait que l'opinion française, déçue par nos échecs d'Orient, ne tombât dans l'ennui, danger des régimes prospères. Il rêvait de dorer la royauté de Juillet des reflets du soleil d'Austerlitz, de la hausser aux yeux de la France et de l'Europe en lui incorporant un admirable souvenir. Il proposa à Louis-Philippe de rapatrier le cercueil de Napoléon. Le roi hésita longtemps. Il se méfiait. Chez un peuple nerveux, un tel rappel des fastes passés n'irait-il pas réveiller trop d'ardeurs ? Chaque année on voyait, pour le 5 mai et le 15 août, s'allonger par les rues de Paris des files d'anciens grognards qui venaient déposer des fleurs au pied de la Colonne. Thiers insista. A la fin Louis-Philippe céda. Le 1^{er} mai 1840, comme les ministres venaient le féliciter à l'occasion de sa fête, il dit à son ministre :

— Monsieur Thiers, vous désirez faire rapporter en France les restes de Napoléon, j'y consens. Entendez-vous à ce sujet avec le cabinet britannique. Nous enverrons Joinville à Sainte-Hélène.

Le lendemain, Thiers invitait Guizot, ambassadeur à Londres, à présenter à lord Palmerston, la requête du gouvernement français *. Guizot fit la grimace : son cœur froid n'avait jamais battu pour Napoléon. Déférent à un ordre qu'il trouvait absurde, il fut trouver le vicomte Palmerston.

Le vicomte Palmerston n'était point sentimental.

« Voilà, écrivit-il avec ironie à son frère, une demande bien française. » Mais il se hâte de l'accueillir, d'autant qu'il est en train de nous jouer en Orient. Dans la lettre où il charge son ambassadeur de notifier à Thiers que l'Angleterre accède, il compte « que la promptitude de sa réponse sera considérée comme un témoignage du désir du gouvernement britannique d'éteindre jusqu'aux derniers restes de ces animosités nationales qui, pendant la vie de l'Empereur, maintinrent en armes les deux nations * ». Plus de *général Buonaparte*. L'Empereur, tout court. Dix-neuf ans ont bien changé les formes, sinon les visées, de l'oligarchie anglaise ! Aussitôt, le 12 mai, le ministre de l'Intérieur, M. de Rémusat, monte à la tribune de la Chambre et dépose une demande de crédits :

— Le Roi, dit-il, devant l'étonnement des députés, car le secret a été gardé, a ordonné à S. A. R. Mgr le prince de Joinville de se rendre avec une frégate à l'île de Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'empereur Napoléon. Nous venons vous demander les moyens de le recevoir dignement sur la terre de France et d'élever à Napoléon un tombeau (1).

Un applaudissement presque unanime éclate. Le bon M. de Rémusat, tassé dans sa redingote noire, malgré ses précautions de ministre, a ranimé par un seul nom la grandeur française.

La Commission nommée pour examiner le projet le trouve mesquin et le déborde. Elle propose d'envoyer à Sainte-Hélène une escadre, elle demande que Napoléon soit inhumé sous le dôme des Invalides, sans que *jamais* un autre mort, si glorieux soit-il, y vienne dormir à son tour.

(1) Louis-Philippe dira à Apponyi : « Tôt ou tard, cela aurait été arraché par les pétitions. J'ai mieux aimé octroyer. Il n'y a pas de danger. La famille est sans importance. » (*Princesse de Liéven à Guizot*, 21 mai.) Au fond le gouvernement s'était engagé dans cette grave affaire avec légèreté, sous la poussée de l'opinion.

Quand le débat s'ouvre devant l'Assemblée, Lamar-tine se dresse. Plus que les politiques de métier, un poète voit clair :

« Cette divinisation d'un homme, ne risque-t-elle pas de mener la France à la guerre ou à la tyrannie, de la livrer aux bras de prétendants ou d'ambitieux ? »

Et il s'écrie :

« Souvenez-vous de graver sur son monument la seule inscription qui réponde à la fois à votre prudence et à votre enthousiasme, la seule qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque où vous vivez :

« A Napoléon, seul. »

Il fait rejeter les conclusions de la Commission. On s'en tiendra au plus modeste projet ministériel.

Du premier jour, Louis-Philippe avait désigné son troisième fils, Joinville, pour diriger l'expédition. Ce marin de vingt-trois ans, barbu et joyeux, ne se montra point autrement satisfait. Il lui coûtait d'aller chercher à bord de sa frégate l'ennemi des Bourbons. On lui adjoignit, au titre de commissaire du gouvernement, le jeune comte de Rohan-Chabot, secrétaire d'ambassade à Londres. Comme ils l'avaient fait dans son désastre, ceux qui survivaient des compagnons de l'Empereur furent invités à venir entourer leur maître dans son retour triomphal. Tous sauf Montholon. Réfugié à Londres, au côté de Louis-Napoléon, il s'embarquait dans une autre aventure, qui le conduirait à la folle équipée de Boulogne et à la prison de Ham. Sauf Las Cases aussi, infirme, aveugle et bien près de sa fin (1). Son fils Emmanuel, à présent député et conseiller d'État, le remplacerait. Bertrand avait aujourd'hui soixante-sept ans. Sa femme était morte (2). Blême, cassé, triste et las, il vivait retiré à Châteauroux, inquiet des folies de ses fils. Il

(1) Il devait mourir deux ans plus tard.

(2) En 1836.

demanda d'emmener le cadet, Arthur, et avant le départ remit au roi l'épée d'Austerlitz (1). Gourgaud avait vieilli ; ses favoris grisonnaient. Mais il portait toujours haut la tête. Il avait gardé son caractère emporté, droit et jaloux. Ce retour de l'Empereur l'enivrait. Il souleva aussitôt des questions de préséance et ne voulut céder le pas qu'à Bertrand.

Marchand les rejoignit à Toulon où se préparaient les deux navires désignés pour l'expédition, la frégate la *Belle-Poule* et la corvette *La Favorite*. L'ancien valet de chambre de Napoléon atteignait maintenant la cinquantaine. Pour paraître sans trop de désavantage près des deux généraux, il avait revêtu l'uniforme de lieutenant d'état-major de la garde nationale. Ce fut lui qui donna à la commission nommée par Thiers pour veiller aux apprêts du voyage, les indications les plus utiles, qui prit soin avec sa piété ancienne des cercueils et des ornements funéraires qu'on allait emporter.

Antommarchi, O'Meara, Buonavita et Vignali étaient morts. Le docteur Guillard et l'abbé Coquereau furent choisis pour les remplacer. Avec eux partirent Aly, Pieron, Archambault, Noverraz et Coursot.

Une chapelle mortuaire avait été construite sous le faux-pont de la *Belle-Poule* entre le carré des officiers et le panneau de la cale. Elle était entièrement revêtue de velours noir clouté d'argent. Le vieil évêque de Fréjus, Mgr Michel, vint la bénir le 22 juin. Il bénit aussi les deux navires et les équipages. Le 6 juillet le prince de Joinville assista au dîner offert à la préfecture maritime aux membres de la mission. Toute la ville était illuminée. Le lendemain, vers le soir, les vaisseaux mirent à la voile *.

(1) Joseph Bonaparte protesta dans la presse contre ce dépôt fait, sans son aveu, d'une relique gardée contre tout droit par Bertrand.

III

LE RETOUR

Le voyage dura trois mois. Après avoir abordé à Madère, comme en 1815, l'expédition prenant la route ordinaire jadis évitée par Cockburn, vogua vers le Brésil. Le 26 août, elle jetait l'ancre à Bahia, et, trop fêtée, ne repartit qu'après trois semaines. A la fin de septembre, les calmes l'immobilisèrent durant six jours. Puis le vent de nouveau siffla dans les haubans : les deux navires cinglèrent vers Sainte-Hélène.

Pendant la traversée, sur la *Belle-Poule*, les témoins de la Captivité contaient aux nouveaux venus, aux officiers du bord, les épisodes de la lutte contre Hudson Lowe, disparu depuis quatre ans. Emmanuel de Las Cases relisait à voix haute le *Mémorial*. Arthur Bertrand rappelait ses équipées d'enfant. Joinville, fort peu sympathique d'abord pour ce qui touchait Napoléon, se laissait peu à peu entraîner par ces récits. Il avait l'âme vive et française. A la fin de la traversée, presque sans réserves, il admirait l'Empereur *.

Il avait été froissé par la précaution prise par Thiers de donner tous pouvoirs à Philippe de Rohan et d'en faire avant lui-même le chef responsable de la mission. On en éprouva de la contrainte. D'autres différends vin-

rent diviser les membres de la mission. Gourgaud et Emmanuel de Las Cases, leurs anciennes rancunes ravivées, eurent plusieurs altercations. Gourgaud échangea des mots vifs avec le commandant Hernoux, aide de camp de Joinville et chef d'état-major de l'expédition.

Marchand et les autres serviteurs restèrent indifférents à ces disputes. Leur pensée n'était occupée que de l'Empereur. Ces Robinsons de la gloire, en fermant les yeux, revoyaient le petit homme vert trébuchant à la houle sur le pont mouillé du *Northumberland*. Une à une, chaque soir, montaient à leurs yeux ces étoiles étrangères qui blanchissaient son tombeau. Comment allaient-ils le retrouver ? Pourrait-on seulement reconnaître son cadavre ? Il leur semblait naïvement que la réparation de la France envers Napoléon ne serait complète que s'ils le lui ramenaient tel qu'ils l'avaient couché dans la vallée du Géranium...

Le 7 octobre, à trois heures, par une houle forte, un matelot posté sur la vergue de misaine annonça la terre. Une tache grise commençait de s'élever sur l'océan. Le 8 au matin, la *Belle-Poule* se trouva au sud de l'île, face à Sandy Bay. Elle contourna les falaises sourcilieuses, marchant sur Jamestown. En passant devant le Barn, les passagers découvrirent l'immense profil de Napoléon (1). On aperçut les gommiers du parc et les bâtiments de Longwood. Derrière, le pic de Diane s'enveloppait de vapeurs. On approchait de la côte. Un navire parut qui dressa le pavillon français. C'était le brick *Oreste*, commandé par le capitaine Doret qui, en 1815, à l'île d'Aix, jeune enseigne, avait offert à ses camarades d'enlever Napoléon sur un chasse-marée (2).

Debout sur la dunette, les compagnons de l'Empereur

(1) E. de Las Cases, 158. « Nous apprîmes depuis, ajoute E. de Las Cases, que cette circonstance était très connue dans l'île. »

(2) Rayé des cadres par la Restauration, il était rentré au service en 1830.

regardaient passer devant eux les monts de lave derrière lesquels leur maître était couché depuis vingt ans. Avec eux c'était la France qui revenait le chercher. Presque tous pleuraient et autour d'eux les marins de la frégate faisaient silence. Depuis le fils de roi, rameau de l'ancienne monarchie, jusqu'au dernier mousse, tous les Français se sentaient glacés par l'aura du sépulcre et le frisson du souvenir. Enfin apparut la petite rade animée d'une quinzaine de vaisseaux, et la bourgade jaune coulée entre ses roches. La tour de l'église avait été démolie. Mais on reconnaissait les casernes de Ladder Hill, le jardin de la Compagnie, le vieux château, l'apontement... Une foule s'était amassée sur le quai. Au faite de la maison de Solomon brillait un drapeau tricolore (1). Le brick anglais *Dolphin* et les batteries de la rade saluèrent de leurs canons. A trois heures, après une manœuvre gênée par l'alizé, l'ancre tomba.

Le major-général Middlemore, gouverneur de l'île, âgé et malade, envoya son fils et plusieurs officiers souhaiter la bienvenue au prince. Derrière eux, des barques accostèrent la *Belle-Poule*, portant des Saint-Hélénais que Bertrand, Gourgaud, Marchand reconnurent avec plaisir. Arthur Bertrand était tout joyeux de revoir sa première patrie. « Il souriait, dit-il à ces rochers noircis par le temps. Il les trouvait majestueux et beaux *. » Marchand reçut des nouvelles mélancoliques. La pauvre Esther, que l'Empereur l'avait empêché d'épouser était morte. Le fils qui lui restait des deux enfants qu'elle avait eus, devenu un sujet détestable, avait été déporté au Cap un mois plus tôt.

Le lendemain 9, à onze heures, conduit par Joinville, la mission débarqua par l'escalier de mer aux pierres verdies, que l'Empereur avait gravi en 1815. Le colonel Trelawney, représentant le gouverneur, vint le recevoir et le conduisit au château. Trois cents hommes du

(1) Le négociant était devenu agent consulaire de France.

91^e d'infanterie formaient une double haie. La population de l'île se pressait derrière eux, chapeaux bas. Après que Trelawney eut présenté les autorités au prince, les Français trouvèrent les chevaux qui les attendaient sur la petite place et, par Ladder Hill, montèrent à Plantation House où les accueillit le général Middlemore. Dans le parc une conférence s'engagea entre lui, Joinville et Rohan sur les moyens à employer pour l'exhumation. Après une heure d'entretien, le gouverneur entra dans le salon où les autres membres de la mission, impatients, attendaient et leur annonça gravement :

— Messieurs, jeudi 15, les restes mortels de l'empereur Napoléon seront remis entre vos mains (1).

Les Français se rendirent aussitôt à la Tombe, accompagnés par le capitaine Alexander, Mr Wales, chef de la justice dans l'île, et deux officiers. Suivant les courbes de la route, les anciens de la Captivité contemplaient avidement ces paysages qui avaient entouré les heures les plus longues de leur vie. Ils les reconnaissaient mal. Beaucoup d'aspects avaient changé, grâce aux plantations de pins, d'ifs, d'oliviers de Hudson Lowe, qui maintenant garnissaient les crêtes d'Alarm Hill, les abords de la chaîne de Diane et la conque profonde de Sandy Bay. Les adductions d'eau avaient étendu les pâturages. De beaux troupeaux y paissaient. Plus de marais ni de moustiques. Les routes avaient été empierrées et rendues carrossables. Dans l'ensemble pourtant l'île était demeurée la même, avec ses abîmes brûlés, ses roches abruptes, l'étrangeté de sa nature européenne sous un ciel des

(1) Nous suivons ici la relation de l'abbé Coquereau contrôlée par les Archives de Jamestown, 1840, les récits d'E. de Las Cases, de Gourgaud, de Marchand, du docteur Guillard, d'Arthur Bertrand et de l'enseigne Pujol.

La brève relation du prince de Joinville, qu'on trouvera dans ses *Vieux Souvenirs* (207-225) est insignifiante et plutôt antipathique. Rédigée beaucoup plus tard, elle porte la marque du ressentiment tenace né chez le fils de Louis-Philippe à la suite des événements de 1848.

tropiques. Mais les amis de l'Empereur, qui l'avaient vue à travers le sombre de l'exil, lui découvraient maintenant un charme, une variété, un éclat qui les étonnaient. Arrivés près de Hutt's Gate, ils descendirent dans le repli du Bol à Punch où de loin ils voyaient une pierre pâle entre des cyprès.

Ils mirent pied à terre et, descendant toujours, franchirent une barrière noire. Devant sa guérite, noire aussi, un vieux sergent saluait. Le prince se découvrit et marcha vers le tombeau. Devant la grille, l'abbé s'agenouilla. Les serviteurs de Napoléon l'imitèrent. Bertrand et Gourgaud restèrent debout, tremblants. Le jeune Arthur faillit s'évanouir.

Couronnée d'arbres tranquilles, baignée de leur arôme amer, la tombe de l'Empereur semblait un rectangle de clarté. On l'entretenait avec soin. Entre les dalles et la grille s'étaient perpétués les géraniums, les pensées plantés par M^{me} Bertrand. Arthur prit quelques fleurs. Le prince cueillit des myosotis. Des deux saules qui ombrageaient la tombe quand on l'avait creusée, l'un était encore debout, mais crevassé, pauvre de feuilles ; l'autre, tombé de vieillesse, était couché dans l'herbe où par respect on l'avait laissé. D'autres saules, encore jeunes, avaient été plantés auprès (1). La petite source coulait toujours dans son auge de pierre, cachée par les lis de la lune et les arums. Un gobelet de fer y était attaché. Chaque voyageur buvait un peu de cette eau qu'avait aimée Napoléon. Les Français remontèrent vers Hutt's Gate, emportant dans une charrette le saule mort (2). Avant de partir, le prince avait fait donner par le commandant Hernoux une poignée d'or au vétéran anglais. La mission alors chemina vers Longwood. Le vent s'était levé, il pleuvait. Tous furent saisis par l'aspect désolé du plateau.

(1) A. Bertrand, 82-83. Ces saules avaient été plantés par lady Dallas, femme du gouverneur qui avait précédé Middlemore.

(2) Le bois en fut partagé entre les marins de l'expédition.

La longue avenue était envahie par les herbes. Beaucoup des gommiers qui la bordaient avaient disparu. Devant la maison de l'Empereur, plus de pelouses, mais un pâtis pelé où broutaient quelques moutons. Les pèlerins franchirent la haie inculte et s'approchèrent des bâtiments. Ce n'était plus qu'une ferme en ruines. Ils entrèrent par le perron disjoint, sous la véranda de treillage, sans vitres désormais. Le parloir était vide. Poussée contre la paroi, une table de sapin portait un cahier où s'inscrivaient les visiteurs. Les murs étaient couverts de noms gravés au couteau.

Le salon n'avait plus de cheminée ni de portes. Les fenêtres étaient des trous béants. Le papier de tenture était arraché, le plancher pourri. Un moulin à vanner occupait la moitié de la pièce. Pour l'installer on avait défoncé le plafond. Emmanuel de Las Cases, par crainte de ne pouvoir se maîtriser, sortit. Gourgaud rougit de colère. Bertrand tristement baissait la tête. Les Anglais semblaient honteux.

Marchand montra la place où l'Empereur était mort.

— Il était couché là... Il avait la tête tournée de ce côté...

Ils passèrent dans la salle à manger, la bibliothèque, réduits où gisaient des outils aratoires. Les deux petites chambres de Napoléon, ce qu'il appelait « son intérieur », témoins de ses tourments et de ses songes, avaient été converties en écurie. A la place où il dictait ses campagnes étaient une mangeoire, un râtelier. Au clou où il accrochait son épée pendait le licou d'un mulet. Des planches aveuglaient les croisées. Le sol était couvert de fumier. Les Français sortirent, étouffant de tristesse et d'indignation.

Comment, alors qu'on manquait d'habitations à Sainte-Hélène, celle de l'Empereur, la plus importante de l'île après Plantation et New House, avait-elle été réduite à cet état ? On devait désirer à Londres, et le

gouverneur Walker, successeur de Lowe, s'inspira sans doute de cet esprit — effacer toute trace de la captivité de Napoléon. Le meilleur moyen, semblait-il, d'oblitérer ce souvenir, était de souiller et défigurer sa maison (1).

Les pèlerins marchaient à présent dans le terrain vague où Napoléon avait établi, à tant de peines, ses modestes jardins. Rien n'en paraissait plus, sauf un pan de mur de gazon, et le plus grand des bassins qui servait d'abreuvoir. Les immortelles semées en 1819 par l'Empereur dans son parterre (2) s'étaient répandues partout, mais les blanches, les rouges, les violettes avaient péri. Ne survivaient, par une sorte d'obscur hommage de la terre, que les immortelles dorées.

Plus d'allées, la tonnelle avait disparu. Le chêne de l'Empereur, son « beau chêne », sous lequel il avait si souvent déjeuné, restait debout. Il n'avait point poussé. Le bois de gommiers, assez éclairci, couvrait encore le plateau au nord-est. Les logements de Las Cases, de la famille Montholon, de Gourgaud, de l'officier d'ordonnance étaient devenus des granges et des fointiers. Bertrand n'eut pas le courage ce jour-là d'aller revoir la petite maison où il avait vécu, si découragé souvent, où sa femme avait passé tant de jours chagrins, où leurs enfants avaient grandi, où Arthur était né.

(1) La décision avait été prise par le Conseil de l'île, à la date du 5 juin 1823, sur la proposition du gouverneur Walker, d'affecter à la ferme de Longwood les bâtiments d'Old Longwood. Walker dans son rapport écrivait « qu'ils ne pouvaient être appliqués à une plus utile et nécessaire utilisation » (*Archives de Jamestown*, 1823, inédit). Le Conseil n'attachait que peu d'importance à ce souvenir. Il trouva commode et économique de placer ces bâtiments à la disposition du fermier de Longwood. D'ailleurs, quand il s'agit de Sainte-Hélène, on doit toujours tenir compte du laisser-aller colonial.

Plus tard l'écurie installée dans la chambre de l'Empereur devint une bergerie. L'auteur a rencontré à Sainte-Hélène une très vieille dame, Mrs. Alexander, qui se souvient d'avoir vu « des moutons sauter par les fenêtres de l'Empereur ».

(2) Lady Holland lui en avait envoyé plusieurs sachets. Par une attention délicate, ces graines venaient de France. Les immortelles ont aujourd'hui envahi tout le plateau de Longwood. Au printemps il en resplendit comme la Bretagne au temps des genêts.

Il pleuvait toujours. Les Français reprirent leurs chevaux et descendirent vers la ville. La tristesse de ce lieu déshonoré les accablait. Près d'arriver à Hutt's Gate, les cavaliers virent arriver vers eux au grand trot une amazone qui soudain s'arrêta et vint se jeter au cou de Gourgaud. C'était Miss Mason, demeurée la plus hardie écuyère de l'île, et qui n'avait guère changé depuis vingt ans. Elle se montra ravie de revoir ses anciens amis, surtout Gourgaud qui avait été son favori (1).

Aux Briars, où le soleil brillait, ils retrouvèrent sans changements le cottage des Balcombe (2), la charmante « guinguette » où Napoléon dans la société de ses petites amies avait parfois oublié l'exil. Le vieux Tobie n'était plus. Mais les jardins en terrasses regorgeaient, comme de son temps, de fleurs et de fruits.

Le soir, le général Middlemore offrit à Plantation un grand dîner. Le lendemain, un banquet fut organisé au château par les officiers de Sainte-Hélène. Des toasts furent portés par le colonel Trelawney et par Gourgaud qui burent à l'amitié indissoluble de la France et de l'Angleterre. Les jours suivants, Joinville donna trois dîners à bord de sa frégate. En attendant la date fixée par le gouverneur pour l'exhumation, les Français, presque toujours dans la pluie et le brouillard, parcoururent l'île, rendant visite à tous ceux des anciens habitants qu'ils avaient connus, d'abord Miss Mason à Orange Grove, où l'Empereur, au début de son séjour, s'était parfois reposé, le colonel Hodgson à Maldivia House, le vieux sir William Doveton à Sandy Bay, où Napoléon avait fait sa dernière promenade. Dans chacune de leurs

(1) A Hutt's Gate, Arthur retrouva son ancienne nurse, Mrs. Dickson, qui le serra en pleurant dans ses bras. Veuve et chargée de huit enfants, elle tenait auberge et cabaret à ce tournant de la route. Gourgaud fit venir la famille Dickson sur la *Belle-Poule* et lui donna de petits présents.

(2) Il était maintenant habité par le colonel Trelawney, fort amateur de généalogies, et qui se prétendait gravement cousin du prince de Joinville et « par les femmes » parent du sultan Mahmoud.

courses, la plupart amassaient des reliques. Le tapissier Darling leur céda quelques débris du mobilier de Longwood, échappés à la vente, la baignoire, le canapé de l'Empereur, la volière chinoise, une table, un étui à mathématiques et un « pied de roi ». Les marins de la division avaient dépouillé les saules funèbres et accru par leurs larcins la dévastation de Longwood. Il fallut les consigner à bord.



Le 14, à minuit, par une pluie lente et froide, les membres de la mission entrèrent dans l'enclos de la Tombe, accompagnés du shériff Wilde, de Trelawney, de Hodgson, d'Alexander, de Darling et de quelques autres Anglais. Joinville était demeuré sur son navire, froissé que le travail de l'exhumation, selon l'ordre de Londres, n'eût pas été confié à ses matelots.

Deux tentes avaient été dressées ; la première pour servir de chapelle, la seconde pour abriter les assistants et la troupe. Une vague clarté de lune par moments blanchissait le brouillard. Des soldats du 91^e d'infanterie, en habit rouge, élevaient des falots et des torches pour éclairer leurs camarades qui faisaient tomber trois côtés de la grille. On recueillit avec soin les dernières plantes qui bordaient les dalles. Puis les lourdes pierres furent descellées et rejetées sur le côté. Les pelles fouillèrent la terre qui tomba avec un bruit étouffé. Immobiles, transis dans leurs manteaux, les Français s'étaient massés en un petit groupe obscur.

Il était quatre heures. Les pics rendirent un son plein. On arrivait au lit de ciment. Les commissaires, Philippe de Rohan et Alexander, descendirent dans la fosse et reconnurent que la maçonnerie était intacte. Il fallut trois heures pour la briser au ciseau et l'extraire. Pendant ce temps l'abbé Coquereau fut à la source et prépara

l'eau bénite. A l'aube on aperçut enfin la longue pierre qui recouvrait le caveau. On entendit quelques voix. Le capitaine Alexander dit d'un ton de reproche :

— Messieurs, six pouces à peine nous séparent à présent du cercueil de Napoléon.

Il faisait jour à présent. Mais le brouillard ne s'était pas dissipé et la pluie tombait plus fort. On dressa une chèvre au-dessus de la tombe, tandis que les membres de la mission et les officiers anglais allaient sous la tente endosser leurs uniformes. Une double haie de soldats fut disposée sur les pentes du vallon pour écarter les curieux.

A neuf heures et demie la dalle fut levée. Les fronts se découvrirent. Le cercueil d'acajou apparut, isolé dans sa niche. Il semblait humide, mais n'avait pas autrement souffert. Les têtes de vis argentées brillaient. L'abbé, en habit de chœur, jeta l'eau bénite, prononça le *De Profundis*, puis à l'aide de cordages, le cercueil fut remonté et transporté par les fantassins sous la tente où le prêtre acheva les rites religieux.

Dans un silence si profond que chacun entendait le battement de ses veines, le docteur Guillard commença d'ouvrir le cercueil. Il fallut couper les vis et scier deux côtés pour faire glisser hors de la première enveloppe le cercueil de plomb qui fut alors placé dans la bière d'ébène, ornée d'anneaux, d'N et de coins ciselés, apportée de France.

A ce moment arrivèrent au galop le général Middlemore et un officier de Joinville, le lieutenant Touchard. On ouvrit le cercueil de plomb, puis le cercueil d'acajou qu'il contenait. Ce dernier était si peu altéré qu'on put en tourner les vis. Restait la dernière enveloppe. Le plombier qui l'avait soudée vingt ans plus tôt la fendit au ciseau. L'attente était devenue presque insupportable. La plaque supérieure de fer blanc soulevée, on distingua une forme indécise, recouverte par le satin ouaté qui s'était détaché et lui faisait un linceul. Le

docteur Guillard, avec précaution, roula cette étoffe en commençant par les pieds. L'air s'insinuant entre elle et le corps la fit remuer, si bien qu'on eût pu croire que le cadavre bougeait. Les assistants, nerveux, exténués, se penchèrent avec terreur.

Une mousse d'ouate s'était attachée au cadavre qu'on croyait voir à travers une vapeur. Prodigieusement intact, Napoléon semblait dormir. Les Français avaient craint de ne plus trouver qu'un squelette ou des restes informes. L'Empereur revenait à la lumière du monde comme s'il avait été mis la veille au tombeau. La tête, qui paraissait énorme, avait gardé son expression sereine. Le teint déjà jaune avait foncé. Les paupières que Guillard toucha du doigt étaient durcies. Elles portaient encore quelques cils. Les joues étaient un peu bouffies, le nez légèrement altéré aux ailes. La bouche laissait apercevoir trois dents très blanches ; le menton était bleui par la barbe poussée depuis l'ensevelissement. Le corps, solide sous la pression de la main, semblait momifié. Les mains étaient restées souples et colorées, comme vivantes. La main gauche reposait sur la cuisse dans la position où Bertrand l'avait placée, après l'avoir serrée quand on avait soudé le cercueil. Les habits avaient résisté au temps et à l'humidité. Les lisières et parements rouges semblaient neufs, comme sur le gilet le cordon de la Légion d'Honneur. Mais les épaulettes d'or et les croix avaient noirci ainsi que les vases d'argent contenant les viscères. Les coutures des bottes avaient cédé, le bout des orteils passait, d'un blanc mat.

L'Empereur, tel qu'au lendemain de sa mort, paraissait étrangement jeune. Que Bertrand, son cadet, semblait vieux près de lui ! Et Gourgaud et Marchand, si jeunes pourtant aux jours de la Captivité ! Eux avaient continué de vivre, subi les cheveux blancs et les rides, et la lassitude du corps, et le relâchement du cœur, tandis que Napoléon, protégé par le sépulcre, gardait sa

face calme, son front uni, le poli de ses mains. Pour que la France le reconnût mieux il se représentait à elle dans sa forme historique, avec un visage immortel.

Tous emplissaient leurs yeux de cette résurrection. Emmanuel de Las Cases, Arthur Bertrand, Philippe de Rohan, les serviteurs n'avaient pu retenir leurs larmes. Gourgaud sanglotait. Bertrand chancelait de fatigue et d'émotion. A voix basse, le docteur Guillard proposa de soulever le corps pour en poursuivre l'examen. Il voulait aussi ouvrir les vases. Gourgaud se récria avec violence. Nul doute ne pouvait s'élever sur l'identité du cadavre. Une plus longue recherche serait sacrilège. Pour éviter la corruption, il demanda qu'on refermât aussitôt le cercueil. Philippe de Rohan donna l'ordre au médecin de replacer le satin sur lequel on versa de la créosote. La bière fut ressoudée (1). Quand le cercueil français eut été refermé, le capitaine Alexander en remit la clef au commissaire du Roi.

Il fallut quarante-trois hommes pour porter, sous la pluie implacable, cette masse écrasante (2) jusqu'au corbillard où elle fut revêtue du magnifique poêle apporté de France : velours violet semé d'abeilles d'or et bordé d'hermine. Les coins brodés d'N couronnés furent tenus par Bertrand et Gourgaud, Las Cases et Marchand.

Par le chemin détrempé où les chevaux glissaient (3) le cortège remonta jusqu'à la route d'Alarm Hill d'où il gagna Jamestown, entre deux files de soldats et de miliciens, suivi par une grande partie de la population (4).

(1) « On ne put ressouder le fer-blanc, écrit E. de Las Cases (238), les ouvriers affirmèrent qu'il était trop oxydé, que cela demanderait un travail de plusieurs heures et le temps ne le permettait pas. » Mais on revissa le cercueil d'acajou et on ressouda l'ancien cercueil de plomb que recouvrit le cercueil d'ébène.

(2) Elle pesait 1.200 kilos.

(3) La pente est très forte. Pour la gravir le char dut être poussé par vingt soldats d'artillerie.

(4) La fosse, par une négligence imputable aussi bien aux Fran-

Dans la bourgade, les éventaires étaient clos, la rue déserte. Aux fenêtres et sous les vérandas les colons saluaient. Le fort de High Knoll, les batteries du port, les navires français et anglais tiraient de tous leurs canons. La pluie enfin avait cessé. Il était cinq heures et demie quand la longue procession arriva au débarcadère. Le prince de Joinville, entouré de son état-major, l'y attendait. Il prit l'aspersoir des mains de l'abbé Coquereau et le premier jeta l'eau bénite. Les vaisseaux français, qui s'étaient peints en noir, hissèrent leurs pavillons et se pavoisèrent. En quelques paroles courtoises, le général Middlemore remit au fils de Louis-Philippe le corps de Napoléon.

Une grande chaloupe borde l'escalier de pierre. Le cercueil de l'Empereur y est transporté. La coque s'enfonce sous son poids. Un large drapeau tricolore se déploie à son mât, taillé et cousu par les jeunes filles de Jamestown (1).

A six heures, soir tombant, les marins français, sous le commandement de Joinville, plongent leurs rames. Napoléon quitte Saint-Hélène, au moment même où, vingt-cinq ans plus tôt (2), il était arrivé dans l'île, à bord du *Northumberland*. Le seul de ce jour diluvien, un rayon de soleil, presque horizontal, s'épanouit sur la mer, tandis que sans arrêt, comme un monstrueux orage, tonnent les canons.

Sur la *Belle-Poule*, l'équipage est debout dans les vergues. Les états-majors des trois navires français forment la haie, sabre au clair. Le cercueil est hissé sur le pont. Les tambours battent aux champs. La musique joue un air funèbre. La nuit est profonde. A la lueur des torches, l'abbé Coquereau donne l'absoute, puis, sous son man-

çais qu'aux Anglais, ne fut pas refermée. Les détritres s'y entassèrent pendant dix-neuf ans.

(1) Notamment miss Mary Gedeon et miss Seale. Le prince de Joinville offrit à miss Gedeon, qui en avait eu l'idée, un bracelet d'or.

(2) Le 15 octobre 1815

teau impérial, le corps de Napoléon est laissé à la garde de quatre sentinelles et des officiers de quart.

Il fut descendu le lendemain dans la chapelle ardente (1). Le matin d'après, 18 octobre, la *Belle-Poule* appareilla pour la France.



Le 29 novembre elle abordait à Cherbourg. Le cercueil transporté à bord d'un bateau fluvial, *La Normandie*, suivit la côte et au Havre, entrant dans la Seine, la remonta lentement. Les villes, les villages le virent venir à eux sous ses drapeaux glacés. Malgré le froid, les berges étaient garnies de paysans et d'ouvriers, de femmes et d'enfants. Nulle pompe jamais n'eut cette grandeur désolée. Sous les nues sans couleur, entouré de vivats qui n'arrivaient à lui que dans un murmure, le héros reconquis glissant sur la coque noire arriva à Rouen (2). Il passa sous les ponts d'où l'archevêque le bénit. Un peuple, chantant le *De Profundis*, jeta sur lui des lauriers. Le 14 décembre, il arriva à Courbevoie. Un grand aigle, chassé des forêts par l'hiver, planait dans le ciel *.

Paris accourt. Les deux rives se couvrent de gens plus perclus encore d'émotion que de froid. Le vieux Soult, le major-général de Waterloo, maintenant président du Conseil, vient se prosterner devant la bière où gît

(1) On apporta à bord le lendemain les dalles qui avaient clos la fosse de la Vallée du Gêranium. Elles demeurèrent longtemps oubliées, dans une resserre de l'arsenal de Cherbourg où M. Maurice d'Ocagne les retrouva. Elles sont aujourd'hui aux Invalides.

(2) Un peu avant Rouen, au val de la Haye, on le changea encore de bateau. La *Dorade* reçut le catafalque. L'organisation du convoi, dont Guizot, successeur de Thiers, avait reçu la charge, fut si négligente, que par un froid de 15 degrés, les membres de la mission et Joinville lui-même, dans ce voyage de huit jours, couchèrent sur des banquettes, sur des tables, enveloppés de leurs manteaux.

l'homme qui fit sa fortune et que, pour plaire à Louis XVIII, il a traité d'aventurier.

Cette nuit-là, ce sont de vieilles moustaches d'Espagne, de Russie, de la campagne de France, qui, l'arme au bras, stoïques, gelés, veillent l'*Ancien*.

Le 15 décembre, dès l'aube, Napoléon est conduit sous l'Arc de Triomphe, la porte à sa taille qu'il a donnée à Paris.

« *Sire, vous rentrerez dans votre capitale *... »*

Il y rentre sous des flocons de neige au travers desquels parfois perce un pâle soleil. L'accueille par les Champs-Élysées tout le fasté que le carton-pâte, le faux marbre, le staff, les toiles peintes peuvent accumuler. Mais pour un temps de goût si médiocre (1), le char funèbre est beau. Seize chevaux caparaçonnés d'or traînent une ronde de Victoires qui sur un bouclier haussent le cercueil. Un grand crêpe violet brodé d'abeilles l'entoure comme un nuage et flotte derrière elle. Ce qui est beau aussi, c'est le canon qui tonne, les cloches qui tintent dans chaque église, c'est l'armée de quatre-vingts mille hommes, épandue de l'Arc aux Invalides, c'est le peuple qui sent que le retour de Napoléon venge enfin la France de Waterloo, et lui rend le droit de relever la tête que la Sainte-Alliance lui déniait. Surtout ce qui est beau, ce qui est grand comme l'Épopée même et qui va réduire au silence des badauds qui d'abord criaient et chantaient, c'est le défilé de l'ancienne Garde, les revenants de la Grande Armée... Pauvres gens réduits aux maigres métiers des vieux, ils ont pour ce jour brossé, recousu leurs anciens uniformes que déjà les jeunes ne reconnaissent plus. Venus de partout, souvent de très loin (2), ils sont là tous, les grenadiers coiffés d'ours

(1) Guizot avait fait tout le possible pour diminuer l'éclat du Retour, dont il craignait les conséquences. Son désir d'escamotage lui fit décider que la cérémonie serait purement militaire et qu'aucun grand corps de l'Etat n'y prendrait de part officielle.

(2) Certains avaient fait quarante, cinquante lieues à pied. Beau-

roussis, les marins aux brandebourgs usés, les voltigeurs, les mamelucks, les hussards, les lanciers, les dragons, en habits déteints, appuyés sur des cannes, magnifiques de constance et de misère. Tous ceux qui avaient dévoué leur vie à l'Empereur, ceux à qui il a pensé dans ses moments suprêmes... Ils se redressent, les mâchoires serrées, les yeux fixes, ne songeant qu'à leur dieu. Plusieurs tomberont ce soir-là sur leur pauvre paillasse et ne se réchaufferont plus. Qu'ils mourront heureux !... La foule saisie les salue d'enthousiastes vivats. Les amis de la duchesse de Dino, les invités des ambassades (1) peuvent en plaisanter aux balcons des hôtels, la France réveillée s'incline devant les plus purs restes de sa gloire. Et un cri prodigieux emplit l'air, un cri rauque, brutal, un cri à faire surgir sur son bouclier le Corse assoupi : « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! » Ce cri, la vieille Letizia murée depuis cinq ans dans sa tombe romaine, a dû en tressaillir... On n'entend plus les cloches, le canon, le pas des chevaux, le cliquetis des armes, le nom de Napoléon emplit la ville. Une fois encore, après son long reniement, elle se redonne à lui.

Dans les jours les plus sombres de Sainte-Hélène, il l'avait dit à ses compagnons :

— Vous entendrez encore Paris crier : « Vive l'Empereur !... »

Il ne s'était pas trompé ; un million d'hommes, dans un triste et fanatique amour, l'acclament, tandis qu'il passe sur son pavois, emporté par ses Victoires, au-dessus du battement des cœurs et de l'inclination terrible des drapeaux. Passe avec lui l'époque la plus haute peut-être de l'Histoire, le temps de la Révolution et de l'Empire. Que de sang, que de larmes, mais que de

coup avaient bivouaqué à Courbevoie, devant des feux, comme à Wagram. Ils avaient refusé des lits.

(1) Réunis chez l'ambassadeur d'Angleterre, les diplomates accrédités à Paris avaient décidé, pour faire pièce à Louis-Philippe, de ne pas assister aux funérailles.

grandeur ! Pendant vingt ans la France a été maîtresse de la terre, dans un tumulte d'orgueil que Rome même ne connut pas. C'est à cela que le peuple pense, secoué dans la moelle de ses os. « A bas les traîtres de 1815 * ! », gronde-t-il maintenant. Et quand il aperçoit Bertrand qui marche près du char, la tête courbée, égaré, étouffé par ses souvenirs, il s'écrie, le payant d'un coup des années de Sainte-Hélène : « *Vive la fidélité* (1) ! »

Le cortège entra dans la cour des Invalides, décorée de façon hideuse, rétrécie par les estrades où s'entassait une foule impatiente. Le cercueil devait être porté par des vétérans, mais trop faibles, il fallut les remplacer par des soldats et des marins. Louis-Philippe vint au-devant de lui. Joinville, le sabre nu, lui présenta la relique. Le Roi prononça quelques mots que le *Moniteur* devait embellir (2). Soult lui apporta l'épée d'Austerlitz.

— Général Bertrand, dit le Roi, je vous charge de placer l'épée de l'Empereur sur son cercueil.

Le grand-maréchal tremble trop ; Gourgaud à sa place obéit.

— Général Gourgaud, placez sur le cercueil le cha peau de l'Empereur...

Le service funèbre commença. Il dura deux heures (3).

(1) Il n'y eut pas un cri de « Vive le Roi ! » (*National* du 16 décembre 1840.) Par contre on entendit surgir de nombreux groupes de jeunes gens les sons interdits de la *Marseillaise*.

(2) Il paraît, raconte Joinville dans ses *Vieux souvenirs* (223) que l'on avait élaboré en Conseil un petit discours que je devais prononcer en rencontrant mon père et la réponse qu'il devait m'adresser. Seulement on avait négligé de m'en informer. Aussi en arrivant, me contentai-je de saluer du sabre, puis de m'effacer. Mon père, après un moment d'hésitation, improvisa une phrase de circonstance et l'on arrangea ensuite la chose au *Moniteur*.

Le *Moniteur* du 16 publia en effet ce récit :

« — Sire, a dit le prince de Joinville, en baissant son épée jusqu'à terre, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon.

« — Je le reçois au nom de la France, a répondu le Roi d'une voix forte. »

(3) On chanta le *De Profundis*, le *Dies Irae*, et le *Requiem* de

L'office célébré fut celui des Martyrs. L'archevêque de Paris donna l'absoute. Au pied du catafalque, le gouverneur des Invalides, le maréchal Moncey, agonisant, s'était fait porter dans un fauteuil. Quand la cérémonie fut achevée, il murmura :

— A présent, rentrons mourir (1).



Le soir, persuadés d'avoir fait entrer la monarchie de Juillet dans la peau du lion, Louis-Philippe et Guizot durent se congratuler de bonne foi.

Voilà donc, pensaient-ils, l'ordre moyen réconcilié avec la grandeur... Futilité des bons esprits. Napoléon n'est pas revenu seul sur les bords de la Seine, il n'y a pas dans sa bière qu'un cadavre, couché dans l'habit des chasseurs de la Garde et dont les pieds blancs ont troué les bottes. Il y a des regards, des idées, un grandissant espoir. De cette argile qui va se défaire, jour après jour, sous les voûtes du Grand roi, partiront des radiations invisibles, qui, cheminant sous le sol et dans les cœurs, vont préparer le pays à une résurrection. Le prince Louis-Napoléon, avec Montholon, après sa piteuse tentative de Boulogne, a pu être enfermé au fort de Ham le jour même (2) où la *Belle-Poule* arrivait devant Sainte-Hélène, l'Empire va ressaisir la France. Il y faudra pourtant des années. Quinze jours ont suffi pour porter l'aigle du golfe Juan aux tours de Notre-Dame, huit ans passeront avant que la monarchie de Juillet meure d'avoir voulu se parer du suaire de Napoléon.

Le cercueil de l'Empereur fut porté le 6 février dans

Mozart. Il y eut peu de recueillement. Les pairs, les députés causaient tout haut. Les femmes jouaient de l'éventail.

(1) Il avait quatre-vingt-sept ans. Depuis une semaine, il répétait à son médecin : « Docteur, faites-moi vivre encore un peu. Je veux recevoir l'Empereur ! »

(2) 7 octobre 1840.

la chapelle Saint-Jérôme. Il y demeura jusqu'en 1861 (1). Un jour d'avril, dans la grande crypte creusée par Visconti, Napoléon III, l'impératrice Eugénie et leur fils l'y virent enfermer dans le sarcophage de porphyre tiré de Russie (2) et sur qui veilleront, éternellement, ses Victoires.

(1) Deux ans auparavant, Napoléon III, comprenant enfin qu'il serait honteux pour la France, et pour lui-même, de laisser disparaître la maison où l'Empereur avait traîné ses dernières années et la tombe où il avait dormi si longtemps, demanda au cabinet britannique la cession de Longwood et de la vallée du Tombeau. Des difficultés s'élevèrent qui ne furent résolues que par l'intervention personnelle de la reine Victoria. Le fermier de Longwood fut indemnisé ainsi que le propriétaire du vallon du Gêranium, pour un total de 178.565 francs, couverts par un crédit voté par le Corps législatif. Le 7 mai 1858, ces deux propriétés devinrent domaine français. Le capitaine du génie Masselin vint procéder presque aussitôt aux restaurations. Avec scrupule et patience, Masselin reconstitua l'extérieur et l'intérieur de la maison telle qu'elle existait en 1815. Il releva la grille de la tombe et couvrit celle-ci d'un dallage cimenté. Elle est entourée aujourd'hui de douze cyprès, trois araucarias, un saule. Un autre saule y a été planté au nom du maréchal Foch le 5 mai 1921, et un petit olivier par le prince de Galles en août 1925.

L'année 1934 a vu s'achever l'œuvre de réparation que le Second Empire, trop chiche, n'avait point poussée à son terme. Aidée par la libéralité de feu M. François Coty, la *Société des Amis de Sainte-Hélène* a fait reconstruire les anciens bâtiments occupés par Monthon et Gourgaud pour y loger le conservateur du domaine français. Libérées désormais, les six pièces qui composaient l'appartement de l'Empereur ont été converties en un musée où, grâce aux dons généreux du gouverneur, sir Stanley Davis, et de nombreuses personnalités françaises et anglaises, les visiteurs, nombreux à chaque escale, trouvent une reconstitution émouvante du décor de la Captivité.

(2) Le tzar Nicolas ne l'avait pas, comme on le croit, offert à la France. Il avait seulement donné l'autorisation de l'extraire de la carrière de Karélie qui lui appartenait. Il en coûta au gouvernement de Napoléon III environ 200.000 francs. (L. Léouzon Le Duc, *Etudes sur la Russie*, 12.) M. Léouzon Le Duc, chargé de cette mission par l'Empereur, mena cette entreprise à bien, en dépit de maintes difficultés.

★
★★

Ce sépulcre élevé par la France, Antigone tardive, éblouit sous le soleil des verrières dorées. Mais satisfait-il autant l'esprit que la pierre sans nom sur qui frissonne encore un saule ?... Comme de son rocher, seul dans le plus désert des océans, cet homme immense parlait de plus haut non seulement aux Français, mais à tous les peuples ! Le Dôme des Invalides ne fera jamais oublier la Vallée du Gêranium. Là où le météore achevant sa course est venu tomber dans la nuit, il s'est creusé sa vraie fosse, dont le secret nous appelle et que des millénaires ne combleront pas...

FIN

RÉFÉRENCES

AUX SOURCES IMPRIMÉES

Pages.

- 15 Gourgaud, I, 420.
- 18 * Gourgaud, II, 407-415.
- ** Gourgaud, II, 88, 203. *Inédit.*
- 19 * Marchand, *Précis des Guerres de César*, 19. Aly, 161.
- ** Gourgaud, II, 285.
- 21 E. d'Hauterive *Les objets de l'Empereur à Sainte-Hélène.*
 Revue des Études Napoléoniennes. Février 1933.
- 22 Gourgaud, II, 153.
- 23 Gourgaud, II, 450, 451.
- 25 Las Cases, IV, 411.
- 30 * Las Cases, VI, 257.
- ** Gourgaud, II, 307.
- 31 * M^{me} de Montholon, 146.
- ** Aly, 248.
- *** Gourgaud, I, 281.
- 32 * Gourgaud, II, 330.
- ** *Souvenirs*, 148.
- 33 * Gourgaud, II, 365.
- ** Las Cases, VI, 328.
- *** Gourgaud, I, 373, 492, 499, 501, 506.
- 34 * Gourgaud, I, 501.
- ** Gourgaud, I, 460.
- 36 Gourgaud, II, 78.
- 37 Gourgaud, II, 408.
- 38 * Gourgaud, II, 130.
- ** Gourgaud, II, 409.

330 RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES

- 39 * Gourgaud, II, 275.
 ** Gourgaud, I, 474.
 *** Gourgaud, II, 43.
 **** Gourgaud, II, 244.
- 44 *Balmain à Nesselrode*, 1^{er} octobre 1817.
- 46 *Balmain à Nesselrode*, 2 novembre 1817.
- 47 Gourgaud, II, 323.
- 51 Gourgaud, II, 439.
- 58 Gourgaud, II, 470.
- 59 Gourgaud, II, 471.
- 60 * *Montcheny à Richelieu*, 18 mars 1818.
 ** *Lowe à Bathurst*, 14, 15 mars 1818. *Lowe Papers*,
 20.121.
 *** *Stürmer à Metternich*, 23 février 1818.
- 62 Montholon, II, 246.
- 63 *Rapport Balmain*, 10 avril 1818.
- 66 O'Meara, II, 422.
- 67 * *Stürmer à Metternich*, 14 mars 1818.
 ** *Stürmer à Metternich*, 14 mars 1818.
- 76 *Revue des Etudes napoléoniennes*, mai 1932. Communi-
 cation de M^{lle} Dechaux.
- 77 *Stürmer à Metternich*, 1^{er} juin 1818.
- 78 *Rapport Balmain*, 26 avril 1818.
- 79 *Rapport Balmain*, 26 avril 1818.
- 80 *Stürmer à Metternich*, 1^{er} juin 1818.
- 83 *Balmain à Nesselrode*, 14 avril 1818.
- 84 O'Meara à Finlaison, 10 août 1818.
- 87 O'Meara, II, 443.
- 88 O'Meara, II, 445. Montholon, II, 307.
- 95 *Le Pèlerinage de Childe Harold*. Chant III.
- 96 *Ode à Sainte-Hélène*. 1816.
- 98 * *Manuscrit de l'île d'Elbe ou Les Bourbons en 1815*,
 publié par le comte X..., Ridgway, 1818.
 ** *Lettres de Sainte-Hélène, exposant l'inutile sévérité*
 exercée contre Napoléon. Ridgway, 1818.
 *** *Raisons dictées en réponse à la question si l'ouvrage*
 intitulé « Manuscrit de Sainte-Hélène » est l'ouvrage
 de Napoléon ou non. Londres. Philipps, 1820.
- 115 *Balmain à Nesselrode*, 2 septembre 1819.
- 122 *Lowe à Bathurst*, 13 juillet 1819. *Lowe Papers*, 20.128.
- 123 * *Journal de Nicholls*, 14 juin. *Lowe Papers*, 20.210.
 ** *Journal de Nicholls*, 5 juillet. *Inédit*.
 *** *Journal de Nicholls*, 21 juillet. *Inédit*.
- 130 * *Journal de Nicholls*, 14 juillet.
 ** Aly, 157.
- 133 Aly, 231.

- 142 Aly, 219.
- 154 Aly, 205.
- 156 Aly, 242.
- 158 Lowe à Bathurst, 19 mai 1820. *Lowe Papers*, 20.130.
- 159 Montchenu à Lowe, 7 septembre 1820. *Lowe Papers*, 20.131.
- 164 Rapport de Lutyens à Lowe, 22 juillet 1820.
- 166 Montholon à sa femme, 10 octobre et 6 novembre 1820.
- 168 * Aly, 242.
 ** Arthur Bertrand, 109.
 *** Antommarchi, I, 352. Arthur Bertrand, 111.
- 171 * Rapport Montchenu, 28 juin 1820.
 ** Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande. Paris, Londres, 1820.
- 172 Aly, 184.
- 174 W. Henry. *Events of a military life*, II, 73.
- 179 Montholon, II, 430.
- 180 Masson. *La Mort de l'Empereur*. « Revue des Deux Mondes », 13 mai 1921. *Papiers Marchand* (Bibl. Thiers.)
- 183 * Antommarchi, I, 412.
 ** Antommarchi, I, 416.
 *** Montholon à sa femme, 20 décembre 1820.
- 190 Aly, 260.
- 192 Montholon, II, 487.
- 197 Aly, 268.
- 199 Aly, 270.
- 201 Montholon à sa femme, 9 avril.
- 217 * Montholon, II, 517, 526.
 ** Antommarchi, II, 103.
- 228 * Montholon, II, 538.
 ** Bertrand au roi Joseph, 6 octobre 1821. E. d'Hauteville, article cité.
- 231 * Antommarchi, II, 130.
 ** Montholon, II, 544.
- 232 Marchand, Préface au *Précis des guerres de César*, 14.
- 235 Aly, 275
- 240 Montholon, II, 458.
- 241 Aly, 279.
- 244 Aly, 281.
- 248 * Aly, 283. Montholon, II, 550.
 ** Aly, 284.
- 249 Henry. *Events of a military life*, II, 80.
- 251 Antommarchi, II, 156.
- 268 Henry. *Events of a military life*, II, 85.
- 269 *The Courier*, 9 juillet.

332 RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES

- 270 Aly, 297. Montholon, II, 564.
- 271 * Aly, 297.
** Aly, 298.
- 272 Aly, 299. *Lowe Papers*, 20.133.
- 274 Henry. *Events of a military life*, II, 86.
- 275 Aly, 302.
- 279 Aly, 303.
- 283 *Gazette de France*, 9 juillet.
- 284 * *Le Courrier Français*, 11 juillet.
** *Numéro du 14 juillet 1821*.
*** Baron Larrey, *Madame Mère*, II, 262.
- 292 *Les exécuteurs testamentaires à Eugène*. 3 juillet 1822.
Réponse du prince, 30 août-7 décembre 1822.
- 294 Emm. de Las Cases. *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*, VII. *Lowe Papers*, 20.230.
- 297 * *Odes*, 1822.
** *Bonaparte*. Septième méditation poétique, 1821.
- 301 Jacques Bainville. *Histoire de trois générations : L'Évangile de Sainte-Hélène*.
- 304 Thiers à Guizot, 7 mai 1840.
- 305 Palmerston à Granville, 9 mai 1840.
- 308 A. Cahuet, *Le Retour de Sainte-Hélène*, 135.
- 310 Arthur Bertrand, 74.
- 321 *Relation de l'abbé Coquereau*. Pour le retour à Paris les témoignages contemporains abondent : Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 123. Victor Hugo : *Choses vues*, 1^{re} série. *Mémoires de la duchesse de Dino*, de la comtesse de Boigne, du chancelier Pasquier. *Lettres de la princesse de Lieven*. *Correspondance de Liszt* et de la comtesse d'Agoult ; dans son *Retour de Sainte-Hélène*, M. Albéric Cahuet a donné le récit le plus complet du Retour des Cendres.
- 322 Victor Hugo. *Le Retour de l'Empereur*, novembre 1840.
- 324 *Constitutionnel*, du 16 décembre 1840.

BIBLIOGRAPHIE

Outre les sources manuscrites (*Inédits* des compagnons de Napoléon, Papiers de Lowe, Archives de Jamestown, Colonial Office Records, Archives Nationales, Journaux de Verling, Nicholls, Lutyens, correspondances diplomatiques, etc., et les imprimés cités dans les notes, l'auteur a consulté surtout les ouvrages suivants :

- ABBOT (John) : *Napoleon at Saint-Helena*, 1855.
AGOULT (Comtesse d') : *Correspondance avec Liszt*, 1934.
ALLARDYCE : *Mémoires of lord Keith*, 1882.
APPONYI (Comte) : *Journal*.
BAINVILLE (J.) : *Napoléon*.
BARNES (J.) : *A tour through the island of Saint-Helena*, 1817.
BEATSON (Al.) : *Tracts relative to the island of Saint-Helena*, 1816.
BEAUTERNE (De) : *Sentiments de Napoléon sur le christianisme*, 1841.
BERTRAND (Gd-Maréchal) : *Campagnes d'Égypte et de Syrie*.
BIRÉ : *Napoléon à Malmaison*.
BLACKWOOD'S MAGAZINE : *Reminiscences of Napoleon Bonaparte at Saint-Helena*, 1834.
BOWERBANK (J.) : *An extract from a journal kept on board H. M. S. Bellerophon*.
BROADLEY (A. M.) : *Napoleon in caricature*, 1910.
BROOKE (T. H.) : *A history of the island of Saint-Helena*, 1808.
BUNBURY (Sir Henry) : *Memoirs and literary remains*, 1868.
CABANÈS (Dr) : *Les morts mystérieuses de l'Histoire. Les indiscretions de l'Histoire*.
CARÈME : *L'art de la cuisine française*, 1833.
Century Magazine, janvier 1912 : *New records of Napoleon*

by British officers at Saint-Helena (Major Emmett and Captain Alexander).

CHAPLIN (A) : *The illness and death of Napoleon Bonaparte*, 1913.

CHÉREAU (G.) : *L'Illustration*, mai 1921.

CORBETT (J.) : *Colonel Wilks and Napoleon*. *Monthly Review*, janvier 1901.

Cornhill Magazine, janvier, février 1901 : *More light on Saint-Helena*, from the papers of sir G. Bingham, major Harrison and colonel Gorrequer.

Correspondance de Napoléon.

DACRE (Capt.) : *Letters from the island of Saint-Helena* exposing the unnecessary severity exercised towards Napoleon, 1818.

DRIAULT (Ed.) : *Napoléon le Grand*. Articles de la *Revue des Études napoléoniennes*.

Documents pour servir à l'histoire de la Captivité de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène, 1821, 1822.

DUCASSE (Baron) : *Les rois frères de Napoléon*, 1833. *Mémoires du roi Joseph*. *Mémoires et souvenirs du roi Jérôme et de la reine Catherine*, 1862-1866.

FIRMIN-DIDOT (G.) : *La captivité de Sainte-Hélène*, 1894.

GLOVER (J. R.) : *Taking Napoleon to Saint-Helena*. *Century Magazine*, octobre-novembre 1893.

GOURGAUD : *Napoléon et la Grande Armée en Russie*, 1825. *Réputation de la vie de Napoléon* par sir Walter Scott, 1827. *Expédition de Sainte-Hélène*, 1840. (*Nouvelle Revue rétrospective*, 10 janvier 1898.)

GONNARD (Ph.) : *Les origines de la légende napoléonienne*, 1906.

GUÉRARD (A.) : *Reflections on the Napoleon legend*, 1923.

GUILLOIS (A.) : *Les bibliothèques particulières de l'Empereur Napoléon*, 1900.

HANNS SCHLITTER (Dr) : *Berichte aus Saint-Helena zur Zeit der dortigen Internierung Napoleon Bonaparte's*, 1886. *Kaiser Franz und die Napoleoniden*, 1888. — *Die Stellung der oesterreichischen Regierung zum Testamente Napoleon Bonaparte's*, 1893.

HANOTAUX (G.) : *Histoire de la Nation Française*.

HARTMANN (H.) : *La chirurgie de l'estomac et du duodénum*, 1928.

HOLLAND (Lord) : *Foreign reminiscences*, 1850.

HOLZHAUSEN : *Napoleon's Tod*.

HOOK (Th.) : *Facts illustrative of the treatment of Napoleon Bonaparte at Saint-Helena*, 1819.

HYDE DE NEUVILLE : *Mémoires et souvenirs*, 1888.

- JACKSON (E. L.) : *Saint-Helena*, 1903.
- JANISCH (W.) : *The exhumation of the remains of Napoleon*, 1840.
- KEITH (Arthur) : *An adress on the history and nature of certain specimens alleged to have been obtained at the post-mortem examination of Napoleon the great. (The British medical Journal, janvier 1913).*
- LACOUR-GAYET : *Talleyrand*.
- LATIMER (E.-W.) : *Talks of Napoleon at Saint-Helena*, 1904.
- LOWE (Sir Hudson) : *A memoir. United Service Magazine*, 1844.
- LYTTLETON (W. H.) : *Some account of Napoleon Bonaparte's coming on board H. M. S. Northumberland*, 1836.
- MADELIN (L.) : *L'Empire. — Napoléon à travers le siècle. (Revue des Deux Mondes, 1921.) Fouché*.
- MASSELIN (Capitaine E.) : *Sainte-Hélène*, 1862.
- MELLIS (J. C.) : *Saint-Helena*, 1872.
- Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité*, 1830.
- MEYNELL (H.) : *Conversations with Napoleon at Saint-Helena*, 1909.
- MOUNIER (Baron) : *Mémoires*.
- NAPOLÉON (Prince) : *Napoléon et ses détracteurs*.
- PAOLI (Erasmus di) : *Come mori Napoleone*, 1924.
- PASQUIER (Chancelier) : *Mémoires*.
- PAUCHET (Victor) et A. HIRSCHBERG : *Cancer de l'estomac*, 1931.
- PILLANS (T. D.) : *The real martyr of Saint-Helena*, 1918.
- Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène*, 1821-1825.
- ROSE (Dr J. Holland) : *Napoleon's last voyages*, 1895. — *Napoleon's detention at Saint-Helena*, 1902. .. *Napoleonie Studies*, 1904.
- RUNCIMAN (Sir Walter) : *The tragedy of Saint-Helena*, 1911.
- RUSSELL (Lady) : *Swallowfield and its Owners*, 1901.
- SCOTT (Sir W.) : *The life of Napoleon*.
- SHORTER (C. K.) : *Napoleon and his fellow-travellers*, 1908.
- TECKEREY (Wm.) : *The second funeral of Napoleon*.
- THIERS (A.) : *Sainte-Hélène*, 1862.
- USSHER (Sir T.) : *Napoleon's last Voyages*, 1906.
- VIOLLE (H.) : *La fièvre ondulante*, 1927.
- WARWICK (C. F.) : *Napoleon and the end of the french Revolution*, 1910.
- WATSON (G. L. de S. M.) : *The story of Napoleon's death-mask*, 1915.



TABLE DES MATIÈRES

VERIFICAT
2017

QUATRIÈME PARTIE L'ENNUI

I. — Des jours après des jours.....	5
II. — Gourgaud s'en va.....	49
III. — Lowe et O'Meara.....	71
IV. — L'Europe et Napoléon.....	93

CINQUIÈME PARTIE NAPOLÉON VAINCU

I. — Le départ de M ^{me} de Montholon.....	111
II. — Les premiers secours.....	135
III. — 1820	157
IV. — Le Cancer.....	178
V. — Le Testament.....	203

SIXIÈME PARTIE LE TRIOMPHE DE NAPOLÉON

I. — La Mort.....	243
II. — L'Évangile de Sainte-Hélène.....	280
III. — Le Retour.....	308
RÉFÉRENCES AUX SOURCES IMPRIMÉES.....	329
BIBLIOGRAPHIE	333

VERIFICAT

VERIFICAT